

BLACK

ROSE

Dana Marton
**Attirance
interdite**

Mallory Kane
**Un risque
à prendre**

HARLEQUIN



DANA MARTON

Attirance interdite

éditions Harlequin

OceanofPDF.com

Prologue

Miami

20 juin 2006

Installé à l'arrière de la superbe limousine noire, José Fuentes attendait sa victime. Et, pour tuer le temps, il regardait le va-et-vient dans la rue : un homme et une femme très élégants sortaient du magasin *Le Mariage à la Carte*, mais ils ne semblaient pas follement amoureux, des piétons désœuvrés flânaient sur les trottoirs, et il y avait peu de circulation.

Des fourmis dans les jambes, José Fuentes gesticula sur son siège. Le fauteuil était pourtant on ne peut plus confortable. Du bout des doigts, il en caressa le cuir. Quelle douceur ! Quelle souplesse ! Quand tout serait fini, il aurait une limousine à lui. Enfin, pas tout de suite... Dans un premier temps, mieux vaudrait ne pas attirer l'attention sur sa personne par des signes extérieurs de richesse.

Bref, quand il aurait réglé son sort à Botero, il serait riche.

Le soleil qui brillait dans le ciel se réfléchissait sur le macadam et les façades des somptueuses villas. Les palmiers balayés par la brise du large se balançaient doucement. Par sa vitre légèrement descendue lui parvenait l'odeur de la mer. Il aimait Miami. Un jour, il reviendrait ici. En vacances.

Son téléphone vibra dans sa main.

Reconnaissant le numéro, il oublia ces pensées insouciantes et se crispa.

Il fallait du temps pour accomplir du bon travail. Ne pas confondre, surtout, vitesse et précipitation...

— Patience, dit-il en prenant la communication.

— Ça n'est pas encore fait ?

Il y avait du mécontentement dans la voix.

— Je n’y peux rien, elle a quelques minutes de retard.

Il écarta le téléphone de son oreille pour lire l’heure sur le cadran de sa montre, et vit à cet instant la limousine blanche qu’il attendait tourner au coin de la rue.

C’était l’heure...

— Je te rappelle.

Il enfonça la touche *off* et fit un signe de tête au chauffeur. Il faisait confiance à Gordy, mais il lui réglerait tout de même son compte ensuite. Gordy avait des tas de qualités, mais il était incapable de surmonter certaines faiblesses. Malgré la grosse somme d’argent qu’ils allaient se partager, il trouverait un jour ou l’autre le moyen de retourner à l’alcool et à la drogue. Et donc aux vieux potes qui les lui procuraient.

Et là, il parlerait.

Il y avait déjà bien trop de gens au courant. Il avait l’impression qu’ils se multipliaient comme la vermine, et que, du même coup, le contrôle de l’opération lui échappait.

C’était fâcheux.

Pourquoi Ramon était-il à Miami, par exemple ? Pour le surveiller ? L’idée qu’on ne lui fasse pas entièrement confiance le mettait en rogne. Pour être tout à fait honnête, lui non plus ne faisait confiance à aucun des membres de l’équipe qu’il avait amenée à Miami. Pas plus qu’à ceux de l’équipe stationnée au Ladéra pour réceptionner Sonya, sous la direction de Pedro Carrera. Pedro serait furieux, quand il se rendrait compte qu’on lui laissait sur les bras la malheureuse victime. Et pas n’importe quelle victime...

José haussa les épaules, comme pour chasser cette pensée. Carrera pouvait être furieux, c’était le cadet de ses soucis ! Tout ce qu’il lui demandait, c’était de ne pas le retrouver.

Il hocha la tête.

Logiquement, avec tout l’argent que cette opération allait lui rapporter, disparaître sans laisser de trace ne devrait pas poser de problème.

Coup d’œil discret aux deux hommes assis avec lui à l’arrière de la limousine. Ils étaient là pour leurs muscles. Un kidnapping en plein jour, en plein cœur de Miami, demandait plus d’une paire de bras. Lui, Fuentes, pas fou, avait bien l’intention de ne pas se montrer. Il allait la jouer très fin, méthodique et parfaitement coordonné. C’était l’occasion de sortir de ce

milieu pourri, de dire au revoir à ces minables et de mener une autre vie. Une vie de notable.

Dès qu'ils auraient enlevé Sonya, ces deux-là la feraient sortir en cachette du pays pour la livrer à Pedro au Ladéra. Lui et le reste de l'équipe resteraient derrière pour régler les points de détail. Il ramasserait la rançon et, une fois sûr de son coup, il oublierait le plan du patron pour suivre sa propre voie. Pas question qu'il retourne au Ladéra. Jamais. Il allait partir dans la direction opposée et, une fois arrivé là où il avait prévu de se rendre, il s'achèterait une virginité. Il méritait bien une nouvelle vie.

— Prêts ? dit-il aux deux hommes tandis que la belle limousine de Sonya Botero glissait sans bruit sur la chaussée pour se garer le long du trottoir.

Johnson, le chauffeur de la belle, se précipita pour lui ouvrir sa portière. La fille aux airs de femme entretenue qu'il avait vue sortir du *Mariage à la carte* un instant plus tôt s'arrêta pour regarder. Qu'espérait-elle, la donzelle ? Voir une célébrité ? Obtenir un autographe ?

Tant pis pour elle, il n'avait pas le temps de prendre de gants !

— Faites gaffe aux caméras de sécurité, les gars. Vous savez où elles se trouvent.

Gordy fit avancer la voiture juste derrière celle de Sonya Botero. Les deux « Monsieur muscles », tous biceps bandés, bondirent de la limousine et se jetèrent sur Sonya comme prévu.

Bon sang ! Que faisait le chauffeur ? Il n'allait pas essayer de s'interposer ?

Non, il faisait seulement semblant... C'était juste un peu de chiqué. Pour les témoins. Pauvre imbécile ! Il devait se figurer que, puisqu'il était complice, il toucherait vraiment sa part du magot. On lui réglerait son compte avant la fin de la journée, à lui aussi.

Sonya se retrouva dans la voiture, du côté opposé à celui de Fuentes, et on claqua la portière.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Pourquoi me faites-vous ça ?

Le ton, indigné au début, se changea vite en plainte. Des sanglots dans la voix, les larmes aux yeux, paniquée, elle supplia.

— S'il vous plaît...

Tournant la tête de tous côtés, elle tenta de se débattre, mais une aiguille se planta dans son bras. Le Dr Ramon, qui l'avait fournie, se révélait finalement un homme utile.

— Bouge pas, grogna l'une des deux baraques.

Sonya Botero se débattit de plus belle, mais les deux hommes la tenaient fermement et elle abandonna la lutte.

Gordy mit le levier de vitesses sur marche arrière.

Johnson, lui, était toujours sur le trottoir, jouant la comédie jusqu'au bout.

José Fuentes le regarda, hésitant.

Dans le fond, c'était peut-être aussi simple de lui régler son compte tout de suite. Ça n'avait pas de sens de laisser la police, sirènes hurlantes, venir l'interroger.

— Ecrase-le.

Gordy obéit, mais Johnson fit un roulé-boulé.

L'homme qu'il avait vu sortir du *Mariage à la Carte* avec sa bimbo de luxe, juste avant l'arrivée de Sonya, se précipita pour jouer les sauveurs. De quoi se mêlait-il, celui-là ? Il se prenait pour un héros ou quoi ? Un idiot de cette espèce ne méritait pas de vivre.

— Attrape-moi ce crétin. Fonce lui dessus !

Gordy donna un coup de volant à droite et fonça sur le piéton qui fit un bond de côté.

Raté !

Il avait de bons réflexes, le bougre...

La femme, quelques mètres derrière lui, n'eut pas la même présence d'esprit. Toujours plantée au milieu du trottoir, elle prit la voiture de plein fouet et rebondit sur le capot dans un bruit sourd.

Un témoin de moins ! pensa José, claquant la langue contre son palais en signe de satisfaction.

Les gens s'enfuyaient en tous sens. Certains remontèrent la rue, d'autres sortirent du magasin en proie à la panique la plus complète. L'un d'eux avait une tête qui ne lui revenait pas. Une vraie bobine de Mexicain, et il courait en pointant son arme sur eux, l'abruti ! Peut-être était-ce un agent de sécurité de la boutique ?

Bizarres, ces gens, se dit Fuentes. Comme s'ils ne pouvaient pas se mêler de leurs oignons...

— Roule, bon Dieu ! Roule, je te dis !

Gordy descendit du trottoir, prit en direction du centre-ville et s'engouffra dans un garage sombre où attendait un autre véhicule avec lequel ils allaient permuter. Ça tournait comme une horloge. L'idée initiale

n'était peut-être pas de lui, mais l'organisation matérielle était son œuvre. Le succès de l'opération lui reviendrait en totalité. A lui et à personne d'autre.

Brûlant les feux rouges, mordant les lignes jaunes, Gordy négocia quelques dépassements audacieux comme seuls les pros savent le faire, démontrant ainsi qu'il était l'homme de la situation. Quelques secondes plus tard, la voiture se fondait dans la circulation.

Encore un peu, et ils seraient en sécurité.

José Fuentes prit son téléphone, prêt à faire son rapport. Il fallait faire plaisir aux acolytes et, surtout, ne pas leur mettre la puce à l'oreille avant d'être sorti du circuit.

Content de son coup, le sourire aux lèvres, il composa un numéro. La première moitié du boulot était accomplie. Il brûlait d'impatience d'entamer la deuxième.

OceanofPDF.com

1

Quelques semaines plus tard

Jamais elle n'aurait dû accepter cette mission.

Agrippée à la paroi par le bout des doigts, Isabelle Rush regarda le vide au-dessus duquel elle était suspendue. Au moins cent mètres... L'odeur des fougères qu'elle avait écrasées par mégarde en posant le pied sur un becquet rocheux lui chatouilla les narines. Risquait-elle de tomber, si elle éternuait ?

L'entrelacs de cordes et de nœuds auxquels elle ne comprenait rien, mais censés l'assurer, ne lui inspirait pas confiance. Elle était pétrifiée de peur. Pour ajouter à son angoisse, il lui sembla que le courant d'air qui circulait au-dessus de la cime des arbres prenait de la vitesse et que le vent forcissait.

Pitié, non, pas de vent ! pensa-t-elle.

— Encore quelques mètres et on fait une halte pour se reposer, dit Raphaël, essoufflé, au-dessus d'elle.

Elle manquait d'oxygène. Avec l'altitude, l'air s'était raréfié et elle transpirait d'épuisement.

Nul doute qu'elle aurait mieux fait de rester à Miami.

On n'aurait pu lui donner pire équipier. Mais elle n'avait pas osé refuser. Pas quand la vie d'un client en dépendait.

Malgré tout, elle aurait pu partir en courant quand Raphaël avait dit qu'ils allaient prendre un raccourci. Ces hommes et leur manie des raccourcis ! Comme si donner la chasse aux barons de la drogue, kidnappeurs, assassins de surcroît, n'était pas assez excitant, il fallait — en

plus — se perdre dans la cordillère des Andes pour ajouter du piment à l'expédition !

— Ça va nous faire gagner une journée, dit-il en resserrant la corde.

C'était à espérer !

En attendant, son intuition lui disait plutôt qu'ils étaient perdus.

Ce qui était la pire chose qui pouvait leur arriver, car s'ils voulaient avoir une chance de retrouver Sonya vivante il fallait qu'ils fassent vite.

Isabelle banda ses muscles. Elle avait un bout de pied sur un becquet. L'autre, dans le vide, cherchait désespérément un appui. Il y avait bien un autre becquet, mais il était trop haut. Ou elle avait les jambes trop courtes... Elle n'était pas grande — un mètre soixante au plus — et ne pouvait, en conséquence, opérer les mêmes rétablissements que Raphaël.

La nuit tombait. Il ne faisait pas encore noir, mais les ombres s'allongeaient et il devenait difficile d'estimer les distances. Il fallait qu'elle progresse avant que la visibilité ne soit complètement nulle et que ses bras et ses jambes n'en puissent plus.

Un... Deux... A la force des bras, sans quitter des yeux le petit bout de rocher qu'elle voulait atteindre, elle se hissa vers le haut. Essayant d'oublier l'à-pic vertigineux en dessous d'elle, elle saisit la paroi et, à l'instant de vérité, une main puissante l'attrapa par le poignet.

— Ça y est, lui dit Raphaël. Tu y es presque.

En grommelant, alors qu'elle avait envie de lui crier sa rage, elle se laissa tirer vers le haut. Mieux valait économiser son souffle.

Raphaël, qui était né au Ladéra, grimpait sans le moindre problème, lui. Sans doute était-il habitué à ces montagnes qui constituaient les neuf dixièmes de ce pays.

Il l'aida à escalader le dernier mètre, jusqu'à un replat qui devait faire à peine un mètre cinquante sur deux. Dans les anfractuosités de la roche poussaient des mousses qui avaient pris racine dans les débris de terre soufflés par le vent. Au-dessus d'eux, la paroi faisait encore une bonne trentaine de mètres, et elle était aussi lisse que le tronçon qu'elle venait de grimper.

— Belle escalade, dit-il.

Il souriait, heureux. De toute évidence, il se délectait : cela se voyait à son regard qui pétillait de plaisir. Il avait les yeux noirs, chocolat plus précisément. Et ils étaient très expressifs.

— Je t'avais bien dit que ce serait enfantin.

Il avait cette voix chaude, typique des Sud-Américains, relevée d'une pointe d'accent.

— C'est toi qui le dis !

Elle inspira une grosse bouffée d'air.

Quand il l'avait hissée vers le haut, elle avait atterri sur les genoux. Assise maintenant sur les talons, elle essayait de se débarrasser de son sac à dos en remuant les épaules. Le bout de ses doigts, endoloris, lui faisait mal. Et pour cause ! Ils étaient à vif, presque en sang à force d'avoir agrippé le rocher coupant. Elle souffla dessus pour atténuer la douloureuse impression de brûlure.

— Je ne vois pas en quoi c'est mieux que de monter en voiture, dit-elle, encore haletante.

— C'est plus rapide, répondit-il par-dessus son épaule.

Debout sur le replat, il enroulait les cordes en les vérifiant minutieusement.

— Je suis satisfait du matériel que j'ai acheté chez Maxim spécialement pour cette mission. Bonne prise, quarante-huit brins, bonne torsion. Elles sont top, ces cordes.

Il rangeait tout avec soin.

— Bonne résistance à l'abrasion, aussi. Regarde. Il n'y a pas une seule déchirure.

Il n'empêche, c'était une drôle de lubie qu'il avait eue !

— Tu ne m'avais jamais dit que tu adorais l'escalade.

Il haussa les épaules et rangea l'équipement à l'abri, au fond du surplomb.

— Jamais eu l'occasion, sans doute.

Elle ne put s'empêcher de rétorquer :

— Cela fait trois ans qu'on travaille ensemble, et finalement, je ne sais rien de toi.

D'une part, c'était son droit d'être secret, se dit-elle. D'autre part, depuis qu'ils collaboraient, se sentant attirée par lui, elle s'était arrangée pour le fuir. Ils n'avaient donc pas échangé beaucoup de confidences. C'était un collègue doublé d'un play-boy, deux raisons suffisantes pour ne rien attendre de lui. Puisqu'il n'y avait rien à espérer d'une liaison avec cet homme, excepté de la gêne et beaucoup de chagrin, elle avait jugé qu'il valait mieux garder ses distances. Elle s'était fixé des objectifs

professionnels ambitieux, et ce n'était pas le moment de se laisser distraire par une aventure qui ne pourrait être que physique.

Il déroula son sac de couchage en marmonnant quelque chose sur les heures précieuses qu'ils allaient sûrement gagner en escaladant.

— Ça sert à quoi de se presser ? maugréa-t-elle. Imagine que l'un de nous se blesse ou tombe. On sera bien avancés !

Il la regarda de ses grands yeux noisette étonnés, et elle se sentit fondre. Ce type, décidément, la renvoyait à ses émois de l'adolescence. Dans de tels moments, elle avait l'impression d'avoir de nouveau treize ans, de redevenir la gamine effarouchée que le moindre regard des garçons de sa classe mettait dans tous ses états ! Elle s'imaginait alors qu'ils la prenaient dans leurs bras, qu'ils l'étreignaient fougueusement. Elle sentait en rêve leurs baisers sur ses lèvres, si forts et si précis... Désirs d'amour qui se nourrissaient de son impuissance à les conquérir, et surtout d'une évidence : qu'elle n'en serait jamais aimée.

Mais elle se ressaisit et l'écouta poursuivre.

— La route doit être surveillée. Et puis, reconnais que ce n'est pas difficile. Tu es impressionnée parce que c'est la première fois, mais on a du bon matériel. Il ne peut rien t'arriver. J'y veille.

— Autant que je sache, on fait équipe, répliqua-t-elle d'un ton pincé, vexée d'être considérée comme un bébé qu'il fallait protéger.

— Bien sûr que nous faisons équipe. J'espère que tu veilles, toi aussi, à ce qu'il ne m'arrive rien.

Ses lèvres, qu'il avait gourmandes, s'étirèrent en un sourire charmeur qui découvrit deux rangées de dents bien plantées et très blanches. Peut-être était-ce son teint olivâtre qui accusait le contraste ?

— *Compadres*. On est des copains, si tu préfères. Des amis.

Partenaires, oui. Mais « copains », c'était beaucoup dire. Quant à « amis », elle n'était pas assez optimiste pour croire qu'ils puissent le devenir un jour. D'ailleurs, avait-elle vraiment envie d'être son amie ? Que ferait-elle d'une amitié quand elle ressentait quelque chose de tellement plus intense, de franchement plus tendre ? Avait-elle envie de passer du temps avec lui en dehors du travail, sachant que ce serait sans lendemain ? Cette mission, qui les rapprochait forcément, était déjà très éprouvante pour ses nerfs. Un rapprochement plus intime était, à ses yeux, difficilement envisageable.

— Je suis crevée, dit-elle. Cette journée m'a épuisée nerveusement.

— Tu n'es pas blessée ? s'inquiéta-t-il en s'approchant d'elle.

Comme elle posait les mains sur ses genoux, il les saisit au vol et les retourna, paumes en l'air. Jurant en espagnol, il lâcha sa main gauche pour prendre son sac à dos et en sortit un tube de crème.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? On se serait arrêté plus souvent.

— Au-dessus du vide ? Merci bien ! Autant arriver plus vite au sommet.

Il ouvrit le tube, le pressa, recueillit une noisette de gel sur le bout de ses doigts et le lui passa sur le pouce, tout doucement.

— Ça va mieux ?

Il la regardait dans les yeux, l'air vraiment ennuyé de la voir souffrir.

— Ça fait du bien. C'est frais... dit-elle un peu gênée.

— Demain matin, tu ne devrais plus rien sentir.

Un à un, il massa ses dix doigts. Les deux mains terminées, il les prit dans les siennes et les embrassa. Elle se sentit rougir mais se rassura en se disant qu'avec le jour déclinant, il n'avait pas dû le remarquer.

— Tes bras et tes jambes ? Ça va ?

Il reposa le tube de gel.

— Un bon massage musculaire et tu ne devrais plus être courbaturée.

— Non merci, dit-elle.

Toute rougissante, elle fouilla dans son sac et en sortit un pot de crème hydratante pour le visage. Elle y plongea la pointe de l'index et se tapota les joues et le front, que le vent avait desséchés. Un parfum d'orange se répandit aussitôt autour d'eux.

Raphaël renifla deux petits coups, l'air d'apprécier les effluves acidulés de l'agrumes.

— On se serre l'un contre l'autre pour la nuit ? dit-il, accompagnant sa proposition d'une mimique qui la fit sourire.

— C'est non, mais tu as eu raison d'essayer. Qui n'essaie rien n'a rien !

Ça n'aurait pourtant pas été désagréable, se dit-elle. Ne serait-ce que pour se tenir chaud...

Au Ladéra, pays de l'hémisphère sud, c'était l'hiver au mois d'août. Il faisait bon le jour, mais la nuit, la température chutait jusqu'à avoisiner les cinq degrés. De quoi être transi. Heureusement, les hivers étaient habituellement secs : ils n'avaient donc pas à redouter de se faire mouiller pendant la nuit par une pluie intempestive.

Un coup de vent ébouriffa la tignasse noire et bouclée de Raphaël.

— Les hommes ont un ego monstrueux, dit-il, subitement sérieux. A force d'essayer des refus, ils sont traumatisés psychologiquement. Est-ce que tu sais ce que c'est qu'être sans cesse rejeté ?

Elle haussa les sourcils.

— Tu parles de quoi ? De toi ? Ce n'est pas parce que je dis non que je te rejette ! Tu le sais bien.

Il était beau garçon. C'était même indécent pour les autres d'être aussi séduisant ! Une sorte d'Antonio Banderas avec quelques kilos en moins. Sourire avenant, sexy, même, dégage décontractée, tantôt nonchalant, tantôt hyperactif, yeux de velours couleur chocolat fondant. C'était le charme fait homme, mais sous ce charme perçait une détermination farouche qui forçait le respect.

Elle avait tort de fantasmer. Elle était suffisamment fine pour savoir qu'elle ne devait pas prendre ses avances au sérieux : ce n'étaient que des plaisanteries. Elle était d'ailleurs convaincue qu'il ne tenait pas à ce qu'elles soient prises au pied de la lettre. Il avait une vie mondaine active, et s'il lui arrivait de lui faire un brin de cour au bureau, c'était pour passer le temps entre deux missions. Pour tuer l'ennui, en somme.

— Un jour...

Qu'allait-il lui dire pour avoir l'air aussi coquin ?

— ... tu regretteras de ne pas avoir su t'amuser.

Elle écarquilla les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Tu verras... Tu prendras conscience de ce que tu as raté. Le barrage se fissurera et... tu comprendras que j'avais raison.

— Holà ! Où vas-tu comme ça ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Nulle part. Je disais ça comme ça.

Malgré elle, elle sourit.

— Ne te fais pas de souci pour moi, répondit-elle. Je vais très bien, comme tu peux voir. Je mène une vie très sereine. Je n'en demande pas plus.

— Les eaux dormantes m'inquiètent toujours.

Elle sentit sa voix vibrer en elle, mais elle se força à ne pas y attacher d'importance.

Elle se retourna pour prendre de quoi manger et boire dans son sac à dos, et fit le tour de leur abri des yeux. Moins de trois mètres carrés pour deux ! Ils allaient être plutôt serrés. La prochaine fois qu'elle partirait en

mission avec un partenaire, elle exigerait une chambre d'hôtel pour chacun. Dorénavant, elle refuserait toute promiscuité.

— J'aurais dû continuer comme criminologiste à l'Office de Répression des Drogues, marmonna-t-elle.

— Tu ne trouves pas que ce qu'on fait est plus drôle ? Je veux dire : plus excitant que des palabres dans des bureaux.

Sa remarque le fit rire tout seul.

— J'aimais bien les réunions avec les polices locales, objecta-t-elle. Et je préfère témoigner devant la Cour que me demander si des bestioles venimeuses ne vont pas s'introduire de nuit dans mon sac de couchage.

— Pourquoi pas des serpents, pendant que tu y es ?

Cette perspective lui hérissa la peau.

Elle aurait dû peser le pour et le contre avant de signer comme agent spécial avec le Miami Confidential. Elle avait démissionné de son poste confortable de profileur, abandonné les interrogatoires des suspects qu'on lui amenait au commissariat, parce qu'il était difficile de refuser une aussi belle proposition, mais surtout, parce qu'elle avait voulu se lancer un nouveau défi, histoire de prouver qu'elle était polyvalente et capable d'occuper les mêmes fonctions qu'un homme. Cette notion d'égalité des sexes, son père la lui avait inculquée dès son plus jeune âge, quand ses quatre frères la faisaient tourner en bourrique et qu'il fallait leur tenir tête.

Repensant — et regrettant presque — la facilité de son travail à l'Office de Répression des Drogues, elle inspecta le surplomb qui allait leur tenir lieu de sommier pour la nuit. Maintenant qu'elle travaillait au Miami Confidential, elle pouvait dire adieu aux missions avec hôtel et room-service.

— Les serpents ne grimpent pas si haut ?

Il pianotait sur son téléphone et tentait d'établir une communication.

— Pour quoi faire ? Il n'y a rien d'intéressant, ici. Ils restent là où se trouvent leurs proies.

Elle se tut quelques secondes.

— Tu me le jures ?

Il fit oui de la tête.

— Tu captes quelque chose ?

— Non. Même les téléphones satellitaires les plus sophistiqués ne fonctionnent pas partout. On fera notre rapport quand on sera au sommet.

S'ils y arrivaient ! pensa-t-elle.

— On est presque en haut. On en a pour une heure, demain, à tout casser. Mais ce sera plus difficile qu’aujourd’hui.

Plus difficile ? Parce qu’aujourd’hui, c’était sans doute du gâteau ? Que disait-il du mur de la mort dont ils venaient de faire l’ascension ?

— Pire que pour monter ici ? demanda-t-elle.

— On va trouver une paroi rocheuse couverte de terre. Et comme tu le sais, la terre s’émiette, glisse. Il faudra redoubler de prudence.

— Super !

— En plus, nous serons au-dessus de la cime des arbres. Nous serons repérables.

— Que des bonnes nouvelles, en somme.

— Ça ne nous fait pas peur.

De toute manière, ils n’avaient pas le choix. Il n’était pas question de laisser mourir Sonya. Ils étaient donc condamnés à réussir.

— Elle était toujours en vie, il y a quatre jours.

Elle se l’était répété toute la journée, surtout quand elle sentait son courage l’abandonner. Chaque fois, cette pensée lui avait redonné du cœur à l’ouvrage, et le coup de fouet nécessaire pour poursuivre.

La dernière fois que Carlos Botero avait été contacté, il avait demandé à entendre la voix de Sonya. Les kidnappeurs avaient accepté. L’échange entre le père et la fille avait été bref, mais suffisant pour rassurer Carlos.

— On n’a aucune raison de penser que quelque chose a changé. De toute manière, Katherine doit nous appeler s’il y a du nouveau.

Toute cette affaire était truffée de bizarreries, à commencer par le billet dans lequel les kidnappeurs réclamaient une rançon. C’était le père de Sonya qui l’avait reçu, et non le fiancé, Ronaldino DeLeon, homme politique en vue. Pourquoi ? Ce choix était-il le fruit du hasard ou fallait-il lui accorder une signification particulière ? Les deux hommes étaient également fortunés et puissants.

— Je reste persuadée que cette affaire n’est pas une simple question d’argent, dit-elle. Les ravisseurs doivent être originaires du Ladéra, sinon pourquoi auraient-ils pris la décision d’amener Sonya ici ? S’ils ont fait ce choix, c’est qu’ils connaissent le pays comme leur poche et sont sûrs de pouvoir la cacher en lieu sûr.

Elle marqua un temps d’arrêt.

— S’ils sont effectivement Ladérais, ils doivent mieux connaître DeLeon que Botero. En ce cas, pourquoi ne lui ont-ils pas adressé la lettre

plutôt qu'au père ? Ou, ce qui aurait été plus simple encore, pourquoi n'ont-ils pas enlevé Sonya quand elle séjournait dans le pays ? La police est beaucoup plus laxiste ici, et la jeune fille a passé plus de temps au Ladéra récemment que dans son propre pays.

Ils s'étaient déjà posé ces questions mille fois mais, à force de les répéter, peut-être finiraient-ils par y voir plus clair et trouver une amorce de réponse ?

— Ils ne veulent pas attirer l'attention sur le pays.

Elle hocha la tête. Elle était d'accord avec cette conclusion. Mais cela ne faisait pas avancer l'affaire, et ils en étaient toujours au même point, à un détail près : les kidnappeurs ignoraient que Miami Confidential avait localisé Sonya. C'était nouveau et c'était important.

— Je...

Elle se tut, hésitante.

— Je ne pense pas qu'ils la rendent un jour, reprit-elle, exprimant tout haut, pour la première fois, ce qu'ils pensaient tous deux.

Le visage de Raphaël s'assombrit.

— Ils ont déjà pris beaucoup de risques en lui faisant passer la frontière une première fois, dit-il. Je ne pense pas qu'ils feront la folie de recommencer.

— Ils n'ont jamais eu l'intention de la rendre, répéta-t-elle.

Les mots restèrent suspendus en l'air comme une menace.

Il hocha la tête.

— Tu veux que je te dise le fond de ma pensée ? Je ne le pense pas moi non plus. Ils la garderont en vie le temps qu'il faudra, au cas où Botero demanderait à entendre sa voix, mais dès qu'ils auront l'argent...

Il ne jugea pas nécessaire d'achever sa phrase.

— C'est un règlement de comptes politique, dit-il avec conviction. Ronaldino a des projets de lois qui attendent d'être votés, sur son bureau. Ces lois entraveraient le trafic de drogue, et beaucoup de choses dans ce pays s'en trouveraient bouleversées. L'assemblée siège en ce moment. Les projets de lois en question vont être discutés et mis au vote. Quelqu'un cherche à distraire l'attention de DeLeon et à l'éloigner du Ladéra. Ils savent qu'il ne reviendra pas des Etats-Unis aussi longtemps qu'il pensera que Sonya y est retenue prisonnière. Plus longtemps il sera écarté des affaires publiques, mieux cela vaudra pour ses ennemis, qui disposeront de plus de temps pour s'assurer que ses projets législatifs tombent à l'eau.

— Peut-être, dit-elle, évasive.

— Mais ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas totalement convaincue par ce raisonnement.

— Tu penses que c'est Ronaldino, la cible ? Il est vrai que quelqu'un a essayé de l'abattre, quelques semaines avant l'enlèvement. La coïncidence est troublante.

— Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est Ronaldino la cible, dit-elle. Néanmoins, je ne pense pas que l'enlèvement ait une visée politique. Je suis convaincue que c'est DeLeon qu'on veut toucher, mais qu'on le fait au travers de sa fiancée pour que le geste ait plus de poids.

— Tu soupçonnes son ex-femme ? Maggie ? demanda-t-il. Elle est enfermée dans un hôpital psychiatrique. Sean a vérifié : elle s'y trouve bel et bien.

C'était plus fort qu'elle, son instinct la poussait à chercher dans cette direction.

— Les seules personnes dont on est sûrs qu'elles ont eu quelque chose à voir avec l'enlèvement de Sonya sont le médecin de Maggie, le Dr Ramon, et son cousin José Fuentes. On sait que Sonya se trouve dans la base militaire parce que Fuentes l'a avoué avant de mourir, à bout de sang.

— Il n'a jamais avoué avoir un lien avec Maggie.

— Parce qu'il n'a pas eu le temps de raconter toute sa vie. Il est mort avant.

— Mais... il travaillait peut-être pour le compte de quelqu'un ?

Un homme de paille. C'était une idée à creuser. La famille de Maggie comptait des gens tout à fait recommandables : élus politiques, professions libérales... Et une ou deux brebis galeuses plus ou moins impliquées dans le trafic de drogue. Raphaël savait de quoi il parlait.

Fuentes pouvait avoir agi pour l'un des opposants politiques de DeLeon, ou pour un de ses ennemis du cartel de la drogue. Le choix était vaste compte tenu de ses projets de lois qui visaient à assainir le pays et avaient en conséquence dressé de nombreux Ladérais contre lui.

— Quoi qu'il en soit, ce qui importe pour l'instant, c'est de trouver Sonya, dit-il. Il faut commencer par la sortir de là et la mettre en lieu sûr. Ensuite, on aura tout le temps pour chercher celui qui tire les ficelles.

Elle opina de la tête. Si tout se déroulait sans anicroche, Raphaël et elle, le lendemain matin, procéderaient à la libération de Sonya. Ils verraient

ensuite pour le compte de quels malfrats les ravisseurs avaient opéré. Restait à espérer qu'elle était toujours en vie.

— S'ils se servent d'elle pour écarter momentanément DeLeon de la politique, ils font fausse route, reprit Isabelle qui n'en démordait pas. Elle est jeune, elle est belle. Imagine les gros titres dans la presse, si elle mourait maintenant. Pense aux débordements de sympathie que ce deuil attirerait à Ronaldino. Les gens voteraient ensuite pour lui sans même réfléchir. Non, ce n'est pas possible. Il faut chercher ailleurs.

Il acquiesça.

— Tu vas penser que je fais de l'obsession, dit-elle, mais je serais tentée d'aller voir du côté de Maggie. Je l'imagine bien dans son hôpital psychiatrique, ruminant sa vengeance depuis des années.

— La rage de la femme bafouée ?

— Par exemple.

— Quand un homme ou une femme veut reprendre sa liberté, il faut le ou la laisser partir. A quoi bon retenir de force quelqu'un qui veut s'en aller ? dit-il. On n'appartient à personne, et je n'ai jamais compris la jalousie.

— Pour la comprendre, il faudrait que tu aies une femme dans ta vie, que tu sois amoureux. Que tu sois capable de sentiments. Comment veux-tu comprendre, sinon ?

Il fit la moue.

Etonnée par son audace, elle inspira profondément pour se calmer. Quelle mouche la piquait donc ? La vie privée de Raphaël Montoya ne la regardait pas ! Ni de près ni de loin. De quel droit se permettait-elle de porter des jugements sur lui ? De la part d'une femme censée être intelligente, ce n'était pas malin.

Tant bien que mal, elle se recentra sur son sujet.

— Je ne sais pas comment ils la traitent, mais je me fais du souci pour elle...

— Moi aussi, dit-il.

— S'ils ont décidé de la supprimer, ils n'ont pas dû la ménager. Je crains le pire.

Il ne put qu'approuver.

Comme elle — mieux qu'elle, sans doute —, il connaissait le monde du crime et la mentalité des truands. Il connaissait les deux faces du miroir.

Quand ils travaillaient à l'Office de Répression des Drogues, elle avait découvert certaines choses sur son compte. Apparemment, il avait derrière lui un passé assez sombre, avec lequel il avait voulu rompre en déménageant du Ladéra à Miami. Mais elle ignorait les détails. A cette époque, ils ne se connaissaient pas encore bien ; ils travaillaient dans des domaines différents, mais les coups de gueule de Raphaël étaient légendaires. Et puis, ils avaient tous les deux quitté l'agence, lui un an avant elle, et le hasard avait fait qu'ils avaient été recrutés par Miami Confidential, dans la division des agents spéciaux du Ministère de la Protection Civile.

— Quand doivent être votées les lois de Ronaldino ? demanda-t-il.

— Dans sept jours, je crois.

La marge était confortable. Ils avaient largement le temps de libérer Sonya et de la ramener en lieu sûr à Miami.

— Crois-tu que les ravisseurs vont encore réclamer de l'argent ?

Elle réfléchit.

Fuentes était monté au créneau deux fois. La deuxième fois, pour la pseudo-remise de rançon. C'était là que Raphaël l'avait abattu.

— Les ravisseurs ne doivent plus être à Miami, mis à part ceux qui sont en prison.

Deux hommes qui couvraient Fuentes au moment où il allait récupérer la valise de faux billets avaient été arrêtés. Isabelle les avait interrogés, mais elle n'en avait pas obtenu grand-chose. Elle avait même été tentée de les croire quand ils lui avaient affirmé qu'ils ne connaissaient rien des plans de Fuentes, qui ne leur délivrait ses instructions qu'au compte-gouttes. Ils ignoraient s'il y avait quelqu'un au-dessus de Fuentes, et ne savaient pas qui détenait Sonya au Ladéra, ni combien ils étaient.

Elle regarda la tablette de chocolat entamée qu'elle tenait à la main et qu'elle avait oubliée. Elle en avait emporté une dizaine en prévision de cette mission. Elle en croqua un morceau et avala une bonne gorgée d'eau.

Puis elle s'allongea sur le dos et scruta le ciel. Les étoiles commençaient à apparaître.

— On ferait bien de se reposer, dit-elle.

Elle entendit Raphaël fourrager dans son sac à dos. Il devait chercher son dîner.

Agacée de voir que leur mission ne progressait pas, mais surtout troublée par la présence de Raphaël, elle fixa les étoiles dans l'espoir de se

calmer. En vain. Elle commença à les compter.

Ce soir, elle aurait du mal à trouver la sérénité. Et le sommeil.

De plus en plus agitée, elle croisa les bras sur sa poitrine. Sonya regardait-elle les mêmes étoiles ? Sans doute pas. Elle devait être séquestrée dans un nid à rats. Mais ses ravisseurs... Combien étaient-ils ? Une poignée, probablement. Plus nombreux, ils risquaient d'attirer l'attention sur eux. Peut-être avaient-ils établi un roulement pour la surveiller à tour de rôle ?

Une forte odeur d'épices la fit se tourner dans son duvet. Raphaël mâchait quelque chose qui devait être ce paquet de viande fumée aux herbes, acheté deux jours plus tôt, avant de quitter la civilisation pour entreprendre cette folle aventure.

— J'adore ça, dit-il. Bon sang ! Ça m'a manqué.

Elle crut l'entendre ronronner de plaisir. Il avait l'air tellement content qu'elle ne put s'empêcher de lui poser quelques questions.

— Depuis combien de temps n'es-tu pas venu ici ?

— Trop longtemps, et pas assez.

Il la regarda bizarrement.

— Est-ce que... Aurais-tu des ennuis, si on tombait nez à nez avec...

Elle ne termina pas sa phrase. La question, pourtant, lui brûlait la langue depuis la seconde où ils avaient atterri au Ladéra.

— Tu veux savoir si je risque de me faire arrêter ?

Il haussa les sourcils, l'air moqueur.

— Non, même quand j'étais jeune et bête, je n'étais pas assez stupide pour me faire prendre.

Il arracha un nouveau morceau de viande séchée, le mâchouilla et l'avala.

— Et tes anciens... euh... « associés » ?

— Ils sont loin d'ici, dit-il en retrouvant son sérieux.

Elle le vit se perdre dans ses pensées, puis secouer la tête comme pour en chasser de mauvais souvenirs.

— Je ne dis pas que je ne serai pas content de retourner à Miami.

Evidemment ! songea-t-elle. Pour y retrouver ses amis, les femmes, et faire la fête.

Elle grinça des dents en silence. De quoi se mêlait-elle ? Il était libre de mener sa vie à sa guise, non ?

— Que dis-tu à ta petite amie quand tu dois partir au pied levé comme cette fois-ci ?

Encore une question indiscrete qu'elle n'avait jamais osé lui poser.

— Urgence familiale. Mais je n'ai pas de petite amie pour le moment, si c'est ce que tu veux savoir. Je suis libre. Libre comme l'air.

Il rit et poursuivit.

— Un article à saisir.

A son avis, Raphaël était toujours à *saisir*, même quand il avait une petite amie, si l'on pouvait appeler « petite amie » ses conquêtes d'un soir. Pour elle, l'expression contenait une notion d'engagement, comme un parfum de long terme.

— Tu as déjà écumé toute la ville ! Il va falloir que tu déménages !

Elle voulait faire de l'humour mais, à la mine de Raphaël, elle comprit qu'elle était tombée à plat.

— Très drôle, dit-il.

C'était terrible. Il avait beau être un ex-voyou, il lui plaisait plus qu'aucun de ses ex-petits amis. N'empêche, s'ils sortaient ensemble et rompaient ensuite, la vie au bureau serait infernale pour tous les deux. En conséquence, mieux valait être raisonnable et éviter de s'embarquer dans une galère qui avait toutes les chances de sombrer.

— J'espère qu'à la fin de cette mission, tu auras changé d'opinion sur moi, dit-il après un moment de silence.

A trente-quatre ans, Isabelle avait appris à se méfier.

— On peut toujours espérer, dit-elle de sa voix la plus sucrée. L'espoir fait vivre !

* * *

Raphaël rangea sa nourriture et s'allongea sur le dos. Il aurait aimé la serrer contre lui. Les femmes, en général, lui tombaient dans les bras. C'était un des rares domaines de sa vie qui ne lui posait pas de problème. Isabelle, en revanche... Elle était différente. Elle était deux fois trop intelligente, et c'était d'ailleurs une des qualités qui lui plaisaient en elle. Sans doute trop intelligente pour s'intéresser à un lascar comme lui.

Il aimait jouer avec elle, au bureau, une espèce de jeu amoureux qui l'aidait à passer le temps quand il n'était pas en mission. Mais il n'avait jamais rien tenté de sérieux. C'était pourtant une des plus jolies filles qu'il

lui avait été donné de rencontrer. Mais d'abord, ils travaillaient ensemble. Ensuite, elle méritait mieux que lui.

Dans un autre monde, peut-être ? S'il avait été différent...

Pour l'heure, il ne se faisait pas d'illusions : il n'avait pas la moindre chance.

— On reprendra notre grimpette aux premiers rayons du soleil, dit-il.

— Je serai prête.

Elle prit un air dégagé. Elle ne voulait pas, manifestement, qu'il voie que cette perspective la pétrifiait.

Il trouvait fascinante cette façon qu'elle avait d'affronter les situations dangereuses auxquelles sa mission l'exposait. Au départ, il lisait une espèce d'inquiétude et de doute dans son regard, puis elle étirait les lèvres, l'air perplexe — quelles lèvres ! — et subitement, elle semblait puiser, Dieu sait où, le courage nécessaire pour accomplir son devoir sans faillir.

Le lendemain matin, elle escaladerait le reste de la paroi. Cela ne lui poserait pas de problème, il était prêt à le parier. Quand le moment serait venu d'attaquer la falaise, elle rassemblerait ses forces et vaincrait sa peur, car c'était une battante qui voulait à tout prix réussir.

Pour l'heure, avec la longue nuit inconfortable qui les attendait tous deux, quelques mots d'encouragement ne pourraient pas lui faire de mal. Il allait lui rappeler qu'ils étaient à deux doigts du but.

— Si tout se passe bien, nous devrions atteindre la base militaire vers midi. Nous étudierons les lieux, repérerons l'endroit précis où se trouve Sonya, et nous pénétrerons dans la base à la nuit tombée, dit-il, s'encourageant lui-même.

Dans vingt-quatre heures, Sonya Botero serait saine et sauve.

Il avait eu l'occasion de rencontrer la jeune femme dans des soirées. Elle était charmante. Leur passé sud-américain les avait rapprochés. Ils avaient flirté une fois, rien de très sérieux. Puis Ronaldino DeLeon, un des hommes politiques les plus éminents du Ladéra, était passé par là et elle était tombée amoureuse. La nouvelle avait mis en émoi toute la communauté ladéraise de Miami.

Il se sentait responsable d'elle, non parce qu'il l'avait connue auparavant, mais parce qu'en tant que chef de la sécurité du *Mariage à la Carte*, il était chargé de veiller au bon déroulement de son futur mariage. Elle avait été enlevée juste devant la boutique, sous son nez. C'était rageant.

Il haïssait tous ceux qui profitaient de la faiblesse d'un individu sans défense pour s'en servir comme d'une monnaie d'échange. Il mettrait son point d'honneur à ramener Sonya saine et sauve, tout en veillant à protéger sa partenaire d'un bout à l'autre de l'opération. Il en faisait une affaire personnelle.

* * *

Sonya Botero remua autant que les cordes qui la ficelaient le lui permettaient, pour faire circuler le sang dans sa jambe gauche où, semblait-il, une armée de fourmis s'était donné rendez-vous. Elle fixa son mollet pour s'assurer que les bataillons de fourmis très réelles qui l'avaient attaquée, quelques jours plus tôt, étaient bien partis. Elle continuerait sans doute de les voir dans ses cauchemars. Si elle survivait...

Tiens bon, tiens bon... se répéta-t-elle en silence.

Ses pieds avaient fini par guérir. Autant s'accrocher à quelque chose de positif. Les semelles de corde qu'on lui avait données en arrivant lui avaient râpé la peau des pieds et l'avaient mise à vif. Elle avait craint de développer une infection. Mais maintenant qu'elle avait été autorisée à sortir, ses plaies, grâce au soleil, avaient commencé à cicatriser.

Elle pensa à Ronaldino et resta fixée sur cette image. Ronaldino allait venir la délivrer. Ronaldino et son père, deux hommes merveilleux, chacun dans son genre.

Ça va bientôt se terminer, s'encouragea-t-elle. Ce sera bientôt fini.

L'ennui, c'est qu'elle se répétait la même chose depuis presque cinq semaines, et que chaque jour qui passait amenuisait son espoir. Il ne fallait pas pour autant qu'elle baisse les bras. Si elle n'y croyait plus...

Mais c'était bien difficile de croire. Elle avait faim, elle avait mal, et sa vie était menacée.

Au début, on lui avait apporté régulièrement ses repas et, à heure fixe, le soir, on l'emmenait se laver dans une chute d'eau. Bien qu'elle eût estimé, au début, que cette captivité était insupportable, elle en était arrivée à la regretter, maintenant. Cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas mangé et quatre qu'elle ne s'était pas lavée.

Commençaient-ils à se lasser de la surveiller ? Ou s'était-il passé quelque chose de fâcheux à Miami ? Elle avait surpris un lambeau de

conversation où il était question de l'échanger contre une rançon. Mais que faisaient-ils, à Miami ? Où était l'argent ?

Elle essaya encore de se tourner.

Ronaldino et son père devaient s'en occuper activement. Il ne fallait pas qu'elle perde espoir et se démoralise.

Les deux hommes avaient déjà tellement souffert... Son père, quand elle avait perdu sa sœur jumelle d'une leucémie. Elles avaient six ans, alors. Sonya s'en souvenait comme si c'était la veille. Ronaldino, lui, avait été fou de douleur quand sa femme, qui se droguait, avait perdu son bébé *in utero*. Cette dernière était maintenant pensionnaire d'un hôpital psychiatrique, et sans doute y finirait-elle ses jours. Et, comme si tous ces drames ne suffisaient pas, c'était elle, maintenant, qui leur infligeait un nouveau tourment.

De l'endroit où elle se tenait, elle voyait un feu et des hommes assis en rond autour, en train de boire. L'un d'eux, légèrement à l'écart, se plantait une seringue dans le bras. C'était peut-être le moment idéal pour tenter de s'enfuir, mais elle ne s'en sentait même plus la force.

L'argent va arriver.

L'argent va arriver...

Elle ressassait cette pensée. Inlassablement. Mais en silence. Il fallait qu'elle prenne garde à ne pas parler, pas même à murmurer quand on ne lui demandait rien.

2

Raphaël se frotta le coude, mis à mal par les coups de machette répétés de la matinée.

— Tu es trop près, lui dit-il.

Et il s'arrêta. Cela devait être la première fois de sa carrière de séducteur qu'il disait une chose aussi incongrue à une femme, belle de surcroît. Les temps n'étaient plus ce qu'ils étaient.

Isabelle recula.

C'était mieux ainsi. Il était préférable qu'ils gardent leurs distances pour éviter, s'ils étaient découverts, d'être pris dans la même rafale de balles. Dans la montagne, les routes de la drogue se croisaient ; les plantations de marijuana étaient presque normales, ici. Mais les champs de pavots qui fleurissaient dans des clairières, à l'abri des regards, étaient gardés par de redoutables molosses, qui constituaient les milices privées des seigneurs de la drogue.

Malgré l'existence de la base militaire de Ladéra à cet endroit, les locaux connaissaient les propriétaires de ces champs et respectaient le pouvoir qu'ils détenaient. Leur vie dépendait d'eux.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda Isabelle.

Raphaël s'arrêta pour écouter.

— Des camions. On doit approcher de la grand-route.

La plupart des routes qui reliaient les villages de montagne entre eux, dans cette région, tenaient davantage des chemins de terre que des voies express. Le seul axe convenable était l'autoroute, qui déroulait son ruban de bitume sur des centaines de kilomètres en direction de la base militaire à la frontière nord du pays. Des avions survolaient la région. Ils en avaient

d'ailleurs entendu un certain nombre depuis qu'ils s'étaient enfoncés dans la forêt, mais ils ne les voyaient pas. La canopée les leur cachait.

Raphaël continua d'avancer vers la route d'où provenait le bruit sourd des camions. A chaque pas, il enfonçait dans des épaisseurs mouillées de mousse et de feuilles en décomposition. Il aurait aimé pouvoir marcher sur la terre ferme, mais il fallait qu'ils se dissimulent dans l'épaisseur touffue des arbres. Quand ils seraient sur le grand axe, il pourrait remiser son GPS au fond de sa poche et continuer avec son seul sens de l'orientation. Naviguer à vue, comme disent les marins.

Le bruit des moteurs s'assourdit dans le lointain, mais il continua d'avancer. Encore quelques minutes, et il verrait enfin le ciel à travers les cimes des arbres.

— Attention...

Il fit signe à Isabelle d'avancer, accroupie, vers la clairière. C'était risqué, ici. Coup d'œil à droite, coup d'œil à gauche. Rien à l'horizon, hormis de vieilles souches et de la broussaille à perte de vue.

— Mauvais, dit-il quand elle arriva à sa hauteur. Il y a des bûcherons.

— Il faut qu'on traverse ?

— Pas nécessairement, mais j'aurais aimé pouvoir choisir. Ça ne me plaît pas. S'ils coupent les arbres jusqu'au sommet des montagnes, maintenant...

— Ils ont peut-être aussi tout nettoyé jusqu'en bas, acheva-t-elle pour lui.

— C'est possible. Il vaudrait mieux ne pas se montrer dans un espace découvert.

Il lui jeta un coup d'œil. Elle semblait aller bien. Elle n'avait pourtant pas beaucoup parlé, depuis ce matin. Sans doute était-ce l'effet de l'altitude ? Lui aussi, la raréfaction de l'air le gênait ; pourtant, il avait grandi ici.

— Tu veux te reposer un moment avant de poursuivre ? demanda-t-il.

— Pas déjà. Je peux encore marcher.

Elle lui adressa un sourire adorable malgré les circonstances.

— Comment pourrais-je me reposer quand je sais que Sonya est retenue quelque part là-dedans, et qu'elle souffre Dieu sait quoi ? demanda-t-elle.

Elle recula de quelques mètres pour s'abriter d'éventuels regards.

— S'il nous arrive quelque chose, dit-il, Sonya est fichue pour de bon. Arrêtons-nous un moment, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Il leur restait un peu de temps, mais ils ne devaient pas le gaspiller pour autant. C'était trop court pour que Katherine Brennan, patron de Miami Confidential, puisse mettre au point un plan B. Ils étaient donc condamnés à réussir.

Elle inspira une grosse goulée d'air, carra ses épaules.

— Ça va aller.

Ses yeux couleur de miel brillaient de détermination.

— Parfait, dit-il, impatient de reprendre la route. On n'aura qu'à manger en marchant.

Il prit la tête, prudent, aux aguets, prêt à l'avertir d'un quelconque danger. Jusqu'à présent, ils avaient eu de la chance : aucune bête féroce ne les avait approchés, mais dans la jungle, il ne fallait jamais baisser la garde. N'importe quel animal pouvait débouler de derrière un tronc d'arbre. Dans ces lieux inhospitaliers, les surprises abondaient.

Soudain, la forêt parut anormalement calme. Il s'arrêta.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-elle.

— Ecoute.

Il tendit l'oreille. Était-ce un groupe de braconniers qui marchaient dans la forêt ? Ou une bête fauve ? En tout cas, le danger n'était pas loin.

Il dégaina. Deux pas derrière lui, Isabelle en fit autant. C'est alors qu'il sentit sous ses pieds un tremblement, des vibrations comme auraient pu en produire des engins militaires passant sur la route, si ce n'est qu'il manquait le ronflement des moteurs.

— Attention à la chute des arbres, dit-il, sentant le sol trembler plus fort.

Les yeux écarquillés, elle l'interrogea du regard. Machinalement, elle avait plié les genoux pour garder l'équilibre. Une nuée d'insectes tombée des arbres se jeta sur elle, et elle poussa un cri. Il se précipita et ils tombèrent ensemble, son corps protégeant le sien.

— Ce n'est rien, dit-il. Attends un peu. Juste un tremblement de terre.

Il ne parlait plus, il criait pour se faire entendre, et sa voix couvrait mal le craquement sourd et douloureux des arbres qui brisaient leurs branches immenses dans leur chute.

Tout s'arrêta soudain, aussi vite que cela avait commencé.

— Juste un tremblement de terre ? releva-t-elle.

— Ça n'arrête pas, ici.

Il se releva et chassa les insectes qui restaient collés aux vêtements d'Isabelle. Elle n'avait pas l'air rassurée. Les épaules rentrées, les mains autour du cou, elle tentait d'empêcher d'éventuelles petites bêtes de s'insinuer dans son encolure.

— Tu veux bien préciser ? dit-elle en se raffermissant sur ses jambes.

— Disons qu'il y en a deux cents par an, environ.

Les yeux révulsés, elle regardait les insectes grouiller sur les débris de branches et de feuilles, en quête d'un passage pour disparaître de nouveau dans l'épaisseur de l'humus.

— Il y a des séismes qui sont tellement légers qu'on ne les sent même pas. En revanche, il y en a d'autres qui sont terribles.

— Et tu ne m'avais rien dit. Pourquoi ?

— Je n'y pensais plus.

Il hocha la tête.

— C'est bizarre, d'ailleurs.

Il en avait vécu deux terrifiants, dans sa jeunesse. Difficile d'imaginer qu'il ait pu les oublier. Il est vrai que sa vie à Miami était passée par là.

— Ça fait un bail, maintenant, ajouta-t-il.

Et puis, il avait tellement de choses en tête qu'il ne pouvait pas tout se rappeler. Il se faisait du souci pour Sonya, il craignait de tomber sur un animal indésirable, et la présence d'Isabelle derrière lui le troublait également. Une quinzaine d'années plus tôt, quand il avait décidé de rejoindre les Etats-Unis, il était un jeune homme à la dérive, très impliqué dans le trafic local de drogue. S'il n'était pas sur ses gardes, il risquait de tomber nez à nez avec une des multiples personnes qu'il valait mieux ne pas croiser. Car alors, il ne donnait pas cher de sa peau.

— On va par là.

Il empoigna sa machette et trancha les lianes qui leur barraient le chemin.

— Reste derrière moi. Une fois à la base, on repérera les lieux. Il faut qu'on sache exactement où Sonya est cachée. Ensuite, on établira un plan d'action.

Imperturbable, il revenait à sa mission. Il s'arrêta, se battit contre des lianes nouées inextricablement.

— Le sous-bois est de plus en plus dense. Bientôt, on ne pourra plus du tout passer, dit-elle.

— Plus on monte vers le nord, plus on se rapproche de l'équateur. Les lianes se multiplient, les insectes aussi. Et quelques centaines de kilomètres encore plus au nord, la jungle se transforme en forêt détrempée.

— Et plus tu tailles dedans, plus tu marches dedans, plus tu te fais remarquer. Il n'y a plus qu'à remonter la piste que tu as tracée pour te retrouver.

Elle avait pris une barre de chocolat laissée dans sa poche et reprenait des forces.

— Je mise sur les habitudes. Les villageois et les trafiquants empruntent en général les pistes qu'ils connaissent et dont ils ont l'habitude. C'est pour cela que je préfère m'en écarter.

Ils marchèrent en silence quelques minutes. Elle s'approcha de lui et lui tapa sur l'épaule.

— A ton tour de reprendre des forces. Je vais manier la machette pendant que tu manges.

— Ce n'est pas nécessaire.

Il se retourna. Le sourire charmant qu'il espérait lire sur son visage avait cédé la place à un masque sévère.

— Si je comprends bien, tu as l'intention de me donner des ordres pendant toute la mission ? dit-elle. Sais-tu que tes « Fais ceci », « Fais cela », « Marche dix pas derrière », « Avance », « Recule », finissent par m'horripiler ? Si tu veux jouer les machos, on va être deux, poursuivit-elle, peu aimable.

Elle, macho ? Curieuse expression pour une femme, faillit-il objecter. Mais il se tut. D'ailleurs, parlait-elle sérieusement ?

— C'est que je connais bien la jungle, expliqua-t-il en forme d'excuse, alors que toi, c'est la première fois que tu la pratiques. Et puis oui, c'est comme ça : j'ai l'intention de te protéger ! ajouta-t-il.

— Me protéger ne veut pas dire me tourner autour comme une mouche, dit-elle d'une voix redevenue suave.

Mais ses yeux ne riaient pas.

— Crois-tu que ce soit vraiment le moment de se disputer pour des broutilles ? Si on doit arriver à un consensus avant de poursuivre, ce n'est même pas la peine de continuer.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— En ce cas, explique-toi. Que veux-tu dire au juste ?

— Rien de plus que ce que j'ai dit.

L'air décidé, elle avança vers lui.

— Donne-moi cette fichue machette.

Apparemment, elle ne plaisantait pas. Solidement campée sur ses jambes, elle le fixait droit dans les yeux, sans rire. Savait-elle la souffrance que cet outil allait infliger à la peau tendre de ses mains, déjà abîmées par les cordes de rappel ?

Il la lui tendit tout de même et, comme elle la levait pour attaquer la végétation, il fit un bond en arrière.

Elle se servait de la machette avec la même détermination qu'elle la lui avait demandée. Dans le fond, elle avait sans doute raison de prétendre qu'il n'était pas nécessaire de la protéger.

Il la laissa passer devant et la suivit à distance respectable, méfiant malgré tout.

Il sortit une tranche de viande séchée d'une poche de son sac à dos et réalisa à quel point il avait faim.

Ils progressaient moins vite que lorsqu'il était en tête, mais ce retard était négligeable ; et emboîter le pas à quelqu'un, surtout lorsque ce quelqu'un était une femme, avait ses avantages. Isabelle avait une démarche intéressante, elle se courbait, se balançait, se tournait ; ses cheveux ondulaient sur ses épaules au rythme des gestes qu'elle accomplissait avec un enthousiasme qui ne semblait pas vouloir se démentir.

Normalement, il aurait surveillé toute personne qui actionnait une lame de cette taille près de lui. Chose curieuse, avec elle, c'était différent. Elle le fascinait. Depuis l'instant où il l'avait vue, tout chez elle l'avait émerveillé. Tout lui avait plu.

Ces derniers jours, c'était à peine s'il avait pensé à son bateau. Il aurait dû être en mer, en ce moment, et se dorer au soleil des Caraïbes sur le pont du voilier qu'il venait de s'offrir, au lieu de transpirer dans cette jungle hostile. Mais la présence d'Isabelle compensait largement ses vacances perdues.

Une heure durant, à grands coups de machette, elle se battit contre les racines et les lianes sans donner le moindre signe de fatigue. Et soudain, il sentit qu'elle ralentissait la cadence.

— C'est bon, dit-elle en s'épongeant le front. Tu peux me relayer un moment. Je reprendrai le manche plus tard.

Les bouclettes blondes qui retombaient sur son front étaient tout humides de transpiration. Sur sa nuque aussi, ses cheveux étaient mouillés.

Elle respirait à pleins poumons et affichait un sourire satisfait qui décuplait sa beauté. Oui, la fatigue lui allait bien.

— Je dois dire que je ne t’aurais jamais imaginée dans ce rôle, dit-il. Au bureau, je te vois te dandiner sur des talons aiguilles, serrée dans des jupes hyper sexy, maquillée et sophistiquée...

— Qu’est-ce tu racontes ? Je ne me dandine pas dans des jupes sexy, comme tu dis ! protesta-t-elle, faussement offensée.

— Enfin...

— J’ai quatre frères, il a fallu que je m’endurcisse.

Il devait se l’avouer, il l’avait trouvée excitante en garçon manqué — cela sortait tellement de l’ordinaire ! —, peut-être même plus excitante qu’en intello rangée et réfléchie, dont elle se plaisait à donner l’image au bureau.

Il lui prit la machette des mains et se remit au travail. La coupure avait été agréable. Maintenant qu’il était chef de la sécurité au *Mariage à la Carte*, il lui arrivait souvent de rester au bureau à remplir des papiers. Il avait beau s’entretenir physiquement, cette mission dans la jungle était sportive, plus exténuante que les sessions dans son fauteuil de cuir, davantage même que les exercices que son coach lui imposait au gymnase.

Raison de plus pour admirer qu’elle ait tenu si longtemps.

Taillant leur chemin, mètre après mètre, ils progressèrent en silence.

Une heure plus tard, la végétation se faisant plus éparse, il oublia sa machette. Le bruit d’avions qui décollaient et atterrissaient leur parvenait très nettement. Ils ne devaient plus être loin de la base. D’autres bruits, signalant la présence d’êtres humains, se mêlaient à celui des avions : bruits de moteurs, métal heurté...

— Fais attention où tu poses les pieds, lui recommanda-t-il. Je ne pense pas que l’armée installe des capteurs si loin de la base, mais on ne sait jamais.

Elle acquiesça, regarda autour d’elle, par terre, dans les arbres.

Ils continuèrent d’avancer. Plusieurs centaines de mètres plus loin, ils atteignirent la lisière des bois et durent poursuivre en rampant. En silence, ils arrivèrent sur un promontoire rocheux qui offrait un point de vue unique sur toute la base située juste en dessous.

— Tu crois que Sonya est là ? murmura-t-elle.

Ils étaient allongés sur le replat de l’éperon rocheux, épaule contre épaule, et inspectaient en contrebas.

— Fuentes a dit qu'elle était enfermée à la base militaire.

— Je doute qu'elle soit là. A supposer que ses ravisseurs aient des liens avec les militaires de la base, le risque qu'on la retrouve là serait trop grand. On ne peut pas corrompre tout le monde.

Il scruta les alentours, à droite, à gauche.

— A mon avis, elle est dans le secteur. Sinon dedans, du moins pas loin.

En marge de la base militaire à proprement parler s'élevaient d'autres constructions, des cabanes, un petit magasin et quelques bâtiments publics réservés à ceux qui commerçaient avec la base ou qui y travaillaient. Il devait aussi y avoir un élevage de porcs, car l'odeur était éloquente.

— Faisons le tour, décida-t-il.

— Ça ira plus vite si on se sépare.

— D'accord, dit-il à contrecœur.

Elle lui avait largement donné la preuve qu'elle pouvait se débrouiller seule. D'ailleurs, Miami Confidential ne l'aurait pas recrutée si elle n'en avait pas eu les capacités.

— Si tu aperçois quelque chose, appelle-moi sur mon talkie-walkie.

* * *

C'était tout ? Il n'allait pas lui dire aussi qu'il valait mieux rester ensemble pour qu'il puisse la protéger ?

Incrédule, Isabelle le fixa un moment, ravalant la liste des arguments qu'elle avait préparés pour lui répondre.

— J'y vais. Bonne chance.

Elle reprit en direction des bois pour contourner la base sans risquer d'être vue.

— Sois prudente, lui recommanda-t-il en partant en sens opposé.

Elle fit environ cent mètres et, n'étant plus couverte par la végétation, rampa jusqu'à la lisière des bois qu'elle longea un moment avant d'arriver sur un faux belvédère qui dominait la base. La vue sur le mur en béton qui l'encerclait était de premier ordre. D'une hauteur de deux mètres environ, il était surmonté de barbelés et ponctué, à intervalles réguliers, de tours de garde occupées par des militaires en uniforme. Une rangée de masures avait été construite à l'extérieur, au pied du mur, avec des petites cuisines d'été. Une femme sortit de l'une d'elles, une bassine d'eau sale à la main, qu'elle vida sur les légumes en interpellant les enfants qui jouaient dehors.

— *Si, mama*, répondit l'un d'eux.

La femme rentra dans son taudis.

Isabelle compta les bungalows. Onze en tout. Elle attendit pour voir les allées et venues. Certaines constructions ne semblaient pas très habitées. En tout cas, il y avait peu de mouvement. De là à dire qu'elles étaient inoccupées ou abandonnées, c'était un pas qu'elle s'interdisait de franchir. Peut-être leurs occupants étaient-ils tout simplement au travail, quelque part sur la base ?

Il restait quelques heures avant le coucher du soleil, et elle ne pouvait s'approcher davantage, sous peine de se faire repérer. Elle décida donc de rebrousser chemin avec l'espoir de retrouver Raphaël à l'endroit où ils s'étaient séparés. Ils pourraient discuter de ce qu'ils avaient vu et prendre une décision.

Au lieu de ramper sur les coudes et les genoux comme elle l'avait fait en venant, elle décida de rentrer tout de suite dans les bois mais, auparavant, elle s'arrêta pour écouter. Bien lui en prit. Des voix venaient des bois, quelque part derrière elle. Elle les entendait nettement, il n'y avait pas d'erreur possible. Il ne lui restait qu'à se cacher d'urgence. A sa gauche, les bois étaient bordés de buissons touffus. Elle se précipita dedans et se jeta à terre. Quelques instants plus tard, six paires de brodequins passaient quasiment sous son nez. Ils se dirigeaient vers la base.

Elle attendit quelques minutes avant de relever la tête, puis encore cinq minutes avant d'émerger totalement. Elle respirait à petits coups, oppressée. Elle jeta de nouveau un coup d'œil en bas. Rien.

Elle ne vit la cabane à l'abandon qu'au dernier moment. La végétation était si dense à cet endroit qu'elle la cachait presque entièrement. C'était une cahute en planches, complètement délabrée qui se fondait dans l'environnement.

Isabelle s'arrêta sur-le-champ et s'accroupit pour observer. On avait fait un feu devant et des canettes de bière jonchaient le sol tout autour. Prudemment, pas à pas, elle fit le tour de la clairière, s'arrêtant tous les deux ou trois mètres pour écouter. Avec un peu de chance, elle pourrait entendre un appel venant de la mesure.

Mais aucun son ne lui parvint d'en bas. Elle continua de tourner et, soudain, se cogna dans Raphaël.

— Des mouvements ? Quelque chose ? lui murmura-t-il ?

Il était plus sale que lorsqu'elle l'avait quitté. Ramper dans la jungle ne rimait pas avec propreté.

— Tu n'as vu personne ? dit-elle. Ils se couchent peut-être tôt ?

— Pourquoi ? Tu as déjà un plan de bataille ?

— On attend de voir à peu près combien ils sont là-dedans. L'un de nous reste ici faire le guet, l'autre surveille le périmètre pour éviter qu'on ne se fasse surprendre.

— Tu veux y aller ? demanda-t-il.

La détermination avec laquelle elle avait manié la machette avait fait son effet.

Objectif atteint, se dit-elle.

Il la prenait maintenant au sérieux. C'était parfait. Elle aimait les gens qui apprenaient vite.

Mais fallait-il qu'elle y aille ?

Après un moment de réflexion, elle hocha la tête.

— Tu as plus l'habitude des bois que moi.

— Comme tu veux.

Il montra à gauche.

— Si tu vas par là, fais attention à ces épines, c'est du poison. Leurs piqûres peuvent être mortelles.

Elle inspecta aussitôt le buisson dans lequel elle s'était jetée et soupira de soulagement : ce n'était pas la même plante. Le temps de relever les yeux, Raphaël avait disparu dans la jungle. Elle eut beau regarder, essayer de le repérer, elle ne le vit pas. Il était très à l'aise, dans ces forêts inextricables.

Le vent se levait, ébouriffant les arbres. Aucun son ne lui parvenait de la cahute, en bas. Aucun mouvement n'indiquait une quelconque présence. Les hommes dormaient peut-être déjà ? Après une heure de surveillance, elle commença à s'inquiéter. C'était anormalement calme.

Peut-être avaient-ils fait fausse route, Raphaël et elle ? Peut-être n'étaient-ils pas sur la bonne piste ? Gardait-on Sonya ailleurs ? Ou avaient-ils décidé de changer son lieu de détention ? Mais où ?

Une autre hypothèse germa alors dans son esprit. Sonya était peut-être là, mais seule, ficelée et bâillonnée. Peut-être ses geôliers se contentaient-ils de venir jeter un coup d'œil sur elle de temps en temps ? Si c'était le cas, sa libération n'en serait que plus facile.

Elle avait beau tenter de se persuader que tout allait bien, au fond d'elle-même, elle était convaincue du contraire. S'ils l'avaient laissée seule dans une cahute, ils ne l'avaient pas laissée là vivante.

Une envie d'aller s'en rendre compte par elle-même la submergea, mais elle réussit à se dominer. Ce n'était pas le moment de faire n'importe quoi ; elle avait tout à perdre : sa propre vie, celle de Raphaël et le succès de leur mission.

Elle resta accroupie et essaya de mémoriser la clairière et la distance entre les bois et la cabane.

Raphaël revint trois quarts d'heure plus tard.

— On dirait qu'ils sont tous partis, dit-il d'abord.

Cela ne faisait que confirmer ses pires craintes.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Des empreintes de pneus de camions. Ils sont partis pendant la nuit.

Elle s'approcha de lui. Il ne leur restait qu'à explorer la cahute, dans l'espoir d'y trouver des indices qui les mettraient sur la trace des ravisseurs.

Méfiant, même s'ils s'attendaient à trouver les lieux vides, ils avancèrent avec prudence, tantôt marchant, tantôt rampant, se couvrant l'un l'autre.

Une fois arrivée près de la cabane, elle pointa son arme sur la porte tandis que Raphaël l'entrebâillait.

Rien ne bougea.

Du canon de son pistolet, elle poussa le battant qui s'ouvrit en grand. C'était très sale. Il y avait de tout. Des bouteilles en plastique vides, une vieille couverture élimée, une curieuse assiette en bois, deux caisses vermoulues... Tout traînait par terre, pêle-mêle. La cahute était petite et il suffisait d'un coup d'œil pour en embrasser tout le contenu.

— Ça m'étonnerait qu'ils reviennent.

Raphaël donna un coup de pied dans une des caisses qui vola contre le mur d'en face. Des milliers d'insectes s'envolèrent, comme si une bombe venait d'exploser.

La pensée que Sonya avait peut-être été séquestrée ici donna la chair de poule à Isabelle qui frissonna.

— Tu crois que les kidnappeurs la ramènent aux Etats-Unis ?

Peut-être avaient-ils tout faux depuis le début ? Peut-être les sbires de Fuentes avaient-ils simplement envie d'argent et la ramenaient-ils là-bas pour récupérer la rançon ?

Raphaël regarda Isabelle, puis son regard se perdit au loin.

— J'aimerais bien le croire.

Agacé, il renversa la deuxième caisse de bois qui vola en éclats et là, il vit. Il vit un trou en bas du mur de planches. Un trou qui avait été creusé de l'intérieur par quelqu'un qui essayait de sortir, non par un animal qui aurait voulu entrer.

L'ouverture était assez large, mais pas suffisante pour laisser le passage à une personne. Sonya avait échoué.

Raphaël se pencha et fixa quelque chose.

Voyant sa mine intriguée, Isabelle le rejoignit et regarda avec lui. C'était des traces de sang séché. De ses mains nues, Sonya avait essayé d'arracher les lattes de bois du mur et ses doigts avaient saigné. A la pensée de cette scène, le cœur d'Isabelle se serra.

— On va la trouver, dit Raphaël avec une certitude qui ébranla Isabelle.

— Tu as une idée de l'endroit où ils sont allés ?

Plus vite ils partiraient à leur poursuite, mieux ce serait. Ils n'avaient plus une seconde à perdre ici.

— J'ai vu des traces en direction du sud. Suivons-les.

Il se dirigea vers la porte et, trouvant l'une des deux caisses sur son passage, la fit voler à l'extérieur. Pur hasard, elle aperçut alors sur le toit de la cabane quelque chose d'étrange. Un fil dans une gaine bleue qui n'avait aucune raison d'être là.

Elle réfléchit très vite.

En moins d'une seconde, elle repérait la boule de plastic. Un explosif ! La cahute avait été piégée.

— Une bombe ! s'écria-t-elle en titubant pour sortir.

Sans réfléchir, Raphaël l'attrapa par la ceinture et la poussa devant lui. Il était temps. A peine étaient-ils dehors que la cabane sautait avec une violence telle que le souffle les souleva de terre et les projeta à plusieurs mètres. Elle écarta les bras, comme si ce geste pouvait la ralentir, et retomba comme un caillou. Le souffle coupé, elle resta étendue sur le sol. Elle avait mal partout, et des débris en flammes volaient dans l'air. Elle replia les bras sur la tête pour se protéger mais, curieusement, n'eut pas l'idée de ramper pour fuir cet enfer.

Après quelques minutes, la pluie de feu se calma. Elle releva doucement la tête et, dans le voile de fumée qui se déchirait, elle aperçut Raphaël.

Il ne bougeait pas.

— Raphaël ?

Bizarre... Elle aurait juré qu'elle venait de parler, mais ne s'était pas entendue.

— Raphaël ? répéta-t-elle plus fort.

Même résultat.

L'explosion l'avait rendue sourde. Elle se leva, puis se tâta.

Etait-elle blessée ? Elle remua les bras, les jambes. Tout marchait. A part des brûlures sur ses vêtements et des éraflures ici et là, tout semblait en ordre.

— Raphaël ?

Elle s'approcha de lui et, dans le bourdonnement de ses oreilles, crut entendre quelque chose. Une sirène au loin, semblait-il.

A la base, ils avaient dû entendre l'explosion. Ce qui était normal, car elle avait été si violente... Les militaires ladérais n'allaient pas tarder à accourir.

Elle se rua vers Raphaël, et se pencha pour le secouer.

— Debout. Les soldats arrivent. Il faut déguerpir.

Ils n'avaient pas le temps de négocier avec l'armée maintenant. L'interrogatoire risquait de durer plusieurs jours. Deux étrangers surpris dans une explosion près d'une base militaire... Ils étaient bons pour quinze jours de prison avant que les autorités américaines n'obtiennent leur libération. Sonya ne pouvait attendre si longtemps.

— Dépêche-toi, dit-elle.

Soudain, voyant qu'il ne pouvait se lever, la panique l'étreignit. Il était blessé. Grièvement ?

Il était étendu sur le dos et geignait. Il remuait les lèvres et avait les yeux révulsés.

— Tu peux bouger ?

Il cligna des paupières, fixa le regard sur elle, dit quelque chose qu'il répéta.

« Suis-je mort ? » Elle lut ces mots sur ses lèvres.

S'il plaisantait, tout n'était pas perdu.

Elle le prit sous les bras, le souleva. Mon Dieu ! Il était affreusement lourd. Elle n'aurait jamais soupçonné, cela dit, qu'elle possédait tant de force.

Une fois relevé, il chancela, tomba à moitié, manquant entraîner Isabelle dans sa chute. Elle n'allait pas y arriver. Ils étaient fichus. Sa

panique redoubla. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'elle allait parvenir à le transporter ?

— Avance ! s'ordonna-t-elle tout bas. Avance !

Elle fit un premier pas, sans tomber. O.K., un autre ! Vacillant un peu, elle réussit. Un troisième. Parfait ! Encore un autre. Et un autre.

Le tirant, le traînant, le portant, elle parvint jusqu'au bois. Ils se reposeraient plus tard ; pour l'instant, il fallait trouver une cachette, et vite.

— Va-t'en, dit-il. Laisse-moi.

Prononcés à quelques centimètres de son oreille, les mots firent vibrer son tympan.

Il était mal en point, et elle terrifiée de le voir dans cet état, mais il ne fallait surtout pas qu'il s'en rende compte.

Elle le traîna dans les broussailles. Elle ignorait ce qui les attendait plus loin mais, pour l'instant, elle n'avait qu'une priorité : s'éloigner de la base pour échapper aux soldats lancés à leur recherche.

— Là-bas ! dit-il.

Il montrait un amoncellement de rochers à gauche, les restes d'un ancien glissement de terrain.

— Non, pas là. On peut nous voir.

Sans tenir compte de ce qu'il disait, elle continua.

— Les traces, dit-il.

Où ? Elle plissa les yeux, ne vit rien, comprit soudain qu'il parlait des empreintes qu'ils laissaient derrière eux. Elle se retourna. Il avait raison. Traînant des pieds comme ils le faisaient, ils avaient tracé deux sillons dans les feuilles et la mousse. N'importe quel imbécile aurait vu que quelqu'un était passé.

— Tu as raison.

Elle bifurqua vers les cailloux. Là, personne ne verrait de traces de leur passage. La traversée du pierrier ne posa pas de problème. Ils continuèrent dans les bois de l'autre côté. Elle avait les jambes en coton. Raphaël n'était pas précisément léger. Elle ne pourrait bientôt plus le porter.

Il dut penser la même chose au même moment, car il tenta de se redresser et s'écarta d'elle.

— Assez, dit-il, s'effondrant. On se repose un peu.

Il avait la moitié du visage tuméfiée, avec des traînées de suie et de sang.

— Comment te sens-tu ?

Elle entendait mieux, à présent.

— Bien, répondit-elle. C'est toi qui as tout pris.

A la dernière seconde, il s'était jeté sur elle pour lui servir de bouclier. Cette pensée la troubla, mais elle trouva cet émoi incongru — déplacé, surtout — en un moment pareil. Elle s'agenouilla près de lui et vit qu'il était blessé au cou. Cette coupure semblait la plus profonde et la plus grave de toutes.

— Où as-tu mal encore ? Tu as quelque chose de cassé ?

— Je dois avoir l'épaule démise... Celle-là.

De la tête, il désigna la droite.

Elle déboutonna sa chemise, à moitié brûlée, à moitié déchirée, et l'ouvrit. C'était très net, l'épaule était désarticulée.

Non ! Il ne pouvait pas être blessé ! Il était le seul des deux à connaître cet endroit, à savoir comment apprivoiser cette jungle. Que savait-elle du Ladéra ? Elle avait besoin de lui, besoin de sa force.

Et il avait besoin d'elle.

— Bon, on va arranger ça, dit-elle.

Elle serra les poings, les desserra, s'essuya l'intérieur des mains sur le pantalon.

— Tiens ma main, dit-il, beaucoup plus calme qu'elle, du moins en apparence.

Elle prit sa main, la serra, et là, se sentit submergée par un doute.

— On peut essayer de trouver un médecin de campagne, dit-elle Tu m'as dit qu'il y avait des petits hameaux dans les collines.

— Serre, dit-il en se jetant de toutes ses forces sur le dos.

Avec un craquement sinistre, l'os reprit sa place. Pâle un instant plus tôt, Raphaël devint gris.

Le cœur retourné, elle crut qu'elle allait vomir, et se sentit mollir sur ses jambes. Non ! Elle inspira profondément, une fois, deux fois et, peu à peu, sentit le sang remonter à sa tête.

— Merci, dit-il.

Il agita doucement le bras : des mouvements circulaires d'arrière en avant, afin de tester son articulation. Elle allait nettement mieux. Il suffisait maintenant que les ligaments, durement sollicités, retrouvent leur élasticité.

Il tenait toujours sa main dans la sienne et la porta à sa bouche pour l'embrasser.

— Ça va mieux ? dit-elle.

Elle se gratta la gorge et s'efforça d'ignorer la chaleur de ses doigts sur les siens.

— Je suis frais comme un gardon !

Il sourit. Il retrouvait des couleurs.

Soulagée, elle sourit également, mais le répit ne dura pas. Un bruit montait. Un bruit sourd de moteurs filtré par la touffeur de la jungle.

— Des 4x4, dit-il. Les soldats s'en servent pour poursuivre les trafiquants de drogue. Je parie que les hommes qui détiennent Sonya les ont volés à la base.

Elle lâcha sa main, se leva et la lui tendit de nouveau pour l'aider à se relever.

— Merci, dit-il.

Mais il tenait à peine debout.

— Je ne vais pas mal, rassure-toi, dit-il. J'ai juste l'impression d'avoir les os en compote.

Elle jeta un coup d'œil vers la base. Le bruit des moteurs se rapprochait. Où aller ? Que faire ? Ce court répit les avait un peu reposés, mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre en état de courir. Et l'auraient-ils été, il y avait tout à parier que les engins, dont le grondement affolait déjà la jungle, allaient bien vite les rattraper.

3

Il se sentait les idées plus claires, à présent, et le corps moins endolori. Il avait mal partout, certes, mais il pouvait marcher seul. Il y avait du progrès.

Cela dit, ils progressaient trop lentement, et ce n'était pas à cause d'Isabelle.

Vexé de ralentir leur marche, il essaya d'accélérer.

Ils avaient eu une chance insolente : les soldats ne les avaient pas retrouvés. Ils avaient vu les traces des ravisseurs, et les avaient suivies alors qu'Isabelle et lui n'étaient qu'à cent mètres d'eux.

— Si on se reposait un peu ? dit-elle, se retournant vers lui.

Il vit à son regard qu'elle s'inquiétait pour lui.

— Non. On s'arrêtera à la nuit tombée.

Il allait bientôt faire noir. Dans une heure tout au plus.

Ils arrivèrent sur un plateau couvert d'herbe et d'arbustes. Tout au bout, la montagne remontait à pic et les arbres semblaient aussi hauts que le ciel. Leurs cimes se noyaient dans une mer de brume. C'était magique.

— Comme c'est beau ! s'émerveilla-t-elle en approchant du pied de la montagne.

La tête rejetée en arrière, elle s'arrêta pour regarder en l'air. La lumière qui déclinait accrochait des reflets argentés à ses cheveux blonds. Elle avait l'air d'un lutin qui hante les forêts.

— Pour un peu, tu croirais aux fées ! lança-t-il.

C'était bon signe, il retrouvait la force de plaisanter.

Elle se tourna vers lui, et lui adressa ce sourire qui le faisait fondre sans qu'elle le sache.

— Je te jure que je ressens quelque chose de singulier, reprit-elle. Comme s’il n’y avait pas que des arbres dans cette montagne...

Il n’aurait jamais cru qu’une étrangère se laisserait prendre par cette atmosphère, par ce décor. Et si rapidement.

— C’est ce que pensent les tribus locales, dit-il.

Il haussa les épaules et essaya de refouler les souvenirs. Des souvenirs indésirables, des souvenirs d’un autre temps. A cette époque, il traînait dans une autre forêt aussi étrange que celle-ci, et y faisait des choses qu’il n’aurait pas dû faire. A cette époque, il avait entendu gronder la colère des esprits de la forêt.

Aujourd’hui, les arbres en majesté semblaient prêts à les accueillir et Isabelle s’extasiait, heureuse, comme si elle retrouvait un lieu aimé où elle aurait vécu autrefois. Il ne se lassait pas de la regarder. Elle souriait, lèvres pulpeuses et entrouvertes, tentantes, désirables, irrésistibles. A cet instant, une force qu’il ne contrôlait plus le poussa vers elle. Heureusement, il était trop faible pour faire un pas de trop —le pas vers elle qu’il devait éviter.

Il hésita, s’approcha tout de même, mais s’arrêta à temps.

Bon sang ! Comme il avait envie d’elle !

Ce n’était sans doute que l’effet secondaire du choc qu’il avait subi. Le fait d’avoir frôlé la mort. Après une émotion aussi violente, était-il anormal qu’on ait envie de mordre dans la vie, de prendre ce qu’elle a de plus excitant, de plus absolu à offrir ?

— Il faudrait avancer, dit-il.

Ils reprirent leur marche à travers bois, mais c’était plus facile, à présent. Le rêve se mêlait à la réalité, donnant à leurs pas un goût de randonnée. Il avait sorti son GPS et le consultait fréquemment.

— Tu étais déjà venu ici ?

— Pas exactement ici, mais dans les environs. Ma famille vit à Cedra, au sud.

— Qu’allons-nous faire, maintenant ? demanda-t-elle.

— Il faudrait voir si on retrouve les traces des ravisseurs.

— L’armée a sûrement tout écrasé avec ses engins, en nous recherchant.

— Je ne repars pas sans Sonya.

Ils étaient d’accord sur ce point. Il n’avait jamais eu l’intention de rentrer sans elle.

— Les deux seules personnes dont nous sommes certains qu’elles ont un lien avec l’enlèvement, le Dr Ramon et Fuentes, connaissent Maggie, dit

Isabelle. Il faut lui parler.

— Ethan lui a parlé. Tu as vu les rushes de l'interview. Elle est enfermée dans un institut psychiatrique. Je ne vois pas comment elle aurait pu orchestrer un enlèvement avec des ramifications internationales à partir d'un endroit comme celui-là.

— Pourtant, tout nous ramène à elle.

— Non, pas la tentative d'assassinat sur Ronaldino, il y un mois... objecta Raphaël. A moins que l'enlèvement et ce crime manqué n'aient un lien ?

Ils ne cessaient de rabâcher les mêmes hypothèses, ce qui devenait agaçant.

Exaspéré, Raphaël donna un coup de pied dans une branche et poussa un cri de douleur. Il leur manquait quelque chose, un maillon de la chaîne.

Qui donc détenait Sonya, maintenant ?

— Dès qu'on parle des femmes, tu montes sur tes grands chevaux, fit-elle remarquer. Tu as vis-à-vis d'elles un comportement singulier.

— Je les aime, c'est tout.

— Si on veut ! Soit tu leur fais du charme, soit tu cherches à les prendre sous ton aile.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à cela. Au Ladéra, on respecte encore les valeurs traditionnelles de la famille qui veulent que les femmes soient protégées.

— Tu ne supportes pas qu'on les harcèle, qu'on les persécute. Aussi, l'idée que Maggie puisse avoir des ennuis et être incarcérée te met mal à l'aise.

Il n'y avait pas pensé, mais elle n'avait peut-être pas tort.

— Ton besoin de protéger les femmes, tu sais que ce n'est pas typiquement masculin ?

— Ah ? s'étonna-t-il.

— C'est une prédisposition que tu as en toi, parce que tu es un horrible macho. C'est tout.

— Je ne suis pas un macho !

Il respectait les femmes, Isabelle en était le plus bel exemple. Elle était aussi dure au mal, résistante et compétente que la plupart des hommes qu'il avait connus, et il n'aurait pas hésité à la recruter dans son équipe, de préférence à un agent du sexe masculin.

— Tu es quoi, alors ? demanda-t-elle. Tu protèges les femmes parce qu'elles sont le sexe fort ?

Il y eut un bref silence pendant lequel il réfléchit.

— C'est simplement que... Comment dire ? Si quelqu'un a besoin d'aide et que je peux l'aider, je l'aide, c'est tout.

— Tu me fais confiance ?

La question le surprit.

— Evidemment. En revanche, si tu penses que je vais te laisser prendre une balle sans chercher à intervenir, tu as tout faux.

— Tu ne fais pas confiance à mon intuition ?

En ce qui concernait Maggie, c'était non. Ce que lui disait son intuition allait à l'encontre de ce que lui soufflait la sienne. Cela aurait été de l'aveuglement. Il n'était pas un mouton de Panurge. Il avait appris à ses dépens que ce genre d'attitude pouvait mener très loin. Cependant, s'il avait dû suivre quelqu'un aveuglément, il aurait choisi Isabelle. C'était une vraie pro, elle inspirait confiance. Il y avait en elle un souci de vérité et de justice qu'il revendiquait lui aussi depuis qu'il avait changé de vie. Sur ce point, ils étaient sur la même longueur d'onde.

Si donc elle avait de tels doutes au sujet de Maggie, si elle n'en démordait pas, il se devait de reconsidérer son jugement.

— D'accord, dit-il.

— D'accord quoi ?

Elle se retourna pour le regarder.

— Pendant que Katherine glane des infos sur le Dr Ramon et le cousin de Maggie, on s'arrêtera pour voir l'ex-Mme DeLeon.

— Merci ! dit-elle avec un accent de triomphe.

— De rien.

Ils continuèrent à marcher. La montagne, très abrupte, exigeait des efforts physiques qu'ils avaient de plus en plus de mal à fournir. Ils grimpaient en silence pour économiser leurs forces.

Plusieurs heures passèrent.

Peu à peu, le soir étendait son ombre sur la forêt.

Ils aperçurent enfin une clairière et décidèrent de s'y reposer. Il faisait presque nuit, maintenant. Juste en face d'eux, la paroi de la montagne était tapissée de mousse mais, plus haut, des chapeaux de neige coiffaient les sommets. Peu importait : ils n'avaient pas l'intention d'escalader les pics mais de contourner le pied du massif.

— Regarde !

Elle s'arrêta brusquement et lui montra la paroi.

Réflexe d'agent spécial, il dégaina et passa devant elle.

— Là, en face de nous, dans la mousse, ces trous noirs...

— Je vois, ce sont des rochers.

Il soupira et se détendit.

— Moi, je te dis que ce sont des grottes.

Il regarda plus attentivement. La nuit envahissant tout, il n'était pas aisé de distinguer les anfractuosités dans la roche moussue. Mais elle avait raison. Il y avait des trous dans la paroi, des trous assez grands pour permettre le passage d'êtres humains. Mais rien ne bougeait.

Il scruta la plus grande cavité, essayant de détecter des ombres.

— Allons voir, dit-il.

De toute façon, elle ferait un excellent refuge pour la nuit. Ils étaient à mi-hauteur quand la nuit tomba complètement. La fin de l'escalade allait prendre plus de temps. Ils avaient chacun une torche, mais la prudence leur dictait de ne pas s'en servir. Heureusement, la lune éclairait leurs pas. Cela dit, si quelqu'un rôdait dans les bois alentour, ils seraient vite repérés.

Il y avait bien quelques arbres sur cette montée, mais ils étaient clairsemés et peu fournis, bien moins que ceux de la forêt enchantée.

Raphaël regarda en l'air pour estimer la distance qui les séparait de la grotte, et son pied glissa. Une coulée de pierres dévala la pente raide.

— Attention ! cria-t-il. On dérape...

Il regarda derrière lui pour s'assurer qu'elle avait vu le mauvais passage. Ils se trouvaient maintenant dans une zone dangereuse où de petits cailloux traîtreusement recouverts de mousse, mêlés à de grosses pierres, ne demandaient qu'à rouler. Il fallait redoubler de prudence.

— On dirait des marches, lança Isabelle qui s'arrêta pour regarder de plus près.

Tournant le dos à l'entrée de la grotte, plié en deux pour que la lumière ne se disperse pas, Raphaël alluma sa lampe et examina le sol.

— Je pense que nous avançons sur de très vieilles ruines.

Il éteignit et, se servant des grosses pierres comme de marches, reprit l'escalade. Certaines étaient glissantes, d'autres, sur lesquelles de gros morceaux de mousse avaient été arrachés, nettement plus stables. Elles menaient à une fente dans la paroi, mais au lieu de la simple grotte à

laquelle ils s'attendaient, ils se trouvèrent dans une galerie aux murs magnifiquement sculptés que le temps avait érodés.

Emerveillée, Isabelle s'approcha de la paroi et, du bout du doigt, suivit le contour d'un visage masculin.

— Regarde, dit-elle. Des figures rupestres. Celui-ci a des plumes sur la tête. On dirait un Indien. Aurions-nous découvert un site préhistorique ?

— Hélas ! je ne pense pas... Les ruines incas du Ladéra ont toutes été répertoriées. Il y en a partout dans la montagne.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait aucun touriste ? C'est superbe !

— Ce n'est sans doute pas le site le plus important ni le mieux conservé. Et puis, il est éloigné de tout.

— Si on entrait ?

Il alluma sa torche. En dirigeant la lumière de la lampe vers le fond de la galerie, ils ne risquaient pas d'être vus de l'extérieur.

A son tour, elle alluma sa propre torche et balaya les murs de son faisceau. Ils étaient entièrement décorés. Par endroits, les sculptures étaient presque effacées. Le temps et les animaux sauvages ayant eu raison d'elles. A d'autres endroits, elles étaient parfaitement conservées. La galerie se divisait en trois branches après quelques mètres. Deux étaient écroulées. Restait la troisième qu'ils empruntèrent, dérangeant au passage deux chauve-souris qui s'enfuirent à tire-d'aile.

Une pièce ouvrait sur la gauche, de forme arrondie. Elle était jonchée de débris d'os de toutes formes et de toutes tailles.

Isabelle s'approcha de Raphaël qui était penché sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Une empreinte. La griffe d'un jaguar. Et ça, là...

Il pointa du doigt une cuvette dans le sol.

— ... c'est sa tanière.

Il se pencha encore plus bas pour regarder un os.

— Et ça, c'est un petit crâne, ajouta-t-il.

Elle était si près de lui qu'elle le touchait.

— On devrait peut-être s'en aller d'ici, non ? suggéra-t-elle.

A cet instant, l'idée de narguer le danger et de la garder contre lui toute la nuit le tenta, mais il se ressaisit.

— Est-ce que tu sens quelque chose ? demanda-t-il.

Elle renifla.

— Je sens la poussière et le renfermé.

— Si un félin, un gros, vivait ici, tu l'aurais senti depuis l'entrée. Rappelle-toi l'odeur qui règne dans les zoos quand tu approches des cages des lions.

Elle hocha la tête.

— Pas le moindre risque d'en voir un, à mon avis. N'aie pas peur, assura-t-il en regardant autour de lui.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit, alors, si ce n'est pas une tanière de jaguar abandonnée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ce que je sais, c'est que les pièces sont toujours rondes, dans les temples incas. Cet endroit pourrait être un site religieux.

Ils repartirent, et trouvèrent d'autres fourches menant à d'autres pièces rondes.

— Tu ne trouves pas qu'on s'est suffisamment enfoncés dans la montagne ? lui dit-elle. Si on retournait sur nos pas ?

— Tu as raison, nous allons retourner vers l'entrée avant de nous perdre dans ce dédale.

Ils avaient inspecté assez de pièces pour être certains qu'aucun trafiquant n'y était caché pour la nuit.

— On va dormir près de l'entrée, dit-il.

— Et si on allumait un petit feu ? Personne ne nous verrait.

L'idée était d'autant plus tentante qu'avec la nuit et l'altitude, il commençait à faire froid.

— Trop dangereux, répondit-il. Je ne veux pas qu'on se fasse piéger là-dedans. Je veux pouvoir surveiller la montagne.

Ils rebroussèrent chemin.

Arrivés près de l'ouverture, ils s'arrêtèrent, et déplièrent leurs sacs de couchage.

— Même pas un tout petit feu ? insista-t-elle. Tu penses que l'armée pourrait nous repérer ?

— Ce soir, non. Mais il n'y a pas que l'armée. Il y a des tas de gens qui traînent dans les montagnes, et il y en a qu'il vaut mieux ne pas croiser.

— Des trafiquants de drogue ?

— Entre autres.

Il se tut un moment.

— Et des braconniers, ajouta-t-il. Ainsi que des bûcherons qui font de l'abattage sauvage. S'ils nous voient, ils peuvent penser qu'on les épie et

qu'on va les dénoncer. Ces gens-là n'aiment pas laisser de témoins.

Ils mangèrent leurs rations en silence. Entre deux bouchées, il la regarda. Elle tremblait. Il devait faire quelques degrés au-dessus de zéro, mais le vent était froid. Il fallait, d'une manière ou d'une autre, qu'ils se réchauffent.

Il prit un vieux morceau de fromage et sortit. Dehors, il ramassa une brassée de bois.

— Surveille la montagne, lui dit-il.

Il prit son sac à dos et alla dans la première pièce ronde.

* * *

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Isabelle le voyant revenir quelque vingt minutes plus tard, leurs gobelets de campeurs à la main.

Il était très beau, dans l'ouverture du temple rond. Et encore tout chiffonné par les dangers qu'ils venaient de traverser. On aurait dit un autre Indiana Jones.

Il lui tendit un des gobelets en souriant.

— C'est du yerba maté. Une sorte de thé que boivent les Indiens d'ici. J'en ai acheté quand on s'est arrêtés pour faire des courses. Goûte.

Elle prit la tasse en inox à deux mains. Elle était brûlante.

Elle ne put réprimer une grimace.

— Trop chaud ?

Elle fit non de la tête et porta le gobelet à sa bouche. De nouveau, elle fit la grimace.

— Pas bon ? J'aurais dû te prévenir, c'est très particulier.

Elle avala une deuxième gorgée, sans faire de grimace cette fois. C'était une sensation délicieuse que cette chaleur qui descendait en elle.

— C'est supposé faire du bien ?

— Les anciens disent que c'est excellent pour la santé. Que ça décuple l'énergie et la longévité. Entre autres bienfaits. Je veux bien les croire, mais j'ai quelques doutes. Boire du maté est un rite, au Ladéra.

A son tour, il en but une gorgée.

— Ça me manque souvent.

— Qu'est-ce qui te manque encore ?

Il ne répondit pas et fixa la nuit.

— Si tu veux, le feu brûle toujours dans le temple. Va te réchauffer, je vais rester ici pour surveiller.

Comme elle avait très envie d'avoir chaud, elle ne répéta pas sa question et n'y pensa plus.

Il avait allumé le feu dans la cuvette creusée par le jaguar, et déblayé les ossements qu'il avait empilés dans un coin du temple. C'était moins sinistre, ainsi.

Elle but son thé en admirant les murs qui, par moments, semblaient s'embraser sous l'effet d'une flamme plus haute ou plus violente que les autres. Apparaissaient alors des dessins gravés dans la roche, figures géométriques, formes abstraites ou silhouettes d'animaux stylisés rehaussés d'ocres et de noirs. C'était un spectacle magique dont elle ne se lassait pas.

Peu à peu, elle sentit qu'elle se détendait et, la chaleur et la fatigue aidant, commença à cligner des paupières. La journée avait été éprouvante. Il y avait eu l'explosion, le tremblement de terre. Et si...?

A cette pensée, elle se dressa et fila vers l'entrée d'où Raphaël surveillait les pentes.

— Et s'il y avait un nouveau séisme ? demanda-t-elle, presque paniquée.

— Ce serait l'endroit le plus sûr, répondit-il. Les bâtisseurs incas avaient des siècles d'expérience en matière de tremblements de terre. Ils ont construit en connaissance de cause.

Sans doute avait-il raison...

— A ton tour d'aller te réchauffer, dit-elle. Je vais surveiller la montagne.

— Je vais bien. Tu peux retourner près du feu, si tu veux.

— Non, je ne bouge pas.

Elle resta là, rassurée par la présence de Raphaël et perdue dans la contemplation de l'indicible beauté du paysage qu'éclairait la lune.

Les ruines, vestiges de la civilisation inca, les arbres qui semblaient monter jusqu'au ciel, un ciel piqueté de milliers d'étoiles qui paraissaient à portée de main... Et Raphaël près d'elle. Tout était irréel.

Elle regarda les marches qui leur avaient permis d'accéder à ce lieu.

— Comment les Incas ont-ils pu charrier jusqu'ici tout le matériel dont ils ont eu besoin pour construire le temple ?

— Ils n'ont rien charrié. Ils ont tout transporté. A dos de lamas, d'alpagas, et parfois à dos d'hommes. Ils ne connaissaient pas la roue.

— Tu plaisantes !

Elle jeta autour d'elle un regard différent. Comment des hommes, sans aucun moyen technique, avaient-ils pu fournir de tels efforts ?

— Les archéologues disent aussi que les Incas ne connaissaient pas l'écriture, reprit-il. Tu le savais ?

— Non, j'avoue mon ignorance.

— On n'a rien découvert à ce jour qui contredise ce que disent les chercheurs.

— Difficile d'imaginer un empire qui n'ait pas laissé de trace écrite.

Il approuva.

— Mais... comment sais-tu tellement de choses sur cette civilisation ? demanda-t-elle.

— J'ai travaillé pendant tout un été avec une équipe d'archéologues mexicains. J'étais jeune, à l'époque, et je me faufilais là où les autres ne pouvaient pas ou n'osaient pas aller.

Cela avait dû être une expérience passionnante. Exaltante, même. Elle, les seuls moments excitants de sa vie se résumaient à des séjours chez sa grand-mère. Ses frères, eux, avaient fait les quatre cents coups et s'étaient amusés. Mais elle...

— Tu as dû t'en donner à cœur joie ?

Il haussa les épaules.

— Si on veut ! Il valait mieux ne pas avoir peur des serpents, des scorpions et des araignées venimeuses.

Elle regarda autour d'elle et se colla contre lui. Elle avait la phobie des insectes rampants, et se serait jetée dans le vide si elle en avait vu un approcher.

— Peur ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Non, elle ne pouvait pas dire qu'elle avait peur, mais l'idée qu'une bête puisse se faufiler dans son sac de couchage la mettait très mal à l'aise. Grandir avec quatre frères l'avait endurcie à bien des égards, mais dans son aversion pour les serpents et autres animaux à mille pattes, elle était restée très fillette.

— Non, répondit-elle sans conviction.

— Si tu dois aller aux toilettes au milieu de la nuit, tu iras sans sourciller ?

— Sûrement pas ! Tu m'accompagneras.

Se sentant rougir, elle jugea utile de préciser que le métier leur imposait de ne pas se séparer.

— De toute façon, tu ne dois pas rester seul ici, reprit-elle. On forme une équipe, on reste ensemble.

Il sourit d'un air narquois.

— Tu as besoin de moi. Avoue !

Elle avait besoin de lui, c'était incontestable. Elle n'oublierait jamais la panique qui s'était emparée d'elle après l'explosion, quand elle avait cru qu'il était mort. Chacun d'eux apportait ses propres compétences, dans cette mission. Ils étaient complémentaires. Elle avait besoin de son expérience des bois et des forêts, de sa connaissance de ce pays. Mais plus que tout, elle avait besoin de sa compagnie.

— Tu as raison, lui avoua-t-elle, j'ai besoin de toi. C'est vrai.

Elle était assez adulte pour le reconnaître.

Les yeux de Raphaël se mirent à briller.

— Mais ne te méprends pas, c'est strictement professionnel, ajouta-t-elle presque aussitôt.

Un brusque coup de chaleur la fit rougir de nouveau. Heureusement, la nuit aidant, il ne dut pas la voir.

Leur solitude à deux, ces derniers jours, commençait à lui monter à la tête. Ils n'avaient cessé de se toucher, de se donner la main, pour enjamber fossés et troncs d'arbres. Ils avaient dormi côte à côte, et les effets de cette promiscuité se faisaient de plus en plus sentir. Mais elle n'allait pas pour autant lui sauter au cou, comme le faisaient vraisemblablement les trois quarts des femmes de Miami. Pas question de se ridiculiser.

Du bout du pied, il dessinait dans la poussière, sans pour autant la quitter des yeux.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi. Je te remercie de ton aide, après l'explosion.

— Je suis là pour ça, dit-elle d'un air faussement dégagé.

A l'intérieur de son corps, elle commençait à avoir chaud. Elle se sentait presque en feu... Elle sirota son thé sans bouger. Ils étaient assis face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre. Et elle se sentait terriblement excitée. Encore ces décharges d'adrénaline mal venues...

Elle finit par détacher son regard du sien, et posa les yeux sur le sang qui avait séché, à la base de son cou.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil à tes blessures, dit-elle. On dirait que tu saignes.

Quelle erreur ! Le toucher encore... c'était de la folie. La dernière chose à faire, si elle voulait vraiment recouvrer son calme !

Mais il était trop tard : elle l'avait proposé, elle ne pouvait plus reculer.

Elle tira son dernier T-shirt propre de son sac à dos, et le mouilla avec l'eau de sa gourde qu'elle avait remplie en traversant un ruisseau. Elle commença par son front. Pour l'instant, tout allait bien. Elle devait simplement ne pas le regarder dans les yeux.

Elle lui nettoya alors le cou.

— Tourne-toi, lui dit-elle, en le tamponnant avec beaucoup de délicatesse pour que la plaie ne se remette pas à saigner.

La blessure était propre, maintenant.

— Pour bien faire, il faudrait des points de suture.

Parole inutile, car il n'y avait rien, ici. Pas de médecins, pas d'hôpitaux, pas d'infirmières. Il garderait sûrement une grande cicatrice.

— Je vieillis, dit-il quand elle eut fini. Autrefois, je supportais mieux les coups. J'étais beaucoup plus résistant au mal.

Elle le regarda dans la lumière de lune. Il ne faisait pas vieux, malgré les quelques mèches grises qui lui blanchissaient les tempes. Il était très viril, terriblement sexy, et il avait un charme fou.

— Tu sais, quand tu as crié « Une bombe ! », j'ai pensé qu'on...

Il tendit la main vers Isabelle, vers sa joue tuméfiée et, sans lui laisser le temps de protester, se pencha sur elle et embrassa du bout des lèvres la légère éraflure.

Prise au dépourvu, elle hésita à reculer la tête. Mais ç'aurait été ridicule : il ne voulait rien de plus. C'était juste de la gentillesse, un petit geste d'amitié. Il allait se redresser dans une seconde.

Mais il ne bougeait pas. Au contraire, glissant doucement sur sa joue, il trouva sa bouche et l'embrassa. Interdite, elle se laissa faire. Ses lèvres étaient tendres et moelleuses, tièdes aussi, malgré la froideur de la nuit. Jamais bouche ne lui avait paru si délicieuse.

Elle ne put réprimer un gémissement.

Comme il embrassait bien... On reconnaissait là l'expérience ! Et elle, elle fondait littéralement sous ses baisers.

Le souffle court, il finit par reprendre haleine.

— Si tu savais... lui dit-il. Si tu savais depuis combien de temps je rêve de ça !

Il semblait aussi étonné, aussi émerveillé qu'elle, et il la regardait de ses grands yeux couleur de chocolat fondant.

— Tu ne vas pas me tirer dessus, demain, pour te venger ? plaisanta-t-il afin de se donner une contenance.

Elle le rassura d'un *non* de la tête. N'empêche, ils étaient collègues de travail... Pourquoi donc s'était-il permis cette liberté ?

— J'avais peur que tu ne m'en veuilles, dit-il. Mais puisque tu me dis que non, j'en profite.

Presque brutalement, il la prit par le cou et l'attira à lui en souriant. Incapable de résister à son sourire dévastateur, elle leva la tête et lui offrit sa bouche.

— Nous aurions dû le faire bien plus tôt, dit-il lorsqu'il reprit son souffle.

— Mais... on travaille ensemble, protesta-t-elle faiblement.

— Je ne pense pas que Katherine nous licencie à cause d'un instant de pur bonheur...

Il avait raison sur ce point, mais il y avait mille et une autres raisons d'éviter ces... excès. Pour l'instant, aucune ne lui revenait à la mémoire. Elle parviendrait à les retrouver, cependant.

— Encore un... dit-elle, lui tendant ses lèvres. Juste pour se tenir chaud.

Il esquissa une mimique craquante.

— C'était exactement ce que je me disais.

Menteur ! songea-t-elle. Il suffisait de voir comment il l'avait embrassée pour comprendre qu'il pensait à bien autre chose...

Il la serra plus fort contre lui. Et laissa ses mains courir sur ses bras, puis descendre sur ses hanches. Elle sentait ses doigts la palper, la pétrir, et elle aimait cela.

S'enhardissant, elle souleva sa chemise pour le laisser passer les doigts sous sa ceinture.

Elle voulait ses mains sur elle, elle en rêvait depuis toujours. Pourquoi, dans ces conditions, les aurait-elle repoussées ? De toute façon, il ne pouvait rien se passer d'autre, cette nuit, sur ce flanc de montagne. Et puis, après tous les malheurs de la journée, ils pouvaient bien s'offrir un peu de plaisir : ils avaient bien mérité ce moment de tendresse et de douceur, non ?

Elle poussa un nouveau gémissement.

La chaleur de ses paumes sur sa peau nue la fit frissonner de plaisir. Son cœur se mit à battre très fort.

Il se redressa et la serra sous la poitrine. Brûlante de désir, elle attendit, mais il ne bougeait pas. Et puis, soudain, sans dire un mot, il lui prit les seins à pleines mains et les pressa. C'était exquis, vertigineux...

Elle sentit ses mamelons se raidir et se frotta contre lui. Que de fois elle avait rêvé de cet instant ! Ce n'était pas pour boudier son plaisir maintenant... Et tant pis si elle faisait une bêtise ! Pour la première fois dans sa vie de jeune femme rangée, elle allait jeter sa gourme par-dessus les moulins. Et elle verrait bien !

Oubliant le peu de raison qu'il lui restait encore, elle leva les bras pour l'aider à lui ôter son pull et sa chemise. Elle vit son regard se poser sur les dentelles de son soutien-gorge, qu'il dégrafa et laissa tomber.

Alors, abaissant la tête, il prit l'un après l'autre ses mamelons dans sa bouche. Le contraste entre la chaleur de sa langue râpeuse et la froidure mordante de l'air était d'un érotisme indicible. Les figures rupestres se mirent à danser autour d'elle. Sa tête à tourner. Elle voulait davantage que ces baisers. Elle voulait tout. Tout de suite.

Elle lui enleva alors son pull.

Impatient, il ôta sa chemise.

Elle se mit à lui caresser la poitrine. Ses ecchymoses, très noires dans la nuit, lui rappelèrent son courage, quand la charge avait explosé et qu'il s'était jeté sur elle pour la protéger.

— Attends, dit-elle.

Elle reprit sa respiration.

— Il ne faut pas, tu es blessé...

— Toi aussi, fit-il remarquer.

Il examina ses blessures.

— Ça va, dit-elle.

Mais il avait déjà saisi le récipient d'eau et les nettoyait avec des gestes aussi tendres que ses baisers.

— Ça va mieux comme ça ?

Elle fit oui de la tête. Elle avait aimé qu'il s'occupe d'elle. Encouragé par son attitude pleine de promesses, il l'attira sur lui, à califourchon, et enfouit la tête entre ses seins. Elle posa les mains sur ses épaules et commença à le chevaucher.

Comme il se soulevait pour mieux prendre sa bouche, elle sentit son sexe dur, contre elle, et pensa qu'il était encore temps d'arrêter. Mais elle n'en fit rien. De toute manière, ils ne pourraient aller très loin, puisqu'ils n'avaient pas de préservatif.

— Tu retrouves des forces, s'entendit-elle lui dire.

— Tu as vu tout le yerba maté que j'ai bu ?

De la langue, il effleura sa bouche.

— Je ne t'avais pas prévenue que cette plante faisait des merveilles ? ajouta-t-il.

Son désir devenant intenable, elle le poussa en arrière et, se penchant sur lui, embrassa son cou. Elle descendit ensuite plus bas, égrenant un chapelet de baisers sur sa poitrine. Arrivée à son nombril, elle s'arrêta pour jouer avec son duvet. C'était comme de la soie sous ses doigts, sous ses lèvres. C'était même infiniment doux.

— Dommage qu'on n'ait pas sauté plus tôt sur une bombe, plaisanta-t-il.

— Ne rêve pas ! Ce ne sera pas chaque fois comme ça !

Il lui adressa un sourire irrésistible et l'embrassa avec tant de passion et de fougue qu'elle crut mourir étouffée sous sa bouche.

Soudain, submergée de désir, elle se déshabilla complètement. Il ne dit rien, mais elle comprit que le spectacle de son corps exposé dans la nuit lui plaisait infiniment.

Sans rien dire, il releva ses genoux et caressa ses jambes. Elle avait une peau de satin, et il prenait son temps. Pourquoi s'attardait-il ainsi, quand elle ne rêvait que d'être pénétrée ? Ne voyait-il pas qu'il la torturait ?

Entendant sa supplique muette, il roula finalement sur elle. Mais elle le repoussa.

— Il faudrait...

Il comprit à demi mot et s'arrêta aussitôt, attrapa son sac à dos et en sortit une protection.

— Tu avais prévu ? demanda-t-elle, presque contrariée.

— Non, pas vraiment...

Il semblait gêné.

— Mais j'y ai pensé. Comment ne pas y penser, quand on part en mission avec la femme la plus excitante que l'on connaît ? Sais-tu que tu nourris mes fantasmes depuis trois ans ? Je m'étais juré que je ne te

toucherais pas, même si tu tombais nue sur moi ! Mais j'ai quand même mis une boîte de préservatifs dans mon sac. Je n'ai rien prémédité, je te le jure.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Quand je te dis que tu me rends fou ! Tu comprends ce que je veux dire, maintenant ?

Oui, elle comprenait ! Elle comprenait d'autant plus qu'elle sentait son sexe contre elle...

— J'ai envie de toi, lui souffla-t-il dans la bouche. Je te désire depuis si longtemps... Mais je ne ferai rien si tu n'en as pas aussi envie que moi.

Elle bouillait intérieurement de désir. Il suffisait de la voir pour le comprendre.

— Moi aussi j'ai envie de toi, avoua-t-elle.

Il ôta son pantalon et son boxer.

— Comme tu es chaude, lui dit-il, et comme tu as envie...

— Oui, souffla-t-elle. Vite.

Elle avait empoigné ses reins et les serrait. Ses fesses étaient rondes et hautes. Et nerveuses. Elle l'entendit haleter et sourit de plaisir en imaginant le bien qu'elle lui faisait.

Impatiente de le sentir en elle, elle souleva les hanches et se tendit vers lui. Aussitôt, il mit une protection et, comme elle se cambrait, la pénétra. Le plaisir qu'elle éprouva fut si grand qu'elle sursauta.

Les yeux fermés comme s'il souffrait, il laissait ses mains courir sur son corps. Elles l'exploraient et il tremblait sous l'effet des merveilles qu'elles découvraient.

— Raphaël ?

Il rouvrit les yeux et, voyant l'intensité de son plaisir, la regarda en riant.

— Dis-moi que tu veux encore, dit-il en se retirant pour mieux se renfoncer en elle.

Elle gémit de plus belle.

— Tiens ! dit-il en se retirant de nouveau avant de replonger en elle de toute sa longueur.

C'était trop, trop vite... Alors qu'elle était encore serrée autour de lui, il se retira encore pour la pénétrer de nouveau avec une violence inouïe.

Trop, trop vite, trop fort... Elle ne pouvait plus. Mais il continuait, lui prouvant qu'elle pouvait toujours plus.

— Satisfaite ? lui dit-il, la voix rauque. Contente ? Dis-moi que tu aimes.

Soudain, au paroxysme du désir, elle poussa un cri. Il donna alors un ultime coup de reins et, dans un rôle de plaisir, retomba sur elle, anéanti.

* * *

Etendu près d'elle, un moment plus tard, il lui caressait les joues en la regardant. Il avait écarté ses cheveux de ses yeux et lui souriait.

— Tu es bien ? lui demanda-t-il, très tendre, comme amoureux.

— Sans force, morte, répondit-elle. Une coquille vide.

— Moi aussi, répondit-il en la serrant dans ses bras.

Elle avait posé la tête sur sa poitrine et se détendait. Il sentait bon et chaud, et elle était douillettement installée, comme dans un nid.

— Dors, dit-il. Je vais surveiller dehors.

— Réveille-moi quand tu seras fatigué. Je prendrai mon tour.

Elle s'étira comme une chatte et se lova contre lui.

— Continue comme cela, dit-il tendrement, et nous ne dormirons pas de la nuit.

Aussi séduisante que fût cette idée, l'intérêt de leur mission lui dictait d'être raisonnable.

4

Il y avait eu trois temps forts dans sa vie. Et il se souvenait parfaitement des trois.

Le premier, trente ans plus tôt, quand un des gros bonnets de la drogue l'avait recruté pour faire du trafic. Il avait dix ans et avait trouvé là un moyen d'empêcher sa famille de mourir de faim.

Le deuxième, à vingt-cinq ans, quand un rival, Ricky Mentina, avait tenté de le descendre dans une église alors que le prêtre baptisait sa nièce. Grâce au ciel, aucun membre de sa famille n'avait été blessé. L'incident l'avait secoué, au point qu'il avait décidé de changer de vie avant qu'un être cher ne se fasse tuer à cause de ses accointances avec le milieu. Cette décision l'avait amené à se faire engager par Miami Confidential comme agent secret.

Le troisième temps fort remontait à quelques jours, quand il avait fait l'amour à Isabelle dans la montagne. Et celui-ci, il l'aurait parié, allait marquer un tournant dans sa vie, comme les deux précédents. Puisqu'ils avaient franchi la ligne jaune, il n'y avait plus de retour en arrière possible. Plus jamais ils ne seraient de simples collègues. Plus jamais il ne la verrait avec les mêmes yeux. Elle serait toujours l'Isabelle du temple inca, la tête rejetée en arrière, les yeux presque révulsés, qui avait gémi sous lui.

Elle ralentit et il la rattrapa, s'imprégnant des traînées de parfum de fleur d'oranger qui flottaient derrière elle.

Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de Capunata, petite ville de mineurs située sur le plateau, où il avait l'intention de louer ou d'acheter un véhicule pour aller voir Maggie DeLeon dans son hôpital psychiatrique.

— Avant de rentrer, je pense qu'il faudra que nous discussions de ce qui s'est passé, dit-elle sans oser le regarder en face.

Surpris, et même déçu, il marqua une pause.

— Si tu dis cela, c'est que tu regrettes... Et que tu ne veux pas que ça se renouvelle.

— Non, ce n'est pas ça...

— Isabelle ?

Il s'arrêta et la fit pivoter sur elle-même.

— Tu es une femme intelligente. Tu savais que je te désirais depuis longtemps.

Elle se retourna et repartit. Elle marchait devant lui, gracieuse et souple. C'était un ravissement de la regarder se mouvoir.

— C'est tout ce que tu trouves à dire pour m'aider ? gronda-t-elle.

— Pourquoi le prends-tu comme ça ?

C'était toujours la même chose, pensa-t-il. Dans ce genre de situation, les femmes voulaient discuter de ce qui s'était passé et de ce qui adviendrait par la suite, alors que les hommes ne pensaient qu'à recommencer sans se poser de questions.

— Tu sais, dit-il, les hommes sont des êtres simples, alors que vous, les femmes, êtes compliquées. Nous avons été bien, ensemble ; nous sommes adultes, tous les deux, et consentants. De quoi veux-tu que nous discussions ?

— Je ne suis pas le genre de fille qui passe d'un garçon à l'autre comme ça, répliqua-t-elle.

Il l'avait compris. C'était d'ailleurs pourquoi il s'était juré qu'il ne la toucherait pas. Elle méritait mieux que lui qui n'avait rien à lui offrir. Hélas ! sa résolution était restée un vœu pieux ! Il lui avait fait l'amour et se trouvait engagé dans une aventure dont il n'allait pas pouvoir se dégager facilement. Pour deux raisons.

La première : Isabelle n'était pas une femme comme les autres. Ce n'était pas une fille facile.

La seconde : il n'avait pas envie de mettre si rapidement un point final à leur histoire. Il souhaitait même la connaître davantage. Et en dehors du travail.

Il s'arrêta pour réfléchir.

Cela faisait plusieurs années qu'ils travaillaient ensemble. Il la connaissait mieux que toutes les femmes avec lesquelles il était sorti.

Il repartit, et la rattrapa.

— Détrompe-toi, je ne suis pas un homme à femmes, lui dit-il.

Comme elle ne bronchait pas, il ajouta :

— Mais je ne suis pas non plus un moine.

— J'ai remarqué, dit-elle, pincée. On l'a toutes remarqué.

La pointe le fit tiquer. Il pensait avoir mené une vie privée discrète. Sans faire un secret de ses conquêtes, il ne paraissait pas avec les filles à son bras. Il connaissait beaucoup de monde dans la communauté ladéraise de Miami, et sa compagnie était très recherchée. Il était très sollicité, très souvent invité. Il aimait la culture de son pays d'origine, sa cuisine, sa musique, et cette connivence qui se crée entre les êtres qui ont les mêmes racines et se comprennent mieux parce qu'ils parlent la même langue, au propre et au figuré.

En général, il avait toujours une fille dans sa vie. Il connaissait beaucoup de Ladéraises immigrées à Miami et passait très volontiers son temps avec l'une ou l'autre plutôt que de rester seul. Ils allaient danser, flirtaient, s'embrassaient, mais la plupart du temps, tout s'achevait sur le seuil de la porte de la jeune personne. Il était rare qu'il aille au-delà. Cela ne voulait pas dire qu'il vivait comme un célibataire, mais sa réputation de tombeur et de séducteur était quelque peu usurpée.

— Tu devrais comprendre. On voyage, on traque les fripouilles et elles nous traquent, commença-t-il à expliquer. On ment sur notre identité, sur nos activités.

Comment pouvait-il entraîner une femme dans une galère pareille ?

— J'aime manger, boire, voir des copains et des filles. Il n'y a aucun mal à cela, me semble-t-il. Je n'ai jamais rien promis à personne. Je veux m'amuser, et les gens avec lesquels je sors aussi.

C'était curieux, il semblait se parler à lui-même, vouloir se convaincre. Se rassurer.

— Les gens exagèrent, au bureau. Tu ne dois pas les écouter, reprit-il.

— Tu es libre de faire ce que tu veux, ça ne me regarde pas. Et puis peu importe !

Qu'est-ce qui n'importait pas ? Sa vie passée ou ce qui était arrivé au temple Inca ? Il aurait parié qu'elle voulait parler de leur aventure au temple.

— Justement si, ça importe, s'entendit-il répondre.

— Comment vois-tu les choses, alors ?

Elle avait les yeux brillants de colère rentrée.

— Au bureau, on va faire comme si de rien n'était, et puis on se verra tous les deux jours dans ta garçonnière pour...

En temps normal, c'est ce qu'il aurait souhaité, mais avec Isabelle, cela ne lui semblait ni possible ni satisfaisant.

Il réfléchit. La voir tous les deux jours pour faire l'amour... Pourquoi pas ? Mais se retrouver seul, sans elle, le reste du temps ? Impossible. Il voulait autre chose.

Il voulait l'emmener en mer, sur le bateau qu'il venait d'acheter et dont il n'avait parlé à personne. Pourquoi avait-il gardé cet achat secret ? Pour être tranquille, pour disposer d'un havre où personne ne viendrait le déranger.

Soudain, l'idée d'être seul sur l'eau ne lui parut plus aussi souriante. Ses sorties seraient tellement plus séduisantes en compagnie d'Isabelle. Tellement plus romantiques.

Il prit son élan.

— Je crois... Je crois que j'aimerais sortir avec toi... Je voudrais que nous ayons une vraie relation.

Les mots lui avaient échappé, presque à son insu.

Isabelle se retourna et le regarda, les yeux ronds, aussi interloquée que lui.

— Je crois que tu as reçu un bon coup sur la tête, lui dit-elle, une fois le moment de stupeur passée. C'est l'explosion qui t'a secoué...

— Arrête, Isabelle, je ne plaisante pas.

Comment pouvait-il lui reprocher de ne pas le prendre au sérieux, quand lui-même s'interrogeait sur ce qui lui arrivait ?

— Moi non plus, dit-elle d'un ton persifleur. Tu as déjà entendu parler de la crise de la quarantaine ?

C'était donc ça ? La remarque d'Isabelle le glaça.

Il avait fêté ses quarante ans quelques mois plus tôt. Il se trouvait au Ladéra où un homme non marié et sans enfants n'était pas considéré comme un homme. Aujourd'hui, il se trouvait de nouveau dans son pays, mais en compagnie d'une femme superbe qu'il convoitait depuis longtemps. Peut-être était-ce son subconscient qui l'avait poussé à dire ce qu'il venait de déclarer ?

Il se détendit. C'était peut-être ça, en effet. La crise de la quarantaine. A son retour à Miami, quand il se retrouverait dans son cadre habituel, il n'y penserait sans doute plus.

— Il y a un chemin qui monte par là, dit Isabelle, mettant un terme à leur conversation.

C'était aussi bien d'en rester là. Il voulait du temps pour y voir plus clair.

— Suivons-le. Il doit déboucher au-dessus de la ville. De toute façon, on va nous voir... Faisons comme si nous étions des randonneurs.

Le chemin était bien entretenu. Ils pouvaient, enfin, ranger la machette et le GPS.

Ils continuèrent en silence. Au milieu de la matinée, ils sortirent de la forêt, juste aux abords de Capunata.

La ville était bordée de petites maisons de bois qui, peu à peu, à mesure qu'on se rapprochait du centre, cédaient la place à des demeures plus cossues. Depuis le chemin, on apercevait la rue principale, avec ses boutiques et ses deux églises. Mis à part les quelques voitures et camionnettes garées dans les rues, l'endroit rappelait l'Ouest américain des pionniers.

Une bonne centaine de personnes étaient rassemblées sur une place. Elles allaient et venaient au milieu de charrettes et de chars à bancs. Les femmes portaient de grands paniers sur la tête.

— C'est jour de marché.

C'était parfait : ainsi, ils se mêlèrent à la foule et on les remarquerait moins. Ils feraient quelques provisions de bouche et chercheraient un moyen de transport pour descendre vers le sud.

Arrivé en ville, Raphaël s'approcha d'une cahute où l'on vendait de la viande grillée. Un repas chaud leur ferait le plus grand bien.

Cette perspective et l'odeur d'épices lui mirent l'eau à la bouche. Salivant déjà, il commandait deux *carne asada* quand un policier se planta devant eux.

— *Buenos dias, señor y señorita*. Vos papiers, s'il vous plaît.

Le ton était amical. L'homme ressemblait à tous ceux qui déambulaient sur la place. Seuls un insigne sur son chapeau et son revolver à la hanche le distinguaient des autres et indiquaient sa fonction.

Les contrôles d'identité n'étaient pas chose courante au Ladéra. Pourquoi les contrôlait-on, eux ?

Mal à l'aise, Raphaël regarda autour de lui. Apparemment, il n'y avait pas d'autre policier. Isabelle tendit son passeport à l'homme. Raphaël en fit autant. Le policier les feuilleta et leur sourit.

— Américains ? Bienvenue à Capunata. Il s'est passé des choses dans la montagne ; on doit contrôler tous ceux qui en descendent.

Son accent était épais mais compréhensible.

— Voulez-vous bien me suivre ?

— Nous sommes des touristes. Nous n'avons rien remarqué de suspect là-haut, répondit Raphaël. Nos papiers ne sont pas en ordre ?

— *Si, señor.* C'est juste une formalité. Le commandant veut voir personnellement toutes les personnes qui ne sont pas du pays.

Raphaël jeta de nouveau un coup d'œil alentour. Fausser compagnie à cet homme en s'enfonçant dans la forêt ? Ils pouvaient tenter leur chance et partir en courant, mais le policier tirerait sur eux, cela ne faisait aucun doute. Il y avait des enfants qui jouaient sur la place, et toutes ces femmes...

Il regarda une nouvelle fois le policier qui avait glissé leurs passeports dans la poche de sa chemise.

S'ils voulaient s'enfuir, c'était tout de suite. Mais deux minutes plus tard, ils auraient l'armée et la police à leurs trousses. Il faudrait qu'ils se cachent, qu'ils rebroussent chemin pour les semer, qu'ils se terrent... Quelques jours, peut-être. Mais leur mission ne pouvait attendre.

Mieux valait affronter le commandant.

Ce dernier ne pouvait établir de lien entre eux et l'explosion à la base militaire. Leurs papiers étaient parfaitement en règle. L'entretien avec le représentant de l'ordre ne durerait pas plus de quelques minutes, et se terminerait inmanquablement par des excuses pour le retard occasionné.

Mettant ses craintes de côté, Raphaël fit signe à Isabelle de suivre le policier et il leur emboîta le pas.

Le commissariat n'était qu'à deux cents mètres, pauvre bâtiment délabré. Les deux officiers qui s'y prélassaient en tirant sur leurs cigares dévisagèrent les nouveaux arrivants.

L'homme qui les avait conduits passa derrière le comptoir.

— J'ai besoin de vos sacs à dos. Et videz vos poches.

— Pourquoi ? Vous nous arrêtez ? demanda Isabelle. Pour quel motif ? Vous avez dit qu'il fallait juste qu'on voie le commandant...

— Je ne vous arrête pas. Je vous mets en garde à vue en attendant que le commandant vous reçoive. C'est notre procédure.

Fulminant, Raphaël fit un pas vers le policier mais Isabelle le retint par le bras.

— C'est bon, dit-elle à l'officier.

Elle avait raison. Ils n'allaient pas se heurter avec la police. Autant accepter leurs règles et sortir au plus vite de là, même si la garde à vue allait à l'encontre de ses principes.

Il n'y avait pas que l'air qu'ils respiraient qui sentait mauvais. Le plancher, les murs, le banc sur lequel, d'ailleurs, elle avait refusé de s'asseoir empestaient le rance, le vomi, l'urine et la sueur.

La main sur le nez, Isabelle ferma les yeux en veillant à ne pas s'appuyer à la cloison.

* * *

Leur mission prenait décidément un drôle de tour : ils étaient en prison, Raphaël et elle avaient fait l'amour dans un temple inca et en avaient discuté en redescendant de la montagne... Il lui avait même déclaré qu'il voulait sortir avec elle.

Sortir avec elle ? Il ne devait pas savoir ce que cela signifiait pour elle.

Les larmes menacèrent. Elle se sentait à la fois vide et affamée, titillée par des nerfs à fleur de peau.

Et c'est ce qui la bouleversait le plus.

Pourquoi fallait-il qu'elle soit si sensible ? Pourquoi s'était-elle laissée séduire ? Elle qui ne se voulait soumise qu'à son esprit et à son intelligence, réagissait comme un animal. Raphaël s'était montré clair à ce sujet : il ne s'agirait jamais que d'une toquade, que de sexe. Il ne serait jamais question d'amour entre eux. Et malgré cela...

Un sanglot — ses nerfs, sûrement — lui échappa. Elle n'allait quand même pas pleurer, ici, devant ses geôliers !

Des pas résonnèrent sur les carreaux du couloir. Ils approchaient. Elle rouvrit les yeux.

— *Las manos, por favor.*

Une seconde d'hésitation et elle tendit les mains à travers les barreaux de la cellule. On la menotta, avant d'ouvrir la porte pour la laisser sortir. Après être passés devant deux cellules vides, ils empruntèrent un couloir où se trouvait un vieux téléphone accroché au mur. Mais avant qu'elle ait eu le temps de demander à passer un coup de fil, l'homme frappa à une porte qui s'ouvrit aussitôt.

Elle entra. Le policier referma derrière elle. Le bureau était exigu. Un homme en uniforme semblait monter la garde à l'intérieur. Un petit homme

d'âge moyen était assis à une table et la scrutait.

— *Buenos dias, señorita.*

— *Buenos dias, señor.*

Ce qu'elle avait entendu dire des prisons sud-américaines se mit à trotter dans sa tête. Il y avait là trois gardes dont deux étaient armés. L'homme assis l'était peut-être également.

Elle balaya la pièce du regard. Y avait-il un objet dont elle pût se servir en guise d'arme, si les choses tournaient mal ?

Les quelques dossiers qui traînaient sur la table ne lui disaient rien de bon. Elle regarda le ventilateur dans la fenêtre. C'était une situation pour Raphaël, ça. Pas pour elle ! Avant d'entrer à Miami Confidential, elle était criminologue, elle travaillait dans un bureau et non sur le terrain.

— Je m'appelle Julio Hernandez, dit le commandant. Prenez un siège, señorita Rush.

Il s'exprimait assez bien en anglais.

Un de ses hommes avança aussitôt une chaise.

Rien à redire pour l'instant.

Elle s'assit, sur ses gardes, et attendit.

— Merci, dit-elle soudain.

Elle sourit au commandant.

— Je crains qu'il n'y ait méprise...

Il l'interrompit de la main.

— Que faites-vous au Ladéra ?

Elle n'aimait pas sa façon de la regarder, mais elle resta polie.

— Je suis directrice de la communication du *Mariage à la Carte*, la société qui organise la cérémonie de mariage du señor Ronaldino DeLeon.

— Parce que le señor Ronaldino DeLeon a l'intention de venir en voyage de noces à Capunata ?

C'était clair, il se moquait d'elle ; mais elle fit la sourde oreille et continua de lui sourire.

— Comme vous le savez sans doute, la fiancée du señor DeLeon a été enlevée aux Etats-Unis.

L'homme acquiesça de la tête.

— Je suis ici pour rendre visite à la famille du señor DeLeon et donner une conférence de presse. Vous savez que ce mariage intéressait beaucoup les médias.

— M. Montoya est chargé de la sécurité. L'idée de faire ce voyage seule vous inquiétait ?

S'il détenait cette information, c'est que Raphaël avait déjà été interrogé. Il fallait qu'elle colle sans déraiper au scénario qu'ils avaient préalablement mis au point, pour le cas où une mésaventure leur arriverait. Ce qui était actuellement le cas.

— Il travaille en étroite collaboration avec la police de Miami. Il est ici pour répondre aux questions de la famille sur les progrès de l'enquête.

L'homme resta un moment silencieux.

— Et vous étiez dans la montagne. Pourquoi exactement ?

— M. Montoya est né au Ladéra.

Le commandant l'avait sûrement lu sur le passeport.

— Il m'avait promis de profiter de notre présence ici pour me faire voir un peu du pays, ajouta-t-elle.

Tout cela semblait logique. Elle ne voyait pas ce que le commandant allait pouvoir trouver à redire. Des milliers de touristes venaient chaque année faire de la randonnée dans les Andes.

— Les bases militaires, par exemple ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Il haussa en même temps un sourcil broussailleux.

— Nous avons vu la forêt enchantée.

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose de particulier ?

Les yeux plissés, l'air dubitatif, il scrutait son visage.

— Avez-vous croisé des gens là-haut ? insista-t-il.

— Non, personne. On s'est juste un peu promenés. C'est tout. C'est très beau, d'ailleurs, et je suis heureuse d'y être allée.

— Vous étiez armés, tous les deux.

Le ton était glacial. C'était évident, le commandant n'était pas dupe.

— Pour le cas où on aurait croisé des braconniers, répondit-elle. On raconte tellement de choses dans les journaux...

Il la fixa quelques instants, puis abaissa les yeux sur les papiers qui encombraient son bureau. Il ôta ensuite son képi et se passa la main dans les cheveux.

— Savez-vous qu'il y a eu une explosion près de l'endroit où vous vous êtes promenés ?

— Une explosion ? répéta-t-elle, l'air de tomber des nues. Vous voulez parler des bûcherons qui font de l'abattage sauvage ? On a vu des zones

déboisées, effectivement.

— Vous avez la peau égratignée. M. Montoya aussi est blessé.

Catastrophe ! Ils n'avaient pas pensé à cela ! Avait-il posé la même question à Raphaël ? Si oui, ce qui était probable, qu'avait-il répondu ?

Elle sourit innocemment.

— La marche, commandant.

Son sourire se fit encore plus large.

— On a dévissé tous les deux, ajouta-t-elle. Et il y a eu ce tremblement de terre. On s'est retrouvés coincés sous les branches des arbres déracinés.

Il l'observa sans rien dire.

— Nous sommes pressés, señor, dit-elle subitement. Pourriez-vous...

— Je ne peux rien faire. Il faut attendre l'officier qui vient de la base pour interroger tous les suspects. Il s'arrête dans toutes les villes qui sont sur sa route. Il sera ici demain ou après-demain.

Trop long ! Ils n'avaient pas de temps à perdre.

Elle lui adressa son sourire le plus sirupeux.

— J'imagine que vous avez tout pouvoir pour faire circuler les gens comme nous qui, de toute évidence, n'ont rien à voir avec l'incident dont vous venez de parler.

La remarque ne sembla pas l'impressionner.

— J'ai ordre de ne laisser partir aucun suspect.

Ça s'aggravait !

— Par curiosité, vous avez combien de suspects ?

— Deux pour l'instant. Vous.

— Et combien d'arrestations dans les villes alentour ?

La question parut l'agacer. D'un geste nerveux, il revissa son képi sur sa tête.

— Des dizaines. Merci de votre coopération, señorita Rush.

Il fit un signe de tête à l'un de ses gardes, qui s'approcha d'Isabelle, la prit par le bras et l'emmena.

— J'espère que ma déposition pourra vous rendre service, dit-elle avant que la porte ne se referme derrière elle.

Ils reprirent le même couloir, en sens inverse. Voyant de nouveau le téléphone accroché au mur, elle s'adressa au garde.

— *Por favor, señor ?*

— *Quiere usted utilizar el teléfono ?*

— *Si, señor. Muchas gracias.*

Toujours tenue par le bras, elle composa le numéro de Katherine. Il fallait faire vite, avant que le commandant ne sorte de son bureau et ne le lui interdise. Raphaël — ils s'étaient mis d'accord sur ce point également — appellerait l'ambassade américaine. De cette façon, ils étaient couverts. Mais c'était à peu près tout ce dont ils étaient convenus avant de se séparer.

— *Le Mariage à la Carte*, bonjour. Ici, Katherine...

Enfin une voix connue. La voix chaude de Katherine, avec ses inflexions typiques du Colorado. C'était infiniment réconfortant.

— Katherine, c'est Isabelle. Ecoute-moi. C'est très important.

— Où étais-tu ? On essaie de te joindre, tes téléphones ne sont pas allumés...

— On est en prison.

Ne sachant combien de temps le garde la laisserait parler, il fallait aller à l'essentiel.

Silence à l'autre bout du fil.

— Ça se passe mal ? Raphaël a tué quelqu'un ?

— Non. Enfin, pas encore.

Mais il lui avait donné froid dans le dos. Pendant leur arrestation, quand on leur avait enlevé les sacs à dos, elle avait cru qu'il allait se jeter sur l'officier qui l'avait bousculée.

— Il y a eu une explosion dans la montagne et, manque de chance, on se trouvait à côté.

Elle préféra ne pas en dire plus. Les gardes avaient beau ne pas parler anglais, ils comprenaient peut-être.

— Mais ça va ?

— Oui, ça va. Mais ça pourrait aller mieux ! On est dans une petite prison à Capunata.

— Je préviens tout de suite notre avocat.

— Merci.

Le garde commença à donner des signes d'impatience.

— Je raccroche, ça vaut mieux.

— Ne t'en fais pas, on va vous sortir de là. Mais fais attention.

— Merci, Katherine. Je compte sur toi.

— *Quiere usar el baño ?* demanda l'homme.

— *No necesito, gracias.*

Ils l'avaient déjà laissée aller aux toilettes et elle n'était pas pressée d'y retourner. L'endroit était immonde et sentait affreusement mauvais.

Elle retourna à sa cellule, tendit les mains au garde pour qu'il lui enlève les menottes, et se blottit dans un coin où lui parvenait un semblant d'air frais. Il devait y avoir une fenêtre ouverte, quelque part dans le couloir.

Elle aurait aimé pouvoir s'allonger. Il y avait bien un bat-flanc, mais il ne l'inspirait pas. Trop sale. Oui, vraiment douteux.

Elle se serra dans un coin, replia les genoux et posa la tête dessus. Il ne restait qu'à attendre. Si seulement ils avaient pu la laisser avec Raphaël ! Sa présence l'aurait tellement réconfortée, et le temps lui aurait sûrement paru moins long...

Il ne devait pas être loin. Compte tenu de ce qu'elle avait vu, la prison se composait d'un long couloir sur lequel donnaient des cellules de toutes les tailles. Avait-il pu appeler l'ambassade ? Il devait être en train de mijoter un plan pour s'enfuir. Cette pensée la fit sourire. Mais aussitôt, l'idée qu'on ne lui avait peut-être pas réservé le même traitement qu'à elle l'inquiéta. L'avaient-ils brutalisé parce qu'il était un homme ? Ils en étaient capables. C'étaient des gens qui ne semblaient pas embarrassés par les scrupules.

Une heure passa ainsi, en réflexions de toutes sortes.

Courbatue, elle se leva et s'étira. Puis elle s'accroupit de nouveau. Une heure plus tard, elle se releva encore pour se dégourdir les jambes, et se rassit.

Malgré les odeurs fétides qui flottaient partout, elle commençait à avoir faim. Quelle heure était-il ? 5 heures de l'après-midi ? Difficile à dire, car ils avaient pris sa montre.

Des pas approchèrent. On lui apportait vraisemblablement à manger. Sinon à manger, du moins à boire. Elle n'avait pas bu une goutte d'eau depuis le matin et mourait de soif. Elle était prête à avaler n'importe quoi. Et tant pis pour les parasites et la turista !

Le garde apparut... les mains vides ! Dépitée, elle faillit crier.

— *Venga, esta saliendo*, dit-il. Vous sortez.

— Pour aller où ?

Elle se leva, inquiète de la suite. Katherine n'avait pas pu agir aussi rapidement, et l'ambassade était trop éloignée de Capunata pour qu'un envoyé soit déjà là.

De toute manière, elle ne pouvait qu'obéir.

Elle avança vers les barreaux, passa les mains à travers. Le garde hocha la tête mais ne lui passa pas les menottes.

— *Donde vamos ?* Où va-t-on ? dit-elle en le suivant dans le couloir.

Raphaël n'était pas là. Était-il déjà sorti ? Les relâchait-on ? C'était trop beau pour être vrai. Mais elle pouvait toujours espérer.

— Vous pouvez me donner mon sac à dos ? demanda-t-elle.

L'homme fit la sourde oreille et continua d'avancer dans le couloir. Certaines des cages — elles ne méritaient pas le nom de cellules — étaient occupées par des hommes, d'autres par des femmes. Plusieurs étaient vides. Et toujours pas de Raphaël.

Ils finirent pas arriver dehors, où il commençait à faire nuit. Il y avait une jeep devant le bâtiment, avec le mot *Policia* écrit en lettres capitales. C'était elle qu'ils attendaient. Ils la transféraient ailleurs, de toute évidence. De multiples hypothèses lui vinrent à l'esprit. La plus plausible était qu'on la conduisait à la base militaire. L'officier qui devait procéder à l'interrogatoire des suspects ne pouvait peut-être pas se déplacer ?

Combien de temps allaient-ils la retenir ?

Et, une fois de plus : où était Raphaël ?

Elle se tourna vers son garde.

— *Donde esta el señor Montoya ?*

Avant qu'il ait pu répondre, Raphaël s'encadra dans la porte d'entrée. Il était lui aussi sous bonne escorte. Il avait l'air de méchante humeur, mais son visage s'illumina quand il la vit. Comme les deux groupes se rapprochaient l'un de l'autre, Raphaël s'interposa entre Isabelle et son garde. Pour une fois, ce geste protecteur ne la fit pas bondir. Au contraire. Que Raphaël soit là et la protéger était rassurant. Elle n'était plus seule.

— Ça va ? lui dit-il par-dessus son épaule. Ils ne t'ont rien fait ?

Elle hocha la tête.

— Tout va bien. Et toi ?

— Ça va. Tu as une idée de l'endroit où ils nous emmènent ?

Elle haussa les épaules.

— En tout cas, on y a va en voiture.

Le garde ouvrit la portière et leur enjoignit de monter, puis il grimpa devant et dit quelques mots au chauffeur.

Tournée vers la vitre, Isabelle contempla les montagnes. Vertes au pied, neiges éternelles au sommet. C'était beau à couper le souffle. Et ils étaient ensemble... Pour un peu, elle aurait souri de bonheur .

— Comment s’est passé ton interrogatoire ?

— Bref, répondit-il sans épiloguer.

La petite cour de la prison s’éloigna très vite, la barrière se leva et quelques dizaines de mètres plus loin commença la forêt. La jeep avait de simples serrures. Il leur suffisait d’ouvrir les portières et de sauter.

L’œil sur la poignée, Isabelle fit signe à Raphaël.

— Attendons de voir, chuchota-t-il. Si on peut s’en sortir sans avoir la police et l’armée à nos trousses, ce sera aussi bien.

Il avait raison, mais ce n’était pas réconfortant pour autant. Les heures passaient. Elle n’avait pas une confiance folle dans la police du Ladéra. La corruption régnait en maîtresse dans ces contrées, elle le savait. Si les autorités décidaient de les retenir plus longtemps...

Qu’allait-il advenir de Sonya Botero ? Le temps pressait, parce que sa détention ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Raphaël lui prit la main et ne la lâcha plus.

— J’ai essayé de les soudoyer pour qu’on nous mette dans la même cellule.

Il rit.

— Mais tu n’avais pas assez d’argent ?

— Je n’en avais pas du tout. Ils avaient nos sacs à dos.

Elle n’y avait pas pensé. Ils avaient tout dans leurs sacs, leurs papiers, leurs armes... et, apparemment, les sacs ne se trouvaient pas dans la jeep.

— Comment va-t-on faire pour récupérer nos affaires ?

— Je pense qu’une fois qu’ils auront vérifié nos identités, ils nous libéreront et nous les rendront. Mais attends-toi à ce que certaines choses aient disparu.

Les yeux fermés, elle se laissa aller à rêver.

Il était là, tout près d’elle, et la tenait par la main. Il était tendre et rassurant, et elle se moquait de ce que les autorités feraient de ses affaires. Elles pouvaient tout lui prendre, si elles voulaient, pourvu qu’elles lui laissent Raphaël.

— Je pense qu’on nous transfère dans une autre prison, dit-il.

Elle rouvrit les yeux et suivit son regard.

A leur gauche, la route faisait une fourche. L’une des bretelles menait vers une propriété entourée de murs qui dominait les lieux, les écrasant de sa grandeur.

A son étonnement, la jeep s’engagea sur cette voie.

Les murs de pierre se perdaient au loin. La propriété devait être gigantesque. Des grilles en fer forgé somptueuses s'ouvrirent à l'approche de leur véhicule.

Qu'est-ce que c'était que cet endroit ?

Et une fois dedans, comment en sortait-on ?

La demeure apparut enfin. Murs ocres, arcades, jalousies aux fenêtres. Une énorme porte de bois massif, sculptée, en défendait l'entrée. C'était à la fois majestueux, impressionnant et inquiétant.

Raphaël, en tous cas, avait eu raison : ce n'était pas une prison. On aurait plutôt dit la résidence de campagne d'une famille fortunée. Le contraste entre ce luxe et la modestie du local où ils avaient été retenus était saisissant.

Amateur de plantes exotiques, Isabelle essaya de reconnaître les essences qui ombrageaient les jardins dans un désordre savamment organisé. Elle dénombra cinq variétés au moins de palmiers, des cactées, des avocassiers. Une allée serpentait jusqu'à la maison, contournait une fontaine avant de s'arrêter au pied de l'hacienda.

La jeep s'arrêta. Un petit homme basané tout vêtu de blanc apparut au même instant sur la terrasse.

Raphaël plissa les yeux.

— Ça ne me plaît pas, dit-il. Qui est ce type ?

5

Isabelle inspecta discrètement le système de surveillance. Il n'y avait pas de garde, pour l'instant du moins, mais des caméras étaient fixées en haut des murs. Un homme venait dans leur direction : la cinquantaine, des cheveux grisonnants gominés, une fine moustache. Il marchait d'un pas alerte, rapide mais pas précipité.

— *Buenos dias, señor y señorita. Soy Umberto.* Mon maître, señor Alberto Martinez, requiert le plaisir de votre compagnie en attendant que les autorités aient réglé les formalités vous concernant. Si vous voulez bien me permettre, je vais vous conduire à vos chambres. Vous avez le temps de vous rafraîchir avant que le dîner soit servi.

Sourire de convenance, accent parfait, manières irréprochables : le serviteur avait du style.

D'un mouvement de tête, il fit signe aux deux policiers de partir, et à Raphaël et Isabelle d'entrer.

— Veuillez prendre la peine... Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à me le demander. Je suis à votre service.

Elle jeta un coup d'œil à Raphaël ; il semblait aussi perplexe qu'elle.

Alberto Martinez... Le nom lui disait bien quelque chose, mais elle aurait été incapable de mettre un visage dessus. Elle ne se rappelait pas non plus où ni dans quelles circonstances elle l'avait entendu prononcer. Un proche de Ronaldino DeLeon, peut-être ?

— *Muchas gracias, señor,* dit Raphaël assortissant ses remerciements d'un sourire poli.

— *Muchas gracias,* répéta Isabelle.

Elle ignorait encore qui était leur hôte, mais il avait le mérite de les avoir tirés de prison.

Umberto les précéda dans un long couloir tendu de moire et tapissé de portraits d'ancêtres, puis s'arrêta devant les deux seules portes qui ouvraient, l'une en face de l'autre, dans la galerie.

— Vous déposerez votre linge à la porte. Je veillerai à ce qu'il soit lavé et repassé. Le dîner sera servi dans une heure. La salle à manger se situe au milieu de la maison. Pour vous y rendre, vous reprendrez ce couloir et traverserez le salon. Je vous souhaite un excellent séjour parmi nous.

Il indiqua à Raphaël la chambre de droite, à Isabelle celle de gauche, fit un ultime sourire et s'en alla.

Curieuse de découvrir les lieux, Isabelle entra tout de suite dans la chambre que le serviteur lui avait attribuée. Une carafe d'eau, une bouteille de vin et une coupe de fruits frais avaient été disposés sur une console de bois doré. Le mobilier était ancien, probablement d'époque. Un important chandelier de bronze était suspendu au plafond. Elle en compta les branches et remarqua qu'elles étaient toutes chevillées.

— Dix-huit lumières ! s'extasia-t-elle.

C'était un bel ouvrage.

Elle s'approcha de la console, prit une pomme dans le compotier de porcelaine et continua de faire le tour de la pièce.

Il y avait deux portes. Elle en ouvrait une quand Raphaël entra et alla droit à la fenêtre.

— On devrait prendre cette chambre, dit-il. D'ici, on voit l'entrée. On pourra surveiller les allées et venues, c'est plus sûr.

Il la regarda dans les yeux.

— Tu es d'accord pour qu'on reste ensemble ?

Sa voix était douce, chaleureuse. Comme une berceuse.

Isabelle sentit qu'elle piquait un fard. Devait-elle comprendre qu'il voulait partager un peu de sa vie avec elle, ou se faisait-elle encore des illusions ? Qu'importait ! L'idée était séduisante à plus d'un titre.

— Ce sera plus prudent, ajouta-t-il comme pour corriger un excès de tendresse.

Un peu déçue, elle fit oui de la tête.

— Alors, sais-tu qui est notre hôte ? Tu le connais ? demanda-t-elle. Son nom me dit quelque chose, mais je ne sais pas à quelle occasion j'ai entendu parler de lui...

La porte qu'elle venait d'ouvrir donnait sur une salle de bains.

— C'est Alberto Martinez, un homme politique. Au fait, j'ai oublié de te demander : tu as eu Katherine ?

Raphaël traversa la chambre et ouvrit la deuxième porte.

— Oui, je lui ai raconté nos malheurs au téléphone. Ils sont sur les dents, à l'agence Et toi, tu as appelé l'ambassade ?

Elle entra dans la salle de bains et, à la vue de l'immense baignoire, commença à se détendre. Sur un tabouret, il y avait une pile de serviettes qui semblaient moelleuses à souhait.

— Oui, répondit-il. Katherine a dû parler à Ronaldino. Martinez et lui sont sans doute amis, et Ronaldino lui aura demandé de nous aider.

C'était plausible, en effet.

Elle caressa les carreaux anciens qui couvraient les murs, se regarda dans le miroir qui courait du sol au plafond derrière la baignoire, et y vit le reflet de Raphaël. Il la dévisageait avec un regard si fiévreux qu'elle ne put réprimer un frisson.

— Ça veut dire que nous sommes libres ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne crois pas que ce soit aussi simple que ça. Je pense que nous sommes en liberté surveillée dans la propriété de Martinez, qui s'est sans doute porté garant pour nous devant les autorités locales.

Elle hocha la tête et revint vers la chambre, le frôlant au passage.

De l'autre côté de la pièce, il y avait une superbe véranda. Des colonnes en pierre, sculptées, soutenaient des arcades. Une table en fer forgé et des sièges assortis semblaient attendre des invités.

— C'est une maison de détention ?

Le contraste entre la cellule fétide qu'elle occupait encore une heure plus tôt et les chambres dans lesquelles ils se trouvaient ne cessait de l'étonner.

— Où sont nos bracelets de chevilles ? demanda-t-elle, moqueuse, en sortant.

— Je te dis qu'Alberto Martinez a dû se porter garant. Dans ce pays, ça suffit.

Il s'assit en souriant et allongea les jambes devant lui.

— Le majordome a dit que nous avons une heure devant nous pour nous rafraîchir. Commence la première, si tu veux. Je prendrai la salle de bains après toi.

Elle examina ses bras, et vit qu'ils étaient très sales.

— Prends ton temps, insista-t-il. Détends-toi. Je crains que notre répit ne soit de courte durée.

— Ce qui veut dire ?

Il haussa les épaules.

— A supposer que nos ennuis avec la police se terminent demain, il faudra qu'on mette les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu. Si, en revanche, rien ne se passe, nous devons nous débrouiller pour sortir d'ici par nos propres moyens.

Elle opina, et retourna dans la salle de bains.

Voyant un placard, elle l'ouvrit.

— Viens voir... Il y a des vêtements dans la penderie. Tu crois que je peux me servir ?

— Umberto nous a dit de mettre nos vêtements sales dans le couloir. On ne va pas descendre dîner tout nus ! Ils sont sûrement là pour être portés.

Cette image d'elle et lui dînant nus, en tête à tête, à la lumière des bougies, la fit rougir. Heureusement, il était resté de l'autre côté et ne pouvait la voir. Elle ne se connaissait pas ce sens de la fantaisie érotique...

Elle décrocha une robe, légère et chic, parfaite pour un dîner. Et elle fit couler l'eau. En attendant que la baignoire se remplisse, elle retourna dans la chambre. Elle allait rappeler Katherine et lui faire part des derniers rebondissements. Curieusement, il n'y avait pas de téléphone. Comme elle s'en étonnait, Raphaël lui expliqua qu'au Ladéra, il n'y avait pas de téléphones dans toutes les pièces. C'était bon pour les névrosés de la consommation.

— Je demanderai à notre hôte si je peux utiliser le sien, dit-il.

Elle retourna dans la salle de bains. La baignoire était pleine. Quel plaisir ! D'ici à quelques minutes, elle serait propre.

Elle laissa tomber ses vêtements sur les tomettes, enjamba la baignoire et se laissa glisser dans l'eau tiède jusqu'au cou. Les yeux fermés, elle se força à ne penser à rien, sauf au bonheur d'être plongée dans une eau tiède qui l'enveloppait totalement.

Après quelques minutes d'un plaisir indicible, elle se décida à se frotter un peu. Puis plus fort, jusqu'à ce que sa peau pique. Elle se lava les cheveux, plongea la tête en arrière dans l'eau pour les rincer et se débarrasser des derniers relents de la prison.

Se sentant purifiée, elle se leva et sortit de la baignoire. Puis elle se sécha et s'habilla. Fin prête, elle revint dans la chambre.

Raphaël, les yeux mi-clos, l'observait. Elle ajustait les bretelles de sa robe sur ses épaules. Le fourreau de soie, couleur pain grillé, lui arrivait juste au-dessus du genou, révélant ses longues jambes.

Troublé, il se leva, fit un pas vers elle, mais se ravisa.

— Ne bouge pas, *querida*, lui dit-il en se dirigeant vers la salle de bains. Je vais me laver. Tant que je ne suis pas revenu, tu restes ici. C'est promis ?

Sa voix avait changé. Elle était étrange, rauque et sensuelle à donner le frisson.

Isabelle, d'ailleurs, frémit. Elle sentait une chaleur qui l'imprégnait bien au-delà de sa peau.

Si elle croyait encore que les choses pourraient redevenir normales entre eux, elle devait cesser de se faire des illusions.

— Idiote ! grogna-t-elle, furieuse contre elle-même.

Pourquoi s'était-elle mise dans cette situation ? Pourquoi la jetait-il dans un état pareil ?

Mais ce n'était ni l'endroit ni le moment pour se poser cette question.

Elle le regarda disparaître dans la salle de bains, entendit l'eau couler, et se mit à fantasmer de plus belle.

Elle rêvait de fouiller encore sa toison douce et soyeuse, de parcourir son sexe du bout des doigts, de sentir le poids de son corps sur elle et cette pression à l'intérieur d'elle...

De plus en plus agacée par ses réactions, elle essaya de réfléchir posément.

C'était certain, il se passait quelque chose entre eux. Un courant les reliait. Mais ce n'était pas le moment de s'attarder en vaines rêveries.

D'un pas décidé, elle traversa la chambre en direction de la véranda. Il fallait qu'elle étudie la maison, car Raphaël avait raison. Si ni Katherine ni l'ambassade ne se manifestaient, il faudrait qu'ils se débrouillent par leurs propres moyens pour se sauver d'ici. C'était le moment de faire le tour du propriétaire.

Elle sortit dans le jardin, et le gravier de l'allée qui serpentait sous les palmiers et les cactées crissa sous ses pas. Sans se faire voir, elle traversa une succession de pelouses pour bien voir l'hacienda dans son ensemble. Elle compta les portes et les fenêtres de chaque étage — il y en avait beaucoup — et remarqua que certaines étaient équipées de barreaux. Des gens parlaient dans une des pièces du bas, et leurs voix lui parvenaient par la fenêtre ouverte.

Intéressée, elle s'approcha et s'arrêta pour écouter. En d'autres lieux, elle se serait abstenue, mais il y en allait peut-être de leur vie.

* * *

Isabelle... Sa silhouette menue et son sourire charmant cachaient en fait une femme de fer, déterminée. Ajouté à cette apparente fragilité, son poste de chargée de communication lui offrait une formidable couverture pour cacher ses activités d'agent spécial du Miami Confidential.

Elle l'impressionnait, l'intriguait, le fascinait. Il aimait son enthousiasme, son ton parfois grinçant. Ses lèvres satinées, lumineuses. Son teint pétale de fleur, relevé d'une touche de rose quand elle était gênée. Elle attisait sa curiosité en cultivant les paradoxes : derrière sa frêle silhouette, elle se donnait des airs de fille intraitable, comme lorsqu'elle avait manié la machette. Elle l'émouvait et le charmait, et surtout, elle le rendait fou, preuve qu'en chaque femme, même la plus pudique, sommeillait une petite flamme qui ne demandait que l'étincelle pour s'embraser...

Raphaël se lava, se frotta, se rinça pour éliminer toutes les traces de leur équipée, sans pouvoir repousser l'image de son corps nu, qui s'était attardé dans cette même baignoire, quelques instants plus tôt.

C'était déplacé, mais il trouvait cette image très excitante. Il la désirait comme un fou. Il avait déjà désiré de multiples femmes, mais jamais autant qu'Isabelle.

Il se leva et s'ébroua, inondant les tomettes de terre cuite. Son désir était évident, mais heureusement, elle n'était pas là pour le voir. Il n'avait qu'à se concentrer sur Alberto Martinez pour se rafraîchir les idées.

Dégoulinant d'eau, il enjamba la baignoire, attrapa un drap de bain et se sécha vigoureusement.

Combien de temps faudrait-il à Katherine pour les sortir de là ? Car si quelqu'un devait les aider, ce serait elle, l'ambassadeur se contentant de faire pression auprès des autorités locales.

Il passa les vêtements qu'on avait déposés à son intention — un léger costume bleu marine, de bonne facture. Il frôla son menton — il venait de se raser — et se coiffa. Puis il regagna la chambre. Isabelle était là, et laçait ses sandales à hauts talons.

— Tu sais que tu es très belle ?

Elle se redressa et plongea son regard dans le sien.

— Tu sais que tu n'es pas mal, toi non plus... surtout quand tu es propre ?

Quelques instants plus tôt, dans la véranda, il s'en était fallu de peu qu'il ne l'embrasse. Mais la raison l'avait emporté, et il avait étouffé la pulsion qui le poussait vers elle. Cette fois-ci...

Il s'approcha d'elle et fit pivoter la chaise où elle était assise. Il flottait autour d'elle une odeur mentholée qu'il attribua, très prosaïquement, au dentifrice qu'ils avaient tous deux utilisé.

Emu de la voir là, si fraîche et si belle, il se pencha sur elle. Sur cette odeur de menthe. Sur ses lèvres charnues.

Il se sentait heureux. Heureux et soulagé. Elle était saine et sauve et, surtout, elle existait !

C'était fou, la vie !

La veille, il se sentait d'humeur volage et vagabonde. Et voilà qu'à présent, il ne rêvait que tendresse et baisers, promesses et félicité. Avec elle. Pour le restant de ses jours.

Un brusque coup de chaleur fit battre son sang très fort dans ses tempes.

La crise de la quarantaine... Le démon de midi... L'idée le fit sourire. Le démon avait des ailes, en l'occurrence : c'était un ange, un séraphin aux boucles dorées.

Il lui tendit la main.

— Si nous allions dîner ?

Elle rougit et se regarda brièvement dans la glace.

— Allons voir ce M. Martinez, dit-elle en évitant son regard.

Le couloir était désert, leurs pas étouffés par les riches tapis de laine et le capiton de moire sur les murs.

— Sauf erreur, la politique paie grassement, dans ce pays, fit-elle remarquer.

Comment faisait-elle pour passer avec cette désinvolture du baiser le plus fougueux à une remarque aussi banale, quand il en était encore à fantasmer sur leur baiser ?

— Ce n'est pas la politique qui paie, c'est la corruption générale qui engraisse, rectifia-t-il. En ce qui concerne Martinez, ce n'est pas tout à fait vrai. Sa fortune lui vient de sa famille : ils sont propriétaires de mines depuis des générations.

Effectivement, la résidence témoignait d'une fortune peu commune. Tableaux de maîtres, mobilier d'époque, statuettes incas authentiques,

objets amérindiens. Nombre de musées ne pouvaient s'enorgueillir de posséder autant d'œuvres d'une telle valeur.

Ils arrivèrent dans le salon, le traversèrent et aperçurent Martinez plongé dans la lecture. La soixantaine avancée, les cheveux argentés, toujours mince malgré son âge, et très chic dans un costume sans doute confectionné sur mesure, il avait l'air d'un homme avenant.

Les apercevant, il posa le dossier qu'il lisait et se leva pour venir au devant d'eux.

— *Bienvenidos...* Bienvenue.

Il s'approcha, et fit un baise-main à Isabelle avant de serrer la main à Raphaël.

— Je suis très heureux de vous recevoir. Quand j'ai appris que des amis de Ronaldino avaient des ennuis, j'ai tout de suite proposé mon aide.

— Merci, monsieur Martinez, dit Raphaël. Vous avez donc parlé à Ronaldino récemment ?

L'homme sourit de toutes ses dents.

— Hélas ! non. Cela fait un moment qu'il n'est pas venu à son bureau. J'ai cru comprendre qu'il était toujours à Miami, c'est bien cela ? Quelle tragédie ! Sa fiancée ! Après ce qui est arrivé à sa femme...

Il hocha la tête, l'air de compatir.

— C'est inhumain, ajouta-t-il.

— Heureusement, Sonya sera bientôt libre, dit Isabelle.

— *Naturalmente.*

Martinez leur fit alors signe de prendre un siège.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? J'exploite quelques hectares de vigne. C'est insuffisant pour commercialiser mon vin, mais dans la famille, nous l'apprécions tous. Je serais heureux de vous le faire goûter, si cela vous tente.

— Volontiers, dit Isabelle.

Aussitôt servie, elle porta son verre à ses lèvres et en avala une petite gorgée.

— Il est très bon, reprit-elle, de l'air d'un connaisseur averti. Il est dommage que vous ne puissiez en produire davantage pour l'exporter.

Ravi du compliment, Martinez lui adressa un sourire de grand séducteur.

— Il m'arrive de rêver que je suis un gros éleveur et que tous les Américains en raffolent... Ceux qui ont du palais, évidemment !

Il s'esclaffa.

— Peut-être plus tard, quand je prendrai ma retraite, consacrerai-je plus du temps à mes vignes ?

Sa retraite ? Si la loi de Ronaldino visant à limiter la durée des mandats était votée, il risquait d'être très vite atteint par la limite d'âge.

Que pouvait penser Martinez du programme de Ronaldino DeLeon ? se demanda Raphaël.

Isabelle se pencha vers lui.

— Pourrais-je utiliser votre téléphone, monsieur Martinez ?

— Non, hélas non... Le téléphone de la maison ne fonctionne toujours pas. Il y a eu des vents violents la semaine passée. Tenez, prenez mon portable.

Il tapota sa poche de poitrine, puis l'autre.

— Oh ! je suis navré... J'ai dû l'oublier là-haut, dans mon bureau. Je vais demander qu'on me le descende.

Son verre à la main, il se leva.

— Si nous allions dîner ? J'ai hâte que vous me donniez des nouvelles de mon grand ami Ronaldino et que vous me racontiez ce qui vous est arrivé. Quelle méprise ! Il ne faut pas en vouloir à notre police. L'armée lui met tellement la pression qu'il y a parfois des bavures.

Il les précéda dans un patio où gargouillait une fontaine. Des palmiers géants, dans de grands pots de grès, ceinturaient les murs. Ils passèrent sous une arcade de pierres dorées et débouchèrent dans la salle à manger, où le couvert avait été dressé sur une belle nappe blanche.

— Permettez.

Martinez tira la chaise d'Isabelle pour qu'elle s'assoie, au moment où Raphaël s'avançait pour le faire.

— Merci, dit Isabelle tout sourire.

Des dizaines de bougies plantées dans des candélabres en argent éclairaient la pièce. Une porcelaine très fine et des couverts en argent étaient disposés sur la nappe d'organdi rebrodé. C'était luxueux et raffiné.

— C'est beau ! s'extasia Isabelle.

— Rien ne saurait égaler la beauté de votre présence parmi nous, ici.

Martinez, tout miel, avait sur les lèvres un perpétuel sourire.

— Bon appétit, ajouta-t-il, tandis qu'une femme apportait l'entrée.

Agacé par les regards que Martinez jetait à Isabelle, Raphaël rongea son frein. Heureusement, la soupe épicée était bonne et, peu à peu, les

souvenirs qu'elle réveillait détournèrent son attention.

Que de fois, depuis qu'il vivait à Miami, le parfum et le goût de ces épices lui avaient manqué ! Que de fois il avait regretté les ragoûts de sa mère, avec leurs saveurs brûlantes et inimitables...

— Ainsi donc, mon ami DeLeon est aux Etats-Unis, reprit Martinez.

— Oui, pour l'instant, répondit Isabelle, conformément à ce qu'ils étaient convenus de raconter. Son futur beau-père ne va pas très bien. Il est très éprouvé par l'enlèvement de sa fille et lui a demandé de venir le soutenir. Ils attendent que les ravisseurs se manifestent de nouveau. Ronaldino restera aux Etats-Unis aussi longtemps que Sonya y sera.

Le plan consistait à faire en sorte que personne ne sache que Sonya avait été transférée hors du pays. Ils voulaient prendre les kidnappeurs par surprise.

Martinez hocha la tête. Raphaël, qui l'observait attentivement, crut voir une forme de soulagement passer dans son regard. Mais très vite, l'homme retrouva son air contrit.

— Si j'ai bien compris, vous aidez Ronaldino à préparer son mariage ?

Il y avait de l'ironie dans le ton. S'il pensait humilier Raphaël en se moquant de son rôle de conseiller en mariage, Martinez manquait son but. Raphaël aimait sa couverture. Elle amenait nombre de ses ennemis à le sous-estimer, ce qui lui rendait plutôt service dans ses missions.

— Nous travaillons tous les deux pour *Le Mariage à la Carte*, la société qui organise le mariage de M. DeLeon, dit-il. Isabelle est notre directrice de communication ; quant à moi, je suis chargé d'assurer la sécurité de la cérémonie. Le directeur de notre société a pensé qu'il serait de bon ton que nous nous rapprochions de la famille de Ronaldino pour la rassurer, et également que nous tenions la presse du Ladéra informée. Un mariage aussi people...

Il haussa les épaules.

— ... suscite beaucoup de commentaires, de spéculations, ajouta-t-il.

— C'est évident. Ronaldino est un personnage public. Un homme merveilleux qui a beaucoup œuvré pour notre pays. Grâce à son action, le niveau de vie de ses habitants s'est amélioré.

Martinez se pencha en arrière sur sa chaise pour permettre au serviteur de débarrasser son assiette vide.

— Venez-vous souvent ici ? s'enquit Raphaël, qui se penchait lui aussi pour laisser le domestique prendre son assiette.

— Aussi souvent que mon travail me le permet.

On apportait une viande découpée et entourée de légumes colorés sur un plat d'argent massif.

Raphaël se servit. Bœuf grillé, poivrons. Heureusement pour Isabelle, ils n'étaient pas dans le sud du Ladéra, car on lui aurait servi de la chèvre. Les Ladérais étaient friands de viande, il ne l'avait pas oublié, mais à force de vivre en Floride, il s'était habitué à d'autres cuisines. Cubaine, coréenne, mexicaine, chinoise... Si un jour il troquait son trois pièces-cuisine contre une maison avec jardin, il ferait des barbecues auxquels il inviterait ses amis du bureau.

Comme Isabelle, par exemple.

A propos, que faisait-elle de son temps libre ? Pourquoi ne sortaient-ils pas plus souvent ensemble, au lieu de rester seuls, chacun de son côté ?

Seul.

Curieux... L'idée de sa solitude lui donnait subitement le cafard. Il se rangeait plutôt dans la catégorie des célibataires heureux, d'habitude.

Isabelle et Martinez discutaient à présent peinture. Les tableaux accrochés aux murs étaient des portraits de la señora Martinez, décédée, s'il avait bien entendu, quelques années plus tôt, et de leurs cinq enfants, deux garçons et trois filles. Des tableaux d'une famille heureuse.

Bizarrement, cette harmonie lui fit mal.

Isabelle avait raison. Son retour au Ladéra avait dû déclencher en lui une crise — la fameuse crise de la quarantaine. Chaque fois qu'il revenait dans son pays, une émotion l'étreignait, puissante mais jamais cafardeuse comme aujourd'hui. Sans doute se dissiperait-elle quand il retrouverait Miami ? Il oublierait vite, alors, son délire de maison avec jardin. Il s'achèterait plutôt un cabriolet : c'était ce que faisaient souvent les célibataires aux abords de la quarantaine. Un cabriolet et une liaison incendiaire, voilà ce qu'il s'offrirait.

Il regarda Isabelle qui parlait toujours avec Martinez. Dans la lumière douce des bougies, les reflets des flammes vacillant sur son visage, elle était belle comme une madone. C'était sûr, elle regrettait déjà leur nuit au temple inca et, manque de chance pour lui, c'était la seule femme qui l'intéressait. Mais à quoi bon épiloguer ? Se nourrir d'espoirs impossibles ? Il valait mieux qu'il se mêle à leur conversation qui avait trait, semblait-il, à l'histoire de la propriété.

Après dîner, on leur servit du *dulce de leche*, confiture de lait au doux parfum de caramel. Puis du café fortement torréfié. Ils allèrent ensuite s'asseoir dans la véranda, où on leur apporta du *pisco* dans de jolis verres en cristal de Baccarat.

— C'est un brandy, expliqua Martinez à Isabelle qui faisait tourner le précieux alcool dans son verre. En France, on dit du « cognac ».

Raphaël regarda ses doigts élancés, le geste sensuel qu'elle faisait avec sa main, et avala une gorgée du *pisco* qu'on lui avait servi.

— C'est de l'alcool maison, ajouta Martinez, manifestement fier de ses vignobles. Mais vous devez être fatigués... Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Nous avons du temps devant nous pour profiter les uns des autres.

Profiter ! Le terme était abusif, mais la rencontre n'avait pas été inintéressante, se dit Raphaël en se levant.

— Le téléphone, au fait ? demanda Isabelle.

— Oui, c'est vrai. J'allais oublier, pardonnez-moi. C'est tellement rare que j'aie des hôtes aussi intéressants, ici. Je vais vous faire apporter un mobile dans votre chambre. Vous pourrez le garder aussi longtemps que vous resterez. J'imagine que vous devez être impatients de parler à vos familles et à vos amis. A propos de famille...

Il se tourna vers Raphaël.

— Vous avez encore de la famille, ici ?

— Oui, mais au sud.

— Je les connais peut-être ?

— Cela m'étonnerait. Ce sont des gens modestes. Merci de votre hospitalité.

Raphaël fit un signe de tête à Martinez et prit ostensiblement la main d'Isabelle, afin de bien montrer à son hôte qu'il n'appréciait guère les yeux doux qu'il lui avait faits pendant toute la soirée.

— *Buenas noches*, leur dit Martinez, tout sourire.

— Bonne nuit à vous aussi, répondit Raphaël.

« Et tâchez de dormir profondément », pensa-t-il en s'éloignant.

Il n'avait pas été dupe de l'amabilité de Martinez et comptait bien, cette nuit, explorer la propriété.

— Tu n'es pas fou ?

Isabelle ôta ses sandales, qui étaient légèrement trop petites pour elle, mais supportables. Les vêtements qu'elle avait empruntés dans le placard appartenaient à la fille de Martinez. Il le lui avait dit à la fin du dîner. Celle-ci laissait toujours de quoi se changer chez son père, afin de trouver quelque chose à mettre en cas de visite impromptue. Elle ne verrait aucun inconvénient à ce que quelqu'un les porte, l'avait-il rassurée.

— Si on nous surprend en train de fouiner et que notre hôte nous jette dehors, nous sommes bons pour retourner en prison, dit-elle à Raphaël.

— Pourquoi veux-tu qu'on se fasse prendre ? Et puis, c'est toi qui as commencé à « fouiner » tout à l'heure !

— Je me suis promenée dans le jardin pour voir s'il y avait des issues ! Je n'ai pas fouillé dans les chambres, ni dans les affaires personnelles de Martinez.

— Tu as épié sa conversation sous une fenêtre.

— C'est vrai, je n'aurais pas dû. De toute manière, il n'a rien dit de passionnant. J'ai compris qu'il attendait un invité.

— Ce Martinez me déplaît.

— Personnellement, je ne le trouve pas désagréable... Plutôt sympathique, même.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Martinez faisait des efforts pour paraître aimable, cela se voyait. Mais il forçait son talent. Sans doute était-ce l'homme politique qui voulait ça ?

— Je ne comprends pas ce qu'il fait à la campagne en pleine session parlementaire, fit remarquer Raphaël. Ils sont sur le point de voter des lois qui sont très contestées, et il reste ici. C'est étrange.

La remarque la troubla. Ronaldino avait effectivement dit que la période était cruciale. C'est d'ailleurs ce qui avait amené Raphaël à penser que l'enlèvement avait été commandité par un de ses ennemis politiques, afin de le détourner ponctuellement de la vie publique.

Pour Isabelle, c'était Maggie, l'ex-femme de Ronaldino, qui tirait les ficelles. Son médecin, le Dr Ramon, avait essayé de tuer le chauffeur de Sonya Botero aux Etats-Unis, et quand Miami Confidential l'avait placé en garde à vue, il s'était suicidé. Le cousin de Maggie, José Fuentes, s'était fait pincer au moment de la remise de la rançon. L'ex-femme de DeLeon était indéniablement dans le coup. Pour Isabelle, le motif de l'enlèvement ne faisait aucun doute : c'était la jalousie.

Ou la drogue. Dans la famille de Maggie, certains membres étaient impliqués dans le trafic de drogue et, si les lois de Ronaldino passaient, elles porteraient un coup fatal à leurs affaires.

— Il a pu être appelé en urgence ici, peut-être ? suggéra-t-elle.

— Pour quelle raison ?

Raphaël s'enfonça dans son fauteuil et croisa les pieds sur le guéridon.

— Des problèmes avec ses vignes, par exemple, reprit Isabelle.

— J'en doute. Ses vignobles se trouvent dans le sud du pays. Quand la bataille politique fait rage, ce n'est pas le moment de s'éloigner de la capitale.

— Il se dit ami de Ronaldino.

— C'est ce qu'il prétend.

— Il s'est montré très charmant avec nous. Sans lui, nous serions toujours en prison. S'il était un ennemi de Ronaldino, pourquoi nous aiderait-il ?

— Nous aide-t-il vraiment ? Je me demande s'il ne nous surveille pas, plutôt. Où est le téléphone ?

Cela faisait plus d'une heure qu'ils avaient fini de dîner, et personne ne leur avait apporté l'appareil tant réclamé.

— Le personnel doit être occupé, dit Isabelle. Il n'a pas eu le temps de nous le monter.

— A moins que Martinez ne soit pas enthousiaste à l'idée que nous parlions à quelqu'un ?

L'intuition de Raphaël ne l'avait guère trompé depuis leur départ. Elle avait intérêt à l'écouter.

— Nous devrions inspecter la maison, dit-elle tout d'un coup. Nous apprendrons peut-être des choses...

Il déplaça ses longues jambes et se leva.

— Il faut commencer par trouver un téléphone. Katherine ne sait pas où nous sommes, il faut le lui dire. Je ne serais pas mécontent non plus de mettre la main sur un revolver ou deux. Être ici sans arme me déplaît. L'endroit est tellement étrange...

— Je ne pense pas qu'on ait grand-chose à craindre. C'est un homme politique, et il ne prendrait pas ce risque. Les tueurs ont un autre profil.

— Je ne demande qu'à te croire, dit-il. Tu dois savoir de quoi tu parles : c'est toi la criminologue.

Il s'approcha d'elle et lui serra la main très fort.

— Fais quand même attention et reste près de moi.

Elle n'aimait guère les ordres.

— Je suis toujours prudente. Mais je vais où il faut quand il le faut.

L'air grave, il la regarda.

— Voilà exactement le genre de discours qui me rend fou... Fou de toi.

Sur ces mots, il se pencha vers elle, la prit par la taille et la serra contre lui, mais elle le repoussa.

— Non, dit-elle.

— Quoi, non ? Ne dis pas que tu n'en as pas envie, tu mentirais ! Or, une des choses que j'aime en toi, c'est ta franchise.

Elle gesticula pour se dégager, mais il s'empara violemment de ses lèvres.

— Je vois bien tes yeux, insista-t-il. Tu brûles de désir.

La gorge sèche, elle s'écria :

— Non, non, non !

Elle détourna le regard de ses yeux fiévreux et vit le lit, derrière lui.

Non, il ne fallait pas. Ils n'étaient pas là pour ça. Ils avaient une mission à accomplir.

— Tu n'as pas le droit de me repousser comme ça, Isabelle, grommela-t-il en s'écartant d'elle. Je veux comprendre ce que tu as dans la tête.

— Rien ! gronda-t-elle.

Elle vit le visage de Raphaël s'assombrir.

— Tu ne sais pas mentir. Tu ne l'as jamais fait, tu ne vas pas commencer maintenant...

Il lui tenait les mains.

— D'accord, il y a quelque chose, dit-elle.

— Quoi, bon sang ? Parle !

— Ça n'a pas d'importance. Le fait de reconnaître qu'on a un problème, c'est déjà la moitié de la guérison.

— Tu vois ! Maintenant, répète après moi : « Raphaël, je veux que tu m'embrasses ».

Il avait la voix rauque et la serrait de plus en plus fort. Il pencha la tête et lui prit les lèvres.

— Non, dit-elle dans un souffle. Il faut y aller.

— On a le temps. Il faut d'abord que tout le monde dorme.

— Raphaël, je...

Quelle nouvelle excuse allait-elle inventer ?

Impatient, il lui reprit la bouche pour la faire taire de force.

Malgré elle, elle gémit. C'était si bon... Il avait les lèvres les plus tendres de la terre. Mais brusquement, il s'écarta d'elle et scruta son visage.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il.

— Tu veux vraiment que je te le dise ?

Elle sentit qu'elle rougissait.

— Que tu me plais. Mais je ne veux pas que nous allions plus loin. Nous n'avons pas d'avenir ensemble. Nous ne désirons pas les mêmes choses et tu le sais. Et je ne veux pas souffrir bêtement.

— Parce que tu sais ce que je désire ?

— Oui, je crois.

Elle abaissa les yeux — elle sentait sa virilité, durcie tout contre elle — pour lui faire comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Moi, je veux autre chose, insista-t-elle en rougissant de plus belle. Tu serais surpris si...

Le bruit d'une voiture qui arrivait attira leur attention.

Intrigués, ils se précipitèrent à la fenêtre, mais le temps d'arriver, le véhicule avait disparu sous les arbres.

Curieuse d'en savoir plus, elle lui prit la main et l'entraîna dehors. Si quelqu'un les apercevait, il croirait à une ballade en amoureux.

— Par ici.

Elle traversa la pelouse.

Il l'avait prise par la taille et la tenait serrée contre lui. Ils faisaient mine de ne pas se presser mais essayaient de hâter le pas.

Au détour d'un groupe de palmiers, ils virent une grosse Mercedes noire garée devant l'hacienda. Le visiteur avait déjà gravi les marches du perron et s'apprêtait à frapper. Ils ne purent qu'entrevoir sa silhouette. Il devait avoir l'âge de Martinez, il était également de type hispanique, mais nettement moins élégant.

— Tu le connais ? demanda Isabelle.

— Non. Il va falloir attendre demain matin pour savoir qui c'est.

Ils continuèrent à marcher, main dans la main, en amoureux. Ils entendirent une fenêtre qu'on fermait quelque part à l'étage. Le temps de lever les yeux, Isabelle vit une ombre qui disparaissait.

— Ça doit être une domestique.

— Attendons un peu ici, dit-il.

Elle regarda en l'air. Certaines fenêtres étaient allumées. L'idée qu'on puisse les épier d'une pièce plongée dans l'obscurité lui donna froid dans le dos.

Martinez n'était peut-être pas l'homme affable dont il se plaisait à donner l'image.

Seraient-ils relâchés le lendemain ? Trouveraient-ils Sonya à temps ?

Et Raphaël ? Réussirait-elle à le faire sortir de ses pensées sans trop souffrir ? Pourrait-elle l'oublier ?

Un coup de vent balaya l'herbe et la fit frissonner, la ramenant à la réalité.

— Tu as froid ?

Il la serra plus fort encore contre lui.

— On peut rentrer, si tu veux, ajouta-t-il.

— Non, ça va.

S'ils étaient observés, mieux valait qu'ils continuent de jouer les amoureux transis. D'ailleurs, si Martinez les faisait surveiller, il devait déjà savoir qu'ils allaient partager la même chambre.

Les étoiles brillaient dans le ciel, l'air était vif et l'hacienda suffisamment belle pour mériter un tableau. Soudain il s'arrêta et, la plaquant contre lui, lui prit les lèvres. Elle crut d'abord qu'il jouait la comédie. Pour la galerie. Mais non. Il était sincère, ému et très sentimental.

Et elle se prit à rêver qu'il ne s'arrête jamais.

6

Aux douze coups de minuit, la maisonnée ne dormait toujours pas. Raphaël et Isabelle durent attendre encore pour se lancer dans leur équipée clandestine. Ils avaient passé leurs vêtements, qui leur avaient été rapportés lavés et repassés.

— Par ici, murmura Raphaël tandis qu'ils atteignaient le bout du couloir. On va commencer par le bas.

Le fait de connaître déjà les pièces, et la lune aidant, ils pouvaient se diriger sans se cogner dans les meubles.

Soudain, il s'arrêta. Là-haut, il y avait du bruit.

— C'est quelqu'un qui ronfle, chuchota Isabelle.

Il continuèrent d'avancer dans la pénombre. Le regard de Raphaël se posa sur le tisonnier posé près de la cheminée.

Pas mal, comme arme, se dit-il.

Mais s'ils se faisaient prendre, comment pourrait-il expliquer le fait qu'il se promenait avec cet instrument ? Ils avaient prévu, si par malchance ils réveillaient quelqu'un, de raconter qu'Isabelle ayant des crampes d'estomac, ils étaient descendus dans l'espoir de trouver une domestique qui leur donnerait un médicament. Le tisonnier n'avait pas sa place dans ce mensonge.

Dans le rayon de lune qui éclairait le bureau, il vit un coupe-papier et le donna à Isabelle, qui s'empressa de le cacher sur elle. Ce n'était pas une arme de défense bien efficace, mais c'était mieux que rien.

Il fouilla dans les papiers étalés sur la table, puis dans les deux tiroirs. Ceux-ci contenaient des coupures de presse et des bilans financiers. Rien de très excitant, rien qui ait un lien avec Ronaldino DeLeon ou Sonya Botero.

Poursuivant sa fouille, il inspecta la bibliothèque, souleva quelques volumes dans des reliures de cuir posés sur les étagères. Ne trouvant rien, il continua, faillit renverser la table du téléphone en la contournant. Le récepteur sortit de sa base et il le rattrapa de justesse avant qu'il ne touche le sol. Il le porta à son oreille. La sonnerie était normale. La ligne fonctionnait. Martinez avait-il menti, ou la ligne avait-elle été rétablie depuis le dîner ?

Il composa un numéro.

— Allô, Katherine ? C'est Raphaël. Ecoute, nous sommes chez Alberto Martinez, en détention. Peux-tu voir qui est ce type ?

— Une seconde, ne quitte pas, répondit Katherine à l'autre bout du fil.

Deux minutes passèrent. Une éternité.

Pendant ce temps, Isabelle poursuivait l'inspection du bureau.

Katherine reprit enfin :

— Ça a été un allié de Ronaldino DeLeon, mais aujourd'hui c'est son pire ennemi. Si la loi de Ronaldino est votée, Martinez perd tout ce qu'il a ! Il a des liens avec des gens peu recommandables. Soyez prudents. Ici, ça bouge. On espère pouvoir vous sortir de là d'ici demain midi.

Il la remercia et raccrocha. Pendant la communication, Isabelle avait achevé l'exploration du bureau et poursuivi dans la pièce d'à côté, où elle n'avait rien vu. Dans la courette non plus. Il n'y avait que des plantes. Mais il fallait rester vigilants. Quatre fenêtres donnaient sur cette petite cour. Toutes étaient éteintes, mais cela ne voulait rien dire : l'ennemi pouvait être tapi dans le noir et guetter.

Ils se glissèrent dans la salle à manger : les placards ne recelaient aucun secret. Un couloir conduisait à trois autres pièces — une cuisine, une office et une salle d'eau. Ils les traversèrent vite. Apparemment, les seules chambres d'amis de la maison se trouvaient au premier étage, l'une occupée par eux, l'autre probablement par le conducteur de la Mercedes arrivé après le dîner.

— Où vivent les domestiques ? murmura Isabelle, refermant la porte de la cuisine, derrière elle, en prenant garde à ne pas faire de bruit.

— Sans doute dans l'une des annexes qui se trouvent derrière la maison.

C'était tant mieux pour eux. Si par mégarde, ils faisaient du bruit, le personnel n'entendrait pas.

— On monte ? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête et passa devant lui, soucieuse de ne pas faire craquer les marches. Il la suivait, prudent lui aussi. Il y avait des gens en haut : Martinez et son invité, pour commencer. Sans doute y avait-il aussi un serviteur, prêt à se rendre chez le maître des lieux si celui-ci l'appelait en pleine nuit. Et très certainement un homme de main, un colosse pour le défendre, au cas où... Raphaël était à peu près certain d'avoir vu deux hommes pendant qu'il se promenait dans le jardin avec Isabelle. Si Martinez éprouvait un tel besoin d'être protégé, la surveillance ne devait pas s'arrêter à la nuit tombée.

Au premier étage, le couloir se séparait en deux.

— Par où ? dit-elle.

Il aurait préféré qu'ils restent ensemble pour intervenir si nécessaire. Mais il la savait capable de se prendre en charge. Et à deux, ils risquaient de se gêner.

— Je prends cette aile, dit-il.

Et il attendit.

Si elle hésitait, ils iraient ensemble. Mais elle n'hésita pas et partit de son côté sans même se retourner. Il resta à la regarder, ahuri par son assurance, et partit à son tour. La chance lui souriant, la première porte qu'il ouvrit donnait sur un bureau. Pièce vaste, acajou et cuir, imprégnée d'une forte odeur de cigare. La lune éclairait les murs tapissés de photos du maître de céans avec des sommités de la politique et du showbiz.

Raphaël s'approcha du bureau et fouilla dans les papiers. Peu de chose, en fait : des lettres de remerciements, de félicitations, de la correspondance banale. Il chercha des yeux un ordinateur mais n'en vit pas. Dommage ! Il aurait été curieux de lire les e-mails que Martinez adressait à ses amis. Peut-être avait-il emporté son ordinateur avec lui dans sa chambre ?

Il y avait aussi des rapports financiers, des bilans de sociétés, des relevés de Bourse. Une chose était claire : Martinez perdait de l'argent.

Raphaël chercha un agenda, mais il n'y en avait pas. Martinez notait peut-être ses rendez-vous sur un agenda électronique.

Il quitta le studio et se faufila dans le hall. Logiquement, la chambre ne devait pas être loin du bureau. Il fallait à tout prix qu'il y entre pour découvrir les secrets de leur hôte.

La première porte qu'ouvrit Isabelle donnait sur une chambre d'amis vide, qui ressemblait trait pour trait à celle qu'elle occupait avec Raphaël. La deuxième chambre aussi était inoccupée.

Mais elle n'était pas totalement vide : quelqu'un y était passé récemment. Il y avait encore des vêtements sur le dossier d'une chaise et des couvertures en boule sur le lit, comme si l'occupant des lieux venait de se lever.

Le nouvel invité, peut-être ?

Elle regarda du côté de la salle de bains. La porte était ouverte, mais il n'y avait ni lumière ni mouvement.

Où était l'homme à la Mercedes ? Pourquoi avait-il quitté sa chambre à une heure aussi avancée de la nuit ? Et pour aller où ?

Sans faire de bruit, Isabelle entra dans la chambre et referma derrière elle.

Au pied du lit se trouvait une mallette qu'elle ouvrit. Elle était vide. Pas un vêtement de rechange, pas même un sous-vêtement. C'était étrange.

Une veste était accrochée au dossier de la chaise. Elle en fouilla les poches. Rien. Elle palpa de nouveau, et sentit quelque chose de dur : un holster vide, qui ne se trouvait pas dans la veste mais sous le pantalon soigneusement plié.

Elle ne savait peut-être pas qui était cet homme, mais elle savait maintenant qu'il était armé.

Méfiant, elle tâta le coupe-papier qu'elle avait glissé sous sa ceinture.

Piètre défense face à une rafale de balles, se dit-elle.

Mais Raphaël était encore moins armé qu'elle. Il fallait l'avertir. Elle fila vers la porte et tourna la poignée. Mais avant qu'elle ait mis le pied dans le couloir, la porte s'ouvrit et l'homme entra, son arme pointée sur elle.

— *Qué està haciendo aquí ?* Que faites-vous ici ?

— *Lo siento. Estoy perdida.* Je suis perdue. Je cherchais une domestique ou quelqu'un pour m'aider. Je suis une invitée. *Soy una huesped aquí.* J'ai mal à l'estomac, je voudrais un médicament...

Il avança, l'obligeant à reculer au milieu de la chambre.

— Tournez-vous.

Elle hésita.

Si elle se tournait, il verrait tout de suite son arme. Ce serait difficile à expliquer. Elle n'avait d'autre solution que de se battre. A la différence de

Martinez, cet homme avait tout du tueur.

Tout se passa alors très vite.

Elle prit la lame dans sa ceinture, la mit sous la gorge de l'homme, tout en levant celui de ses bras qui tenait le revolver.

Elle le toucha, mais pas au bon endroit. La crosse du revolver heurta sa tempe. Déséquilibrée, elle chancela. Profitant de cette seconde de faiblesse, il la projeta sur le lit où elle tomba sur le ventre. Fichue !

Une seconde plus tard, elle avait les poignets liés derrière le dos.

Le visage dans le dessus-de-lit, elle avait du mal à respirer. Il fallait qu'elle se sorte de là. Pouvait-elle rouler du lit et lui donner un coup de pied par en dessous ? S'il laissait échapper son arme, elle pourrait peut-être s'en saisir...

Voulant voir exactement où il se trouvait, elle remua un peu.

Il était trop près.

Il s'approcha et se pencha sur elle.

— Tâche de pas recommencer, *bruja*, ou tu vas le regretter, lui dit-il dans l'oreille.

Une bonne claque sur la tête, et il lui enfonça un chiffon dans la bouche.

Elle recommença à se débattre, donna des coups de pied qu'il esquiva facilement. Il l'attrapa alors par le bras et la força à se lever.

Son revolver pointé dans le dos, il la fit avancer vers la porte.

— Pas de bruit.

Avec un peu de chance, elle verrait Raphaël dans le couloir. Mais tout était calme et affreusement vide.

Où était-il donc ?

Il fallait qu'elle attire son attention d'une manière ou d'une autre. Elle regarda l'escalier. Aurait-elle l'aplomb de se jeter dans les marches pour faire du bruit ? Et si Martinez et ses sbires se réveillaient ? De quel côté se rangeraient-ils ? Du côté de son agresseur ? Après tout, c'était un invité.

Mais d'abord, que voulait-il, cet homme ?

Isabelle avança aussi lentement qu'elle put. Arrivée en haut des marches, elle hésita.

Bon sang ! C'était à pic !

Et si elle se jetait et se faisait très mal ?

Non, ce n'était pas franchement une bonne idée. Et elle ne s'en sentait pas le courage. Il fallait qu'elle soit au top de sa forme physique, s'ils devaient se battre quand Raphaël la rejoindrait.

Leurs pas dans l'escalier ne faisaient pas assez de bruit pour réveiller une personne profondément endormie, mais Raphaël, qui devait être aux aguets, aurait dû entendre. Où était-il ? Que faisait-il ? Avait-il été agressé avant elle par l'intrus ?

Epouvantée à cette idée, elle trébucha, mais l'homme la retint par derrière. Il lui fit traverser la cuisine, puis l'office, et la poussa dehors par la porte du fond. Le gravier de l'allée crissa sous ses chaussures. L'air froid de la nuit lui gifla le visage et elle se mit à trembler.

Où allaient-ils ?

A cet instant, elle aperçut au fond, derrière la grande maison, l'abri de jardin qu'elle avait inspecté tout à l'heure et elle comprit. Cela ne faisait aucun doute : il l'emménait là pour se débarrasser d'elle.

* * *

Etendue dans le noir, Sonya luttait avec l'énergie du désespoir. Mais ses jours, ses heures peut-être, étaient comptés. Affamée, assoiffée, épuisée, elle faiblissait d'heure en heure. Ses ravisseurs la transféraient chaque nuit d'une cachette à l'autre, et eux-mêmes avaient changé. Ils en avaient assez d'elle et de cette mission qui s'éternisait. Ils étaient moins vigilants, et la surveillaient moins attentivement. N'importe qui en aurait profité pour se sauver, mais elle n'en avait plus la force.

Elle les regarda, assis en rond, qui finissaient de dîner. A la vue de leur nourriture, son estomac qui criait famine gargouilla. Parfois, ils lui jetaient leurs restes, comme à un chien.

L'un des hommes apporta un seau d'eau et les autres y plongèrent leurs tasses pour y puiser de l'eau. Cela fait, certains y plongèrent les mains pour se débarbouiller. Le plus grand de tous, Pisco — c'était le surnom que ses complices lui avaient donné parce qu'il abusait du brandy — croisa le regard de Sonya et le soutint.

Elle détourna les yeux, mais trop tard.

Du coin de l'œil, elle le vit se lever — elle se roula en boule, en position de défense —, puis prendre le seau et s'approcher.

— *Agua ?*

Il s'arrêta à un mètre d'elle.

— *Si, señor. Por favor.*

Il leva le seau et lui jeta l'eau au visage.

Les larmes lui montèrent aux yeux et se mêlèrent à l'eau qui ruisselait sur ses joues. Du bout de la langue, elle recueillit les gouttes accrochées à ses lèvres. Près d'elle, il y avait une petite cuvette creusée à même le sol. Elle s'allongea et, indifférente au goût de boue et aux quolibets des brutes qui la regardaient faire, elle se désaltéra.

* * *

Fou de rage et d'inquiétude, Raphaël les suivit dans l'ombre sans faire de bruit. Cette ordure avait les mains sur Isabelle.

Les palmiers se balançaient dans le vent et le frôlement feutré de leurs branches couvrait le bruit de ses pas.

Il n'avait pas d'arme. C'était ennuyeux. Il avait espéré en trouver une dans le bureau de Martinez, mais il n'y en avait pas.

Qui pouvait bien être l'invité surprise de Martinez ?

Il allait bientôt le savoir... Quand il fouillerait son cadavre...

Il observa la marche d'Isabelle. Etait-elle blessée, pour avancer si lentement, ou cherchait-elle à gagner du temps ? Apparemment, il n'y avait pas de taches sombres, sur ses vêtements, qui pouvaient faire penser à du sang. Mais comment en être certain ? Ils marchaient au moins cent mètres devant lui.

Enfin, ils arrivèrent à l'abri de jardin.

Raphaël vit l'invité pousser Isabelle à l'intérieur et refermer la porte derrière eux.

Sortant alors de sa cachette, il fonça vers la cabane, s'approcha de l'unique fenêtre, à laquelle manquaient des carreaux, et regarda à l'intérieur.

L'homme interrogeait Isabelle.

— Que faites-vous au Ladéra ? dit l'homme en espagnol.

Il ne la visait plus. Sans doute se sentait-il en sécurité ?

— Je suis venue donner des conférences de presse. Et vous, qui êtes-vous ?

La voix était ferme. Si elle avait peur, cela ne se voyait pas. Elle cachait bien son jeu.

— Que faisiez-vous dans ma chambre ?

— J'étais perdue, je vous l'ai déjà dit. J'espérais trouver une domestique pour me donner un médicament. Ecoutez, tout ceci est inutile, je...

— C'est Ronaldino DeLeon qui vous a envoyée ?

— Non, c'est ma direction. Je travaille pour *Le Mariage à la Carte*. Et indirectement pour Ronaldino DeLeon puisqu'il est notre client. Je ne comprends pas à quoi rime ce remue-ménage.

Elle jouait à merveille l'étonnement et l'exaspération. Elle était très bonne.

— Et l'autre ? Qu'est-ce qu'il fait ?

L'homme perdait son calme. Malgré les qualités de comédienne d'Isabelle, il ne semblait pas décidé à avaler ses explications.

— Je ne sais pas de qui vous parlez. Ecoutez, il y a erreur. C'est un malentendu...

Une gifle en pleine figure la coupa net dans sa phrase.

Fou de rage, Raphaël ne fit qu'un bond. Arme ou pas, il attrapa le bord du toit, fit un rétablissement avec les bras et donna un coup de pied dans le montant de la fenêtre qui céda.

Avant que l'homme ait pu comprendre ce qui se passait, Raphaël l'avait attrapé par le cou. Ils roulaient maintenant à terre et se battaient. L'invité essaya de lever la main qui tenait l'arme, mais Raphaël réussit à la rabattre sur le sol.

Voulant s'interposer, Isabelle s'approcha.

— Recule ! lui cria Raphaël, inquiet qu'une balle perdue ne la touche.

Se jetant de tout son poids contre son adversaire, Raphaël réussit à maîtriser l'homme, qui lâcha son revolver. Mais à cet instant, la lame d'un couteau brilla devant ses yeux. Raphaël sentit l'acier lui brûler la joue.

Les forces décuplées par la fureur, il réussit à se relever, serrant toujours l'agresseur contre lui. Sans le lâcher, il le poussa vers un angle de l'abri et, là, lui cogna de toutes ses forces la tête contre une poutre. Le temps de lui prendre le couteau de la main, l'homme s'écroula, à moitié assommé.

Raphaël lança le couteau à Isabelle et pointa le canon de son revolver entre les deux yeux de l'homme qui revenait à lui.

— Qui êtes-vous ?

L'homme cracha, mais manqua Raphaël.

— Je ne suis pas de bonne humeur, *amigo*. Ne m'oblige pas à te reposer la question.

L'homme fulminait. Cela se voyait à ses yeux, mais il ne répondit pas.

Isabelle tenta de nouveau d'intervenir, mais Raphaël lui ordonna de s'éloigner.

— Tu vas parler, bon sang !

Cette ordure n'allait pas l'emporter en paradis. Il avait frappé Isabelle — elle avait encore la marque rouge de sa main sur le visage — et il avait sûrement l'intention de l'éliminer. Il allait le payer cher.

Raphaël serra la crosse très fort. L'homme eut l'aplomb de le narguer.

— T'auras pas le cran, dit-il en espagnol.

Ah non ? Il allait voir !

Raphaël appuya sur la détente. Mais il ne se passa rien. L'air sembla se figer dans l'abri.

— Il s'est enrayé, dit-il, étonné, à l'adresse de l'homme, blême de peur. Tu crois que ça va recommencer ?

Il rapprocha l'arme du front de l'invité, qui transpirait de terreur.

— Rodrigo...

Il s'arrêta, comme si le fait de parler lui écorchait la bouche.

— San...

Il s'arrêta de nouveau, à bout de souffle, aurait-on dit.

— Santiago, poursuivit Raphaël. Rodrigo Santiago.

Le puzzle se mettait en place.

Rodrigo Santiago, l'un des pires ennemis de Ronaldino DeLeon, que tout le monde croyait mort depuis des lustres, quand Miami Confidential avait découvert des indices laissant à penser qu'il était toujours en vie.

— Où est Sonya ?

— Je ne sais pas.

— Je ne te crois pas. Tu fais quoi, ici ? Tu nous files ? Tu hais Ronaldino ! Il a détruit ta vie. Tu ferais n'importe quoi pour te venger.

A l'évocation du nom de Ronaldino, l'homme sembla retrouver de la vigueur.

— Je lui ferai la peau. Pas besoin de lui faire peur en enlevant sa femme ! Je suis un homme, moi.

— C'est toi qui étais derrière la tentative d'assassinat au Ladéra ?

— J'étais pas derrière. C'était moi, le tueur. Je veux le descendre moi-même, ce chien. La chance n'était pas avec moi ce jour-là. Et le bon Dieu non plus. J'ai fait des choses mauvaises, mais j'ai expié. Maintenant, Dieu va me livrer mon ennemi.

— Si c'est après Ronaldino DeLeon que tu en as, pourquoi nous courir après ?

— Parce qu’il vous a chargés de me serrer. Je sais qu’il y a des gens armés qui se sont fait prendre à Capunata, dans ma ville. Je sais que vous travaillez pour DeLeon. Il a trouvé l’endroit où je suis et il vous a envoyés me tuer. C’est pour ça qu’il fallait que je vous descende.

La haine de Santiago frisant le fanatisme, Raphaël jugea inutile d’expliquer.

— Appelons la police, dit Isabelle.

Raphaël fit oui de la tête. L’arme toujours pointée sur le front de l’homme, il défit la corde qui liait les poignets d’Isabelle.

— Tu n’es pas blessée, au moins ?

Elle hocha la tête.

— Non.

Il prit ses lèvres et les embrassa tendrement.

— Retournons là-bas, dit-elle en montrant la grande maison. Et appelons la police.

Il acquiesça. Ce n’était pas le moment de se livrer à des effusions.

— Je suis impatiente d’entendre les explications que notre hôte va nous donner.

Réveillé en sursaut, Alberto Martinez écarquilla les yeux. Il connaissait Rodrigo Santiago sous le nom d'Antonio Waldez, homme d'affaires sans grande envergure qu'il avait aidé alors qu'il avait des difficultés.

Embarrassé, Rodrigo fixait le plancher en silence. Il n'avait pas dit un mot depuis que Raphaël l'avait traîné dans le salon où Martinez, éberlué, trônait dans son fauteuil de cuir.

— Vous avez appelé la police ? demanda Isabelle.

— *Si, señorita*. Elle ne va pas tarder à arriver. Je ne tolère aucune violence sous mon toit, et suis désolé que vous ayez été agressés. J'ose espérer que ce ne sera pas le souvenir que vous garderez de moi et du Ladéra...

Elle fit un signe de tête pour le rassurer et regarda Raphaël.

Rodrigo avait été formel : il n'avait rien à voir avec l'enlèvement de Sonya. Curieusement, elle était tentée de le croire. Il avait avoué la tentative d'assassinat sur Ronaldino et, maintenant qu'il était arrêté, il savait qu'il irait de toute façon en prison.

— Je suis doublement navré, reprit Martinez. Ce qui arrive est terrible pour ma réputation. Rendez-vous compte ! Rodrigo Santiago retrouvé vivant, chez moi. Quelle histoire ! Les médias vont en faire des gorges chaudes. C'est une mauvaise publicité pour moi.

Isabelle voulait bien le croire.

Elle s'apprêtait à poser des questions sur le genre d'affaires que faisait Santiago quand on frappa bruyamment à la porte.

— *Señorita, señores*. C'est Rodrigo Santiago ?

Le chef de la police fit signe à ses deux lieutenants de le menotter.

— Vos invités vont également me suivre, dit le commandant à Martinez. Aucun chef d'accusation n'étant retenu contre eux, je les relâche.

Il se tourna vers eux.

— Vous êtes libres. Je vous demande simplement de passer signer les papiers et reprendre vos affaires personnelles.

— *Gracias, señor*, dit Isabelle.

Tout bien pesé, leur passage chez Martinez avait été positif. Il serait inutile d'intenter une action en justice contre la police ladéraise pour détention abusive.

— Merci pour votre hospitalité, señor Martinez.

Elle lui adressa un sourire poli.

— *Mucha gracias, señor*, ajouta Raphaël avant de suivre les policiers.

A peine dehors, Isabelle lui prit la main.

— Bien joué, dans l'abri, dit-elle. Ta démonstration a été efficace : Rodrigo a parlé. Mais c'est bizarre, je n'ai pas vu de balle sortir du revolver.

Il la regarda, un sourire narquois aux lèvres.

— Et pour cause, dit-il, je n'ai pas tiré !

* * *

Les yeux rivés sur la route, Raphaël conduisait pied au plancher.

— Attention ! s'écria Isabelle en lui posant la main sur le bras. Tu as lu le panneau ? Je crois qu'on vient de dépasser l'embranchement pour Cedra.

Le temps d'aller au poste, de signer les documents, de récupérer leurs affaires, le jour s'était levé. Elle avait passé une nuit blanche, mais depuis que Raphaël conduisait, elle fermait les yeux de temps en temps pour se reposer. Ce n'était certes pas un sommeil profond, mais c'était tout de même réparateur.

— On devrait s'y arrêter, dit-elle.

Cedra, la ville où il avait grandi et où une grande partie de sa famille vivait, ne se trouvait qu'à quelques kilomètres. Le jour baissait déjà, et il fallait faire le plein d'essence. Il allait donc devoir s'arrêter, mais il n'avait pas prévu de le faire à Cedra.

Ils avaient perdu près de quatre heures quand ils s'étaient arrêtés pour déjeuner et qu'un voyou en avait profité pour leur voler leur roue de secours. En trouver une de rechange avait relevé du parcours du combattant.

L'automobile n'était pas une industrie aussi développée au Ladéra qu'aux Etats-Unis.

— Je pense qu'on devrait plutôt continuer jusqu'à Malani et chercher une chambre là-bas.

— Tu n'as pas envie de voir ta famille ?

— Une autre fois. On est pressés.

— Arrêt pour arrêt, pourquoi Malani plutôt que Cedra ? insista Isabelle. Elle avait raison.

Raphaël se frotta le menton.

Mais que penserait-elle de sa mère ? De ses frères et de ses sœurs ? Elle était issue d'un milieu bourgeois très aisé, alors que sa famille vivait dans une maison à peine plus digne qu'un taudis. Il avait proposé à sa mère de déménager, mais elle n'avait rien voulu entendre. Elle ne quitterait jamais la maison dans laquelle elle était née et avait grandi. C'était une femme de tradition : c'est là qu'elle avait ses souvenirs, là que sa famille puisait son bonheur.

Et bizarrement, il comprenait cet attachement. Lui-même éprouvait une grande émotion quand il revenait ici, même si ses visites étaient espacées. Il aimait tout, ici. Le grenier avec sa charpente de bois brut, la cave, la cour et sa poussière... Chaque fois qu'il se retrouvait dans cette maison, des myriades de souvenirs remontaient à la surface de sa mémoire, suscitant inmanquablement une vague de nostalgie. Mais Isabelle ? De quel œil verrait-elle tout cela ? Et que penseraient-ils d'elle ?

— Vous vous voyez souvent ? demanda-t-elle.

— On se parle au téléphone. Je viens au moins une fois par an.

Et entre-temps, il envoyait de l'argent. Il les aimait, ils lui manquaient, mais sa vie était ailleurs. Loin d'eux, il ne les exposait pas au danger. Et sa mère était fière de lui. N'empêche, quinze années d'éloignement, c'était long, et ils n'étaient plus aussi proches qu'auparavant. Ils savaient peu de chose de sa vie à Miami, de l'homme qu'il était devenu.

En fait, personne ne connaissait vraiment l'homme qu'il était devenu. *Cela fait trois ans qu'on travaille ensemble, et je te connais à peine*, lui avait dit Isabelle.

Et c'était vrai. Il avait de nombreuses relations, mais pas de vrais amis, et personne ne pouvait prétendre bien le connaître. A son arrivée en Floride, il avait rencontré beaucoup de gens, mais les liens étaient restés superficiels : c'était un choix qu'il avait fait. Il n'était pas fier de son passé

et ne souhaitait pas en faire état avec quiconque. Le temps aidant, il s'était fondu dans un moule et était devenu, sinon heureux, du moins à l'aise dans son environnement.

Et puis, il n'avait plus pensé à ça. Il avait fallu qu'Isabelle fasse allusion au fait qu'elle ne savait rien de lui pour qu'il songe de nouveau à sa vie. Une vie qui, tout bien pesé, ne lui apportait pas grand-chose.

Mais maintenant, il y avait Isabelle. Elle comptait beaucoup pour lui et il avait envie qu'elle le connaisse. Cela n'avait rien à voir avec une quelconque crise de la quarantaine. Isabelle était une fille droite, sincère, courageuse, le type de femme qui lui inspirait admiration et respect. Elle méritait mieux qu'une nuit dans ses bras, en passant. D'ailleurs, elle n'était pas une fille légère. Elle était profonde, elle réfléchissait. Il aurait pu bavarder des heures avec elle sans jamais s'ennuyer. Elle était vraie, dure au mal et ne cherchait jamais à se justifier.

Dès la seconde où il l'avait vue, elle l'avait intrigué, attiré. Qui ne l'aurait pas été ? Il n'y avait aucun péché à désirer une fille aussi jolie, et intelligente de surcroît.

L'ennui, c'est qu'après les quelques jours qu'il venait de passer avec elle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un nouveau type de relation s'était développé entre eux, et il n'avait plus envie de la quitter. Il voulait la ramener avec lui à Miami, et l'avoir toujours à ses côtés. Faire des choses ensemble, discuter, échanger. Il ne voulait surtout pas qu'elle se figure qu'il n'en voulait qu'à son corps... même s'il la désirait follement. C'était bien la première fois de sa vie qu'il avait envie de vivre avec quelqu'un.

La nuit tombait, et il alluma ses phares.

Il fallait qu'il se tienne comme un gentleman. C'était la seule façon de gagner son cœur. Mais elle ? Que pensait-elle de leur relation ? Il la trouvait prudente. Sur la réserve. Peut-être même distante. Avait-elle peur de mélanger vie privée et vie professionnelle ? Si, côté cœur, les choses tournaient mal entre eux, craignait-elle que la vie au bureau ne devienne un enfer ? Car ils seraient forcés de continuer à collaborer ou contraints de trouver un autre job.

Elle n'avait pas tort : mélanger les genres, c'était prendre un risque. Mais la vie valait-elle la peine d'être vécue, si l'on refusait de s'engager ?

Il mijote manifestement quelque chose, se dit Isabelle en le regardant. Peut-être un plan pour approcher Maggie ?

Bien qu'intriguée, elle se tut. Elle ne voulait pas avoir l'air de s'immiscer dans ses pensées.

— Tu veux bien m'accompagner ? dit-il subitement, d'une voix qui semblait tomber des nues.

Etait-ce un piège ? Pourquoi lui posait-il cette question étrange, sans préambule ?

— Tu as mis le temps, dis-moi ! s'exclama-t-elle d'un ton moqueur.

— Est-ce que tu aimes les enfants ?

Elle crut que son cœur s'arrêtait.

— Si j'aime les enfants ? Pourquoi cette question ?

Elle le fixa, éberluée.

— Parce que si on s'arrête dans ma famille, il faudra que tu partages le lit d'une des filles.

Il lui parut soudain plus détendu.

— Ne joue pas à chatouille avec elles, elles sont sans pitié.

Isabelle éclata de rire. Décidément, cet homme était imprévisible.

Après quelques minutes, il mit son clignotant et tourna à droite sur une route qui menait à Cedra.

Vingt minutes plus tard, il se gara devant une maison quelque peu délabrée, dans un quartier où elle n'aurait jamais osé s'aventurer toute seule. La demeure des Montoya n'était pas la plus sordide. C'était même la moins misérable de toute la rue. Comme les autres, elle était faite de briques de boue séchée, consolidée çà et là par des pierres. Les maisons étaient collées les unes aux autres, comme pour se soutenir mutuellement. Etroites et hautes, de trois étages en général, elles donnaient l'impression de monter vers le ciel pour y chercher la lumière. La lune brillait sur les toitures le plus souvent faites de dalles de plastique. Le quartier transpirait la pauvreté.

— Attends-toi à un interrogatoire en règle, la prévint-il. Ça fait un bail que je n'ai pas ramené de fille à la maison.

* * *

— Est-ce que je peux vous aider ? proposa Isabelle à Rosina.

Elle avait suivi la sœur de Raphaël dans la cuisine, où le réfrigérateur faisait un bruit qui laissait supposer qu'il n'allait plus tarder à rendre l'âme.

— On vient de passer des heures en voiture, ça fait du bien de bouger un peu...

Rosina, une beauté typiquement latino, adressa à Isabelle un sourire gêné. Sa culture devait lui interdire de laisser une invitée mettre la main à la pâte.

Sans attendre de réponse, Isabelle alla droit à l'évier et se lava les mains.

— Que puis-je faire ?

Mme Montoya lui passa le plat de viande qu'elle tenait à la main.

— Tenez, vous n'avez qu'à plonger ces morceaux de bœuf dans la pâte à beignet.

Isabelle prit le plat et se mit à la tâche.

— Il doit vous manquer ? dit-elle en regardant du côté de Raphaël.

La señora Montoya, petite dame aux cheveux aussi noirs que ses yeux, fit oui de la tête. Il y avait en elle une dignité qui forçait le respect.

— Mais je suis heureuse pour lui. C'est bien pour lui, ce qu'il a fait. Il a un bon travail, là-bas.

— Vous n'envisagez pas de déménager en Floride ? C'est une grande ville, Miami, et vous seriez tout près de lui.

Isabelle jeta un coup d'œil vers la salle à manger.

Raphaël discutait avec un de ses frères, Eduardo, et la discussion était animée. Des neveux et des nièces lui tournaient autour ; il avait beau les repousser, ils revenaient sans cesse à la charge.

Il avait l'air heureux et détendu, ce qui lui arrivait rarement. Le Raphaël nerveux, vraie machine de combat, avait cédé la place à un homme tendre, ravi de s'amuser avec des enfants. Et cet homme qu'elle voyait là était particulièrement attendrissant.

— Miami, c'est tellement loin... dit Rosina. Peut-être que quand les enfants seront plus grands, on ira.

— On n'est pas mal au Ladéra, déclara Mme Montoya. Il se passe peut-être des choses pas belles, ici, et il y a sans doute de mauvaises gens, mais si tous les bons s'en vont, qu'est-ce qu'il va rester ?

Elle touilla quelque chose dans une marmite.

— Nous, on reste pour que ça s'améliore.

— On aide la mission, expliqua Rosina. On prépare des plats pour les plus démunis. D'ailleurs, Raphaël envoie de l'argent et des colis.

— Ah ?

Etonnée, Isabelle lui lança de nouveau un regard.

Pudique, il ne le lui avait jamais dit. Et elle ne l'aurait jamais soupçonné.

Rosina opina.

— Des livres, aussi. Grâce à lui, on a mis en place une bibliothèque de quartier. Il dit que certaines librairies de Floride se débarrassent parfois de certains livres, et qu'on peut en acheter un plein sac pour un dollar. Il y va le samedi, récupère tout ce qu'il peut, surtout les livres en espagnol, et nous les envoie.

Isabelle fronça les sourcils.

— Le samedi ?

En effet, Raphaël s'arrangeait pour ne pas être de service le samedi, à moins d'absolue nécessité. D'ailleurs, un mois plus tôt, elle lui en avait fait la réflexion d'un ton acerbe et il n'avait pas répliqué. Mais il avait eu l'air peiné, elle s'en souvenait très bien.

— Vous n'avez pas assez de bibliothèques ?

— On en a quelques-unes, mais ceux qui s'en occupent ont peur des pauvres. Ils pensent qu'ils vont voler les livres pour les revendre. Et puis, pour être inscrit, il faut payer une cotisation. Tout le monde n'a pas assez d'argent pour ça, même si ça ne coûte pas cher. Alors, on vient dans notre bibliothèque gratuite de très loin. Même les professeurs et les médecins y viennent pour faire de la recherche ! conclut Rosina, les yeux pétillants de fierté.

Isabelle avait toujours pensé que Raphaël avait choisi de vivre à Miami parce que le Ladera n'était pas assez sûr pour lui, et que la vie à Miami était nettement plus facile. Mais elle l'avait mal jugé. S'il avait décidé de vivre en Floride, c'était sans doute parce qu'il avait estimé que, de là-bas, il pourrait aider plus efficacement ses proches.

A cette pensée, elle se sentit fondre.

Prenant soudain conscience qu'elle était en train de le couvrir du regard, ce même regard attendri et plein d'admiration que Rosina et sa mère portaient sur lui, elle replongea le nez dans les fourneaux.

* * *

Tout en jouant avec les enfants, Raphaël suivait Isabelle des yeux. Elle s'affairait dans la cuisine avec sa mère et sa sœur. C'était troublant de la

voir dans cette maison où il avait grandi et, en même temps, cela semblait naturel, comme si sa place avait toujours été ici, parmi les Montoya.

Sa famille devait éprouver cette même impression. La dernière fois qu'il avait amené une fille à la maison, sa mère et sa sœur lui avaient fait les yeux noirs.

Pauvre Carmen !

Aujourd'hui, Isabelle était là. Il l'avait présentée à tout le monde et, en moins de dix minutes, elle avait réussi l'exploit de se faire accepter. Pour ne pas dire adopter. Pour l'heure, sa mère l'avait engagée dans la cuisine et préposée à la cuisson des *empanadas*, besogne qu'elle accomplissait comme si elle avait fait cela toute sa vie.

Le dîner fut une cérémonie. Il en avait toujours été ainsi, se rappela-t-il. Chacun y allait de sa bonne histoire, n'hésitant pas à lui répéter les « bien bonnes » qu'il lui avait déjà racontées au téléphone. On éclatait de rire. L'atmosphère était bon enfant.

— Tu viens pêcher avec nous, oncle Raphaël ?

— C'est trop tard pour aller pêcher, répondit-il, comme le faisait toujours leur père.

Cela faisait partie du rituel.

— Oncle Raphaël, on est vendredi. Y a pas école, demain. C'est pas juste.

Les enfants se mirent à courir autour de la table en chantant à tue-tête pour bien montrer qu'ils n'étaient pas fatigués.

— Il fait noir, dit Eduardo, hochant la tête de droite à gauche en signe de refus.

— C'est quand il fait nuit qu'on pêche bien, objecta le petit garçon. On allume une petite bougie et le poisson est attiré.

Après dix bonnes minutes passées à ergoter, à raisonner, ils finirent par obtenir gain de cause. Aux anges, criant victoire, ils filèrent chercher leur matériel qui était remisé dans l'appentis.

— Ne vous attardez pas dehors trop tard, leur ordonna Rosina. Et n'attrapez pas froid.

Sans demander leur reste, les enfants sortirent par la véranda. Eduardo leur emboîta le pas.

A son tour, Raphaël se leva pour les suivre, jeta un coup d'œil à Isabelle pour voir si elle les accompagnait, mais elle hocha la tête de droite à gauche.

— Je reste aider à faire la vaisselle, dit-elle.

Il sortit et emprunta le chemin qui descendait vers le lac.

Mon Dieu ! Comme il était doux de retrouver sa maison, sa famille... La petite promenade jusqu'au lac lui rappelait une foule de souvenirs heureux. Rien n'avait changé, ou si peu. Il y avait juste le nombre de bateaux à l'ancre qui avait augmenté, ainsi que leur taille. Ils appartenaient aux gens fortunés qui habitaient sur la rive d'en face. Mais à part cela...

— Ça va ? dit-il à Eduardo.

Son frère hocha la tête.

— Ça va. Et toi ? Tu fais un boulot dangereux, je crois ?

Il jeta un regard sur la veste de Raphaël, côté gauche, pour lui faire comprendre qu'il avait remarqué qu'il était armé.

Eduardo était un fin observateur, à qui peu de chose échappait.

Raphaël aurait préféré ne pas introduire son arme dans la maison, mais il n'avait pas voulu la laisser dans la voiture, de peur qu'il n'y ait effraction pendant la nuit. Il l'avait déchargée, cependant, par mesure de prudence, et l'avait cachée dans le couloir pendant qu'il jouait avec les enfants.

— Quelquefois, répondit-il.

— Pourtant, assurer la sécurité lors de mariages ne devrait pas poser beaucoup de problèmes ? Tes anciens...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mes anciens potes ? Je ne les vois plus. Tout ça, c'est fini. Aujourd'hui, il y a des gens qui ont des problèmes. On les aide, c'est tout.

— Ta partenaire, la femme qui t'accompagne, tu as confiance en elle ?

La question ne le dérouta pas. Avant de quitter le Ladéra, il frayait avec des gens peu recommandables et cela avait failli lui coûter la vie, la sienne et celle d'un membre de sa famille. A l'époque, il avait ramené à la maison des gens qui n'y avaient pas leur place, et ses proches avaient failli payer le prix fort pour ces folies.

— Je lui fais autant confiance qu'à toi.

— J'ai vu comment tu la regardais. Si tu lui fais confiance et si tu l'aimes, pourquoi tu ne l'épouses pas ? demanda brusquement son frère.

La réflexion étonna Raphaël. Il n'avait pas encore envisagé cette éventualité. Pour l'instant, il en était à se demander comment faire pour établir une relation suivie avec Isabelle. Il n'en était pas à parler mariage. Tant s'en fallait !

— On travaille ensemble, répondit-il, pris de court.

Un silence un peu gêné s'installa. Puis Raphaël reprit :

— Ma question va te paraître idiote, Eduardo. Mais tant pis, je te la pose... Comment as-tu su que tu voulais épouser Juanita ?

Eduardo faillit éclater de rire.

— Dès qu'elle n'était pas là, je la cherchais partout. Ne pas la voir me faisait... comment dire... mal !

Il se frappa la poitrine.

— Ici.

Très sérieux, il se tourna vers son frère.

— On est pareils, elle et moi. C'est ma meilleure amie, c'est mon amour. J'espère que ça restera toujours comme ça entre nous.

Marié ? Raphaël repoussa cette idée. Le mariage était fait pour les gens normaux qui menaient des vies normales.

— Mon travail est trop dangereux.

Eduardo éclata de rire.

— Avec toi, elle est déjà en danger !

Son frère avait raison. Avec lui, Isabelle était déjà en danger. Comme Juanita et Eduardo, ils étaient les meilleurs amis, et elle était son amour...

Mon Dieu ! Tout cela avait un sérieux avant-goût de mariage...

Mais elle ? Qu'en pensait-elle ? Il n'était même pas sûr qu'elle veuille sortir avec lui.

— Isabelle est... commença-t-il.

Il haussa les épaules. Comment expliquer ? Il en était sûr, il serait heureux avec elle. Mais saurait-il la rendre heureuse ? Et puis, que savait-il du mariage ?

— Je pense qu'elle veut davantage que ce que je peux lui offrir.

Etonné, Eduardo haussa les sourcils.

— C'est bien la première fois que je te vois te soucier de ce qu'une femme peut vouloir ! D'habitude, tu pensais surtout à toi.

Raphaël jeta à son frère un regard noir.

— Si je comprends bien, reprit Eduardo, tu es amoureux d'elle.

— Papa ! Papa ! J'en ai un gros ! lança alors le petit garçon.

La conversation en resta là.

Les deux frères s'approchèrent de l'enfant pour l'aider. Le premier poisson de la nuit était magnifique, mais deux heures plus tard, ils n'en avaient pas pris d'autres. Les enfants perdant leur enthousiasme, ils commencèrent à se disputer.

— Allez, on rentre. Au lit tout le monde ! lança Eduardo.

— Mais... Papa ! Qu'est-ce qu'on va vendre au marché demain ?

Le samedi était jour de marché, et l'argent que leur rapportait le poisson pêché le vendredi soir revenait aux enfants. Ils étaient autorisés à le dépenser comme il leur plaisait. C'était une tradition familiale qui se perpétuait depuis toujours.

— Je vais rester, dit Raphaël. Je vais essayer d'en prendre d'autres.

Il n'avait pas envie de rentrer, de répondre à d'autres questions. Si Eduardo avait été discret, sa mère et Rosina le seraient beaucoup moins. C'était une des raisons pour lesquelles il n'était jamais revenu à la maison avec une femme depuis quinze ans.

Le groupe rassembla son matériel et rentra. Resté seul sur la rive du lac, Raphaël, pensif, continua de pêcher.

Cette visite était différente de ses visites précédentes. En quoi exactement ? Il n'aurait su le dire. Les lieux étaient empreints de nostalgie et les questions se bouscullaient dans son esprit.

Que se serait-il passé s'il était resté ici ? Serait-il mort, ou toujours en vie ? Peut-être aurait-il fondé une famille, comme Rosina et Eduardo ?

Mais d'abord, les enviait-il ?

Il se frotta le menton.

Oui, un peu...

L'eau qui s'agitait attira son attention. Une des lignes remua. Il saisit la canne.

— Tu veux de l'aide ?

La voix d'Isabelle venait de derrière lui.

— Prends l'épuisette, dit-il.

Il moulina, s'arrêta, moulina encore et attendit que le poisson se fatigue.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle tandis que le poisson affleurait à la surface.

— Une grosse daurade. Elle fait pas loin de dix kilos.

— C'est vilain, dit Isabelle, l'air dégoûté.

— Tu ne diras pas ça quand tu la mangeras. Ma mère les prépare à la poêle avec des épices. C'est savoureux. En tout cas, j'adore ça.

Elle s'approcha du panier en osier et reçut des éclaboussures en pleine figure.

— Viens, lui dit-il.

Il prit un pan de sa chemise et lui essuya les joues.

L'eau léchait le rivage et le ciel était pur. Les étoiles brillaient dans les yeux d'Isabelle, devenus noirs dans la nuit. Elle sentait bon l'orange. Il devait y en avoir dans la crème qu'elle appliquait sur son visage pour se protéger de la sécheresse du climat.

— J'aime cet endroit, dit-elle. C'est beau...

Le cœur de Raphaël se serra. Il ne pensait pas que quelqu'un pourrait voir, au-delà de la misère qui gangrenait ce pays, toute sa beauté, toute la richesse des gens qui le peuplaient. Il avait toujours cru que cette émotion lui était réservée, parce qu'il était sentimental, et surtout parce qu'il était né ici.

— Oui, c'est beau, répéta-t-il en la regardant avec tendresse.

Ils avaient été amants, mais étaient-ils amis ? Pour durer, leur relation devait s'ancrer dans l'amitié, faute de quoi il ne la garderait pas longtemps dans sa vie.

Il était perdu dans ses pensées quand elle se pencha et lui prit la bouche. Il leva la main pour protester, mais elle interpréta mal ce geste et, au contraire, s'approcha davantage de lui. Il sentit ses seins sur sa poitrine et frissonna.

Soudain, un *splash* dans le lac les fit se retourner.

— Les lignes... dit-il.

Tout à son trouble, il les avait oubliées.

Il jeta un coup d'œil à sa canne, vit que tout allait bien, et ramena les yeux sur Isabelle. Elle ne s'était pas éloignée.

Il la reprit par la taille et l'attira à lui. Elle était vraiment menue. Cela faisait un an qu'ils collaboraient, et il n'en prenait réellement conscience que maintenant. En fait, sa volonté, sa force morale, sa résistance au mal faisaient oublier qu'elle était frêle.

Il la serra contre lui et ils tombèrent à terre.

Il enfouit alors la tête dans ses cheveux, dans le creux de son cou, et recommença à l'embrasser.

Elle avait plongé les doigts dans ses cheveux, les avait emmêlés, puis ses mains avaient glissé sur ses épaules, les avaient pétries, et elle avait empoigné ses vêtements.

Il l'avait à moitié dévêtue et elle avait la poitrine nue, les mamelons raidis par le froid de la nuit. Pour les réchauffer, il les prit un à un dans sa bouche, les mordilla du bout des dents, lui arrachant un râle de plaisir.

Ils s'embrassèrent encore, tentant de lutter contre le désir qui les emportait. Ils furent bientôt nus tous deux, et il roula sur elle.

Oubliant toute pudeur, ne pensant qu'à être pénétrée, elle s'offrit à lui, tendue, cambrée pour mieux l'accueillir.

Sentant son agitation, il la posséda avec une fougue débridée, un lyrisme inégalé, balbutiant à son oreille un chapelet de « Je t'aime » fervents.

Comme les eaux du lac attirées par la lune, le plaisir enfla en elle. Il se mit à aller et venir, doucement d'abord, puis plus vite, encore plus vite, jusqu'à ce que le raz de marée les submerge.

Elle gémit, cria *non*, mais tout son corps disait *oui*.

— Isabelle...

Il l'avait appelée par son prénom.

Des nuages assiégèrent le ciel. Elle se leva la première, attrapa ses vêtements et, apparemment gênée, lui tourna le dos.

Il comprit que quelque chose n'allait pas. Sans doute regrettait-elle d'avoir fait l'amour une nouvelle fois avec lui ? Sans doute estimait-elle que c'était une erreur ?

Oui, c'était sûrement ça : elle voulait s'isoler, s'écarter de lui...

Pourquoi avaient-ils fait cela ? Pourquoi lui avait-il infligé une telle chose ? La prendre sur l'herbe que ses neveux avaient foulée, à la belle étoile, là où n'importe qui aurait pu les voir... Était-il complètement fou pour agir ainsi ? Avait-il perdu la tête ?

Il ne voulait pas la perdre. Il ne supporterait pas qu'elle le tienne à distance comme elle le faisait avant leur départ pour cette mission, quand ils étaient de simples partenaires de travail.

Il avait besoin d'elle dans sa vie.

Pour continuer à vivre. Tout simplement.

Il la désirait, il voulait tout d'elle. La force de son plaisir quand elle se laissait dévaster sans résistance. Sa tendresse. Sa présence.

— Je suis désolé. Je suis désolé, dit-il. S'il te plaît, pardonne-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris... Je n'aurais pas dû.

Il tendit la main vers elle.

— Soyons amis, tu veux bien ?

8

Soyons amis...

Ces deux mots la poignardèrent en plein cœur. Il s'était donc déjà lassé d'elle ! Elle qui espérait tant de leur relation, il lui demandait son amitié. Quelle déception !

— D'accord, soyons amis, répondit-elle.

Et elle se détourna.

Après s'être conduite comme une idiote, elle n'allait pas, en plus, lui offrir le spectacle navrant de la fille qui pleure devant un garçon.

— Je rentre, dit-elle en essayant de contrôler sa voix. On doit se lever tôt, demain.

Amis !

Le cœur en berne, elle enfila ses chaussures et, sans se retourner, s'en alla.

Après tout, puisque ce qui s'était passé entre eux comptait si peu pour lui, il fallait qu'il sache que cela ne comptait pas davantage pour elle. Elle l'aimait, certes, mais c'était son problème. A elle de se débrouiller avec ses sentiments. En y mettant de la bonne volonté, elle finirait bien par l'oublier.

Peut-être...

* * *

Les yeux rivés sur la circulation, Raphaël appuya sur l'accélérateur, mais ses pensées étaient tournées vers Isabelle. Assise à côté de lui, silencieuse, elle regardait défiler le paysage. Maisons, touristes, vendeurs à la sauvette, mendiants.

Il l'avait brutalisée. Il avait tout détruit.

Pourquoi avait-il fait ça ? Quelle mouche l'avait donc piqué ?

Isabelle Rush n'était pas une femme comme les autres. Il aurait dû éviter de se comporter avec elle comme avec n'importe quelle femme. Il s'était montré au-dessous de tout.

— J'aime bien ta famille, dit-elle soudainement, sans lui jeter un regard.

— Ah bon...

C'était mal parti ! Elle allait bientôt lui parler de la pluie et du beau temps !

— Je les ai tous trouvés très gentils.

— Tant mieux...

Il eut envie de lui prendre la main, pensa que ce n'était pas opportun, et attendit qu'elle relance la conversation. Mais elle ne dit rien. Il sombra alors de nouveau dans ses pensées.

Elle avait dormi sur le canapé convertible, avec ses nièces, pendant qu'il avait passé la nuit dans le hamac qu'Eduardo avait accroché pour lui dans la véranda. A dire vrai, il n'avait pas dormi. Elle lui manquait terriblement. Son souffle, ses rondeurs, sa chaleur. Son parfum d'agrumes. Tout ce qui était Isabelle lui manquait.

Mieux valait qu'il s'habitue à ce manque. Pendant cette mission, ils passaient quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre ensemble, mais cette intimité n'était pas appelée à durer : de retour à Miami, chacun d'eux reprendrait la vie qu'il menait avant.

— Quand devons-nous faire le prochain point avec Katherine ?

— On n'a pas fixé de rendez-vous précis. On l'appellera après avoir parlé avec Maggie.

Isabelle cessa de regarder dehors pour étudier la carte qu'elle avait sur les genoux.

— On est presque arrivés. Prends la prochaine à droite et on y sera.

Il était venu à Malani à plusieurs reprises, mais cela faisait très longtemps, et l'endroit avait changé. Il y avait de nouveaux axes, de nouveaux immeubles à la place des maisons délabrées, et beaucoup plus de circulation qu'autrefois.

— C'est là, dit-elle en repliant sa carte.

Ils ne s'étaient pas trompés une seule fois d'itinéraire. Décidément, ils formaient une bonne équipe.

Raphaël gara la voiture le long du trottoir, devant un immeuble récent. Cinq étages, de nombreuses fenêtres, le bâtiment était séparé de la rue par

une haie de verdure qui contrastait avec l'austérité de la construction.

— Impressionnant, dit-il.

La voiture à peine arrêtée, Isabelle mit pied à terre.

Des barreaux protégeaient les fenêtres. A y regarder de plus près, l'immeuble n'était pas aussi récent qu'il y paraissait, et la peinture ocre qui se détachait par lambeaux à certains endroits laissait apparaître la pierre.

Hospital de los Problemas Inocentes, disait le panneau au-dessus de la porte.

— Doux euphémisme pour asile d'aliénés, murmura Isabelle à Raphaël.

Ils avaient déjà visionné une vidéo de cette institution psychiatrique. Ethan Whitehawk, autre agent spécial de Miami Confidential, l'avait tournée lors d'une précédente visite. Se faisant passer pour un médecin de « Psy sans Frontières », il avait interrogé Maggie, mais n'avait pas appris grand-chose. Sinon qu'elle connaissait le Dr Ramon, l'homme qui avait essayé de tuer le chauffeur de la limousine de Sonya et s'était suicidé quand Raphaël et Julia, autre agent spécial de Miami Confidential, l'avaient arrêté.

Depuis ce suicide, Raphaël ne cessait de culpabiliser. Il se sentait responsable de ce drame. Pas une seconde il n'avait imaginé que le Dr Ramon, acculé, attenterait à ses jours. Non, jamais il n'aurait pensé qu'un médecin commettrait un acte pareil.

Maggie connaissait le Dr Ramon. Il la soignait avant qu'il ne décide de s'installer à Miami. Pour Isabelle, Maggie en savait davantage qu'elle ne voulait bien l'avouer. Mais elle saurait la cuisiner jusqu'à ce qu'elle craque.

— J'ai du mal à imaginer que quelqu'un ait pu organiser un rapt à Miami en étant enfermée ici, dit Raphaël. Quand on pense au nombre de personnes qui étaient impliquées, et dont il a fallu coordonner les actions ! Un endroit comme ici...

Il haussa les épaules.

— Je pense, en plus, qu'elle doit être étroitement surveillée. Je ne vois pas comment elle aurait pu faire ça.

— Parce que tu sous-estimes les femmes, Raphaël ! lança Isabelle avec une pointe de moquerie.

Il la regarda et soutint son regard.

— Toi, en tout cas, je ne t'ai jamais sous estimée.

Il perçut une émotion dans ses yeux, un éclat fugitif qu'il ne put identifier, car elle se détourna très vite et partit devant lui. Elle avait de

belles jambes, et un balancement des hanches suggestif sans être provocant. Elle était terriblement féminine.

— J'espère que Katherine ne s'est pas trompée, et que nous n'aurons pas de problème pour voir Maggie... dit-il en la rattrapant.

— Nous avons eu de la chance qu'elle soit justement avec Ronaldino quand j'ai téléphoné, répondit-elle. C'est lui-même qui a proposé d'appeler ici pour annoncer notre venue.

Ronaldino était *persona grata*, ici. C'est lui qui avait fait interner Maggie dans l'établissement, et lui qui payait tous les frais. L'hôpital le considérait comme son tuteur, malgré leur divorce. Et s'il prévenait que des amis allaient passer rendre visite à son ex-femme, l'institution n'y voyait rien à redire.

Raphaël poussa la porte et reconnut d'emblée l'endroit qu'il avait vu sur la vidéo d'Ethan. L'établissement avait une certaine tenue. Il était réservé à une clientèle fortunée. Des infirmiers allaient et venaient dans leurs uniformes verts.

— *Buenos dias*, lança le garde stationné à l'entrée.

Ils tendirent leurs passeports, signèrent le cahier des visites et entrèrent.

Un malade, la robe de chambre ouverte sur un pyjama de soie à rayures, errait dans le couloir, le regard vide.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Isabelle. Si quelqu'un de ma famille était enfermé ici, je m'arrangerais pour le faire sortir.

— Pourtant, c'est une institution pour des malades qui ont de l'argent. Que dirais-tu si tu visitais un asile où on entasse les déshérités ?

Isabelle haussa les épaules.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne comprends pas que Maggie soit ici. Son père a de l'argent. S'il est aussi riche et aussi puissant qu'on le dit, pourquoi ne la fait-il pas soigner chez elle ? Il doit avoir les moyens de lui offrir des soins à domicile, non ?

C'était clair, elle avait quelque chose en tête. Mais elle se tut.

Raphaël regarda les barreaux aux fenêtres. L'hôpital n'était peut-être pas une prison, mais il en offrait toutes les caractéristiques, à commencer par la privation de liberté.

Subitement, il éprouva de la pitié pour la pauvre Maggie. L'endroit avait beau être cossu, comparé à d'autres institutions du même genre, y être confiné à longueur d'années, avec pour seule compagnie de mauvais souvenirs, devait être un enfer.

— Qu’y a-t-il ? lui demanda Isabelle, remarquant son air contrarié.

— J’ai mauvaise conscience à venir la torturer, répondit Raphaël. Je trouve qu’elle a déjà son lot.

— Alors, laisse-moi jouer le sale flic, répondit-elle sans état d’âme apparent.

— Je t’en prie. Je te cède volontiers ma place.

Une porte s’ouvrit devant eux, cédant le passage à une femme d’âge moyen, vêtue de bleu marine. Elle avait un casque de cheveux noirs, coupés courts, et des yeux très doux.

— *Bienvenidos, señor y señorita, soy Rita Marquez.* Je suis la directrice du pavillon de la señora DeLeon. Je vous attendais.

Elle leur adressa un vague sourire et fit demi-tour.

— Si vous voulez bien me suivre...

Elle sortit une clé de sa poche et ouvrit une porte capitonnée qui donnait sur un autre couloir.

Il y avait des portes des deux côtés de la galerie, une douzaine environ et, au bout, une salle commune avec des tables et des chaises. C’était propre, joliment décoré de reproductions d’œuvres célèbres aux murs. Dans des cadres sans verres, remarqua Raphaël.

— La señora DeLeon a-t-elle beaucoup de visites ? s’enquit Raphaël. Sa famille vient-elle toujours la voir chaque week-end ?

Dans la vidéo qu’ils avaient visionnée, Maggie disait à Ethan que sa famille lui rendait régulièrement visite.

— Oui, monsieur. Sa nièce vient tous les dimanches. La jeune fille se destine aux ordres. Elle prononcera bientôt ses vœux et deviendra religieuse dans la communauté de Sainte Marguerite. Je pense qu’elle considère ses visites à la señora DeLeon comme une mission qu’elle doit remplir sur cette terre pour atteindre Dieu.

Elle frappa à une porte et ouvrit sans attendre de réponse. Au passage, Raphaël regarda la poignée et nota qu’on ne pouvait fermer à clé que de l’extérieur.

Maggie était assise dans un fauteuil de velours près de la fenêtre et les regarda à peine entrer. Elle avait des cernes violets sous les yeux que Raphaël n’avait pas remarqués sur la cassette.

— *Buenos dias, señora DeLeon,* lança Isabelle d’une voix joyeuse et ferme. Comment allez-vous ? Je suis Isabelle Rush. Mon ami Raphaël Montoya et moi-même venons vous voir de la part de Ronaldino DeLeon.

— Ah ? Il se souvient enfin de moi ?

Elle se décida à les regarder.

Elle avait les cheveux longs, remontés en chignon, les ongles faits, et elle était parfumée. Maggie DeLeon était soignée même en captivité.

Si Ronaldino payait les factures de l'institution psychiatrique, en dehors de ces dépenses, il ne lui donnait rien. C'était donc un membre de sa famille qui l'entretenait ? Qui donc ?

— Voulez-vous que je reste avec vous ? demanda la directrice.

Maggie regarda Raphaël et fronça les sourcils.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-il.

La directrice s'en alla et referma derrière elle.

Une fois seuls, il s'assirent en face de Maggie.

— *Señora DeLeon...*

Elle les interrompit tout de suite.

— Alors, vous travaillez pour Ronaldino ? Vous avez fait toute cette route pour venir me voir ?

Elle sortit un paquet de cigarettes de sa poche et en alluma une.

— Vous avez parfois des nouvelles de votre ex-mari, señora ? demanda Isabelle.

Maggie tira sur sa cigarette.

— Je le vois quelquefois à la télévision.

— Vous devez savoir, dans ce cas, que sa fiancée a été enlevée ?

Elle haussa les épaules.

— On m'a déjà interrogée là-dessus, répondit-elle. Mais je n'ai rien à dire de nouveau.

— Nous, nous avons du nouveau pour vous, señora DeLeon. Votre cousin a été tué lors d'une fusillade liée à l'enlèvement de Sonya Botero. Votre nièce vous l'avait peut-être appris ? enchaîna Isabelle.

Maggie ne dit rien mais Raphaël vit un muscle de sa mâchoire se contracter.

— C'est bizarre, tous ces gens qui finissent mal. Le Dr Ramon a préféré mettre fin à ses jours, plutôt que d'affronter la justice pour tentative de meurtre sur la personne du chauffeur de Sonya Botero. Quelle coïncidence, vous ne trouvez pas, tous ces gens que vous connaissez et qui sont liés d'une façon ou d'une autre à cette affaire de kidnapping ?

Maggie pâlit. Elle regarda Raphaël, puis détourna les yeux. Elle avait empoigné les bras de son fauteuil et les serrait aussi fort qu'elle serrait les

mâchoires.

— Ce serait regrettable qu'il arrive quelque chose à Sonya Botero, insista Isabelle, décidée à ne pas lâcher leur interlocutrice. Si elle est retrouvée saine et sauve, tout ira bien. En revanche, si nous arrivons trop tard... Les autorités américaines extraditeront toutes les personnes qui auront été impliquées de près ou de loin.

Crispée, Maggie tira sur sa cigarette. Elle refusait ostensiblement de regarder Isabelle mais fixait Raphaël. Attendait-elle de lui qu'il l'aide ?

Elle avait dû être très belle et séduire plus d'un homme. Le Dr Ramon comptait peut-être parmi ses ex-chevaliers servants ? Maggie avait été une de ses patientes et, en tant que telle, elle avait été à sa merci.

— Aidez-nous, et nous vous aiderons, reprit Raphaël. Dites-nous où retrouver Sonya avant qu'il ne soit trop tard. Les prisons américaines ne sont pas comme les hôpitaux du Ladéra. Là-bas, on n'achète pas le personnel. Vous n'obtiendrez aucune faveur des gardiens. Si vous voulez fumer, vous devrez vous montrer très gentille envers de très méchantes détenues. Enlèvement et assassinat...

Isabelle énuméra alors la liste des charges qui seraient retenues contre elle.

— On n'a pas le droit de me mettre ça sur le dos ! rétorqua Maggie, tentant de garder une voix mesurée.

— C'est déjà retenu contre vous, señora DeLeon. Vous avez une nièce qui est certainement très gentille avec vous, mais elle est également très naïve. Elle n'avait pas mesuré les risques qu'elle courait à faire passer vos messages à vos hommes de main. Maintenant, elle est au courant des peines dont elle serait passible, et elle ne tient pas à payer à votre place. Vous l'avez compris : elle serait condamnée pour complicité de crime.

C'était du bluff, mais il n'y avait rien de tel que prêcher le faux pour savoir le vrai.

Maggie abaissa sa cigarette. Elle semblait ébranlée.

— C'est mal de tuer, reprit Isabelle d'une voix posée. La police est très dure avec les assassins. Vous serez transférée et jugée à Miami où Sonya est une personnalité très en vue. Ce sera un procès très médiatisé.

Elle se leva et s'approcha de Maggie.

— Ne vous y trompez pas. Vous ne corrompez pas un juge américain.

— Taisez-vous ! cria Maggie.

Elle s'était redressée dans son fauteuil, mais se laissa retomber contre le dossier et se frotta le front. Elle donnait des signes évidents de fatigue. Elle lança alors un regard à Raphaël qu'il interpréta comme un appel au secours. Mais il ne bougea pas.

Les bras croisés, le visage fermé, il laissait faire Isabelle.

— Où est-elle ? reprit cette dernière en se penchant sur Maggie.

— Je ne sais pas...

— Dommage. Ça irait mieux pour vous si vous nous le disiez. Nous savons que vous êtes impliquée dans l'enlèvement. Aujourd'hui, la question n'est pas de savoir qui a fait le coup, mais si Sonya est toujours vivante.

Isabelle se tut pour appuyer son effet.

— Evidemment, il vaudrait mieux pour tous ceux qui ont trempé dans l'affaire qu'elle soit toujours vivante, reprit-elle. Cela va de soi.

Maggie hocha la tête et se remit à fumer.

— Nous savons que votre famille la détenait près de la base militaire. Où l'ont-ils emmenée ?

Maggie pâlit de nouveau.

— Je ne sais pas.

— Je ne vous crois pas. Et le juge ne vous croira pas non plus.

Soudainement, mue par une rage qu'Isabelle n'avait pas anticipée, Maggie attrapa le cendrier et le lui lança à la figure. Isabelle n'eut que le temps de pencher la tête sur le côté. Le cendrier passa à quelques millimètres de son crâne.

Blême, Raphaël se jeta sur Maggie et la ceintura. Elle se débattit en hurlant.

— Puisque je vous dis que je ne sais pas où est cette putain ! Vous ne comprenez donc pas que je me fiche pas mal de ce qui peut m'arriver ? Depuis que vous avez tué Ramon, pas une journée ne passe sans que j'aie envie de le suivre dans la mort.

La pâleur avait cédé la place à une rougeur inquiétante. Elle ne se débattait plus. Elle était effondrée contre la poitrine de Raphaël, et elle pleurait.

Il la cala contre le dossier de son fauteuil mais resta près d'elle.

— Qui surveillait Sonya dans la cabane, près de la base militaire ? Où est-elle, maintenant ?

Maggie se sécha les yeux.

— Je vous dis que je ne sais pas où ils l'ont emmenée. Je ne peux pas vous aider. Vous ne pouvez pas me faire dire quelque chose que je ne sais pas. Tant pis, elle n'a qu'à mourir !

— Qui ça, « ils » ? De qui s'agit-il ?

— Des hommes qui travaillent pour mon cousin. Je ne les connais pas. Je n'ai jamais su qui ils étaient. Quand... quand les gens de chez vous l'ont descendu, ses amis ont décidé de réclamer la rançon.

Elle les fixait maintenant à tour de rôle. Le regard impitoyable et plein de haine.

— J'espère qu'ils ne toucheront pas un sou, mais je souhaite qu'ils fassent bien souffrir cette *bruja* avant de la tuer ! Et Ronaldino aussi, j'espère qu'il souffrira.

Elle se leva brusquement et alla à la fenêtre. Anticipant une éventuelle crise de colère contre Isabelle, Raphaël la suivit.

— Mon bébé est mort. J'étais malade et j'ai perdu mon bébé... Ronaldino a voulu me punir, et il m'a fait enfermer. J'aurais voulu mourir. J'aurais voulu sortir d'ici. J'aurais voulu le revoir mais il ne m'a pas rendu visite une seule fois.

Hagarde, elle se mit à arpenter sa chambre.

— Certaines personnes de ma famille, celles qu'il aimait bien parce qu'elles finançaient ses campagnes électorales, ont proposé de me faire sortir d'ici. J'ai d'abord dit *oui*, et puis j'ai refusé. J'allais rester dans cet enfer où il m'avait jetée et lui en faire voir de toutes les couleurs. Personne ne soupçonnerait jamais que je puisse tirer les ficelles depuis un asile. Avec ma famille, ceux dont il avait honte et qu'il faisait semblant de ne pas connaître en public, on a mis au point un plan.

— Pourquoi avoir tant attendu ? demanda Isabelle.

Elle se rapprocha de Raphaël, le prenant par la manche.

— Je voulais le détruire comme il m'a détruite.

— Mais il ne vous pas détruite, déclara Raphaël.

— Il souffre, lui ? Il est devenu fou ?

Elle s'énervait de nouveau. Mieux valait la laisser, maintenant. Ils avaient ce qu'ils voulaient : cela suffisait pour l'instant.

Raphaël détacha les doigts de Maggie de sa manche et la ramena à son fauteuil.

— Merci, señora DeLeon. Reposez-vous, maintenant.

Sur ces mots, ils quittèrent la chambre, la laissant seule avec sa rage et ses fantômes.

— Tu crois qu'ils vont l'extrader ? demanda Raphaël à Isabelle.

Ils pressaient le pas pour sortir de l'établissement dont l'atmosphère commençait à les opprimer. Ils étaient, d'autre part, impatients d'appeler Katherine pour lui révéler les informations qu'ils venaient de recueillir.

— Ça n'en vaut pas la peine. C'est une malade mentale. Personne ne la condamnera jamais. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais personnellement, je trouve que c'est très triste.

Le visage d'Isabelle avait perdu de sa dureté.

Il la prit par les épaules et elle ne chercha pas à se dégager. Il fallait maintenant qu'ils appellent Katherine. Elle devait attendre leur coup de téléphone.

Isabelle sortit son portable de sa poche et composa un numéro.

— Salut, Katherine. C'est moi. Tu as du nouveau ?

Elle écouta et reprit.

— Sonya est entre les mains d'un cousin de Maggie, José Fuentes. Ou, plutôt, entre les mains de ses amis.

Puisque Fuentes était mort et ne pouvait donc être interrogé, cette information ne pouvait mener à rien.

— Peux-tu demander à Ronaldino s'il sait quelque chose de plus sur Fuentes ? Les rares fois où il l'a vu, était-il avec des amis dont il se rappellerait le nom ?

Elle écouta la réponse et reprit.

— D'accord. Ne t'inquiète pas. On fait attention. Sois prudente, toi aussi.

— Katherine va s'informer, dit-elle à Raphaël en raccrochant. A part ça, rien de neuf. Le père de Sonya ne va pas bien et Ronaldino est fou d'inquiétude.

Ils étaient arrivés à la voiture et s'y installèrent. Mais Raphaël ne mit pas le contact.

— Tu avais raison, pour Maggie, dit-il.

Elle le regarda, haussant les épaules.

— Notre visite n'a servi à rien. Elle ne nous a rien appris. Nous ne savons toujours pas où chercher Sonya.

Il mit le moteur en marche.

— Non, répondit-il, mais je reconnais que tu avais raison. Et je voulais que tu le saches.

Flattée, elle sourit.

— C'est gentil.

Elle s'adossa à son siège et ferma les yeux, puis se tourna vers lui.

— Tu crois qu'on va obtenir quelque chose de Ronaldino ?

— J'en doute. Sean Majors l'a déjà interrogé après la mort de Fuentes.

Il avait détesté partager son enquête avec un type de la sécurité de Botero, mais il n'avait pas eu le choix. Heureusement, ce Majors lui avait fait bonne impression, et il avait certainement posé les bonnes questions.

Katherine avait vérifié tous les dossiers de la police et découvert que Fuentes avait eu, une fois, maille à partir avec la justice. Mais apparemment, il avait agi en solo, car lui seul avait été arrêté. Malgré tous leurs efforts, les agents de Miami Confidential n'étaient jamais parvenus à lui trouver de complices.

Isabelle boucla sa ceinture de sécurité et Raphaël démarra.

— Tu as une autre idée pour retrouver les amis de Fuentes ? demanda-t-elle.

Des idées, il n'en manquait pas, mais il n'était pas certain qu'elles soient exemptes de danger. Il fallait tout de même essayer et, pour cela, s'infiltrer dans la faune ladéraise, un monde de drogue, de crime et de parrains.

— J'ai quelques liens dans le milieu, dit-il. D'anciennes accointances avec la pègre.

C'était un univers glauque dans lequel il ne souhaitait pas entraîner Isabelle. Des voyous, barons de la drogue et seigneurs du jeu, des réseaux de prostitution, de la racaille de tout acabit, qui ne lui voulaient sans doute pas de bien. Certains, prêts à régler des comptes avec lui, devaient toujours être dans le circuit. Mais y avait-il d'autres moyens pour parvenir à leurs fins ?

Ils allaient devoir agir avec prudence. La nouvelle piste pouvait les conduire à Sonya, mais elle pouvait aussi bien les mener à leur mort.

9

Isabelle vérifia deux fois son arme, s'assurant que le holster que Raphaël lui avait fourni un peu plus tôt tenait bien en place.

Assis au pied du lit, Raphaël faisait comme elle.

Après avoir quitté Maggie, ils avaient roulé plein nord et s'étaient arrêtés quelque quatre-vingts kilomètres plus loin, juste avant Cedra. Il avait besoin de se retrouver dans son ancien environnement mais, ne voulant pas faire prendre de risques à sa famille, il avait décidé de passer la nuit à l'hôtel Iguana.

Par sécurité, ils avaient partagé la même chambre, mais occupé deux lits séparés.

Soyons amis...

Il l'avait repoussée, et cela lui avait fait très mal. C'était sa faute. Elle ne devait rejeter la responsabilité sur personne d'autre. Elle savait comment il se comportait avec les femmes. Elle le savait mais, l'ayant vu vivre depuis qu'ils effectuaient ensemble cette mission, elle avait cru, naïvement, qu'il avait changé.

Espoir fou, et totalement chimérique.

Pourtant, elle aurait juré qu'il n'était plus le même. Elle avait surpris d'étranges éclats dans ses yeux, et en avait conclu que de tels regards ne pouvaient exister que chez un homme qui abritait des sentiments profonds. Evidemment, elle s'était trompée sur toute la ligne.

Elle était adulte, maintenant. Et elle devait gérer sa déception. Ce n'était pas le moment de s'attendrir sur son amour blessé. Elle avait bien plus important à faire, en l'occurrence : sauver la vie de Sonya Botero.

— Tu devrais... commença Raphaël.

A son regard, elle comprit ce qu'il voulait dire.

— Non, je ne resterai pas ici, répliqua-t-elle.

— Ce sont des durs.

Il avait l'air tendu.

— Je sais. J'ai fait un stage à la brigade des stupéfiants. Tu as oublié ?

— Ce n'est pas la question.

Il se rallongea sur le lit, l'air fatigué. Il se passa la main sur le front.

— Laisse-moi t'expliquer... Les gens avec lesquels je frayais à l'époque ne me veulent pas précisément du bien. On s'est quittés plutôt en mauvais termes. Evidemment, quand on trempe dans ce milieu-là, on ne peut pas s'en aller comme ça... On se fait des ennemis.

— J'avais compris, dit-elle. C'est pour ça que je vais te couvrir.

Elle s'attendit à ce qu'il la rabroue mais il resta très calme, se contentant d'ajouter :

— S'il nous arrive quelque chose à tous les deux, qui s'occupera de libérer Sonya ?

Elle réfléchit avant de répondre.

Même si Katherine envoyait alors une nouvelle équipe, ce serait trop tard. Soit ils retrouvaient Sonya dans les vingt-quatre heures, soit ils adressaient leurs condoléances à Ronaldino.

Il fallait tout mettre en œuvre pour que leur mission réussisse.

— Tes anciennes connaissances sont notre seule piste, dit-elle. S'il t'arrive quelque chose, s'ils refusent de t'aider, je ne pourrai rien faire pour retrouver Sonya.

— Non, mais au moins, tu seras en vie.

Il la regarda. Comme s'il ne devait plus jamais la revoir, pensa-t-elle. Il avait la mine sombre, le regard grave, les mâchoires crispées. La tension qui régnait dans la pièce était presque palpable.

Elle s'efforça de se dégager de cette ambiance accablante.

— Ce qui est important, ce n'est pas que j'aie la vie sauve. Ce qui m'importe, c'est que tes anciens amis ne te descendent pas.

— J'espère arriver à les raisonner.

— Je ne sais pas, je ne les connais pas. Mais...

Elle fronça les sourcils.

— Ils n'ont rien contre moi, reprit-elle. Ils ne me connaissent pas. Si j'essayais de leur faire un numéro de charme ? Ça marchera peut-être mieux que si c'est toi qui leur demandes une faveur ?

— C'est possible.

Il parut soudain moins préoccupé.

— Tu fais comme tu veux, dit-il, mais je te répète que personnellement, je préférerais que tu ne t'en mêles pas. J'aimerais mieux que tu m'attendes ici.

— C'est noté.

Elle passa un blouson léger sous lequel son revolver ne se voyait pas.

— J'y vais quand même. C'est décidé, je t'accompagne. Et tu ne me feras pas changer d'avis. Ce n'est donc pas la peine que tu insistes.

Il hocha la tête.

— Je m'en doutais.

Il se redressa, se dirigea vers la porte, l'ouvrit et la laissa passer devant lui.

— Que vas-tu leur dire ? demanda-t-elle.

Elle le précéda dans le couloir, le frôlant au passage.

— Ce que je vais leur dire ? Sûrement pas, en tout cas, que je suis en mission pour le Miami Confidential.

Il tira la porte derrière lui.

— Je vais rester aussi flou que possible. Je ne mentionnerai pas le nom de Sonya. S'il faut absolument que je donne des détails, je dirai que Ronaldino fait des affaires avec une société dont j'assure la sécurité, qui est basée au Ladéra, et que, comme il sait que je suis originaire du pays, il m'a demandé si je pouvais intervenir.

Ils arrivèrent à la réception. Il n'y avait personne, excepté un employé concentré sur son ordinateur.

— Bien... dit Isabelle. Par où commence-t-on ?

— Allons voir un de mes vieux amis. S'il vit toujours... Je pense qu'on pourrait commencer par rôder autour des repaires où il avait l'habitude de traîner. S'il n'est pas là, j'essaierai de voir quelqu'un d'autre. Tiens, monte dans la voiture.

Il l'aida à s'installer, claqua sa portière, fit le tour du véhicule et se glissa au volant.

— Qui est-ce, ce type ? Je veux dire, comment s'appelle-t-il ?

— Enrique Gonzales.

Il quitta le parking et s'engagea dans une rue animée. La tête penchée sur le côté, Isabelle regarda le spectacle qu'elle offrait. Les vendeurs à la sauvette sur les trottoirs, un vieux mendiant, une bande d'adolescents, des

vieilles femmes aux jupes très colorées avec des paniers sur la tête, qui arrivaient sans doute d'un marché.

— Elle ne te manque pas, ton ancienne vie ?

— Ça m'arrive...

Il tourna au coin de la rue et traversa une place sur laquelle se dressait un grand crucifix. Il y avait des bouquets de fleurs au pied, certains fanés, d'autres tout frais, qui devaient avoir été déposés le matin même. Il y avait aussi des bougies avec des stalactites de cire froide. Les maisons étaient différentes de celles qui entouraient leur hôtel. C'était moins cossu, ici. *Cette maison n'est pas à vendre*, disait un panneau sur la maison la plus coquette de la place. Isabelle avait déjà vu des panneaux identiques à celui-ci en d'autres endroits.

— C'est bizarre, dit-elle. Est-ce que ça veut dire que les autres maisons sont à vendre ?

— Non, ça veut dire qu'il y a des voyous qui vont jusqu'à vendre des maisons qui ne leur appartiennent pas à l'insu de leurs propriétaires. Les panneaux sont là pour mettre en garde les acquéreurs potentiels.

— C'est dingue ! Tu imagines : quelqu'un frappe à ta porte et te demande de t'en aller parce qu'il a acheté ta maison ! Je n'avais jamais encore entendu d'histoires pareilles...

Un groupe d'enfants traversa sans regarder, obligeant Raphaël à freiner brutalement.

Les bars succédaient aux bars. Les trottoirs étaient noirs de piétons. Des gens assis sous les porches, en grappes, regardaient la circulation d'un air méfiant.

— Sois prête à tirer, mais sois discrète.

Elle se redressa sur son siège et regarda la rue avec attention. Ils continuèrent à rouler, et traversèrent une autre place. Une église à l'architecture typiquement espagnole dominait les maisons alentour, serrées les unes contre les autres et bariolées.

— Il n'y a rien, ici, dit-il. Poursuivons.

Ils reprirent la rue principale, et roulèrent lentement en tâchant de ne pas se faire remarquer.

— Il y avait une casse pas très loin, autrefois, où ils trafiquaient les voitures volées ou accidentées. Allons voir si elle existe toujours.

Charmant ! se dit Isabelle, les yeux rivés sur la rue. Pourvu qu'ils n'aient pas à sortir de leur voiture ici...

Le quartier suivant était aussi peu engageant que celui qu'ils venaient de quitter, mais il y avait plus d'entrepôts et ils étaient encore plus délabrés. Un parking avait été transformé en parc à cabanes. Un enfant en haillons gesticulait au sommet d'un tas d'immondices. Un homme urinait contre une balustrade. C'était sale, inquiétant et surtout désolant. Un tel étalement de pauvreté ne pouvait laisser indifférent.

Pourvu qu'Enrique ne soit pas là ! se dit-elle, angoissée à l'idée de devoir descendre de voiture dans ce décor désespérant.

Elle était plongée dans ses pensées quand elle vit Raphaël ouvrir sa vitre.

— *Paco Loco !* appela-t-il.

Un des voyous tourna la tête, jeta un regard à la voiture et se sauva en courant dans le dédale des taudis.

Raphaël freina brusquement.

— Ne bouge pas. Si tu quittes la voiture, elle aura disparu à notre retour. Et je ne tiens pas à rester coincé ici sans moyen de locomotion, dit-il en tirant le frein à main.

Sur ces mots, il descendit.

Isabelle se pencha pour fermer la portière et le regarda disparaître à la recherche du dénommé Paco. Ses amis la regardaient avec curiosité, mais elle fit celle qui ne les voyait pas. Mieux valait les laisser ignorer qu'elle n'en menait pas large. Du coin de l'œil, elle vit un garçon dégringoler d'un tas de briques. Il devait avoir une vingtaine d'années. Un deuxième en fit autant. Puis un autre, et enfin un dernier.

Ils avaient tous entre vingt et trente ans, des balafres sur le visage et, visiblement, des têtes de marginaux. L'air goguenard, ils avançaient vers elle en se donnant des coups de coude dans les côtes.

Pas franchement rassurée, elle passa sur le siège du conducteur et mit le contact, prête à démarrer.

— *Que pasa, mamacita ?*

Le premier des garçons s'appuya, la hanche contre le capot.

— J'attends un ami, répondit-elle en espagnol.

— C'est qui, ton ami ?

Le plus grand des trois, les cheveux noirs retenus par un bandana, se pencha contre la vitre.

— Un ami de Paco, dit-elle.

— Ça m'étonnerait ! siffla-t-il entre ses dents mal plantées et jaunies par le tabac.

Le dernier tenta de forcer sa portière.

— Pourquoi t'as fermé ? Les potes de Paco sont nos potes. Pas vrai, les gars ? Pourquoi tu viens pas jouer avec nous ? ricana-t-il.

La sueur commença à perler dans son dos. Malgré la peur qui la tenaillait, elle ne laissa rien paraître et s'arrangea même pour que les deux côtés de son blouson, qu'elle avait entrouvert, s'écartent et qu'ils voient son arme.

— Oh là ! On joue les dures, *mamacita* ! Un flingue ! Un vrai !

Le plus grand des quatre s'esclaffa en soulevant sa chemise élimée. Coincé sous sa ceinture, il avait un semi-automatique, à côté duquel le revolver que Raphaël avait échangé la veille contre sa montre avait l'air d'un jouet.

— Raconte pas de craques ! T'es pas d'ici. T'es un flic ou quoi ?

Il la jaugea.

— Non.

— Alors, pourquoi ton pote il course Paco ?

— Il veut peut-être lui faire un cadeau, au garçon.

— Ah !

Celui qui avait la hanche contre le capot se redressa et ricana.

— Mamacita appelle Paco un garçon !

Ils éclatèrent de rire. Apparemment, la situation était comique. Elle l'était peut-être à leurs yeux, mais pas à ceux d'Isabelle. Car ils la dominaient, à la fois par le nombre et par les armes. Et elle se sentait comme une souris dans les pattes de gros chats mal intentionnés.

Bon sang ! Que faisait donc Raphaël ? Elle n'avait vraiment pas envie d'être obligée de tirer sur quelqu'un.

Mais la situation s'aggravait. Le plus jeune des trois jugea bon de sortir une arme et de viser la portière.

— Voyons un peu si ma clé ouvre la serrure ! lança-t-il.

Elle dégaina son Beretta. A cet instant, un sifflement prolongé les fit se retourner. Paco et Raphaël revenaient, bras dessus bras dessous comme de vieux copains. Souriant, Raphaël bavardait avec Paco et la conversation semblait amicale. Mais il avait les yeux sur la voiture et la main sur la crosse de son arme, prêt à tirer.

— C'est bon, les gars. C'est un vieux pote, dit Paco en espagnol.

La bande s'approcha des deux hommes et regarda Raphaël comme si c'était un martien.

Isabelle rengaina son Beretta dans son holster et se détendit. Puis elle déverrouilla les portières.

Quel jeu jouait Raphaël ? Elle n'aurait su le dire.

Allait-il se précipiter dans la voiture et s'enfuir ?

Attentive, prête à l'aider, elle ne le quittait pas des yeux. Mais il ne semblait pas avoir besoin d'assistance.

La conversation entre les deux hommes se prolongea. Les quatre garçons reprirent leur place sur le tas de briques tandis que Raphaël et Paco s'installaient à l'arrière de la voiture. Le malheureux était squelettique, le visage émacié, d'âge incertain. Entre vingt et vingt-cinq ans, sans doute, comme ses comparses d'infortune.

— Ça faisait quinze ans que tu ne l'avais pas vu et tu l'as reconnu ? demanda Isabelle.

— C'est le portrait de son père ! répliqua Raphaël.

Paco parlait en ce moment dans son portable.

— Enrique est à la station d'essence derrière l'église, dit-il.

— Tu lui as dit que je venais ?

Paco fit la moue.

— Je veux voir si tu lui fais la même impression qu'à moi. Tu sais, au premier abord, j'aurais parié que t'étais flic.

Ils se racontèrent des tas de choses, énumérèrent une liste de noms. Beaucoup étaient morts dans des bagarres de rues, ou d'overdoses. Ou ils étaient en prison.

Elle regarda Raphaël. C'était un miracle qu'il soit devenu l'homme qu'il était aujourd'hui. Il avait eu la sagesse de voir à temps où allait le mener la rue, et avait eu la volonté de s'en sortir. De choisir un autre destin.

Des millions et des millions d'êtres humains naissaient chaque jour dans des conditions de misère identiques à celles qu'il avait connues, mais lui, il s'en était tiré, il s'était construit une autre vie. Il avait sauvé sa famille et continuait de les aider tous, parents, neveux et nièces. Aucun d'eux n'aurait à vendre son âme aux seigneurs de la drogue pour survivre. Avec la brigade de répression des drogues et Miami Confidential, il avait connu des missions périlleuses, en sous-marin dans le cartel de la drogue bolivien, entre autres. Il avait risqué sa vie pour tenter d'enrayer le mal à sa source.

Elle devait l'avouer, elle éprouvait une immense admiration pour lui, et cette admiration n'était pas faite pour l'aider à s'affranchir de son amour naissant.

* * *

— Bon, qu'est-ce que tu leur veux, aux gars de Fuentes ? Qu'ils te balancent son testament ?

Assis en face de Raphaël dans l'arrière salle d'un bistrot malfamé, Enrique était visiblement sur ses gardes.

— Je me méfie, tu piges ? ajouta-t-il.

Il avait la main sur la cuisse, et c'était préoccupant. Avait-il toujours le même vieux pistolet ou s'en était-il procuré un plus récent, et qui visait mieux ?

Dans le fond, songeait Raphaël, peu importait.

Qu'Enrique soit armé n'était pas foncièrement inquiétant. Entre Isabelle, qui se tenait à deux mètres derrière, et lui, Enrique n'avait qu'à bien se tenir. Ils étaient couverts.

— Je pige, dit-il. Tu ne serais plus de ce monde si tu ne te méfiais pas.

Enrique approuva de la tête et servit une nouvelle tournée de tequila de sa main gauche. Il était toujours adroit. Pourtant, remarqua Raphaël, sa main tremblait. Il semblait avoir pris trente ans en quinze ans. Ses cheveux étaient complètement gris, et il les nouait toujours en queue-de-cheval sur la nuque. Il avait deux nouvelles balafres sur la joue et devait s'être encore cassé le nez, car celui-ci était plus cabossé qu'autrefois.

Raphaël vida son verre, même s'il n'aimait plus l'alcool, à présent. Mais refuser aurait été une grossière erreur, et n'aurait pas ressemblé au Raphaël qu'Enrique avait connu autrefois. Montrer combien il avait changé n'aurait pas joué en sa faveur. Il fallait qu'il réussisse à convaincre Enrique qu'il était toujours le même, que ses anciens acolytes pouvaient lui faire confiance.

— Fuentes avait quelque chose qui appartenait à mon employeur, dit-il. Je pense que ses amis ont ce « quelque chose », maintenant. Et j'aimerais le récupérer.

Se venger et travailler pour un employeur impitoyable, c'étaient des valeurs que les gens comme Enrique comprenaient.

— Il y aura du fric ? demanda-t-il.

Il plissa les yeux, comme s'il se mesurait à son interlocuteur.

Pendant que Raphaël s'interrogeait sur le montant qu'il fallait proposer, Enrique devait se demander combien un employeur qui pouvait s'offrir les services de Raphaël était prêt à payer.

— Oui, intervint Isabelle qui n'avait pas encore dit un mot.

— Ça dépend de la qualité de l'information, corrigea Raphaël, comme s'il lui reprochait d'avoir parlé trop vite.

Enrique servit encore une tournée, mais hésita avant de lever son verre.

— Pedro Carrera ? Tu te souviens de lui ?

— Tu parles !

A une certaine époque, Pedro et lui avaient été comme des frères.

— Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

Enrique haussa les épaules.

— Il grossit, il développe son business.

— Avec Fuentes ?

— La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il avait un associé qui s'était fait descendre quelque part aux Etats-Unis. Ça a dû être une délivrance. Je crois bien qu'il s'appelait Fuentes.

Raphaël se pencha par-dessus la table. Il tenait son homme. Evidemment, il aurait préféré que ce soit quelqu'un d'autre que Pedro Carrera.

— Tu sais où je peux le trouver, Pedro ?

— Je sais pas où il traîne ses guêtres en ce moment, mais je peux peut-être arriver à savoir où il sera ce soir. J'ai un pote qui a rendez-vous avec lui.

— Si tu peux me dire ça, tu seras un vrai copain ! déclara Raphaël.

— Il sera pas heureux, s'il sait que c'est moi qui ai vendu la mèche. Mon copain non plus. Ils font du business et...

— C'est pas pour fourrer le nez dans leurs affaires. Je suis là pour reprendre un paquet et le ramener chez moi.

— Peut-être que les affaires de mon pote, c'est ce paquet dont tu parles, justement ? répliqua-t-il, manifestement désireux d'en savoir plus long.

— Tu as des potes dans l'humanitaire, maintenant ?

Enrique haussa les sourcils et prit un air dégoûté.

— Non.

Puis il cracha par terre.

— C'est du pipeau, ces machins-là. J'ai une tante qui a été enlevée quand j'étais tout gosse. N'ont pas été fichus de la retrouver. Du pipeau, je te dis...

Raphaël opina. Cette histoire-là, il la connaissait par cœur.

— N'empêche que si Carrera sait que c'est moi qui t'ai dit où le trouver...

Enrique tapota le dessus de la table du bout des doigts.

— Tu le connais pas ! Il joue au grand monsieur, depuis que tu n'es plus là...

— Il ne saura pas comment j'ai fait pour le retrouver. Je te jure.

— Paco sait que tu m'as vu.

— Je ne lui ai pas dit pourquoi je voulais te voir. J'ai raconté que je voulais revoir un vieux pote. J'ai le droit, non ?

Enrique porta sa tequila à ses lèvres. Mais manifestement, le goût n'y était plus.

— Il va falloir que j'appelle partout pour être sûr que mon renseignement est bon. Il faudra que je demande ça comme une faveur...

L'heure de la négociation avait sonné. L'homme exprimait sa demande à demi mots.

— Combien ? demanda Raphaël.

Enrique reposa son verre et se gratta l'aile du nez.

— Dix mille pesos ladérais.

Raphaël n'acquiesça pas tout de suite. La somme était exorbitante, disproportionnée. Il aurait pu discuter et la faire tomber de moitié. C'était de l'extorsion de fonds, mais il fallait en passer par là s'il voulait avoir des chances de réussir. Et il n'avait pas de temps à perdre en marchandage.

— Tu sauras quand, de manière sûre ?

— D'ici deux heures.

— Dès que tu sais, tu m'appelles.

Il sortit une note de restaurant de sa poche et y griffonna son numéro de portable.

— Si ton tuyau est bon, tu auras tes dix mille.

L'homme hocha la tête et le regarda de ses petits yeux de renard rusé et méfiant. Si Raphaël avait accepté si facilement, devait-il se dire, c'est qu'il n'avait pas demandé assez.

— Tu me paies les dix mille maintenant et tu prends la direction de Maratina. Je t'indiquerai l'endroit exact au téléphone, dès que je saurai. Ça

ne sera pas long. Tu n'as qu'à attendre là-bas dans le secteur, pour être sûr de ne pas manquer le rendez-vous.

Maratina...

Raphaël hésita quelques secondes et finit par sortir son portefeuille. Sachant qu'il verrait Enrique et connaissant ses méthodes, il était passé à la banque le matin même.

Il compta dix mille pesos et les étala sur la table. Enrique les fit glisser directement dans le tiroir.

— Bonne chance à toi, alors, lui dit ce dernier.

Avant d'ajouter :

— Mais ne reviens pas si Carrera est à tes trousses.

— Merci de votre aide, dit Isabelle, en s'éloignant vers la porte. Et ne vous en faites pas pour Carrera. Quand on en aura terminé avec lui, on n'ennuiera plus personne.

Raphaël réprima un sourire.

Bon sang, comme elle était belle ! Et culottée !

C'était un vrai plaisir d'être avec elle, même dans ces circonstances vraiment peu idéales.

Paco les attendait dehors dans la voiture.

— Tout va bien ?

— Oui ! Je me proposais de t'offrir un verre, maintenant que tu es un adulte, mais je viens d'avoir un coup de fil et il faut que j'y aille, répondit Raphaël.

Il plongea la main dans sa poche et en sortit un billet de cent pesos qu'il lui tendit.

— Tiens, va boire un coup à ma santé avec tes copains, d'accord ?

— Longue vie, bonne santé et plein de *bambinos* ! répondit Paco.

Jetant alors un coup d'œil au billet, il fit un clin d'œil à Raphaël.

— Tu veux qu'on te dépose quelque part ? proposa celui-ci.

— C'est bon, ça va aller. J'ai un truc à faire ici. Je vais en profiter, puisque je suis là... *Adios, amigo*.

Pas dupe, Raphaël hocha la tête.

Le « truc » dont Paco avait parlé devait être une incursion dans la rue infâme où les prostituées se vendaient pour une poignée de pesos. Puisqu'il avait de l'argent en poche, maintenant...

— Amuse-toi, mais fais attention à toi ! cria-t-il à Paco qui traversait la rue.

— J’imagine que tu connais bien Enrique, pour lui laisser l’argent et t’en aller sans aucune garantie ? demanda Isabelle, alors qu’ils s’installaient dans la voiture.

— Je peux faire ça parce qu’il me connaît bien. Si Enrique ne tenait pas ses promesses, il sait qu’il aurait à faire à Raphaël.

— Tu sais, dit-elle, pensive, c’est un peu bizarre d’imaginer ce que tu étais, et de penser à l’homme que tu es devenu... La différence est tellement saisissante... Tu traînais autour de ces mesures, toi aussi, quand tu étais jeune ? Comme Paco, je veux dire ?

— J’ai traîné dans des endroits pires que ça.

— Ça a dû être difficile d’en sortir. Il a dû te falloir beaucoup de volonté.

— Oui.

Personne ne mesurerait jamais ce que cela lui avait coûté, et la détermination qu’il lui avait fallu pour s’en sortir.

Il enclencha la vitesse et prit la direction de leur hôtel. Il était temps de faire les bagages et de continuer.

— Quand je vois ces gens, enchaîna-t-elle, je me demande pourquoi ils ne vont pas ailleurs, pourquoi ils ne repartent pas à zéro... Ils n’ont rien à perdre, c’est tellement misérable ! La pauvreté, le crime... Il y a tellement d’endroits au Ladéra où ils trouveraient du travail, des logements dignes de ce nom, où ils vivraient mieux...

Il lui jeta un regard de côté.

— Ce n’est pas si mal que ça, ici. Il règne une espèce de sécurité qui, finalement, leur fait moins peur que l’inconnu. Ils en connaissent les règles. Ils ont leurs copains, leurs familles. Tu sais, si ça se trouve, il y en a qui ignorent qu’il existe autre chose ailleurs.

Elle se tourna vers la vitre et regarda dehors.

— Il y a aussi ceux qui, comme ta famille, restent parce qu’ils croient en ce quartier et veulent œuvrer pour l’améliorer, fit-elle remarquer.

Devant eux, le feu passa au rouge. Raphaël ralentit. Cela tombait bien, car il avait envie de la regarder.

Elle comprenait. Isabelle Rush, avec sa générosité et son ouverture aux autres, le connaissait mieux au bout de deux semaines que la plupart de ses relations de Miami après plusieurs années. En dehors de sa famille, c’était elle qui le connaissait le mieux. Peut-être même mieux que sa famille. Ses proches n’avaient finalement que de brefs aperçus de l’homme qu’il était

devenu depuis son arrivée en Floride, alors qu'Isabelle l'avait vu vivre au quotidien pendant quinze jours.

A présent, des liens s'étaient noués entre eux, et elle aurait beau se débattre pour les défaire, elle ne réussirait pas. Ils étaient trop solides, trop serrés. D'ailleurs, il ferait tout pour qu'elle échoue : il aimait trop être avec elle. Il adorait la finesse de son intelligence et son humour, ses lèvres gourmandes et son souffle, si léger à côté de lui la nuit.

Il la désirait, il voulait tout d'elle, aujourd'hui et à jamais. Et il voulait qu'elle soit amoureuse folle de lui, autant qu'il l'était d'elle. Il allait tout faire pour y parvenir.

* * *

Allongée sur le plancher de vieilles lattes de bois, Sonya écoutait la conversation des hommes qui bavardaient en dessous, et essayait de distinguer les bruits qui lui parvenaient de la rue. Des gens allaient et venaient, dehors. Des femmes se disputaient, des enfants jouaient en criant, des hommes se plaignaient du gouvernement et de la police. Quand on l'avait amenée ici, elle avait commencé par hurler à s'en arracher la gorge, mais personne n'avait semblé l'entendre.

L'oreille collée au plancher, elle redoubla d'attention. Peut-être discutait-on de son sort, en bas ?

Apparemment, c'était ça...

Les hommes étaient d'accord sur un point : retourner chercher la rançon aux Etats-Unis, après tout le bruit qu'avait provoqué cette affaire, c'était très risqué.

Elle les entendit maudire un certain Fuentes, et quelqu'un d'autre qui devait être médecin. Elle tendit encore l'oreille. Il s'agissait d'un certain Dr Ramon. Un nom qui ne lui disait rien.

Qui étaient ces hommes ? Et qu'avaient-ils à voir avec elle ?

Elle avait si mal à la tête qu'il lui était difficile de réfléchir.

Une odeur de fumée et de nourriture s'infiltra par les interstices entre les lattes, et elle eut un haut-le-cœur. Ils lui avaient donné à manger un peu plus tôt et, comme elle mourait de faim, elle s'était jetée sur la nourriture comme une bête vorace. A présent, ces relents de cuisine l'écœuraient.

Au-dessous, le ton monta.

Apparemment, ils n'étaient pas d'accord. Un ou deux d'entre eux avaient peur, et proposaient de la jeter dans le fleuve avant de se faire épingler. Les autres, les plus nombreux apparemment, évoquaient la possibilité de la vendre. Un type de l'Est, bourré d'argent, était prêt à payer très cher pour avoir à sa disposition une fille sur laquelle assouvir ses plaisirs les plus pervers. Evidemment, ce serait moins juteux que ce que la rançon aurait rapporté si Fuentes et le médecin n'avaient pas tout fichu en l'air, mais ils n'allaient pas faire la fine bouche...

Elle les entendit ensuite discuter de sa santé.

Etait-elle en assez bonne forme pour satisfaire l'appétit de l'homme de l'Est ? Au moins un jour ? Parce qu'autrement, s'il considérait qu'il n'en avait pas pour son argent, il leur ferait payer cher cette marchandise de mauvaise qualité. Il y aurait des représailles.

Elle ignorait évidemment qui était cet homme de l'Est, mais il était clair, à les entendre, qu'ils ne voulaient pas le contrarier.

L'un des gardes se mit à s'en prendre aux imbéciles qui l'avaient laissée dépérir, au point qu'elle ne valait quasiment plus rien, à présent.

Ils semblaient plus nerveux que d'habitude. Ils aboyaient, grognaient les uns sur les autres, comme une horde de chiens. Ils ne voulaient plus entendre parler d'elle, souhaitaient s'en débarrasser au plus vite... Encore fallait-il qu'ils se mettent d'accord sur ce qu'ils allaient faire d'elle.

Elle n'avait pas une minute à perdre.

Elle ferma les yeux. Au prochain garde qui viendrait la voir, elle jouerait la comédie et feindrait d'être à l'article de la mort. Ce qui ne serait pas très difficile, vu son état de faiblesse. Il fallait qu'ils croient qu'elle ne survivrait pas à un voyage à l'Est, et encore moins à ce que l'acheteur voulait obtenir d'elle.

La descendraient-ils avant de la jeter dans le fleuve, ou resteraient-ils à la regarder se noyer ? Et puis, peu importait... Au moins, son calvaire serait fini.

Non, il ne fallait pas qu'elle baisse les bras ! Pourtant, elle n'avait qu'une envie : se rouler en boule dans un coin et mourir. Son cerveau, logique, lui disait qu'elle ne pouvait pas s'en sortir, que les choses étaient allées trop loin. La situation était sans espoir. Irréversible.

Heureusement pour elle, elle était entêtée, et son amour pour Ronaldino et pour son père lui dictait de tenir bon. Mais il était presque insensé d'espérer.

Avant de tenter quoi que ce soit, une question se posait. Une question essentielle. Lui restait-il assez de force pour agir ?

En admettant qu'elle parvienne à s'enfuir, ils la rattraperaient et l'exécuteraient sur-le-champ. Mais cela ne valait-il pas mieux que croupir ici, ou de devenir l'esclave sexuelle d'un pervers qui risquait de la torturer à mort, par vice et par sadisme ?

Elle porta les mains à sa bouche et, l'énergie décuplée par la volonté de s'en sortir, commença à ronger la corde qui lui liait les poignets. Les torons, rugueux, lui écorchaient les gencives fragilisées par la fatigue, la sécheresse et le jeûne. Ses lèvres, déjà fendillées, se mirent à saigner. Mais comme elle avait déjà mal partout, elle sentit à peine cette douleur supplémentaire.

OceanofPDF.com

10

— Alors, où se trouve Carrera ? demanda Isabelle à Raphaël, qui raccrochait après s’être entretenu avec Enrique.

— Dans les taudis de Maratina. Il semblerait qu’il n’ait pas respecté un deal et qu’il se terre.

— Tu crois que Sonya est avec lui ?

— Ça ne me surprendrait pas. C’est un endroit idéal pour se cacher. Tout le secteur du fleuve est contrôlé par deux bandes rivales qui ont un accord tacite avec la police. Les flics n’y mettent pas les pieds, mais en contrepartie, les tireurs retranchés sur les toits évitent de leur tirer dessus.

Elle haussa les épaules.

— Ça me fait penser à la favela de Paco.

— Si on veut. Si ce n’est que Paco et ses potes sont des enfants de chœur, à côté des voyous de la cité du fleuve.

Il semblait très au courant... Elle aurait aimé qu’il lui en dise davantage, mais elle n’insista pas.

— On en est loin ?

— Encore dix minutes, dit-il.

Ils avaient roulé dans les rues de Maratina pendant une bonne demi-heure dans l’attente du coup de téléphone d’Enrique.

— On fait comment, avec ceux-là ?

— On va la jouer amicale. Assure-toi que tu as ton arme à portée de main, si tant est qu’ils nous les laissent.

La perspective d’être désarmée la mit mal à l’aise.

— Que veux-tu dire ?

Elle se tut un moment avant de reprendre.

— Sait-on exactement où est Carrera ? Je suppose qu'Enrique n'a pas donné de nom de rue ?

— Evidemment ! On va suivre le protocole et agir de façon très soft.

Le protocole ? De façon soft ? Que voulait-il dire ?

Ils tournèrent au coin de la rue et, subitement, se trouvèrent face à une véritable marée de taudis.

— C'est là ? demanda-t-elle. Ne me dis pas que tu connais des gens là-dedans ?

— Mieux que ça ! Je connais le boss en personne.

— Suffisamment pour qu'il nous aide ?

Elle reprit espoir.

— Suffisamment pour qu'il me laisse une ou deux minutes pour m'expliquer, avant que ses hommes ne commencent à tirer.

— Super !

Du regard, elle balaya le fatras de cabanes, montagnes de morceaux de carton, de feuilles d'aluminium, de portières de voitures rouillées, de vieilles planches de bois flotté, imbriqués les uns dans les autres. Ce n'était pas un simple espace squatté par des SDF et des délinquants de tout poil. C'était un vrai quartier, de la taille d'une petite ville, entouré de gratte-ciel. Une métropole de taudis.

— On ferait peut-être mieux de garer la voiture dans un endroit plus sûr ?

Raphaël pensa aussitôt au parking d'un restaurant huppé, au cœur touristique de la ville, devant lequel ils étaient passés un peu plus tôt. Là, leur véhicule ne risquerait rien.

— Qui sont les gens qui vivent ici ?

— Essentiellement des immigrés, certains de Bolivie, beaucoup du Paraguay. D'autres sont venus ici pour fuir des crises économiques graves dans leurs pays, mais ils n'ont jamais pu véritablement réussir. Pourtant, ils ne sont jamais repartis.

— Ce ne sont pas tous des délinquants, alors ?

Il hocha la tête de gauche à droite.

— Non. Ils sont surtout très pauvres, et le gouvernement se soucie peu d'eux. Il n'a ni l'argent ni la volonté de faire quelque chose pour eux. C'est comme s'ils n'existaient pas. Ils n'ont aucun pouvoir : c'est le cadre parfait pour faire des criminels. Ils partent, ils arrivent, ils font ce qu'ils veulent sans jamais être contrôlés.

Des dizaines de paires d'yeux suivaient leurs mouvements, certains simplement curieux, d'autres hostiles. Du linge déchiré séchait sur des fils, des enfants à moitié nus couraient en bandes, se pourchassant en criant.

La voiture avait à peine dépassé la première rangée de masures qu'un groupe d'adolescents les arrêta, visiblement armés et menaçants.

— Voilà la sécurité, dit Raphaël. Surtout, ne montre pas que tu as peur.

Elle inspira, soupira, et recommença. Trois des garçons se postèrent devant le pare-chocs pendant que deux autres s'approchaient des fenêtres.

— Vous êtes perdus, amigos ? Voulez une carte ?

— Je viens rendre visite à quelqu'un, répliqua Raphaël.

L'un des garçons roula des mécaniques.

— Je crois bien que ta visite va être vite faite, répondit-il.

Ses copains, ravis, ricanèrent.

— José Rey est toujours dans le coin ?

Ils se regardèrent en riant, et l'un d'eux reprit :

— T'es mal rancardé, mon pote ! S'est fait descendre il y a deux ans.

— Pas de bol ! commenta Raphaël. On était amis, quand on était plus jeunes.

— Qu'est-ce que tu lui voulais ?

— Lui proposer un truc.

Le garçon réfléchit.

— Sordado a repris le business.

— Son beau-frère ?

— Oui. Tu le connais ?

Raphaël fit oui de la tête.

— On s'est battus ensemble, quand il y a eu la guérilla au bord du fleuve.

— Arrête ton char !

Les garçons se regardèrent, à la fois incrédules et admiratifs.

La guérilla du bord du fleuve ? Isabelle songea qu'elle devrait lui demander des explications, quand ils sortiraient d'ici.

— Il est là ? demanda Raphaël.

Tout le monde se tut, chacun jugeant l'autre, puis la réponse fusa.

— Viens avec nous.

Raphaël sortit de voiture et elle en fit autant, abandonnant le véhicule à un sort incertain. La rue pavée se prolongeait par une espèce de petite venelle à peine assez large pour le passage de brouettes, moyen de transport

le plus usité ici. Un homme âgé rempaillait une chaise sous un abri de fortune, un autre forgeait un morceau de métal. Des odeurs de nourriture flottaient. Dans les maisons aux fenêtres sans rideaux, elle pouvait voir de vieilles femmes qui s'affairaient à leurs fourneaux, des enfants piaillant dans leurs jupes.

— C'est misérable, dit-elle.

Leur venelle bifurquait par endroits. Des habitations construites çà et là mitaient l'espace. Très vite, elle ne put plus voir leur voiture et se demanda si elle serait capable, le cas échéant, de retrouver sa route.

Raphaël lui prit la main. Elle trouva ce geste rassurant. Elle en avait besoin, en cet instant.

Ils marchèrent ainsi, main dans la main, pendant un bon quart d'heure, avant d'arriver à destination. C'était curieux : on aurait dit que l'abri de jardin d'une résidence secondaire avait été récemment transféré ici. Il n'avait pas encore le côté délabré des constructions avoisinantes, et ses carreaux étaient intacts. Trois hommes étaient assis à l'entrée, deux par terre, un sur un tabouret. Dès qu'ils aperçurent les visiteurs, ils fourbirent leurs armes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda celui du tabouret, en crachant aux pieds de Raphaël.

— C'est des amis de Sordado, répondit un des adolescents.

L'homme détailla Isabelle des pieds à la tête.

— L'a pas de nom ?

— Raphaël Montoya.

L'homme se tut, le temps de réfléchir.

— Sordado dit que Montoya est mort.

Isabelle regarda plus attentivement. L'homme du tabouret avait un écouteur dans l'oreille, à moitié caché par ses cheveux longs et gras. Caché quelque part dans le coin, Sordado devait être à l'écoute.

Elle jeta un coup d'œil alentour et ne vit rien de particulier. Pendant ce temps, Raphaël avait relevé ses manches. C'était le signal.

Elle se carra sur ses jambes pour assurer son équilibre et attendit la bagarre. Mais au lieu de frapper l'homme qui se tenait devant lui, Raphaël donna un coup de poing dans la porte de la cahute.

Que faisait-il donc ?

— Attention, caméra, chuchota-t-il.

Elle entendit et leva les yeux.

Astucieusement attaché au chambranle de la porte, l'objectif était camouflé par un tissu sale accroché à un clou.

— Regarde dans ton œil, là-haut, *mi amigo* ! lança Raphaël en tendant sa balafre à l'objectif.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Jetez vos flingues, vous entrerez après. Mais juste vous deux.

Le garde lança un regard aux adolescents qui reculèrent, l'air dépité.

Raphaël tendit son arme, et Isabelle l'imita. Le garde les fouilla avec la minutie d'un vrai professionnel. Alors seulement, il leur ouvrit la porte.

Il n'y avait pas de jour dans l'abri, mais une maigre ampoule qui pendait du plafond. Deux sofas piteux étaient appuyés au mur. Le garde donna un coup de pied dans l'un d'eux, monté sur roulettes, qui roula jusqu'au milieu du réduit, révélant l'entrée d'un escalier qui descendait apparemment dans une cave.

— Par ici, leur dit-il en les précédant.

Raphaël descendit le premier, suivi de près par Isabelle qui entendit le sofa revenir à sa place.

— C'est quoi, ici ? demanda-t-elle.

Il faisait noir, et elle tendit le bras pour toucher Raphaël.

— Ça a dû être une cave. Tiens, voilà la porte.

La poignée grinça.

— Et voilà, dit le guide.

La pièce, divisée en plusieurs cubicules, était éclairée par des ampoules qui pendaient du plafond. Une bonne odeur de café flottait dans l'air. Une douzaine d'hommes, assis à table, s'affairaient autour de paquets au contenu douteux. Ils devaient être armés.

Prudente, Isabelle évita leurs regards.

Raphaël alla droit vers un homme, la quarantaine environ, plutôt beau garçon, assis à un bureau, qui était plongé dans des documents, avec une batterie de tampons et une grosse lampe devant lui, et une photocopieuse qui ronronnait dans son dos.

L'homme arrêta son travail et leva les yeux. Il fixa Raphaël un long moment.

— Montoya ! J'avais entendu dire que...

— Désolé pour José, dit Raphaël. C'était un gars bien. Mais je suis content de voir que tu as l'air en forme.

— J'ai entendu dire qu'on t'avait tiré dessus.

L'homme le regarda avec attention.

— Plusieurs fois. Mais chaque fois, on me rate.

— J'ai entendu d'autres histoires encore.

La voix de Sordado se fit plus froide. La tension devint palpable.

— Je suis venu te parler d'une affaire.

— J'suis pas intéressé.

Sordado fit un geste de la main pour montrer qu'il était inutile d'insister.

— Et pour demander un service à un vieil ami.

De nouveau, le silence plana, lourd, oppressant.

— C'est qui, la fille ? demanda Sordado en observant Isabelle.

Il laissa son regard errer sur elle plus longtemps que nécessaire.

— C'est mon garde du corps, répondit Raphaël en prenant un air contrit.

L'homme fit une mimique qui en disait long.

— C'est ça ! J'sais pas comment tu te débrouilles avec les gonzesses, mais t'as toujours les plus belles du coin... Tu te rappelles Carmen ?

Il hocha la tête.

— Bref...

Il montra une chaise de l'autre côté de la table et fit signe à Raphaël de s'asseoir.

— Dis-moi plutôt pourquoi tu reviens, après tout ce temps, que je voie si je peux quelque chose pour toi.

Raphaël prit sa respiration et expliqua ce qu'il cherchait.

* * *

— C'est impossible, déclara Sordado à la fin de l'exposé.

— Pourtant, tu as du monde. Il doit bien se trouver quelqu'un parmi tes hommes qui sait où se trouvent Carrera et ses sbires.

Sordado hocha la tête.

— Je sais où ils sont, c'est bien ça le problème.

— On y va, on sort la fille. Ça ne demandera pas beaucoup de temps. Tu nous aides, tu touches l'argent.

Raphaël avait promis de lui donner un million de dollars de la somme allouée par Ronaldino et Botero pour leurs frais.

— C'est pas l'argent qui m'importe, répondit l'homme. Mais je le prendrai. Ce que j'aime pas, c'est que Pedro et ses hommes soient dans le

manège. C'est le territoire de Ricky Mentina, là-bas.

Au nom de Mentina, Raphaël se raidit.

— Pedro n'acceptera jamais de travailler pour Ricky.

Quel jeu jouait Sordado ?

— Pas pour lui, mais sous sa protection. Les temps changent.

L'homme haussa les épaules.

Ricky Mentina ! Raphaël jura. Ricky était l'homme qui avait voulu le tuer au baptême de sa nièce. S'ils se voyaient, Ricky commencerait par tirer, et poserait les questions ensuite.

— Si Ricky apprend que je suis de retour, il va me faire la peau.

C'était clair, Sordado n'était pas très chaud pour s'impliquer. Sans doute à cause de Ricky.

— Je suis prêt à parier qu'il sait déjà qu'il y a un paquet d'un million à la clé. Pour arriver jusqu'ici, t'as bien été forcé de parler.

— Je ne savais pas qu'il était ici.

— Ça fait sept ou huit ans, maintenant. C'est un boss, tu sais. Un caïd !

Un boss ! Comme s'il avait besoin de ça ! Ricky, investi de pouvoir...

— Plus que toi ?

Sordado sourit.

— Il aimerait bien.

La façon dont il sourit redonna espoir à Raphaël.

— Pourquoi ne pas l'arrêter maintenant, avant qu'il devienne le super boss ? demanda-t-il.

— Tu sais ce que c'est, les bagarres entre gangs pour le business ? On a la paix, maintenant. Le quartier du fleuve a trouvé une espèce d'équilibre, et personne n'a intérêt à ce que ça change.

Raphaël comprenait. Il se pencha en avant vers Sordado. Si ce dernier ne voulait pas l'aider, il serait bon d'obtenir au moins son accord tacite. Ils n'auraient pas à s'inquiéter, ainsi, d'avoir ses hommes dans les jambes.

— S'il arrive quelque chose à Ricky pendant que je fais mon boulot, tu ne m'en feras pas reproche ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas dit que je n'allais pas t'aider, répondit Sordado.

Peut-être qu'au fond, l'idée de mettre des bâtons dans les roues à Ricky ne lui déplaisait pas.

— Ça ne devrait pas être difficile de trouver l'endroit exact où la fille est détenue, fit remarquer pensivement Sordado. On ne garde pas facilement un secret, dans le quartier du fleuve.

Ils approchaient. Ils brûlaient, même. Raphaël jeta un regard à Isabelle et vit à son sourire qu'elle reprenait espoir. Comme lui.

— Ça me rendrait grand service, dit-il à Sordado.

— Je peux même t'aider, pour Ricky. Faire diversion, si tu vois ce que je veux dire. Je peux lui demander par exemple de venir discuter affaires avec moi. Et comme il se méfierait, il viendrait avec ses hommes.

— Merci.

— Où est-ce que tu habites ? demanda Sordado.

Raphaël lui donna le nom de son hôtel.

— Quand pensez-vous qu'on va pouvoir y aller ? s'enquit Isabelle.

Sordado la regarda avec un intérêt non dissimulé.

— Ce soir. Mais à une condition. Je veux l'argent, ça c'est acquis... Mais je veux encore autre chose. Quand tu partiras, ce soir, je te demande de ne plus jamais revenir.

— Tu as ma parole.

— C'est bon. Maintenant, excuse-moi, il faut que je vous jette dehors.

Il mit alors son casque et appela dans son micro.

— Mes visiteurs ont fini. Vous pouvez les raccompagner. Faites du bruit : il faut que tout le monde sache qu'ils n'étaient pas les bienvenus ici.

Une minute plus tard, les larbins de Sordado les faisaient remonter et les jetaient à la porte. Pour faire bonne mesure, ils prirent soin de les escorter dans la rue et de les injurier haut et fort, au vu et au su de ceux qui traînaient et observaient la scène en ricanant.

* * *

L'homme qui vint les chercher ce soir-là ne se présenta pas. Il les fit monter dans une camionnette noire et les emmena dans le quartier du fleuve.

Voyant des mines patibulaires les encercler, Isabelle empoigna son Beretta.

— Vous saurez retrouver votre chemin ? leur demanda le guide en coupant son moteur.

— Oui, répondit Raphaël.

— Les gens que vous cherchez sont là-bas. Avancez tout droit, et quand vous verrez une cabane sans lumière avec un toit en tôle, vous serez arrivés. La fille est en haut.

Il les planta là et disparut dans la nuit.

— Tu es prête ? s'enquit Raphaël d'une voix très assurée.

Elle inspira à fond et refoula le sentiment de peur qui commençait à l'étreindre.

— Il faut la ramener, répondit-elle en insistant sur chaque mot, comme pour se convaincre elle-même.

Quelque trois cents mètres plus loin, il y avait une maison qui correspondait à la description faite par l'homme de Sordado. Chacun empruntant un côté de l'allée qui menait au taudis, ils avancèrent en silence.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança une voix dans la nuit.

— C'est Ricky qui vous envoie un message, répliqua Raphaël en continuant d'avancer.

— Ne bougez plus, ordonna la voix.

Raphaël distingua une forme dans l'ombre. Un homme venait vers eux. Le canon de son arme étincelait dans l'éclat de la lune.

— Je vous connais pas.

— Je viens de la montagne.

Raphaël tendit à l'homme une feuille de papier pliée en deux qu'Isabelle reconnut. C'était un dépliant publicitaire qu'il avait pris à l'hôtel avant de partir.

— C'est pour Pedro. Vous pouvez le lui donner vous-même, si vous préférez.

Isabelle osait à peine respirer. L'homme ne s'était pas encore aperçu de sa présence, et cela valait mieux. Elle s'était postée dans l'ombre et surveillait porte, fenêtres et allées, prête à couvrir Raphaël si cela s'avérait nécessaire.

Comme le garde avançait pour prendre la feuille, Raphaël bondit sur lui et lui arracha son fusil puis, de son bras libre, lui serra le cou jusqu'à ce qu'il s'effondre. Il le traîna alors dans un coin et l'allongea par terre.

— Tiens, prends ça, chuchota-t-il à Isabelle en lui tendant le fusil.

Puis, très fort, de façon à être entendu :

— *Gracias*. On revient tout de suite.

Et il entra.

Le fusil sur l'épaule, elle le suivit à l'intérieur. Deux hommes regardaient la télévision.

— Qu'est-ce que c'est ? dit l'un d'eux en se tournant vers eux.

— J'apporte un message, répondit Raphaël, le doigt sur la détente.

Il y avait une échelle, dans un angle de la pièce, qui donnait accès à ce qui devait être un grenier. Combien pouvaient-ils être, là-haut ? se demanda Isabelle en reculant vers l'échelle, sans quitter les hommes des yeux.

Soudain, un coup de feu claqua. C'était Raphaël qui venait de tirer dans le sol.

Vite ! se dit-elle. Il ne fallait pas laisser aux hommes qui étaient en haut le temps de blesser Sonya.

Devinant qu'elle était prête à agir, Raphaël se cacha derrière des caisses et tira une salve de coups de feu.

Isabelle gravit l'échelle quatre à quatre et, arrivée en haut, roula sur le plancher pour éviter les balles qu'un garde tirait sur elle. Il y eut un échange de coups de feu, et elle vit qu'elle avait touché l'homme à l'épaule.

Elle se relevait quand le bras d'un homme dont elle n'avait pas soupçonné la présence, dans son dos, la saisit et se referma sur son cou. Le dos plaqué contre sa poitrine, elle lâcha son Beretta.

— Isabelle ? appela Raphaël, inquiet de ne plus entendre de bruit en haut. Isabelle ?

Après un coup d'œil pour s'assurer que les deux corps étendus à terre ne bougeaient pas, il grimpa l'échelle à son tour. A peine avait-il passé la tête pour voir de quoi il retournait en haut qu'une balle lui frôla les cheveux.

— Pedro, mon frère ! Pedro Carrera ! cria-t-il, persuadé que son ancien ami était là. C'est Raphaël, je veux te parler... Raphaël Montoya, tu te rappelles ? On était comme des frères, toi et moi.

En guise de réponse, plusieurs balles fusèrent, puis une voix s'éleva qu'il reconnut aussitôt. C'était Pedro.

— Arrêtez, les gars. Laissez-le venir. Si c'est vraiment lui, je veux le voir en face avant de le descendre.

Raphaël avança lentement. Il tenait son pistolet par le canon, loin du corps, pour montrer ses intentions pacifiques. Quand il aperçut Isabelle, il se figea. Pedro la tenait, l'arme pointée sur sa tempe. Raphaël le vit passer de l'étonnement à la haine.

— T'y tiens, à ta poule, hein ?

Raphaël opina.

Il y avait deux autres hommes dans la pièce, également armés jusqu'aux dents. En revanche, pas de Sonya en vue.

— Génial, dit Pedro. Ça sera encore plus marrant.

— Ecoute, dit Raphaël, je ne suis pas venu pour vous causer des problèmes. Au contraire, je viens pour arranger les choses. Sonya Botero ?

— Elle est morte.

A cet instant, un petit couinement sortit de dessous le lit, mais Raphaël fit semblant de ne pas entendre et continua à regarder Pedro. Il avait des piqûres de seringue dans le creux des coudes et aux poignets, regardait partout, de ses yeux excessivement brillants, et agitait nerveusement son arme dans sa main.

— T’aurais pas dû partir, dit-il.

— Tu n’avais qu’à venir avec moi, répondit Raphaël.

A l’époque, il lui avait proposé de le suivre, mais Pedro avait refusé.

— Tu nous as tous trahis, lui cracha son ex-ami au visage. Les choses ont empiré, après. T’imagines pas comment ça s’est passé...

Il voulait bien le croire. Il avait été le plus fort des deux. A plusieurs reprises, il était accouru au secours de Pedro, mais il avait échoué. N’empêche, cela avait dû être dur pour lui de se retrouver livré à lui-même.

— Je suis désolé, dit Raphaël, mais je n’ai pas eu le choix.

Pedro cracha de nouveau en jurant, pressa davantage le canon de son arme sur la tempe d’Isabelle, décomposée de peur.

— Rappelle-toi ! lança-t-il. Tu disais que ça ne valait pas le coup de s’en aller. Qu’il n’y avait rien d’autre en dehors d’ici. Tu ne voulais pas me croire.

Lentement, Raphaël se pencha et déposa son pistolet à terre. S’il y avait une chance pour qu’ils sortent vivants d’ici — les deux femmes et lui —, ce ne serait pas par le biais des armes.

— Il y a autre chose ailleurs, Pedro. Plein de choses. Fais comme moi, va-t’en d’ici. Pars. Je t’aiderai. Et ce sera comme autrefois. Nous deux ensemble. Je ferai tout pour que ça marche.

Il nota une certaine hésitation dans les yeux de Pedro mais, très vite, vit son expression se durcir.

— Je ne suis pas comme toi, lui dit ce dernier, avec une pointe de regret dans la voix. Pour moi, il n’y a pas de porte de sortie. Je suis condamné à vivre ici.

— Il n’est jamais trop tard, répliqua Raphaël en s’approchant de lui.

Pedro fit la moue et Raphaël le revit comme il était autrefois. Quand ils étaient tous deux plus jeunes.

— T’as toujours été optimiste, toi ! lui lança Pedro comme un reproche.

Soudain nostalgique, Raphaël regarda son ancien ami en souriant, et nota qu'il avait un peu desserré la main sur la crosse de son arme. Mais au même moment, des coups de feu retentirent dehors.

— Ricky ! dit Pedro tourné vers la fenêtre.

Apparemment, la nouvelle de la bagarre qui avait eu lieu sur son territoire avait couru très vite, plus vite qu'ils ne l'avaient pensé.

Raphaël plongea pour prendre son pistolet. Comme sa main se refermait sur son arme, une balle traversa la fenêtre. Pedro lâcha Isabelle en jurant et plaqua la main sur sa poitrine d'où jaillissait déjà un flot de sang. Un des hommes de Ricky venait de le blesser par erreur.

Raphaël attrapa Isabelle et la projeta au sol. Il ne restait plus que lui et son ex-ami qui se visaient mutuellement. Pedro semblait respirer avec difficulté. Sa chemise était rouge de sang.

— Mon frère... dit Raphaël en avançant. Viens avec moi.

Pedro secoua la tête.

— Foutez-le camp, dit-il en regardant par la fenêtre. Foutez le camp. Je dirai aux hommes de Ricky de ne pas vous toucher.

Raphaël hésita une seconde, regardant Isabelle qui aidait Sonya à s'extirper de dessous le lit et lui ôtait son bâillon de la bouche.

S'il n'avait pas su qui elle était, il ne l'aurait jamais reconnue. Dans ses vêtements de misère, elle avait l'air d'une pauvre.

Qu'était devenue la jeune femme orgueilleuse qu'il avait connue quand elle fréquentait les cocktails de la haute société ?

Amaigrie, le regard vide et hagard, la malheureuse n'était plus que l'ombre d'elle-même. Devant ce spectacle, la sympathie que Raphaël recommençait à éprouver pour Pedro se dissipa. Qu'avaient pu faire ces salauds pour la réduire à un tel état ?

Mais le temps pressait. Il songerait plus tard à condamner Pedro pour les choix qu'il avait faits, pour ce qu'il était devenu. Ils n'avaient que quelques secondes pour sortir de ce guêpier, s'ils voulaient avoir une chance de rester tous trois en vie.

Il se pencha et chargea Sonya sur son épaule, puis dévala l'échelle.

* * *

Le fusil bien en main, Isabelle faisait feu sur tout ce qui bougeait. Mais c'était trop tard. La sortie était bloquée.

Raphaël fit demi-tour, remonta en courant vers la mesure, tirant au hasard derrière lui pour protéger sa fuite. Isabelle tirait elle aussi pour le couvrir. Quand ils furent de nouveau à l'intérieur, elle ferma la porte derrière elle et poussa le lit contre le battant pour se barricader.

— Par ici ! cria Raphaël en enjambant Pedro qui gisait inanimé près de la fenêtre, les yeux vides fixant l'infini.

Il déchira le rideau, le jeta par terre et monta sur le toit. Elle l'entendit parler à Sonya.

— Tiens bon. Ce ne sera plus long, maintenant. Ça va aller.

Isabelle, le fusil sur l'épaule, les suivit sans perdre une seconde.

— Montoya !

L'appel, tonitruant, était accompagné de coups contre la porte.

— Montre-toi si t'es un homme, chien ! cria quelqu'un en espagnol.

La porte commença à craquer sous les coups. Encore un peu et leurs poursuivants pourraient passer entre les planches.

— Alors, sale chien, tu te caches ?

Isabelle vit Raphaël s'arrêter et se retourner. Il avait l'air si féroce qu'elle eut peur et se mit à trembler. Cette voix, il devait la connaître, et il n'aimait certainement pas celui qui l'appelait.

— Raphaël ! cria-t-elle. Raphaël ?

Sa voix trahissait la panique qui l'avait envahie. C'était la première fois, depuis leur arrivée au Ladéra, que le passé de Raphaël le rattrapait. Cette poursuite, qui le ramenait quelque vingt ans en arrière, avait quelque chose de terrifiant, et elle aurait préféré ne pas en être témoin.

Il la regarda, soutint son regard l'espace de quelques secondes, et reprit sa course sur les toits.

Elle essaya tant bien que mal de le couvrir. Des gens accouraient de partout et tiraient. Ils étaient assiégés. Raphaël fit descendre Sonya de son épaule et la prit dans ses bras. Tout autour d'eux, l'air résonnait de coups de feu. Un vrai feu d'artifice. Et Isabelle continuait de tirer pour les couvrir. Mais soudain, ils disparurent de sa vue. Où étaient-ils passés ? Où était-elle ?

Inquiète, elle se tourna, regarda partout autour d'elle, et finit par l'apercevoir qui courait dans une allée sombre. Qu'allait-elle devenir ? Jamais elle ne retrouverait son chemin dans cet entrelacs de ruelles sordides. La peur commença à l'étreindre.

Respire, se dit-elle. Doucement. Respire et ne lâche pas la détente.

Il y avait des hommes qui couraient en tous sens dans la nuit, ponctuant leurs mouvements de coups de feu tirés au hasard et d'appels.

Elle aperçut de nouveau Raphaël qui s'était arrêté. Il semblait l'attendre.

Prenant son courage à deux mains, elle sauta sur le toit du taudis voisin, crut qu'il allait s'effondrer sous son poids, et bondit sur le toit suivant. Parfait. Elle se rapprochait de Raphaël qui tenait toujours Sonya dans ses bras.

Courage ! se dit-elle. Tu y es presque...

Tout autour d'elle, des coups de feu zébraient le ciel. C'était irréel. Non pas féérique, mais cauchemardesque. Il l'attendait toujours. Elle sauta à terre, zigzagua dans les ruelles dont certaines se terminaient en impasses, rebroussa chemin à plusieurs reprises, crut qu'elle ne s'en sortirait jamais quand, soudain, elle entendit un chuchotement.

— Par ici, lui dit-il.

Elle était sauvée. Raphaël était là. Son Raphaël.

Ils continuèrent à courir entre les masures. Sonya ballottait dans les bras de Raphaël, à moitié inconsciente.

Elle se dit qu'ils étaient perdus quand, soudain, au détour d'un taudis, elle reconnut leur van.

— Tiens bon. On est bientôt sortis de là, l'entendit-elle dire à Sonya, qui était sans doute inconsciente.

Elle se précipita pour ouvrir la portière, puis s'installa au volant. Raphaël referma la portière arrière et s'assit à côté d'elle. Elle mit le contact, passa la vitesse et fonça au milieu des amoncellements d'immondices qui jonchaient la route.

— Tout droit, lui dit-il. Ne t'arrête sous aucun prétexte. Si quelqu'un te barre la route, roule-lui dessus.

Raphaël attrapa le fusil, abaissa sa vitre et pointa le canon sur leurs poursuivants.

— Je vais où, maintenant ? demanda-t-elle tandis qu'une voiture incendiée lui bloquait le passage.

— A gauche. Braque à fond. Quand tu trouveras une rue à droite, reprends-la et file tout droit.

Elle fit de son mieux. La route était défoncée et les nids de poule nombreux et profonds. Ce n'était pas le moment de crever ! Le pied sur l'accélérateur, elle négocia deux virages sur les chapeaux de roues et, soudain, déboucha dans une rue bordée de réverbères. Ralentissant, elle se

mêla à la circulation et, brusquement, reprit de la vitesse et doubla tout le monde, ignorant les feux et les priorités. Ils avaient à peu près traversé la ville quand elle ralentit de nouveau, mais cette fois pour de bon. Son cœur battait à tout rompre. A sa grande surprise, ils avaient survécu !

— On est sauvés ? demanda-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil à Sonya étendue sur le siège arrière et sourit à Raphaël.

— Bravo, tu t'en es bien sortie. Tu es un chef !

Il abaissa le fusil, défit sa ceinture de sécurité et se retourna vers l'arrière.

— Tu ne risques plus rien, Sonya, assura-t-il. On va te ramener à ton père et à Ronaldino.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais... je te connais.

— Je suis Raphaël Montoya. On s'est croisés plusieurs fois à Miami. Tiens, bois un peu d'eau, lui dit-il. Tu dois être déshydratée.

— Raphaël Montoya ? Je ne comprends pas... Je croyais que tu travaillais avec Julia. Que fais-tu ici ?

— On va directement à l'aéroport ? demanda Isabelle.

— Non, commençons par l'hôtel. Je pense que Sonya doit avoir envie de se laver. Et nous aussi. Il est inutile d'attirer l'attention sur nous en étant débraillés.

Il prit son téléphone portable et dit quelques mots, mais le passage d'un long train de marchandises empêcha Isabelle d'entendre la conversation.

— Qui était-ce ?

— L'ambassade américaine. Le passeport de Sonya sera à l'aéroport.

Il appela ensuite Katherine pour lui relater les derniers rebondissements de leur aventure et raccrocha, absolument interdit.

— Rodrigo Santiago a écrasé Martinez. C'est une sombre histoire, un complot politique, semble-t-il, dans lequel Sonya n'a rien à voir.

— Vous êtes formidables, tous les deux... murmura Sonya. C'est un miracle.

Débordée par l'émotion, elle retomba en larmes contre son dossier.

— Tout avait été parfaitement calculé, prétendit Isabelle, qui ne voulait pas qu'elle les prenne pour des héros. La police du Ladéra, les offices spéciaux, tous les services ont collaboré...

— Vous êtes merveilleux, insista Sonya.

— Pour l’instant, on te demande de ne rien révéler de ta captivité. Moins on en dira, mieux on se portera. Certaines des personnes qui ont contribué à ton sauvetage vont rester encore un peu sur place. Trop parler risquerait de mettre leur vie en danger.

Ils finirent par arriver à l’hôtel. Isabelle gara le van et coupa le contact. Elle se tourna alors vers l’arrière et, pour la première fois, vit vraiment Sonya.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je n’arrive pas à croire que ce soit fini.

Elle frotta ses poignets que la corde avait martyrisés.

— J’ai essayé de me sauver plusieurs fois, mais ça n’a jamais marché.

— C’est fini, maintenant, lui dit Raphaël en ouvrant sa portière.

Elle était épuisée. Des larmes, de fatigue et de bonheur mêlés, coulaient sur ses joues.

— Est-ce que mon père et Ronaldino sont prévenus ?

Isabelle et Raphaël échangèrent un regard.

— Ils sont toujours à Miami. Ils se sont fait un sang d’encre pour toi.

Isabelle attendit d’être sortie de l’ascenseur pour lui annoncer la nouvelle.

— Votre père va bien, maintenant, mais il n’y a pas de raison de vous le cacher : il a eu deux accidents vasculaires cérébraux, il y a deux semaines. Il s’est fait tellement de souci... Il est rentré chez lui, à présent. Vous pourrez lui téléphoner dès que vous serez arrivée, et aller lui rendre visite dès demain.

Sonya s’écroula contre la poitrine de Raphaël.

— Pauvre papa... Je vais lui téléphoner tout de suite.

Ils montèrent dans leur chambre, où Raphaël déposa Sonya sur le lit. Isabelle prit son sac à dos et fouilla à l’intérieur.

— Vous regarderez, j’ai apporté des vêtements. Ils sont pour vous.

Raphaël lui tendit le téléphone et précéda Isabelle hors de la chambre.

— Dis-moi, maintenant... demanda-t-elle. Qui était ce type qui te courait après ? Ce Ricky ?

— C’est une vieille histoire, répondit-il en haussant les épaules. La dernière fois qu’on s’est vus, il a voulu me tuer. C’était à l’église, au baptême de ma nièce. Il a balayé l’assistance de balles ! Les murs en étaient truffés ! Il a juré que la prochaine fois, il aurait ma peau.. Et je lui ai juré que je le descendrais le premier si je le trouvais un jour sur ma route. Mais

tout ça, c'est ma vie passée. Je n'ai plus rien de commun avec ces histoires, aujourd'hui.

Il jeta un coup d'œil en direction de la chambre.

— Je pense qu'on ne devrait pas la laisser complètement seule.

— On ne la laisse pas seule. On la laisse juste un peu tranquille. Je pense qu'elle doit apprécier de pouvoir passer ses coups de fil sans qu'on soit là pour l'écouter.

Il la regarda et sourit.

— Tu n'arrêtes pas de penser, en somme. C'est cela aussi que j'aime en toi, entre autres choses !

Il était tout ébouriffé, et avait de faux airs de rock star à la fin d'un concert. Et cela lui allait divinement bien.

— Quelles autres choses ? demanda-t-elle d'un air innocent.

— Tu veux savoir ? Par exemple, j'aime te voir te défendre une arme à la main. Tu fais très peur, et tu es très sexy, dans cette circonstance-là...

— Et efficace, ajouta-t-elle.

Il sourit, l'air coquin, ce qui la fit rougir.

— Si nous retournions voir Sonya ? s'empessa-t-elle de dire pour couper court à ses émotions.

— Bien sûr, mais auparavant, je voudrais te demander quelque chose. Tu veux bien que nous soyons amis ? Mon frère Eduardo dit que les couples qui durent doivent être non seulement amants, mais amis. Alors, si tu es d'accord, j'aimerais qu'on essaie. Tu crois que...? J'y ai beaucoup pensé. Je pourrais acheter une maison, installer un barbecue dans le jardin, et on vivrait ensemble.

Le regard qu'il lui lança à cet instant précis, comme si elle tenait sa vie entre ses mains, fit fondre les derniers vestiges de sa résistance.

— Essayons, répondit-elle, et voyons où cela nous mène. Qu'est-ce qu'on risque ?

Son cœur bondit de joie dans sa poitrine, mais elle ne le lui dit pas. Elle se contenta de se blottir contre lui et, ivre de bonheur, ferma les yeux.

11

— J'adore les grands mariages avec tout le tralala, dit Isabelle, les yeux rivés sur Julia.

La somptueuse Julia, agent spécial comme Isabelle, et meilleure amie de Sonya, épousait Luke.

Luke avait trente-huit ans, le look du baroudeur et quelque chose du mercenaire dans la silhouette. En tout cas, une belle tête d'aventurier burinée par le temps. Ses cheveux, qui commençaient juste à grisonner, étaient si épais et si drus que même rejetés en arrière, ils semblaient pousser en brosse. Comme Raphaël, Luke avait un charme fou.

Il faisait une journée superbe, inondée de soleil, et une brise de mer très légère soufflait. La mariée était rayonnante et le marié radieux.

De tous les célibataires présents, Raphaël était certainement le plus séduisant.

Sonya et Ronaldino assistaient à la cérémonie. Sonya avait complètement récupéré, à présent, et Ronaldino la couvait du regard.

L'amour éclatant qui liait ces deux êtres fit monter les larmes aux yeux d'Isabelle, qui renifla doucement.

— Tu ne vas pas pleurer ? lui dit Raphaël.

— Non, mais je suis émue... Je n'y peux rien. Je suis tellement heureuse pour eux !

Elle jeta un coup d'œil en coin à Raphaël.

Depuis leur retour du Ladéra, ils sortaient souvent ensemble, faisaient l'amour comme des dieux dès que l'occasion se présentait, passaient de grands moments à bavarder, à se promener le long de la plage, et refaisaient l'amour sur le bateau de Raphaël.

Tout cela était formidable, mais elle redoutait le jour où il lui annoncerait qu'il la quittait. Car leur aventure finirait sans doute par une rupture. D'ailleurs, depuis quelque temps, elle le trouvait plus secret, presque distant et renfermé. Il changeait de sujet quand elle lui posait des questions sur ce qu'il avait fait, quand elle entrait dans une pièce où il téléphonait.

Cela n'était pas fait pour la rassurer.

Elle commençait à se sentir de trop dans sa vie. Alors qu'il avait pris une telle place dans la sienne... Mais ce qu'elle éprouvait n'avait pas d'importance, et ne regardait qu'elle.

Mal à l'aise dans cette situation, il lui arrivait d'agir comme une sotte, tantôt boudeuse, tantôt distante, tantôt exubérante... Par moments, elle avait l'impression d'avoir seize ans et de se comporter comme une adolescente qui a le béguin pour un copain de lycée.

Il fallait qu'ils parlent. Qu'ils s'expliquent, qu'ils mettent enfin les choses au clair.

Le jeune prêtre adressa ses vœux de bonheur au jeune couple, et mit un terme à la cérémonie en invitant les nouveaux mariés à s'embrasser. L'orgue entama alors les premières notes de la marche nuptiale, et toute l'assistance applaudit.

C'étaient peut-être tous ces mariages et toutes les fiançailles auxquels elle était conviée qui la rendaient malheureuse. A force de voir les autres s'engager... Mais Raphaël Montoya n'était pas un homme fait pour fonder une famille. Ainsi en avait-il décidé.

— Il faut que j'aille jeter un coup d'œil au yacht des Botero, lui chuchota-t-il à l'oreille. Tu viens avec moi ?

— Pourquoi pas ?

Il jeta un dernier regard alentour. Toute la sécurité étant en place, il n'avait normalement pas de souci à se faire.

— Ricky est mort, dit-il soudain, l'air de rien.

— Comment le sais-tu ?

— Eduardo a appelé. C'est l'ami de l'ami d'un ami qui lui a fait passer le message.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— A propos, Katherine t'a dit, pour Maggie ? La señora DeLeon a été transférée dans le quartier de haute sécurité et toutes ses visites sont

étroitement surveillées. Sa famille ne peut plus demander à ce qu'elle sorte. Cela lui sera refusé.

— C'était ce qu'il fallait. On dirait que tu es soulagé qu'elle n'aille pas en prison ?

— Elle n'a pas agi seule. Et elle est dérangée. Il y avait beaucoup d'argent dans l'histoire... Elle s'est peut-être laissé influencer.

— Dis plutôt que ton passé de mauvais garçon t'inspire de l'indulgence pour elle. Quelque part au fond de toi, tu te sens une espèce de responsabilité.

Il scruta son visage, l'air extrêmement sérieux.

— Tu es incroyable ! Je crois que tu me connais mieux que je ne me connais moi-même...

Ils étaient arrivés sur le ponton, à présent, et le bateau se balançait mollement sur l'eau.

— Comment le trouves-tu ? demanda-t-il. Il est beau, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, continua d'avancer sur le ponton pour voir l'arrière et aperçut alors, juste derrière le yacht des Botero, un autre voilier, sur le flanc duquel était peint *Le Mariage à la Carte*. Il était décoré de guirlandes vertes et blanches et, de toute évidence, était prêt pour un événement.

— Je ne savais pas qu'on avait autre chose, aujourd'hui, dit Isabelle.

— Si. Des fiançailles aux chandelles sur la baie.

— Personne ne m'avait rien dit.

— C'est une petite cérémonie très privée. Ils ont loué le bateau pour la soirée, c'est tout. Je pense que lorsqu'ils auront fixé la date du mariage, on te demandera d'intervenir pour assurer les relations publiques de l'événement.

Il était normal qu'elle n'ait pas été informée. A ce stade, Katherine n'avait eu aucune raison de lui en parler. D'autant qu'elle avait déjà fort à faire avec la préparation du mariage Botero.

— Veux-tu monter à bord avec moi ? J'ai un détail à vérifier.

— Je peux t'aider ?

— Inspecte les cabines, si tu veux. Tout doit être parfaitement en ordre.

Elle descendit dans le carré où tout était prêt pour le couple, qui n'allait sans doute plus tarder. Les lumières étaient allumées, les haut-parleurs diffusaient une musique romantique. La table avait été dressée avec des couverts en argent, une très fine porcelaine, des verres en cristal et des chandeliers. Le champagne avait été mis à rafraîchir dans un seau en argent.

« J'aimerais tellement être la fiancée... » songea Isabelle.

Mais cela ne risquait pas de lui arriver de si tôt. Et, de toute façon, elle n'aurait certainement pas la chance de célébrer ses fiançailles dans un tel faste. Il devait s'agir des fiançailles de la fille du patron d'une grosse société, ou de celles de la fille d'un homme politique en vue. En tout cas, ce n'était pas elle.

Elle remonta sur le pont.

— Tout est parfait, en bas, dit-elle.

— En haut aussi, apparemment, mais je préférerais lui faire faire un petit tour dans la baie, pour être sûr. A moins que tu ne sois pressée ?

— Non, pas de problème.

Il leva l'ancre. Pendant ce temps, elle redescendit. Il était très flatteur de se trouver à bord de ce somptueux bateau, même si ce n'était que pour quelques minutes. Derrière le carré, une des cabines avait été aménagée comme dans un conte de fées. Du champagne et deux flûtes, des bougies, un jeté de lit de soie blanche, recouvert de pétales de roses d'un blanc nacré. C'était romantique à souhait.

Elle sortit, referma derrière elle et, les yeux brillant encore du spectacle insensé qu'elle venait de découvrir, remonta.

— Tout va bien, en bas ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— C'est un rêve.

— Parfait, dit-il lançant le moteur pour décoller du quai.

Il se retourna alors et s'approcha d'elle. Ses yeux noirs brillaient d'un feu étrange : c'était sûrement cette virée en mer qui l'excitait.

Il posa les mains sur ses bras et remarqua qu'elle avait la chair de poule.

— Tu as froid...

Il avait une voix caressante à souhait.

Elle hocha la tête et, happée par l'éclat de ses yeux, ne put en détacher les siens.

Comme il se penchait sur elle, elle leva la tête, prête à lui offrir ses lèvres, mais il posa sa bouche sur son front et l'effleura pudiquement.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, dit-il en lui caressant les paupières de ses lèvres.

Elle ferma les yeux et se laissa aller. Ce serait éphémère, mais c'était délicieux.

Soudain, ne sentant plus la chaleur de ses lèvres sur son visage, elle rouvrit les yeux. Il avait un genou en terre et la regardait, presque fiévreux.

L'émotion fut si violente qu'elle accéléra les battements de son cœur. Ses mains se mirent à trembler, le sang lui monta au visage, elle se sentit tour à tour rougir et pâlir.

Elle avait compris.

Le yacht leur était destiné. Raphaël Montoya lui déclarait sa flamme et la demandait en mariage. Elle !

— Isabelle... dit-il d'une voix solennelle. Je sais que c'est un peu soudain, mais écoute-moi tout de même. Tu connais mon passé, tu sais ce que j'ai fait, toutes ces erreurs dont je ne suis pas fier...

Il reprit son souffle pour poursuivre.

— J'espère que tu peux vivre avec ce boulet, parce que moi, je ne peux pas vivre sans toi. Je.. J'avais préparé tout un discours, mais je suis tellement ému que je ne m'en souviens pas. Ce que je veux te dire, ce qui est important, ce qu'il faut que tu saches, c'est que je t'aime. Veux-tu être ma femme ? Tu sais... amant, ami, et tout le reste.

Stupéfaite, elle resta muette pendant quelques secondes, qui parurent à Raphaël une éternité.

— Tu es sérieux ? Tu me le demandes vraiment ?

— Oui, mon amour, du fond du cœur je te le demande, veux-tu m'épouser ?

Elle se jeta dans ses bras. Il se releva alors et la fit tourner comme une toupie.

— Oui ! s'écria-t-elle. Oh oui !

Portée par le vent de la mer, sa réponse ricocha de vague en vague jusqu'aux lointains. Il fallait qu'elle crie son bonheur au monde entier. Raphaël l'aimait, Raphaël l'aimait, Raphaël l'aimait...

Il la serra contre lui, longtemps, avant de la reposer sur le pont et de l'embrasser.

Des notes de musique dansèrent autour d'eux, légères, joyeuses comme des bulles de champagne dans une flûte de cristal. Venaient-elles de la cabine, ces notes, ou étaient-ce les étoiles qui fredonnaient pour eux ?

— C'est incroyable, dit-elle, émerveillée, quand elle reprit son souffle. Le bateau, la demande en mariage, tout... Tout est magique. Et je n'avais rien deviné !

— Je pensais t'emmener sur mon bateau, lui expliqua-t-il, mais j'ai eu peur que ce ne soit pas assez luxueux pour toi. Je voulais que tout soit parfait. Nous avons tellement vu et entendu de scénarios de fiançailles, dans

notre métier, plus romantiques ou extravagants les uns que les autres, que je redoutais de ne pas être à la hauteur. Pour toi, ma chérie, je veux et je voudrai toujours ce qu'il y a de mieux.

— Mais je l'ai, dit-elle, puisque je t'ai.

Et elle l'embrassa sans plus chercher à brider ses instincts.

Toutes distances abolies, elle découvrit en lui, cette nuit-là, un homme aussi voluptueux qu'insatiable, un vrai virtuose du plaisir, dont elle se plut à parcourir toute la gamme.

Sans aucune limite, sans bornes et sans frein à leurs appétits, ce fut l'explosion. Du délire. De la déraison.

* * *

Le lendemain à l'aube, bercés par une houle légère, Isabelle Rush et Raphael Montoya reprirent pied dans la réalité. Ils se sentaient comme au réveil d'une longue sieste estivale, quand le jour est encore clair et le monde plein de promesses nouvelles et de sérénité retrouvée.

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : BRIDAL OP

Traduction française : CHRISTINE MAZAUD

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Femme : © GOODSHOOT / ROYALTY FREE / JUPITER IMAGES

Paysage : © MEDIA IMAGES / ROYALTY FREE / GETTY IMAGES

© 2006, Harlequin Books S.A. © 2007, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6582-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

OceanofPDF.com

MALLORY KANE

Un risque à prendre

éditions Harlequin

OceanofPDF.com

1

— Caleb, allons, lâchez-moi ! Vous connaissez le règlement.

Le Dr Rachel Harper desserra doucement l'étreinte de son patient autour de son bras.

Elle s'apprêtait à rentrer chez elle lorsque l'infirmière de nuit du service de neurologie intensive l'avait appelée à la rescousse sur son biper. Victime d'une nouvelle crise de somnambulisme, Caleb Baldwyn, le malade de la chambre trois, s'était levé dans son sommeil et s'était introduit dans le solarium de la clinique.

— Vous êtes avec eux, c'est ça ? repartit Caleb d'une voix dure et aiguë. FrankenMetzger vous envoie pour me tuer.

Rachel considéra les traits marqués par l'agitation de son patient. Le mince dossier qu'elle avait consulté le concernant indiquait que depuis l'âge de onze ans — et il en avait maintenant trente et un —, Caleb avait passé la majorité de son temps enfermé dans une institution. Malgré l'administration des meilleurs traitements de pointe, malgré sa jeunesse et son état général satisfaisant — qui en faisaient le candidat idéal pour la dernière génération d'anti-psychotiques — depuis quelques années, ses progrès étaient instables et ses constantes rechutes, inexplicables.

Rachel entendit la porte du solarium s'ouvrir derrière elle.

— Docteur Harper, tout va bien ?

C'était l'infirmière qui l'avait contactée.

— Oui, Grace. Caleb va retourner se coucher, maintenant.

— Non hurla Caleb. FrankenMetzger va me tuer ! Il faut que je m'échappe d'ici !

Grace fit un premier pas à l'intérieur de la pièce et sortit une seringue de sa poche. Darell Freeman, l'un des gardes de la clinique des Prairies,

apparut alors sur ses talons, et Rachel foudroya l'infirmière du regard. Elle lui avait pourtant spécifié de ne pas prévenir la sécurité.

— Venez, Caleb, suggéra-t-elle d'une voix calme, je vous raccompagne jusqu'à votre chambre.

— Ma chambre ? Ma cage, plutôt ! s'écria le patient en la repoussant.

Il riva sur elle un regard sombre et enfiévré.

— Ne voyez-vous pas que FrankenMetzger échange les remèdes ? Que le traitement mentionné dans nos dossiers n'est pas celui qu'il nous administre ?

Il fronça les sourcils.

— C'est un monstre.

Le garde fit un pas vers Caleb et Grace s'approcha, la seringue à la main.

— C'est bon, Caleb, dit sèchement Darell. On y va.

L'intéressé eut un vif mouvement de recul et braqua son regard sur eux.

— Darrell, ne le stressez pas, marmonna Rachel sans quitter son patient des yeux.

Il ne fallait surtout pas que Caleb panique.

Au mépris de ses consignes, le garde bondit sur le malade, le maîtrisa par-derrière et écrasa son avant-bras sur sa gorge.

— Darrell !

Bon sang, pourquoi Darell ne l'écoutait-il pas ?

Se servant de la prise du garde, Caleb propulsa ses jambes vers l'avant. Son pied fit voler dans les airs la seringue que brandissait Grace. Darell perdit l'équilibre. Les deux hommes trébuchèrent et roulèrent férocement au sol, jusqu'au moment où le garde plaqua Caleb dos au carrelage... et où Rachel vit briller le métal d'un revolver.

— Darrell, non !

Un coup de feu éclata. Les deux hommes se figèrent. Puis leurs corps se séparèrent telles deux poupées de chiffon. Le revolver glissa sur les carreaux blancs et une tache rouge foncé commença à s'étendre sur la chemise du garde.

Grace hurla.

Caleb se releva en titubant, ses longs doigts tendus vers l'arme.

Rachel plongea aussitôt en direction du revolver, mais Caleb fut plus rapide. Il s'en empara, puis il fondit sur elle et la força à se redresser, tout en la plaquant contre lui tel un bouclier humain.

— Il est mort, n'est-ce pas ? Je l'ai tué, je l'ai tué ! s'écria-t-il, paniqué.

Elle sentit le canon du revolver s'enfoncer sous sa mâchoire et l'étreinte de Caleb se resserrer autour d'elle tandis que de longs sanglots agitaient sa maigre silhouette.

— C'était lui ou moi. Lui ou moi. Vous l'avez bien vu, n'est-ce pas, docteur ?

La respiration presque coupée par l'avant-bras avec lequel il comprimait sa trachée, électrisée par la peur, Rachel réussit à l'écarter juste assez pour prendre une inspiration haletante.

— Caleb, je vous en supplie, n'envenimez pas la situation.

Ce dernier lui répondit par un rire cassant.

— Elle ne pourrait être pire, repartit-il d'un ton grinçant.

Intensifiant encore la pression de son bras, il la priva totalement d'air pendant un instant.

— Il faut que je retourne chez moi, décréta Caleb. Que je parle à Eric. Si je rentre à la maison, il saura où me trouver.

Rachel vit Grace se faufiler en direction de la porte mais, se retournant d'un bond, Caleb braqua son arme sur elle.

— Non ! Ne bougez pas !

L'infirmière fit un pas en arrière et enroula craintivement ses bras autour de sa tête.

— Ne tirez pas, implora-t-elle. J'ai des enfants.

— Darrell aussi avait des enfants ! se lamenta Caleb, le corps agité de terrifiants sanglots. Oh ! mon Dieu ! Je l'ai tué !

A cet instant, Rachel sentit son cœur se figer dans sa poitrine. Elle avait cru voir le garde bouger.

— J'ai l'impression qu'il n'est pas mort, s'écria-t-elle. Laissez-moi l'examiner.

Caleb secoua la tête avec véhémence.

— Non. Non. Il est trop tard ! Il est trop tard !

* * *

Il est trop tard !

Eric Baldwyn se redressa en sursaut dans son lit, le souffle court. Il repoussa du pied les couvertures entortillées autour de lui et, le cœur battant, scruta l'obscurité.

Il se trouvait dans son appartement de Washington... et non pas en train de serrer contre lui une jeune psychiatre apeurée, ni de tenir un revolver dans sa main. Aucun garde ne gisait non plus à ses pieds dans une mare de sang.

Eric frissonna et passa ses mains sur son visage. Cela lui apprendrait à rapporter du travail chez lui. Il avait passé la moitié de la nuit à étudier les clichés macabres relatifs à la dernière affaire de meurtre sur laquelle il planchait.

Il se leva, enfila un jean et alla prendre une bouteille d'eau dans le réfrigérateur, à laquelle il but de longues gorgées. Puis, hanté par la violence de son rêve, il se dirigea vers le canapé où il se laissa tomber avec lassitude.

Afin d'en distraire son esprit, il alluma la télévision, mais l'image des lèvres tremblantes et du regard effrayé de la jolie psychiatre l'empêcha de se concentrer sur le bourdonnement monotone des informations.

Que signifiait ce songe singulier ? Pourquoi ce coup de feu ? Cette prise d'otage ? Et... pourquoi s'y était-il trouvé dans la peau du meurtrier ?

— Voilà bien une question futile, Baldwyn, marmonna Eric.

En sa qualité de profiler pour le département criminel du FBI, son travail consistait *justement* à s'introduire dans le cerveau des criminels, et son inconscient avait simplement dû en opérer la métaphore.

Il replia son avant-bras sur ses yeux.

— ... une information de dernière minute, annonça la voix du présentateur télévisé. Il y a quelques instants, un dénommé Caleb Baldwin, interné depuis vingt ans dans la clinique psychiatrique Les Prairies, en a abattu un des gardes avec son propre revolver.

Eric se redressa d'un bond et braqua un regard stupéfait sur l'écran. Caleb Baldwyn. C'était le nom de son frère.

— Le forcené s'est échappé en compagnie d'un otage, le Dr Rachel Harper, une jeune psychiatre récemment engagée dans cet établissement privé à la clientèle exclusive et à la renommée internationale.

L'image télévisée de bâtiments tentaculaires se détachant sur de vastes pelouses fit place à une photographie au grain épais et Eric se figea, son pouls cognant avec violence à ses tempes.

C'était elle. C'était la femme apparue dans son rêve. Il reconnaissait sa chevelure de jais, ses yeux d'un bleu cristallin, son visage à l'ovale parfait. La stupeur fit bouillonner son sang dans ses veines. Comment était-ce

possible ? Alors qu'il n'avait jamais rencontré Rachel Harper... alors qu'il n'avait jamais mis un pied dans cette clinique ?

Il pressa ses paumes contre ses tempes. Ses rêves, qui prenaient parfois la forme de cauchemars, se déroulaient souvent avec une précision inquiétante. Mais il n'avait jusqu'alors jamais vu en songe un incident qui se soit avéré réel... du moins pas depuis le décès de son frère, vingt ans auparavant...

S'insurgeant contre la pensée implacable qui s'imposait à son esprit, Eric hurla :

— Non !

Il considéra l'écran, bouche bée. Que lui arrivait-il ?

Le nom de son frère qui venait d'être prononcé. Ce rêve. Même si chaque parcelle de son être s'efforçait de la démentir, il devait exister une seule explication rationnelle à cet extraordinaire enchaînement d'événements.

Le cœur battant et les poings serrés par le chagrin et l'horreur, Eric sentit le déni faire lentement place en lui à une épouvantable certitude.

Sa grand-mère, comprit-il, lui avait menti jusqu'à son dernier souffle. *Son frère était en vie*. Cette révélation expliquait tant de choses... ses rêves, les pensées effrayantes qui parfois le traversaient, l'écho indistinct et constant de la voix de Caleb dans sa tête.

Il avait passé les vingt dernières années terrifié à la pensée de succomber à la schizophrénie qui avait touché son frère jumeau. Mais à présent... il ne pouvait que s'interroger.

— ... nous vous communiquerons de plus amples renseignements sur cette affaire dès que possible, conclut la voix du présentateur.

Eric zappa sur une autre chaîne, mais aucune ne couvrait cette information. Il commença alors à arpenter sa chambre tout en passant une main fébrile dans ses cheveux.

La scène du coup de feu, la personne du ravissant otage étaient réels. Il existait une seule explication à cet étrange phénomène : il s'était immiscé dans le cerveau de son frère. Il avait vu ce que Caleb voyait. L'étrange lien qu'ils avaient partagé durant leur enfance existait encore.

Eric sentit la brûlure des larmes sous ses paupières. Comment avait-il pu l'ignorer ? La culpabilité qu'il avait portée comme une croix au long de ces années s'alourdit un peu plus. Caleb avait-il passé tout ce temps seul... enfermé dans cet asile psychiatrique ? Il massa ses tempes brûlantes. Pas

étonnant qu'il ne soit jamais parvenu à bannir la voix de son frère de son esprit. Caleb était *vivant*. Il avait besoin de lui.

* * *

A 15 heures, l'après-midi même, Eric roulait dans une voiture du FBI en compagnie de son chef, Mitch Decker, à qui il avait demandé assistance dans le but d'entrer en contact avec son frère le plus rapidement possible.

Après avoir convenu du fait qu'Eric était la personne la plus apte à négocier la libération de l'otage, Mitch, fidèle à lui-même, avait insisté pour l'accompagner. D'après ce dernier, cela permettrait d'arrondir les angles auprès des autorités locales.

Decker rangea son téléphone portable dans sa poche.

— Ainsi que vous l'aviez supposé, déclara-t-il, votre frère et la psychiatre se trouvent bien dans la maison de votre grand-mère. On y a découvert le véhicule du Dr Parker garé dans l'allée. Votre instinct ne vous a pas trompé.

Eric prit une profonde inspiration.

— Non, monsieur.

Son chef lui décocha un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Eric ? Que cherchez-vous à me dissimuler ?

Eric déglutit. Il aurait dû se douter que Mitch ne se contenterait pas d'une partie tronquée de l'histoire.

Il hésita un instant, avant de dire d'un ton prudent :

— Vous avez sans doute entendu parler du lien particulier qui peut unir certains jumeaux. Eh bien, la nuit dernière, j'ai rêvé cette scène de kidnapping.

— Rêvé ? Que voulez-vous dire ? s'enquit Decker d'un ton circonspect.

— Je suis incapable de vous expliquer ce que je ne comprends pas moi-même, monsieur.

Eric lui exposa ensuite la situation ainsi que Mitch l'aimait, avec clarté et concision. Il lui brossa un tableau rapide de son enfance auprès de son frère schizophrène, sous la férule sévère d'une grand-mère extrêmement soucieuse des convenances. Il lui raconta ses cauchemars nocturnes, ses songes éveillés, traversés d'étranges pensées, que ne parvenait alors pas à analyser son jeune cerveau... et qu'il continuait à ce jour d'expérimenter.

— J’ai toujours eu peur de devenir fou à mon tour, dit-il avec un petit rire cassant. Et sans doute penserez-vous que je le suis.

Decker déploya ses doigts sur le volant du véhicule avant de répondre :

— Je n’ai jamais compris de quelle façon vous parveniez à si bien vous introduire dans le cerveau des gens, Eric, ni comment vous pouviez résoudre certaines affaires en vous contentant d’examiner le cadavre de la victime. Mais je crois en vous et je pars du principe que vous savez de quoi vous parlez.

— Nous arrivons, annonça Eric, sentant le rythme de son cœur s’accélérer en reconnaissant la rue menant à la demeure de sa grand-mère.

La police avait barré l’artère. Le périmètre ainsi délimité grouillait d’hommes en armes et était encombré de voitures de police. Une ambulance était également garée là.

— La maison se trouve à trois cents mètres après ce tournant.

— Nous sommes attendus par le sheriff du comté, l’informa Decker. Il a accepté de nous laisser entrer les premiers.

Eric hocha la tête. Une sourde appréhension lui nouait l’estomac. Il n’apercevait pas encore la maison, mais il en sentait la force d’attraction. Il y avait grandi. Il l’aimait et la détestait à la fois.

Ils remontèrent à pied l’allée bordée d’arbres qui sinuait jusqu’à l’immense manoir. Lorsque le bâtiment apparut, Eric s’immobilisa, ses défenses subitement érodées par un torrent de souvenirs.

Decker sortit son arme. Tout en acquiesçant à ce geste d’un bref signe de la tête, Eric ne produisit pas la sienne. Il espérait ne pas en avoir besoin.

Au lieu de cela, il prit une longue inspiration et redressa les épaules avant de marcher vers la majestueuse entrée de la demeure où son jumeau avait autrefois failli le tuer.

* * *

Rachel ouvrit les yeux et paniqua. Elle était dans le noir !

Maman, non ! N’éteins pas toutes les lumières. Je serai sage. Je te le jure.

Son cœur battait trop vite. Sa poitrine la brûlait. Elle se recroquevilla sur le parquet, avec la certitude que l’obscurité allait la dévorer, comme lorsqu’elle était enfant.

A cet instant, une porte s'ouvrit, laissant entrer la lumière rassurante du jour. Rachel se redressa vivement.

C'était Caleb ! Il avait une apparence effrayante, avec ses yeux cernés de rouge, son regard plus dément que jamais, ses vêtements en désordre et sa peau d'une pâleur malade, sous sa barbe d'une journée.

Les souvenirs se bousculèrent en elle — celui de Caleb abattant le garde, la forçant sous la menace d'un revolver à les conduire jusqu'à cette maison déserte. Après quoi il l'avait traînée jusqu'à une chambre du second étage, avait entravé ses poignets et ses chevilles à l'aide d'un épais ruban adhésif et l'avait enfermée seule dans le noir.

— Eric va venir, lui annonça Caleb en agitant le revolver dans sa direction.

Sans détacher son regard de l'arme, Rachel demanda :

— Eric, votre frère ?

Elle avait déjà entendu Caleb divaguer à propos d'un frère qu'il prétendait être agent secret, alors que son dossier médical mentionnait pour toute famille une grand-mère récemment décédée.

— Levez-vous ! ordonna Caleb en enfonçant le revolver dans sa poche. Il ne va plus tarder.

Comme il approchait sa main, Rachel se rétracta, mais il saisit vivement ses chevilles, dont il arracha le ruban adhésif avant de délivrer ses poignets.

— Comment savez-vous qu'il va venir ? demanda Rachel, tentant de le faire parler afin de l'amadouer.

Depuis qu'il était son patient, Caleb la fascinait. A la fois par son incroyable beauté et la vive intelligence qui se dégageait de ses chimères et autres histoires de complots.

Les doigts nerveux de Caleb scandèrent un rythme agacé sur la toile de son jean.

— Je le sais parce que je l'ai appelé, repartit-il en rivant son regard opaque dans le sien. Cela lui a fait un choc. Il me croyait mort.

Malgré sa certitude que Caleb délirait, Rachel ne put réprimer un illusoire sursaut d'espoir.

— Vous avez appelé votre frère ? Quand ? Il y a donc un téléphone dans la maison ?

Caleb, tout en rongant nerveusement l'ongle d'un de ses pouces, émit un rire brutal.

— Je n'ai pas besoin d'un téléphone pour entrer en contact avec Eric. Il est agent secret et a d'innombrables pouvoirs.

— Oui, bien sûr, soupira Rachel, la déception faisant sombrer son cœur dans sa poitrine.

— Vous ne me croyez pas. Personne ne me croit, vociféra Caleb. Ils pensent tous que je suis fou.

Il était intimidant, ainsi dressé au-dessus d'elle avec ses paupières animées de tics et ses pupilles étrécies.

— Misty me croyait, elle, et voyez... elle est morte.

— Qui est Misty ?

— Qui *était* Misty, voulez-vous dire ? Elle s'appelait Misty Norwood... nous allions nous marier.

Caleb frappa le sommet de la table du plat de la main avant d'y déployer ses doigts tremblants.

— Elle a eu des problèmes respiratoires. Alors ils l'ont emmenée. Ensuite, Metzger m'a dit qu'elle était morte.

Une grimace de douleur déforma ses traits.

— J'ai essayé de la protéger. J'ai vraiment essayé. Un autre patient m'a dit que ses parents l'avaient ramenée chez elle. Mais on ne peut pas croire les fous, n'est-ce pas ?

Un sourire fugitif passa sur les lèvres de Caleb.

— Et d'abord, Misty ne serait jamais partie sans me le dire. Je vous répète que FrankenMetzger l'a tuée.

— Vous voulez parler du Dr Metzger ? Je suis certaine que vous vous méprenez. Ses recherches sont réputées dans le monde entier. Il a soigné beaucoup de gens.

Le visage de Caleb prit une teinte terreuse.

— C'est un monstre, affirma-t-il, les poings serrés.

Rachel lança un regard à la bosse formée dans la poche de Caleb par le revolver, suite à quoi elle décida de ramener la conversation sur un sujet moins périlleux.

— Parlez-moi d'Eric, suggéra-t-elle, tout en s'apercevant qu'elle s'apprêtait à se laisser duper par les chimères de Caleb, comme par celles de sa mère autrefois.

Chaque fois que l'état de sa mère se stabilisait, Rachel la croyait redevenue saine d'esprit. Chaque fois, elle avait été leurrée et s'était

retrouvée seule face à la pathologie bipolaire de sa mère. Personne n'était alors venu à son secours et personne ne viendrait aujourd'hui.

Plus tard, armée de sa détermination à vaincre par ses propres moyens le type de maladies qui l'avait privée d'une enfance normale, elle était devenue psychiatre.

Redressant les épaules, Rachel se prépara donc à combattre le mal qui affectait son patient.

Elle allait ouvrir la bouche lorsque, se figeant, Caleb murmura :

— Il est là.

— Qui donc ?

Elle n'avait rien entendu. Caleb souffrait-il d'hallucinations auditives ?

Lui arrachant un cri de douleur, il la tira brutalement par les poignets pour la forcer à se relever. Puis, comme la nuit passée, il écrasa son avant-bras sur son cou, extirpa le revolver de sa poche et en pressa le canon froid sous son menton. Après quoi il lui fit descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, où d'épais rideaux masquaient également la lumière du jour.

Lorsqu'ils atteignirent le salon, Rachel vit la porte d'entrée s'ouvrir brusquement et une silhouette masculine se détacher contre la lumière aveuglante du soleil.

Stupéfaite, elle cligna des yeux sans parvenir à distinguer les traits du nouveau venu. S'agissait-il d'un policier ?

Caleb s'immobilisa, le souffle court, tandis que l'homme faisait un pas à l'intérieur de la pièce et hors du halo solaire.

— Caleb ? dit l'homme d'une voix douce.

Rachel le considéra alors avec stupeur. Sa stature, son visage. Cet homme ressemblait trait pour trait à Caleb. *Il lui était en tout point identique.*

Elle sentit son corps vibrer comme sous l'effet de la foudre, tandis que son esprit analysait ce que son regard avait saisi.

— Eric ! s'exclama Caleb. Je savais que tu viendrais.

Eric... Ce que Caleb avait dit était donc vrai ?

L'air aussi bouleversé par la vue de Caleb qu'elle l'était par la sienne, le nouveau venu bredouilla :

— Caleb. Oh ! mon Dieu ! Je suis désolé. J'ignorais...

Sa voix profonde, rocailleuse, était très différente de celle, dure et aiguë, de Caleb.

— Je te croyais mort.

Rachel sentit l'étreinte de Caleb se relâcher brutalement. Elle trébucha et fit un pas en arrière, son attention divisée entre les deux hommes.

Le regard d'Eric se posa brièvement sur elle, comme pour s'assurer qu'elle allait bien, avant de se reporter sur Caleb.

— Je le sais, répliqua Caleb.

Il émit un rire amer, puis ses traits se firent solennels.

— Grand-mère t'a menti. Moi aussi, elle m'a fait croire que tu étais mort, mais je *savais* que c'était faux. Car tu as continué à vivre dans mon esprit.

Les traits pâlis par le choc, Eric acquiesça d'un hochement de tête aux propos de son frère, comme s'il voulait l'apaiser.

— Eric, grand-mère est morte.

— Oui. Cela aussi, je le sais.

Rachel sentit alors un vertige l'envahir. Elle cligna des paupières pour forcer son esprit à accepter ce que voyaient ses yeux. Deux hommes pratiquement identiques : mesurant tous deux plus d'un mètre quatre-vingts, ils avaient de larges épaules et un corps aux muscles déliés. Deux hommes aux traits sculpturaux, avec des pommettes hautes et saillantes, de grands yeux sombres et un menton puissant.

Mais la posture attentive, réfléchie, d'Eric différait de la rigidité nerveuse de Caleb. Il était également moins maigre que son frère, en meilleure forme physique. Son visage était davantage marqué par le temps que celui de Caleb, mais il était plus beau que son frère.

Cependant, Rachel devait reconnaître que l'intense virilité qui se dégageait de lui éveillait en elle une réaction outrepassant le soulagement de voir surgir un potentiel sauveur.

Comme s'il avait senti l'insistance de son regard, Eric Baldwyn tourna son attention vers elle. Une lueur absente de celui de Caleb, brillait dans ses yeux. Une lueur qui s'ancrait dans la réalité.

Ses yeux noirs la jaugèrent, s'attardant sur ses cheveux, sur sa bouche, avant de croiser son regard.

Rachel frissonna. Jamais personne ne l'avait regardée ainsi... Eric semblait l'avoir percée à jour. La comprendre.

— Docteur Harper, vous vous sentez bien ? demanda-t-il.

Rachel hocha la tête et Caleb agita vivement son revolver.

— Ne t'adresse pas à elle, mais à moi.

Le regard d'Eric soutint le sien un instant de plus et, au-delà la peur qui l'étreignait, Rachel sentit une intensité électrique, purement sexuelle, s'établir entre eux.

Eric haussa un sourcil étonné et une légère rougeur monta aux joues de la jeune femme. Abaisant son regard, il le fit glisser le long de son corps comme une caresse.

Il avait éprouvé la même impression qu'elle.

Comme à regret, il reporta son attention sur Caleb, qui le dévorait de son regard sombre. Rachel mesura alors la puissance du lien, plus fort qu'aucun autre, qui unissait ces deux hommes. *Presque parfaitement identiques.*

Caleb avait donc dit vrai. Il avait bien un frère jumeau prénommé Eric. Ce dernier était-il également agent secret ?

Une pensée troublante la traversa. Si cette histoire était véridique, qu'en était-il des autres chimères de Caleb ? Se pouvait-il que la fameuse Misty ait existé, que la clinique ait dissimulé son décès ? Se pouvait-il que Metzger mène réellement des expériences secrètes entre les murs de l'institution ?

Chaque parcelle de son être s'insurgeait contre ces conjectures. Gerhardt Metzger était son idole depuis l'université. Elle ne pouvait laisser un malade la déstabiliser à ce point. Caleb était mentalement atteint, potentiellement dangereux. Il était connu pour ses divagations incessantes.

La voix ferme et tranquille d'Eric interrompit ses pensées.

— Caleb ? Pose ce revolver, s'il te plaît.

— Eric, je l'ai tué. J'ai abattu le garde, se lamenta Caleb en rognant anxieusement l'ongle de son pouce. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

— Il faut retourner à la clinique, suggéra Eric avec douceur. Nous leur expliquerons qu'il s'agissait d'un accident et...

— Non ! culpa Caleb.

Il secoua furieusement la tête.

— Non. Non. Non.

— Caleb...

— Je ne veux pas retourner là bas. Je ne *peux* plus absorber le poison que Metzger m'administre. Je fais de mon mieux pour me contrôler, pour progresser, afin d'aller au CVI.

Caleb s'interrompit et essuya la sueur qui retombait sur ses yeux.

— Mais chaque fois que je parviens à sortir de cet endroit... FrankenMetzger m'y ramène de force et il m'injecte de nouveau cette drogue expérimentale, qui me rend malade.

Le souffle soudain court, Caleb sembla s'enfermer en lui-même un moment.

— Qu'est ce que le CVI ? demanda Eric à l'adresse de Rachel.

Elle déglutit, interloquée par les propos de Caleb.

— C'est un centre visant à favoriser l'autonomie progressive des patients. Si leur comportement s'y révèle satisfaisant, ils peuvent à terme s'installer dans leur propre appartement, tout en poursuivant, bien sûr, leur traitement.

— Et qu'en est-il de mon frère ?

— Son état ayant favorablement évolué ces dernières années, la direction de la clinique a approuvé à plusieurs reprises son transfert au CVI. Mais chaque fois que Caleb quitte l'établissement, il rechute au bout de quelques jours.

— Pourquoi ? Ne lui donne-t-on pas son traitement, dans ce centre ?

Rachel haussa machinalement les épaules.

— Si. Personne ne comprend ce qui se passe. Le Dr Metzger est très préoccupé par son cas. Etant donné son âge et son état général satisfaisant, Caleb serait le candidat idéal pour un suivi externe.

— Pourtant, il est enfermé depuis vingt ans, grommela Eric.

La souffrance qui perçait dans sa voix émut Rachel.

— En quoi consiste ce traitement expérimental ?

Elle secoua tristement la tête et soutint son regard afin de dire, avec autant de douceur que possible :

— Il n'y a *pas* de traitement expérimental.

— Si, il y en a un ! hurla Caleb d'une voix hystérique.

Voyant Eric pâlir, Rachel s'avança vers lui.

— Caleb n'a reçu aucun traitement depuis plus de vingt-quatre heures. Il commence à manifester des signes de...

— Cessez de parler de moi comme si je n'étais pas là ! protesta Caleb en agitant frénétiquement le revolver.

Il darda son regard de l'un à l'autre avant de l'arrêter sur son frère.

— Je sais distinguer la réalité du reste, Eric. Si je t'ai appelé, c'est pour que tu m'aides. Explique à cette charmante psychiatre que tu es agent secret.

— Caleb, écoute-moi.

— Dis-le-lui !

Eric passa une main sur sa tempe et émit un soupir.

— Je suis agent spécial auprès du FBI.

Trop stupéfaite pour répondre, Rachel ne put que hocher la tête.

— Vous voyez, intervint Caleb. Je vous l'avais bien dit. Eric, FrankenMetzger va me tuer. Tu dois l'en empêcher.

L'intéressé tendit une main apaisante en direction de son frère.

— Personne ne va te faire de mal, frerot. Nous allons nous occuper de toi.

Il s'adressa à Rachel.

— Quel traitement prend-il ?

Avec l'impression d'être en pleine fiction, Rachel se concentra sur sa réponse.

— Du Fenpiprazole, un antipsychotique de pointe, dont les seuls symptômes de manque sont une augmentation des effets schizophrènes négatifs. Par exemple, la rétraction, une altération du raisonnement...

— Je connais les effets du sevrage au Fenpiprazole, la culpa Eric. Ils excluent, que je sache, tout symptôme de paranoïa ou d'agressivité.

Surprise par les connaissances du frère de son patient en la matière, Rachel allait répondre quand elle perçut un mouvement à la porte d'entrée. Une autre silhouette masculine, grande, imposante et dont émanait une autorité naturelle, y apparut.

Eric accueillit cette présence d'un simple hochement de tête. S'agissait-il d'un autre agent du FBI ?

Caleb se tourna vivement vers la porte et Rachel se figea, sachant mieux que personne comment son patient réagissait sous l'effet de la surprise. Ramenant alors prudemment l'attention de Caleb sur lui, Eric avança d'un pas vers son frère.

Rachel prit une inspiration, avant de dire avec douceur :

— Caleb. Je vous ai promis de leur expliquer que le coup de feu était accidentel, vous vous souvenez ?

Caleb secoua la tête.

— Je ne *peux* pas retourner là bas. FrankenMetzger n'arrêtera jamais ses expériences sur moi.

Il se pencha vers Eric et affirma à voix plus basse :

— Il sait que je sais ce qu'il fait.

Eric fit un pas supplémentaire.

— J'irai avec toi, frerot. Nous...

Caleb étrécit les yeux.

— Non ! hurla-t-il, faisant s'immobiliser Eric.

Comme le troisième homme entra silencieusement dans la pièce, Rachel aperçut le revolver dans sa main. Un sentiment vertigineux de déjà vu s'empara d'elle. Darell avait lui aussi approché Caleb, armé d'un revolver. Or, il avait fini dans une mare de sang.

— Je vous en prie, ne... commença-t-elle, mais l'individu à l'imposante silhouette la coupa.

— Caleb, dit l'homme d'une voix où résonnait une autorité tranquille. Si nous parlions un peu, tous les deux ?

Caleb pivota brusquement dans sa direction.

— Qui êtes-vous ? Eric, qui est-ce ?

Il serra le revolver entre ses mains tremblantes et en braqua le canon sur le nouveau venu.

Rachel riva alors son regard dans celui d'Eric, s'efforçant de lui transmettre un message silencieux.

Dites à cet homme de ne faire aucun geste brusque. Il ne faut surtout pas alarmer Caleb.

Comme s'il avait entendu son avertissement, Eric répondit par un imperceptible hochement de tête.

— C'est un ami, dit-il d'une voix rassurante à l'intention de son frère. Caleb, il faut que tu poses ce revolver.

Les traits pâles et tirés, il s'avança vers lui.

Caleb fit un brusque pas en arrière et, dirigeant d'une main son arme vers Rachel, il se frappa le front de l'autre.

— Vous nous avez bien eus, n'est-ce pas, docteur ? Vous êtes du côté de FrankenMetzger, vous aussi.

Rachel abaissa ses yeux sur le canon du revolver. Son cœur cognant dans sa poitrine et les membres affaiblis par la peur, elle déglutit péniblement.

— Caleb, je suis de *votre* côté. Il faut que nous parlions.

Elle vit l'ombre du second agent se déplacer sur le parquet. A cet instant, Caleb se retourna d'un bond, puis, avec un gémissement étouffé, il éleva l'arme jusqu'à sa propre tempe.

Un silence de mort s'abattit sur la pièce.

— Je suis désolé, Eric, sanglota Caleb. Je ne peux pas retourner là bas. Si tu ne m'aides pas...

Rachel vit l'angoisse de son patient se refléter sur les traits de son frère.

— Caleb. Non, je t'en supplie.

Eric tendit la main, paume ouverte.

— Donne-moi ce revolver. Je te *jure* que je ne te renverrai pas dans cette clinique.

Rachel fit un pas imperceptible en direction de Caleb, puis un autre. Le nouveau venu se figea et ses yeux bleus lui transmirent un avertissement. L'ignorant, Rachel concentra son énergie afin de retenir l'attention de Caleb.

— Caleb, dit-elle avec gentillesse.

Ainsi qu'elle l'avait espéré, il darda son regard sur elle. Si elle ne parvenait pas à lui faire déposer ce revolver, peut-être réussirait-elle à le distraire, le temps qu'Eric ou son homologue s'approche assez près pour le désarmer.

— Ne recommencez pas, implora-t-elle d'un ton qu'elle espéra apaisant. Je peux témoigner de ce qui s'est passé dans le solarium. Je leur expliquerai qu'il s'agissait d'un accident. Ils me croiront. Après quoi votre frère pourra vous emmener... loin, très loin du Dr Metzger.

Caleb lui décocha un regard oblique et abaissa le canon de l'arme d'un cran.

Derrière lui, le second agent se déplaça. Rassemblant son sang-froid, Rachel soutint le regard de Caleb dans l'espoir de conserver toute son attention et plaqua un sourire rassurant sur ses lèvres.

— Vous ne serez *plus jamais* obligé de voir le Dr Metzger, insista-t-elle.

A cet instant, le troisième homme plongea dans leur direction. Caleb se retourna vivement, mais le policier percuta son bras armé en direction du plafond avant de le ceinturer.

Un coup de feu éclata. Les deux hommes roulèrent au sol et le revolver échoua entre eux sur le parquet.

— Caleb ! hurla Eric en se précipitant dans leur direction.

L'intéressé tâtonna à la recherche du revolver, mais Eric éloigna l'arme d'un coup de pied, prit son frère à bras-le-corps et le hissa sur ses pieds.

— Lâche-moi ! hurla Caleb en se débattant. Lâche-moi !

Les veines de son cou gonflé par l'effort, Eric tint bon.

Rachel considéra alors avec fixité l'agent du FBI gisant à leurs pieds dans une mare de sang. Un frisson glacé courut le long de sa colonne vertébrale.

Caleb avait abattu un deuxième homme.

OceanofPDF.com

2

Son cauchemar s'était mué en réalité. Sauf qu'au lieu de la ravissante psychiatre, Eric étreignait le frère jumeau qu'il avait cru mort et qu'à la place de Darrell, son chef baignait dans son sang à ses pieds.

Eric jeta un coup d'œil en direction de Rachel Harper, sans toutefois desserrer sa prise autour de Caleb. Comme dans son rêve, son beau visage était d'une blancheur spectrale — ses mains, appliquées sur sa bouche avec horreur.

Sous l'insistance de son regard, elle redressa les épaules, repoussa ses cheveux de ses joues et se dirigea vers la silhouette inanimée de Decker.

— Docteur Harper, dit Eric.

Elle tourna vers lui ses yeux bleus agrandis par la panique.

— Si je lui passe les menottes, pouvez-vous surveiller Caleb ?

Rachel opina du chef sans hésiter et vint poser sa main sur l'épaule de Caleb.

— Caleb, venez vous asseoir avec moi. Venez. Tout va bien se passer.

Elle lança un bref regard en direction d'Eric.

— Etes-vous contraint de lui passer les menottes ? Il se tiendra tranquille. Il a confiance en moi... n'est-ce pas, Caleb ?

Eric sentit la tension se relâcher dans les muscles de son frère au contact de la main de Rachel. Il se prit à tressaillir, en imaginant ces doigts fins et habiles se poser sur lui pour le réconforter à son tour.

Caleb suivit Rachel avec raideur jusqu'à la chaise la plus proche et elle appuya doucement sur ses épaules pour le faire asseoir, tandis qu'il contemplait le mur devant lui avec fixité.

Détournant son attention d'eux, Eric ramassa le revolver qu'il enfonça dans sa ceinture, puis s'agenouilla en hâte auprès de Decker.

La peur au ventre, il pressa deux doigts sur la carotide de son chef, avant d'émettre un soupir de soulagement.

Son pouls était rapide et vigoureux, ainsi que le prouva Decker en remuant brusquement.

— Doucement, Mitch. Vous êtes blessé, l'avertit Eric en posant une main apaisante sur son bras.

Son chef se redressa sur son séant avec un juron.

— Croyez bien que je m'en rends compte, gronda-t-il.

Il porta une main à sa tête et considéra en grimaçant le sang sur ses doigts avant d'assurer :

— Ce n'est qu'une éraflure.

— Laissez-moi le vérifier...

— Attendez.

Mitch sortit alors son téléphone portable de sa poche et pressa une touche d'appel automatique.

— Ford ? C'est Decker.

Il appelait le sheriff du comté.

— Oui, une balle perdue, affirma Mitch, pas de souci. Retenez vos hommes et accordez-nous encore un peu de temps. Le suspect est maîtrisé et l'otage, saine et sauve. C'est cela. Je vous rappelle.

L'agent spécial déconnecta l'appareil, se mit debout et déclara, tout en sortant un mouchoir de sa poche.

— Ils étaient prêts à donner l'assaut.

— Mitch, je suis navré que vous vous soyez trouvé à ce point impliqué...

— Nous avons déjà eu cette conversation, Eric, répliqua Decker d'un ton cassant en essuyant le sang à son front.

Il jeta un regard en direction de Rachel.

— Docteur Harper, vous n'êtes pas blessée ?

La psychiatre secoua la tête sans quitter Caleb des yeux.

— Non. Caleb n'est pas violent. Il a simplement peur et a besoin de recevoir son traitement.

Eric la considéra, bouche bée.

— Pas violent ? Que vous faut-il ? Il vous a menacée de son arme, kidnappée, a tiré sur deux hommes en moins de vingt-quatre heures... nous ignorons même si le garde va s'en tirer.

— Darell n'est donc pas mort ? s'exclama Rachel. Oh ! Dieu merci !

— Que s'est-il passé exactement ? demanda abruptement Eric. Comment ce garde a-t-il pu laisser Caleb prendre le dessus ? Alors qu'il le tenait si bien à la gorge ?

Rachel lui décocha un coup d'œil surpris.

— Comment pouvez-vous connaître ce détail ?

Eric serra les mâchoires. Il en avait trop dit. Il devait veiller à ne pas confondre ce qu'il savait de l'affaire et ce qu'il avait vu en rêve.

— J'ai dû l'entendre à la télévision, répondit-il, évasif.

L'attention de Rachel se reporta sur son patient.

— Votre frère, expliqua-t-elle, est sujet au somnambulisme. La nuit dernière, il s'est levé et a déambulé dans la clinique. Bien que je l'aie trouvé très agité à son réveil, j'avais réussi à le convaincre de regagner son lit. Mais au mépris de mes consignes, l'infirmière de nuit a prévenu la sécurité.

A ce souvenir, Rachel sentit l'irritation l'envahir.

— Le garde s'est montré agressif. Il lui a fait peur.

Tout en parlant, elle pressait ses doigts fins sur le poignet de Caleb, à la recherche de son pouls. Les lèvres soudain amincies, elle se pencha un peu plus vers lui.

— Caleb, vous vous sentez bien ?

Ce dernier continuait à fixer le mur devant lui, le visage dégoulinant de sueur. Il commença à se balancer d'avant en arrière et à frapper son front de son poing. Rachel prit sa main, sans faire cesser son mouvement machinal, et une ombre inquiète traversa son regard.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda aussitôt Eric.

— Je ne sais pas trop.

S'il ne l'avait pas côtoyé depuis des années, il avait déjà vu son frère dans pareil état. Ce spectacle réveilla en lui l'instinct protecteur qui l'avait animé durant leur enfance.

— Caleb manifeste tous les symptômes de la schizophrénie, commenta Rachel. La paranoïa, les propos délirants.

— Il faisait déjà cela lorsque nous étions petits.

L'amertume fit grincer la voix d'Eric tandis que ses souvenirs resurgissaient à la surface.

— A l'époque, j'ignorais de quoi il retournait. Ma grand-mère appelait cela des « caprices, » et enfermait Caleb dans le placard à balais jusqu'à ce qu'il *se calme*.

La souffrance contenue dans le regard que Rachel éleva vers le sien lui sembla outrepasser l'intérêt professionnel. L'espace d'un instant, elle parut se replier sur elle-même.

— Elle l'enfermait dans le noir ?

La voix de la jeune femme buta sur ce dernier mot.

— Quel âge aviez-vous ? reprit-elle.

Attiré par l'empathie que manifestait la jolie psychiatre, Eric fut étreint par l'étrange besoin de se confier à elle.

— Aussi loin que je me souviens, elle l'a toujours enfermé, jusqu'à nos onze ans. Jusqu'au jour où...

Il avait failli dire... « jusqu'au jour où Caleb est mort ».

Eric massa son cou, cherchant du bout des doigts la minuscule cicatrice à la base de son oreille — le seul souvenir concret de cette journée tragique. Il jeta un regard en direction de Caleb, qui continuait à frapper son front de son poing. Il savait ce que faisait son frère. Caleb cherchait à faire taire les voix dans sa tête.

Eric avala sa salive pour repousser la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Ce jour-là, dit-il, à peine conscient du fait qu'il parlait à haute voix, nous étions dans le boudoir de notre grand-mère, au troisième étage de la maison. Caleb était plus agité que de coutume. A un moment donné, il m'a poussé. Nous nous sommes empêtrés dans les plis des rideaux et nous avons tous deux basculé par la fenêtre. Une embrase s'est prise autour de mon cou et m'a empêché de chuter. Mais Caleb, lui, est tombé.

Rachel pâlit aussitôt. Elle devinait la suite.

— Oh ! mon Dieu ! Et votre grand-mère vous a fait croire qu'il était mort.

Eric hocha tristement la tête.

— Elle l'a fait interner dans un asile.

— C'est horrible. Et vous ne l'avez jamais su ?

— Je me suis toujours posé des questions...

Il s'interrompit. Une fois de plus, il en avait trop dit. Il avait été sur le point de confier sa crainte la plus profonde à une inconnue. Il cligna des yeux et, éludant la question de Rachel, tourna son regard vers Caleb.

— Dites-moi, docteur : le premier symptôme de manque au Fempiprazole n'est-il pas un état catatonique ? Auquel cas Caleb ne devrait pas manifester ces signes de paranoïa, n'est-ce pas ?

Une lueur admirative étincela dans le regard de Rachel, aussitôt suivie par un froncement de sourcils perplexe.

— C'est exact. Vous semblez très renseigné sur ce produit.

Un sourire passa sur les lèvres d'Eric.

— Je n'en prends pas, rassurez-vous. Je l'ai simplement lu.

Decker s'approcha d'eux.

— Quel est le problème ?

— Caleb présente une réaction inversée à son traitement. Le Dr Harper reconnaît elle-même que ses symptômes sont atypiques.

Decker considéra Rachel, qui acquiesça à contrecœur :

— Il présente en effet un comportement paranoïaque anormal.

— Est-ce ce qui aurait pu le pousser à tirer sur le garde ?

Rachel s'approcha de Decker pour répondre à voix plus basse :

— Cela a certainement contribué à son geste. Caleb imagine qu'on l'utilise dans le cadre de certaines expériences, ne cesse de délirer à propos de remèdes échangés et de dossiers médicaux falsifiés.

— D'après vous, ce qu'il dit serait donc faux.

Elle allait rétorquer avec vivacité lorsque Eric la devança :

— Caleb ne ment jamais. S'il mentionne des expériences secrètes et des dossiers falsifiés, c'est qu'ils existent.

— Vous croyez à ces divagations... s'exclama Rachel.

Elle secoua la tête avec incrédulité.

— Cela fait vingt ans que vous n'avez pas vu votre frère. Si vous étiez habitué à côtoyer des malades mentaux, vous sauriez qu'on ne peut porter foi à ce qu'ils racontent.

Rachel sentit sa gorge se serrer. La peur qui l'avait taraudée au cours des dernières heures avait entamé sa capacité de recul habituelle. Elle croisa les bras et contracta les mâchoires, prétendant, le temps de recouvrer son sang-froid, étudier les mouvements désordonnés de Caleb.

Eric Baldwyn ignorait de quoi il parlait. Il avait été séparé très jeune de son frère. Contrairement à elle, il n'avait donc pas côtoyé la folie tout au long de son existence.

Cruelle, vorace, la maladie mentale avalait tout sur son passage : la confiance, la sécurité, l'amour. Le déséquilibre de sa mère l'avait contrainte à endosser un rôle d'adulte à un âge précoce. Son enfance ressemblait à un kaléidoscope de terreurs obscures, d'éclairs lumineux à la normalité fragile, hérissé de scènes d'une démence aveuglante.

Si Eric Baldwyn avait vécu auprès de son frère ces vingt dernières années, il aurait été moins enclin à le croire.

Elle toucha l'épaule de Caleb.

Réagissant à ce contact, le malheureux chercha désespérément son frère du regard.

— Eric, appela-t-il d'une voix où vibraient la confiance et l'amour.

Ce dernier se rapprocha vivement de lui.

— Comment te sens-tu, frérot ?

Caleb secoua la tête.

— J'ai du mal à respirer. C'est cette drogue. J'ai... déjà rencontré ce problème.

Il se leva brusquement et agrippa le bras de son frère.

— Tu vas... m'aider, n'est-ce pas ? Tu as dit que je ne serais pas forcé... de retourner dans cette clinique.

Rachel pressa l'épaule de Caleb.

— Tout ira bien, Caleb. Nous allons vous ramener à la clinique. Vous allez reprendre votre traitement, et...

A ces mots, Caleb tressaillit violemment et la foudroya du regard.

— Ecartez-vous de mon frère ! rugit alors Eric en se positionnant entre Caleb et Rachel, son instinct de protection l'emportant sur son professionnalisme.

Visiblement surprise par la fureur qui avait percé dans sa voix, la jeune femme lâcha Caleb et recula d'un pas.

Derrière lui, Eric entendit Decker tenter de l'excuser auprès du Dr Harper :

— Eric a été très surmené ces derniers temps. Il est épuisé, et il s'inquiète pour son frère.

— Je comprends. Ce n'est pas un problème.

— Parlez-moi du Dr Metzger.

— Laissez-moi d'abord examiner la plaie que vous avez à la tête.

La voix d'Eric les fit se taire brusquement lorsque, son regard rivé dans celui de son frère, il suggéra :

— Hé, frérot. Parle-moi de cette drogue expérimentale.

— FrankenMetzger est obsédé... par l'idée de guérir la schizophrénie, répondit Caleb avec difficulté. Il pratique... des expériences dans un laboratoire secret... sur certains patients seulement.

Sa respiration semblait de plus en plus laborieuse.

— Moi. Misty. Quelques autres. Il nous injecte... un poison mortel.
Il enfonça ses ongles irréguliers dans le bras d'Eric.

— Je crois qu'il extrait ce produit de nos cerveaux. Il a peur que je parle, que quelqu'un me croie. Il sait que Misty et moi avons trouvé... une preuve de ses agissements.

— Quel genre de preuve ?

— Eric, intervint Rachel, le Dr Metzger est un neurologue mondialement réputé. Il est, par ses recherches sur la schizophrénie, la plus haute autorité en la matière dans ce pays — et peut-être sur la planète. Et il ne mène actuellement *aucune* expérience à la clinique des Prairies.

La profonde révérence qui émanait de son discours mit Eric hors de lui.

— Vous paraissez être sa fervente admiratrice, en tout cas.

Rachel rougit mais, redressant le menton, elle lui rendit son regard.

— J'ai toujours rêvé d'étudier auprès de Gerhardt Metzger. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté ce poste. Mais sa renommée existe en dehors de mon admiration. Et rien dans le dossier de Caleb n'indique qu'il ait fait l'objet d'une étude particulière de la part du Dr Metzger... ou d'aucun autre praticien.

— Evidemment ! s'écria Caleb. Parce que s'il le reconnaissait officiellement, il ne pourrait plus pratiquer ses sales expériences.

Il éleva le ton jusqu'à l'hystérie :

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Ce à quoi vous assistez est une manifestation classique de paranoïa, assura Rachel. Caleb a besoin de son traitement.

Elle abaissa la voix.

— C'est pourquoi nous devons le ramener là-bas.

Eric contracta les mâchoires.

— Ne prononcez plus jamais cette phrase, gronda-t-il.

Il posa sa main sur celle de Caleb, toujours agrippée à son avant-bras.

— Dis-nous quelle preuve ton amie Misty et toi avez trouvée, Caleb.

Son jumeau regarda partout autour de lui avant de lui répondre.

— J'ai découvert un moyen de pénétrer au sous-sol sans être vu. Une nuit... Misty et moi y avons déniché un local secret, derrière les ascenseurs. C'est là que FrankenMetzger vide nos cerveaux de leur substance. Et c'est également là qu'il conserve nos véritables dossiers médicaux.

La respiration de Caleb était de plus en plus haletante.

— Ce type assassine des gens, Eric. Tout le monde prétend que... que les patients meurent... comme ça, mais c'est FrankenMetzger qui les tue.

Ses épaules se soulevèrent en une laborieuse inspiration.

— Il utilise une longue aiguille, qu'il nous enfonce dans la tête. Au début, ça brûle horriblement, puis, durant un moment, tout paraît merveilleux... normal. Mais après, notre état empire et on a besoin de toujours plus de ce produit. Le Dr Green avait deviné ce qui se passait. Demande-le-lui.

Eric haussa un sourcil interrogateur à l'adresse de Rachel.

— Je ne connais pas le Dr Green, confia-t-elle. J'ai vu sa signature apposée sur certains documents, mais je ne l'ai jamais rencontré. Je ne crois pas qu'il travaille encore à la clinique.

Eric se tourna vers son chef.

— Mitch, peut-on vérifier si la clinique des Prairies ne recense pas de décès suspects, plus particulièrement chez les patients du Dr Metzger ?

Decker hocha vivement la tête.

— J'appelle tout de suite Natasha, fit-il en pressant une touche préenregistrée sur son téléphone portable.

Natasha Rudolph, l'expert en informatique du service dans lequel travaillait Eric, saurait glaner mieux et plus vite que personne toute information disponible à ce sujet.

— Eric... haleta Caleb en agrippant sa manche.

Il avait le souffle de plus en plus court et son visage virait au rouge.

— Hé, docteur, appela Eric, alarmé. Caleb a du mal à respirer. Venez vite !

Rachel se précipita vers son patient.

— Je vais prendre votre pouls, Caleb. D'accord ?

L'intéressé porta une main crispée à sa gorge.

— Je n'arrive pas à...

Sa voix mourut en un râle et il vacilla sur ses jambes.

— Caleb ! s'écria Eric en tendant les bras pour accompagner juste à temps la chute de Caleb jusqu'au sol.

— Ecartez-vous ! ordonna Rachel en le poussant de côté avec une force surprenante.

Elle se pencha au-dessus de Caleb, appliqua deux doigts sur sa carotide. Puis elle mouilla son index et le planta sous son nez.

— Que lui arrive-t-il ?

— Il ne respire plus. Aidez-moi à l'allonger.

Les mâchoires serrées, Eric étendit un à un les membres sans vie de Caleb. Il n'allait pas perdre son frère jumeau, alors qu'il venait juste de le retrouver !

— Appelez les secours, dit-il à Decker.

— Je vais faire mieux que ça, répliqua son chef.

Decker pressa une touche sur son téléphone.

— Faites entrer l'équipe médicale postée devant la baraque ! ordonna-t-il à son interlocuteur.

De son côté, Rachel commença à pratiquer la respiration artificielle sur son patient.

— Ce brusque arrêt... respiratoire... haleta-t-elle entre deux expirations... est inexplicable...

Eric sentit le spectre de la culpabilité s'abattre sur lui. Caleb était en danger de mort et il ne pouvait rien pour le sauver.

Quelques secondes plus tard, la demeure grouillait de policiers et de personnel médical. Un infirmier intuba Caleb et le brancha en hâte sur un respirateur portable. Un autre nettoya et pansa la plaie de Decker qui, pendant ce temps, relata les faits au sheriff et à l'agent local du FBI.

Après quoi, Eric regarda avec impuissance les ambulanciers attacher son frère sur une civière, puis se diriger avec lui vers la porte. Il visualisa en un éclair les prochaines heures à venir. Caleb allait être transporté jusqu'à l'hôpital le plus proche, stabilisé, puis ramené à la clinique des Prairies — où on le droguerait de nouveau, en attendant sa traduction en justice pour kidnapping et tentative de meurtre.

Je suis désolé, Eric. Je ne peux pas retourner là-bas.

— Non ! Attendez ! s'écria Eric, hanté par le geste de désespoir de son jumeau tout à l'heure.

— Navré, monsieur, nous devons l'emmener. Notre respirateur n'a qu'une autonomie d'une vingtaine de minutes.

— Mitch, appela Eric, paniqué, j'ai promis à Caleb qu'il ne retournerait pas dans cette clinique.

Decker pressa son épaule d'une main apaisante.

— C'est sans doute le meilleur endroit pour lui, le raisonna son chef avec une douce fermeté.

Eric se dégagea d'un coup d'épaule.

— Non. Cette idée le terrorise. Je préférerais y aller moi-même plutôt que de le renvoyer là-bas.

A ces mots, Rachel redressa vivement la tête, les yeux de Mitch s'étrécirent et Eric affronta leurs regards médusés.

Y aller moi-même. Il n'y avait pas même pensé avant d'énoncer cette phrase. C'était pourtant évident. Il s'introduirait dans la clinique à la place de Caleb... et pourrait ainsi enquêter en secret sur ce qui se déroulait réellement aux Prairies.

— Mitch...

— Je sais à quoi vous pensez et la réponse est non.

— Ça marchera, Mitch. Faites enregistrer Caleb à l'hôpital sous mon identité. Ensuite, dès que Rachel m'aura briefé, je pénétrerai dans cette clinique sous l'identité de mon frère, afin de savoir ce qui s'y passe.

— Doucement, Eric. Attendons de voir ce que nous dit Natasha. Cet endroit peut se révéler au-dessus de tout soupçon.

Eric tourna vivement la tête en direction de Rachel.

— Demandez-le-lui. Elle sait bien que quelque chose, dans cette clinique, ne tourne pas rond.

L'accusation d'Eric parvint aux oreilles de Rachel, tandis qu'elle vérifiait les niveaux d'oxygène de Caleb.

Elle éleva son regard vers celui, sombre et intense, de l'agent spécial.

— Me demander quoi ?

Decker s'avança vers elle.

— Que pouvez-vous me dire concernant le Dr Metzger et ses expériences ?

Rachel hésita. Elle lisait dans les yeux d'Eric le même doute que celui qui germait dans son esprit.

— Je... je ne suis au courant d'aucune expérience en cours.

Du regard, Eric la mit au défi de dire l'entière vérité.

Elle cligna des yeux et serra la main inerte de Caleb.

— Mais je sais que le Fenpiprazole n'occasionne jamais de problèmes respiratoires.

Decker la jaugea de son regard bleu et perçant.

— Jamais ?

Rachel secoua la tête, son regard rivé dans celui d'Eric.

— Jamais, renchérit-elle. Caleb peut bien sûr avoir contracté une infection, à moins qu'il ne présente une réaction allergique à un produit...

Sa phrase mourut sur ses lèvres. Elle ne parvenait à convaincre personne, pas même elle-même.

— Seriez-vous en train de dire que Caleb pourrait recevoir un traitement inadéquat ?

Eric la foudroya du regard.

Rachel ouvrit la bouche, mais le déni qu'elle aurait aimé opposer à sa question refusa de franchir ses lèvres.

— Caleb a raison, n'est-ce pas ? Quelqu'un dans cette clinique échange les remèdes.

Cette accusation paraissait sidérante à Rachel. Imaginer qu'un médecin puisse faire une chose pareille allait à l'encontre de tout ce en quoi elle croyait. Si ce que Caleb racontait était vrai, ces pratiques étaient non seulement contraires à l'éthique et illégales... mais également meurtrières.

Elle s'humecta les lèvres avant de concéder :

— C'est la seule explication possible.

Le téléphone de Decker sonna. C'était Natasha.

— Nat ? Avez-vous découvert quoi que ce soit ?

Rachel demeura debout auprès d'Eric, incommodée par la féroce détermination qui émanait de lui, mais aussi par un trouble similaire à celui qui, déjà tout à l'heure, avait fait vibrer l'atmosphère entre eux.

L'écho grave et rythmé du respirateur constituait un fond sonore au silence attentif de Decker, brièvement interrompu par d'occasionnelles questions de sa part.

— Bravo, Nat, conclut-il. Continuez à chercher.

Comme il rempochait son téléphone avec une expression sinistre, Rachel entendit l'infirmier tousser dans son dos.

— Docteur Harper, nous ne disposons plus que d'un flacon d'oxygène. Si nous ne partons pas dans les cinq minutes qui suivent, nous risquons d'arriver trop tard à l'hôpital.

Sans se tourner, elle répondit par un hochement de tête.

Eric, lui, ne quittait pas Decker des yeux.

— Natasha a trouvé quelque chose, n'est-ce pas ?

— Rien de notoire, à première vue. Mais cinq décès ont été enregistrés dans cette clinique au cours des cinq dernières années. Deux suicides, une attaque cardiaque et deux morts naturelles.

— Attaque cardiaque. Morts naturelles, grinça Eric.

Il se tourna vers Rachel.

— D'intéressantes causes de décès pour une clinique de pointe comme les Prairies. Vous êtes vous interrogée sur la moyenne d'âge de ces patients, mademoiselle la psychiatre ?

Tandis que Decker et Eric attendaient sa réponse, Rachel se rendit compte que, trop heureuse d'approcher son idole, le Dr Metzger, elle s'était en réalité *fort peu* interrogée depuis qu'elle avait accepté ce poste. Elle prit une profonde inspiration, puis répliqua :

— J'ai cru remarquer qu'elle se situait aux alentours de la trentaine.

— D'après vous, docteur, lança Eric, les trentenaires sont-ils nombreux à décéder de mort naturelle ?

Rachel se sentit toute petite, embarrassée par la pertinence de sa question.

— Eric... l'avertit Decker.

Dans un effort pour recouvrer son sang-froid, l'intéressé passa une main sur son visage. Il jeta un regard inquiet en direction de Caleb, puis d'un ton plus égal, il demanda :

— Combien de temps avez-vous travaillé dans cette clinique, mademoiselle Harper ?

Rachel s'éclaircit la voix avant de répondre.

— Deux mois.

— Deux mois !

Il émit un rire sarcastique.

— Et au cours de cette *longue* expérience, quelqu'un aurait-il fait référence à des pratiques ou à des incidents suspects ?

Rachel secoua la tête.

— Je suis nouvelle à ce poste. Les gens ne me parlent pas beaucoup. De plus, cette clinique recevant une clientèle renommée, on ne peut accéder à certains dossiers.

— Comme à celui de Caleb, par exemple ?

A contrecœur, Rachel opina une nouvelle fois de la tête.

— Je n'avais jamais connu de cas de schizophrénie infantile auparavant et comme j'admirais les travaux du Dr Metzger depuis longtemps, j'ai demandé à consulter les anciens dossiers de Caleb. On m'a répondu qu'ils étaient archivés. Le seul rapport disponible concernant Caleb ne traite que des trois derniers mois, et sa fiche administrative ne mentionne aucunement l'existence d'un frère.

— Bien sûr, murmura Eric, le visage privé de toute couleur.

Il porta une main à sa tempe.

— Vous travaillez donc dans une clinique où l'on vous refuse l'accès aux dossiers de vos patients, reprit-il, et où les employés — ainsi que vous l'avez constaté la nuit passée — ne respectent pas les consignes des médecins... du moins pas les vôtres.

Sentant la colère empourprer son visage suite à cette mise en doute de ses compétences, Rachel redressa le menton, prête à se défendre.

— Eric... intervint Decker pour calmer le jeu. D'après Natasha, le Conseil des Médecins a examiné les circonstances des cinq décès survenus dans cette clinique. Il a conclu à l'adéquation des soins et des mesures prises pour chacun d'eux, renvoyant ainsi la procédure judiciaire en cours.

— La procédure judiciaire ? s'exclama Rachel avec stupeur.

Decker opina de la tête.

— Saviez-vous que votre prédécesseur avait été renvoyé ? Après avoir ébruité auprès de la presse une affaire de suicide suspect, survenu aux Prairies, il y a neuf mois de cela ?

Avec l'impression désagréable d'être une étudiante mal préparée à un examen, Rachel secoua la tête.

— Mon prédécesseur ?

— Les informations fournies au journaliste semblaient pour le moins explosives. Le Dr Green aurait parlé de réactions anormales à certains traitements, de patients se plaignant d'avoir été drogués, puis transportés la nuit sans explication, ainsi que d'avoir subi les activités étranges de la part de certains soignants.

Des allusions ressemblant singulièrement aux propos de Caleb, songea Rachel en portant une main horrifiée à sa bouche. Et d'après l'expression lugubre de l'agent spécial, elle soupçonna ce dernier de ne pas lui avoir encore tout dit.

— Nous devons mettre la main sur cet article, affirma Eric.

— Natasha s'en occupe.

— Et nous entretenir avec ce psychiatre. Dès que possible.

— Cela...

Decker prit une inspiration.

— Va poser un problème fondamental.

Etreinte par un mauvais pressentiment, Rachel sentit son pouls accélérer.

Elle vit les mâchoires d'Eric se crisper, ses poings se refermer contre ses cuisses.

— Ne me dites pas...

Decker hocha gravement la tête.

— Charles Green a été retrouvé mort il y a cinq mois dans son appartement, suite à une overdose de morphine et d'alcool.

* * *

Le Dr Rajid Patel considéra l'homme assis de l'autre côté de son vaste bureau d'acajou. Si le résultat de ses recherches s'élevait au rang de ses théories, Gerhardt Metzger, le plus éminent membre de son personnel, serait certainement nommé dans les années à venir pour le prix Nobel.

Mais en cet instant, le brillant neurologue était inquiet. Or, lorsque ses plus prestigieux employés s'inquiétaient, il s'inquiétait également.

En sa qualité de médecin en chef et directeur de la clinique des Prairies, son travail consistait, pour sa plus importante part et depuis plus de vingt ans, à alléger les soucis de son personnel. Or, il n'en existait aucun dont il aurait plus ardemment souhaité le bonheur que Gerhardt Metzger. Le colossal apport financier apporté par ce dernier depuis son arrivée aux Prairies neuf ans auparavant, sous la forme d'importantes donations et autres bourses de recherche, valait toutes les courbettes et tous les sacrifices imaginables.

Metzger gratta les favoris embroussaillés de ses joues, puis ôta ses lunettes cerclées de noir qu'il essuya avec un mouchoir.

— Désirez-vous un cognac ? proposa Patel en fouillant le tiroir inférieur de son bureau.

Metzger accepta d'un bref signe de tête et remit ses lunettes pour demander :

— Le FBI a-t-il précisé quand M. Baldwyn nous serait ramené ?

Il changea de position dans son fauteuil de cuir.

— Je m'indigne du fait qu'ils puissent le garder aussi longtemps, reprit-il. Baldwyn doit réintégrer au plus vite son environnement coutumier, afin d'y recevoir le traitement adapté à son cas.

Patel lui tendit un petit verre de cognac, réprimant le besoin de passer son doigt dans son col trop serré.

— Le chef de service de l'hôpital m'a assuré que votre patient était stabilisé, et qu'il serait transféré ici dès demain.

— Parfait, commenta le neurologue.

— Il a en revanche trouvé ses symptômes inquiétants, et suggère que nous réexaminions attentivement son dossier.

Metzger fronça les sourcils.

— J'ose espérer que vous lui avez assuré que cette clinique était au-dessus de tout reproche.

Le médecin chef hocha vivement la tête.

— Je suis très contrarié par cette brèche dans le système de sécurité, se plaignit Metzger. Caleb Baldwin est un de mes patients les plus précieux. Son traitement ne doit être interrompu sous aucun prétexte.

Patel ignore la petite voix qui, dans sa tête, se demandait en quoi Caleb Baldwin était si « précieux » aux yeux du neurologue. Il avait accepté de lui laisser carte blanche en échange de l'argent et de la publicité positive que le chercheur avait attirés sur sa clinique. Cela en dépit même de la récente enquête menée par l'agence américaine du médicament suite à la demande d'homologation par Metzger d'un nouveau traitement.

Le directeur s'éclaircit la gorge.

— Il m'a également dit que le Dr Harper n'était pas blessée et qu'elle pourrait reprendre son travail dès cette semaine.

Patel prit une gorgée de son cognac favori pour surmonter sa nervosité et se rejeta contre le dossier de son siège, avant d'ajouter :

— Gerhardt, je suis prêt à la renvoyer. Ce serait justifié, vu les circonstances. Le Dr Harper a échoué, en sa qualité de psychiatre, à contrôler une situation banale. La déclaration de Grace Jones concernant son refus de la laisser administrer une piqûre sédatrice à M. Baldwin, suffira à établir que la négligence de Mlle Harper a été la cause du déplorable dénouement de cette crise.

Son visage tourné vers la fenêtre derrière Patel, Metzger gratta silencieusement ses favoris.

— Nous ne sommes même pas tenus de lui fournir un préavis, insista le directeur. Je peux la renvoyer sur-le-champ.

Etrange. Son nœud de cravate lui donnait à chaque instant l'impression d'être de plus en plus serré.

Patel aurait de beaucoup préféré que la jeune psychiatre parte. Avant son arrivée, jamais la clinique des Prairies n'avait connu d'incident aussi

violent.

— Non, objecta Metzger. J'ai été impressionné par certaines des compétences du Dr Harper. De plus, elle semble avoir tissé des liens particuliers avec Caleb Baldwyn. Elle peut nous être utile.

— Utile ?

Patel fronça les sourcils. Par le passé, Metzger avait exigé certaines mises à pied pour bien moins que cela. Celle du Dr Green, par exemple.

Il vida la dernière goutte de son cognac.

— Oui, reprit Metzger. J'aurai besoin d'entendre ce que Caleb a pu lui raconter lors de ses délires ; cela me permettra d'aider mon patient à se réadapter au plus vite à son environnement. A son retour, il sera désorienté, anxieux. Je serai peut-être contraint de l'enfermer.

Patel tapota nerveusement le plateau verni de son bureau.

— Vous acceptez donc de l'accueillir ici jusqu'à sa comparution en justice ? Il se trouve que l'hôpital Walter Reed nous propose de le garder, au cas où nous préfererions le tenir à l'écart de nos autres pensionnaires.

Metzger se releva d'un bond.

— Sûrement pas. En fait, lorsqu'il reçoit le traitement approprié, Caleb est un des mes meilleurs patients.

Il rajusta ses lunettes sur son nez.

— Et maintenant que le Dr Harper a passé tout ce temps avec lui, il serait préférable de la garder auprès de nous, ainsi nous pourrions la surveiller. Répéter un incident similaire à celui provoqué par le Dr Green serait fort regrettable.

Pourquoi chacun des propos du neurologue résonnait-il comme une menace ? se demandait le directeur.

— Croyez bien que je vous approuve entièrement, dit-il.

Il avait déjà suffisamment rampé et fait jouer son entregent pour atténuer le scandale relatif au décès du psychiatre trop bavard.

Patel riva son regard dans les yeux brillants de Metzger.

— Je ferais n'importe quoi pour éviter semblable incident.

La bouche mince de son interlocuteur s'étira en un semblant de sourire.

— N'importe quoi, dites-vous ? C'est bon à savoir, Rajid. Car vous pourriez y être contraint.

3

— Je ne peux pas faire ça.

Etreinte par un sentiment d'impuissance, Rachel se tenait dans la suite d'hôtel où elle était censée informer Eric Baldwyn de ce qu'elle savait sur la clinique des Prairies et le Dr Metzger.

Elle jeta un regard en direction d'Eric, qui arpentait la pièce devant la large fenêtre panoramique, l'air profondément perturbé.

Comment aurait-elle pu l'en blâmer, après le choc qui avait dû l'ébranler en retrouvant le frère qu'il pensait mort ?

Le cœur serré, elle l'imagina, s'efforçant de s'accommoder dès son jeune âge de la maladie de Caleb. D'après le peu qu'il lui en avait dit, son enfance semblait avoir été aussi pénible que la sienne. Rachel avait peine à imaginer la cruauté qui avait pu pousser la grand-mère d'Eric à lui arracher si tôt son frère jumeau, et à lui mentir si odieusement jusqu'à son dernier souffle.

Malgré ces multiples épreuves, Eric semblait normal et parfaitement adapté. S'ils s'étaient rencontrés en d'autres circonstances, Rachel aurait sans doute cédé au féroce désir d'en apprendre davantage sur cet homme séduisant, à la personnalité complexe.

Mais pas de cette manière.

Elle se tourna vers l'agent Decker, qui s'apprêtait à partir.

— Je ne peux pas m'impliquer dans une opération secrète avec le FBI. Si on découvre ma collaboration avec vous, ce sera la fin de ma carrière.

Une opération secrète avec le FBI. Cette seule phrase lui paraissait insensée.

— Bien sûr, je serai sans doute renvoyée de toute façon.

Elle imaginait mal le Dr Patel, si soucieux de l'image de son établissement, la garder parmi son équipe alors qu'elle avait été incapable de contenir un incident qui aurait dû demeurer mineur.

Rachel ne comprenait pas encore très bien comment elle avait pu perdre si rapidement le contrôle de la situation. Sans parler de celui de son existence.

Il lui semblait maintenant bien loin, le jour où elle avait été engagée dans une paisible institution privée, sans autre problème en tête que celui de rattraper un peu de sommeil après une longue nuit de garde...

Depuis lors, elle avait vu deux hommes tomber sous ses yeux. Elle avait été kidnappée et s'apprêtait à s'embarquer dans une aventure qui, au mieux, ruinerait sa crédibilité en tant que psychiatre, et au pire — si les divagations de Caleb étaient fondées — lui ferait risquer sa vie.

— Cette opération peut encore être annulée, expliqua Decker d'un ton rassurant. Des enquêteurs fédéraux passent au peigne fin les informations réunies par Natasha. D'ici à demain matin, nous pourrions avoir découvert que rien de suspect ne se déroule dans cette clinique. Vous retrouverez alors tranquillement votre travail. Mais nous devons être prêts, au cas où Eric serait contraint de remplacer son frère.

— Etre prêts ?

Rachel avait presque envie de rire, mais la perspective de passer la nuit à enseigner à Eric Baldwin une manière convaincante de jouer un malade mental n'avait rien de comique.

En tout cas, elle obtenait aujourd'hui la preuve concrète que les agences gouvernementales pouvaient intervenir très vite et avec la plus grande efficacité lorsqu'elles le voulaient.

Car dès l'instant où le FBI avait eu connaissance du suicide du Dr Green, un hélicoptère était venu chercher Caleb, avec à son bord un médecin auquel elle avait expliqué ses symptômes et la nature de son traitement, afin qu'il les communique à ses confrères de l'hôpital Walter Reed de Washington.

— Nous avons déjà informé le directeur de la clinique des Prairies du fait que Caleb et vous aviez été admis en observation à l'hôpital Walter Reed, expliqua Decker. L'homologue du Dr Patel est prêt à l'instruire de l'état de santé de son patient.

Il consulta brièvement sa montre.

— Si nos enquêteurs ne décèlent rien de suspect, Caleb et vous serez raccompagnés à la clinique des Prairies dès qu’il sera en état d’être transféré. Dans le cas contraire, Eric prendra sa place.

— Mais je suis incapable de participer à cette opération de couverture ! protesta Rachel. Je ne sais rien et je n’ai pas les compétences nécessaires pour endosser le rôle d’agent secret.

— Ce n’est pas ce qu’on vous demande, rassurez-vous. En revanche, vous pouvez nous être utile car vous connaissez l’agencement général de l’hôpital, ainsi que la plupart de ses patients et des membres de son personnel.

Decker sourit à Rachel et la jeune femme sentit la tranquille assurance qui se dégageait de lui se communiquer à elle contre son gré.

— Comme l’a fait remarquer Eric, insista-t-elle mollement, je n’ai travaillé que deux mois dans cette clinique.

— Tout ce que nous attendons de vous, c’est que vous aidiez Eric à jouer le rôle de son frère et à faire illusion. Ce faisant, vous aiderez également Caleb et l’ensemble des malades soignés dans cet établissement.

Rachel fronça les sourcils, partagée entre son engagement envers le bien-être de ses patients et sa loyauté envers l’institution qui l’avait engagée.

— L’idée d’espionner mes collègues me déplaît.

Decker pinça la bouche.

— Si vous refusez de coopérer, nous serons contraints de vous mettre au secret dans certains de nos locaux jusqu’à la résolution de cette affaire.

Rachel fixa Decker.

— Vous voulez dire que vous m’enfermeriez ?

— Comment vous protéger autrement, si nous ne pouvons pas nous fier à vous ? A moins d’avoir votre entière collaboration, je ne peux pas vous renvoyer là-bas en vous faisant risquer votre vie, ainsi que celle de mon agent.

Rachel jeta un regard en direction d’Eric, qui n’avait pas ouvert la bouche depuis leur arrivée dans ce luxueux hôtel de Washington dont le FBI se réservait certaines suites.

Il paraissait ne pas pouvoir tenir en place et passait souvent une main dans ses cheveux, trahissant ainsi sa nervosité.

Tout à coup, il s’immobilisa.

— Avez-vous eu des nouvelles de mon frère ?

Decker secoua la tête.

— Pas encore, mais je vous informerai dès que j'en saurai plus. Je suis sûr que Caleb va très bien s'en sortir.

Eric glissa un regard en direction de Rachel, comme pour lui communiquer qu'il n'était pas dupe de ces paroles rassurantes.

Elle y lut en même temps une suspicion manifeste à son égard. Son attitude, ses expressions, montraient qu'il ne se fiait pas plus à sa personne qu'à ses compétences.

De son côté, Rachel avait une meilleure impression de l'agent du FBI suite au portrait que lui en avait brossé Decker dans la voiture qui les avait conduits jusqu'à cet hôtel.

Profiler pour le FBI, Eric Baldwyn détenait un Master en psychologie et avait contribué à une thèse sur les pathologies criminelles publiée par l'un des hôpitaux américains les plus réputés. Dès lors, il n'y avait rien d'étonnant à ce que cet homme soit si bien renseigné sur les traitements anti-psychotiques, songea Rachel. Elle avait également remarqué l'admiration et l'affection que Mitch vouait à son jeune agent.

A cet instant, le téléphone portable de Decker sonna. Eric se figea et Rachel retint son souffle.

Après avoir brièvement répondu à l'appel, Decker raccrocha et hocha la tête en direction d'Eric.

— Je dois y aller. Il faut que je prépare la déclaration que je dois faire tôt demain matin devant le Sénat. J'en ai pour la nuit.

— Mitch... fit Eric en passant une main lasse sur son visage. Je suis désolé de vous avoir entraîné dans cette affaire. Merci de votre aide.

Decker lui serra la main.

— Je vous tiendrai au courant dès que j'aurai du nouveau. Rachel, que décidez-vous ?

La jeune femme sentit le regard d'Eric se river sur elle. Au plus profond de son être, elle savait sa résolution prise. Elle s'humecta les lèvres et, voyant les yeux d'Eric s'y poser, elle ressentit comme une bouffée de chaleur au plus profond d'elle-même.

Elle détourna le regard et s'éclaircit la gorge avant d'affirmer :

— Si la vie de certains patients est réellement mise en péril, je ne vois aucun problème à coopérer avec vous. De toute façon, il n'est pas question que j'abandonne mon travail et mes malades.

— Dans ce cas, vous avez sept heures pour briefer Eric sur l'agencement de la clinique, le nom du personnel soignant et des patients qu'il sera censé connaître, ainsi que sur les réactions habituelles de son frère à divers types de situations et à son traitement.

Rien que ça ?

Rachel émit un soupir.

— Je ferai de mon mieux.

Decker opina du chef.

— Eric vous expliquera le fonctionnement de notre équipement de surveillance et de communication.

Il désigna un sac noir sur la table, déposé quelques instants plus tôt par un de leurs agents.

Après leur avoir enjoint de ne quitter leur suite sous aucun prétexte et de faire appel à l'agent posté dans l'appartement contigu en cas de besoin, Decker serra la main de Rachel, la remercia pour son aide, puis s'éclipsa.

La porte se referma sur lui, laissant la jeune femme seule avec Eric. Le dos tourné, il regardait par la fenêtre, les bras croisés.

La tension qui émanait de lui révélait l'étendue de sa détresse. Rachel fit un pas dans sa direction mais, ne sachant comment lui venir en aide, elle se retrancha derrière un sujet anodin.

— Votre patron est un homme vraiment sympathique.

Eric toussota, puis, enfouissant ses mains dans les poches arrière de son jean, il lui fit face.

Ses yeux noirs étaient embués de larmes.

Il lui répondit par un « oui » laconique, renifla vivement et vint s'asseoir à la petite table de conférence sur laquelle était posé le sac noir.

— Nous ferions mieux de nous y mettre, dit-il en saisissant une mince pile de documents laissée par Decker.

Rachel eut alors l'impression de jouer dans une pièce de théâtre où tout le monde à part elle aurait connu son rôle.

— C'est pire qu'une mauvaise série policière ! s'exclama-t-elle avec un petit rire. Vous comptez réellement vous infiltrer dans un établissement privé, sans preuves préalables ?

Eric examina brièvement l'ensemble des documents rassemblés devant lui avant de répondre :

— Natasha et plusieurs autres agents y travaillent en ce moment. S'il le faut, ils passeront la nuit à éplucher les informations dont ils disposent pour

dénicher des éléments concrets.

Il retourna une feuille dont il étudia plus longuement le contenu, puis riva son regard au sien.

— De plus, Mitch a contacté la police locale. Ils réclament notre aide afin élucider l'affaire qu'ils n'avaient pas pu classer, relative au mystérieux décès de votre prédécesseur.

— La police et le FBI pensent donc qu'il pourrait s'agir d'un meurtre ?

Eric haussa les épaules.

— Il serait en tout cas utile de connaître l'avis des collègues de Green à ce sujet.

— Aucun d'eux n'y a jamais fait allusion en ma présence, déclara Rachel d'une voix où perça une pointe d'étonnement.

N'était-il pas étrange, en effet, que personne n'ait pris la peine de l'informer de la disparition de son prédécesseur ?

— Et vous ne vous êtes pas étonnée du fait qu'un poste aussi prisé soit soudain disponible ?

Lorsque Eric la dévisageait ainsi, elle avait l'impression qu'il devinait ses plus sombres secrets.

Rachel se frotta nerveusement les mains et secoua la tête.

— J'avoue avoir été sidérée de décrocher cet emploi dans une des plus prestigieuses institutions psychiatriques de la région.

Mais craignant de mettre en péril ses chances de réaliser son rêve, elle n'avait pas souhaité se montrer trop curieuse.

— J'étais si heureuse de travailler avec le Dr Metzger...

— Ce Metzger, lança Eric avec un mépris manifeste, il est neurologue, n'est-ce pas ? Alors en quoi une collaboration avec lui peut-elle vous intéresser, puisque vous êtes psychiatre ?

— La thèse du Dr Metzger sur la maladie mentale est tout à fait exceptionnelle. Il pense que les pathologies les plus lourdes peuvent être guéries en corrigeant les déséquilibres cérébraux au niveau des chromosomes, expliqua Rachel avec enthousiasme. Les travaux menés par Metzger et son mentor, James Former, sont aussi fascinants que prometteurs.

Eric la considéra avec un regard intense.

— Nous n'aurions peut-être pas dû vous impliquer dans cette enquête, déclara-t-il. Etant donné votre admiration éperdue pour cet homme, qu'est-ce qui me prouve que vous ne me trahirez pas ?

— Je ne ferai jamais une chose pareille.

Tout en disant cela, Rachel comprit que c'était vrai. Car malgré son profond désir de voir les théories du Dr Metzger s'avérer, elle ne pouvait tolérer l'idée que quiconque mette en péril la vie d'innocents patients. Elle était médecin et avait la déontologie de son métier à cœur.

— Qu'est-ce qui vous en empêcherait ?

Rachel repensa aux nuits qu'elle avait passées, terrée dans sa chambre d'enfant, à supplier le ciel que sa mère recouvre la raison.

Combattre la maladie psychique, protéger les autres des terreurs qui l'avaient hantée, était devenu sa croisade personnelle. Elle comprenait mieux que quiconque le besoin d'Eric de vouloir protéger son frère.

— Si j'accepte de vous aider, dit-elle, c'est par souci professionnel. Pour m'assurer qu'aucun mal ne sera fait à quiconque. Pas plus à vous qu'à mes patients.

Comme s'il avait deviné qu'une raison plus profonde l'animait, Eric la scruta de son regard insondable avant de contempler ses mains.

— Qu'est-ce que...? s'exclama-t-il soudain.

D'un geste vif, il enserra ses poignets et les retourna afin d'y examiner les marques rouges laissées par le ruban adhésif.

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé cela au personnel médical ? Ils vous auraient soignée.

Se penchant vers Rachel, il se mit à frotter doucement les particules de colle pour les désincruster de sa peau. Le contraste entre la douleur qu'elle avait presque oubliée et la caresse d'Eric la fit frissonner.

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, personne ne l'avait jamais traitée avec pareille douceur. Personne n'avait ainsi cherché à soulager ses maux.

— Vous tremblez, fit remarquer Eric d'une voix rauque.

Il éleva lentement son regard vers le sien, le laissant au passage s'attarder sur sa bouche.

Subitement muette, Rachel était tout entière absorbée par le contact de ses mains, le son rocailleux de sa voix.

Eric se redressa et fit glisser ses doigts jusqu'au bout des siens avant de les lâcher comme à contrecœur.

— Il faut désinfecter ces plaies.

Sa voix était redevenue professionnelle, son regard dur.

Rachel dissimula ses mains entre ses genoux.

— C'est... inutile. Je n'ai presque plus mal.

Elle repoussa sa chaise.

— Veuillez m’excuser une minute. Je...

D’un geste vague, elle désigna la salle de bains.

Eric hocha la tête avec raideur, soulagé à l’idée de pouvoir remettre ses idées en place en son absence.

Tandis que Rachel s’éloignait, il ne put s’empêcher de considérer sa silhouette élancée, vêtue d’un simple jean et d’un T-shirt, son long cou gracieux, révélé par la main fine qui releva ses cheveux.

Lorsque ses doigts s’étaient posés sur la peau délicate de ses poignets, il avait ressenti la même sensation électrique que lorsqu’il l’avait vue pour la première fois.

Quelque chose en elle l’attirait intensément et cette idée lui déplaisait. Personne n’avait jamais éveillé dans son être une aussi puissante réaction — une sensualité mêlée d’une profonde empathie, jusqu’alors inconnues de lui.

Eric serra les mâchoires. S’il voulait mener cette mission à bien, il lui faudrait se défier de ce sentiment, capable de l’en distraire.

Une fois Rachel dans la salle de bains, il massa ses tempes douloureuses. La migraine qui avait démarré lorsque Caleb avait fait cet arrêt respiratoire, loin de s’apaiser, s’était intensifiée.

La gorge serrée par l’émotion, Eric comprenait enfin que les rêves et les pensées étranges qui l’avaient hanté toutes ces années étaient le fruit non pas de son esprit, mais de celui de son frère. Vingt années durant, il avait vécu terrifié à l’idée que les voix qu’il entendait dans sa tête étaient les signes annonciateurs de la schizophrénie.

Or, c’était la maladie de Caleb dont il percevait, encore aujourd’hui, les échos angoissants.

Vingt ans. Il sentit la brûlure des larmes sous ses paupières. Il aurait voulu que sa grand-mère soit toujours en vie. Il l’aurait alors confrontée à Caleb, il lui aurait montré... Quoi donc ? Qu’aurait-il pu lui faire comprendre ?

Car si elle s’était souciée d’autre chose que d’elle-même, jamais elle ne les aurait séparés, jamais elle n’aurait ainsi dissimulé son frère aux yeux du monde.

Il serra ses poings contre ses tempes. Son aïeule avait bien fait de mourir. Ainsi, il n’aurait pas à s’opposer à elle concernant l’avenir Caleb.

Comme Rachel revenait à la table, Eric renouvela en silence le serment fait à son frère.

Je te protégerai, frère. Tout ira bien maintenant.

Il prit une profonde inspiration et rassembla ses pensées avant d'élever son regard vers la jeune femme.

— Regardez, dit-il en lui présentant un premier document. Voici un plan schématique de la clinique, ainsi qu'un rapport télécopié par Natasha concernant les cinq décès qui y sont survenus, plus la liste des anciens patients et — Eric poussa la copie d'une coupure de journal devant elle — un article relatant le décès du psychiatre que vous avez remplacé.

De son regard indéchiffrable, il la mit au défi de le lire.

Rachel en considéra le titre.

— « Un psychiatre succombe à une overdose » lut-elle à voix haute.

Sa voix trembla, si bien qu'elle parcourut le reste du texte en silence.

« Le cadavre de Charles Green, psychiatre à la clinique les Prairies, à Longview, a été retrouvé dans son appartement de Breckenbridge. “Le Dr Green était un excellent praticien, a déclaré le Dr Rajid Patel, directeur et médecin chef de l'établissement. Malgré les problèmes personnels qu'il rencontrait, personne ici ne s'attendait à pareille tragédie”. »

La bouche sèche, Rachel leva les yeux pour rencontrer le regard insistant d'Eric.

— Le Dr Patel semble faire allusion à un suicide, dit-elle.

Sans la quitter des yeux, Eric lui tendit un second article, qu'elle saisit entre ses doigts engourdis par l'anxiété.

« L'enquête concernant le mystérieux décès du psychiatre de Longview demeure irrésolue au yeux de la justice. »

Rachel fut contrainte de prendre une profonde inspiration afin de pouvoir poursuivre sa lecture.

« Suite à l'autopsie révélant une absorption importante de morphine et d'alcool, le juge a conclu à une overdose par ingestion volontaire, *ou provoquée par un tiers*. Notons au passage que le témoignage d'un journaliste affirmant que le Dr Green l'avait informé de l'existence “d'agissements suspects” au sein de la clinique a été déclaré irrecevable, faute de témoignage écrit. »

Rachel s'attarda sur cette dernière phrase.

— Le journaliste n'avait donc pas rédigé les confidences du Dr Green ? murmura-t-elle.

Elle tourna son regard vers Eric, qui haussa un sourcil pensif.

— Peut-être Green ne l’a-t-il pas autorisé à le faire, par peur de perdre son emploi... ou la vie.

— La vie ?

Rachel sursauta en entendant sonner le téléphone portable d’Eric, qu’il extirpa vivement de sa poche.

— Mitch, dit-il en se levant et en lui tournant le dos. Comment va Caleb ?

Tenaillée par la même inquiétude que celle qui perçait dans la voix de son compagnon, la jeune femme retint son souffle, priant le ciel pour que le mystérieux arrêt respiratoire dont Caleb avait été victime n’ait pas occasionné de lésion cérébrale.

— Très bien, repartit Eric après un long silence.

Il avait parlé d’un ton égal, mais elle vit ses doigts se crispier autour de l’appareil.

— Nous serons prêts, ajouta-t-il avec la raideur d’un soldat aux ordres.

Lorsqu’il se tourna vers elle, la douleur sourde qu’elle lut dans son regard la fit frissonner. Caleb était-il mort ? Tous leurs efforts pour le sauver s’étaient-ils révélés vains ?

Comme il rempochait silencieusement son téléphone, elle se leva et s’approcha de lui.

— Eric ? Il est arrivé quelque chose à Caleb ?

Elle posa sa main sur son bras et sentit la tension de ses muscles sous ses doigts.

Il braqua un regard sombre et enfiévré dans le sien.

— Il faut nous mettre au travail, docteur Harper. Vous avez une foule d’informations à me communiquer d’ici 5 heures du matin.

Rachel le considéra avec stupeur, devinant à son expression qu’une tragédie était survenue.

— Et Caleb ?

— Un véhicule banalisé nous emmènera dès l’aube à l’hôpital Walter Reed, à partir d’où Caleb et vous serez transportés en ambulance jusqu’à la clinique des Prairies.

— Caleb et moi ? murmura Rachel, une lueur d’espoir au cœur.

Eric secoua gravement la tête.

— Vous et moi.

Elle le vit passer une main sur son visage comme pour contrôler ses émotions.

— Caleb ne peut pas retourner là bas.

Rachel retint de nouveau son souffle.

— Les examens pratiqués n'ont révélé aucune présence de Fenpiprazole dans son sang, déclara Eric.

— Mais, c'est impossible ! Les traces en sont détectables plus d'un mois durant...

Soudain saisie par la portée de cette révélation, Rachel s'interrompit avant de murmurer, en état de choc :

— Caleb disait donc la vérité. C'est le sevrage à un produit de substitution qui a causé son arrêt respiratoire.

— Je vous avais dit que mon frère ne mentait jamais.

— Ont-ils pu déterminer ce qui s'était passé ?

— Non, répliqua Eric. Les analyses de sang ont révélé les traces d'une substance chimique non identifiable.

D'après sa pâleur et ses traits tirés par l'anxiété, Rachel craignait de deviner la réponse à sa prochaine question.

— Et comment va Caleb ?

Eric frotta ses tempes visiblement douloureuses.

— Il a été placé en soins intensifs. Le pronostic des médecins est pessimiste.

— Oh ! Eric, je suis désolée !

Rachel mordit sa lèvre inférieure, dans une vaine tentative pour réprimer les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Pauvre Caleb.

— Ce n'est pas tout. Mais vous feriez peut-être mieux de vous asseoir pour entendre ce que j'ai à ajouter, l'avertit Eric d'une voix tendue.

Son cœur tambourinant dans sa poitrine, Rachel redressa le menton et demeura debout.

— Je vous écoute.

— Notre expert en police scientifique, Laurel Gillespie, qui vient d'étudier le rapport d'autopsie du Dr Green, a conclu qu'il ne pouvait s'agir ni d'un accident ni d'un suicide.

A ces mots, Rachel sentit la pièce se mettre à tourner autour d'elle.

— Ni d'un accident ni d'un suicide ?

L'air grave, Eric hocha la tête.

— Il semblerait que votre prédécesseur ait été assassiné.

OceanofPDF.com

4

Lorsque l'ambulance qui la ramena à la clinique des Prairies en compagnie d'Eric Baldwin s'immobilisa devant son entrée à colonnades, Rachel aperçut le Dr Patel et le Dr Metzger qui les attendaient. A côté d'eux, deux infirmiers ressemblant plutôt à des haltérophiles tenaient un brancard.

— Le grand au teint mat et au crâne dégarni est le Dr Patel, le médecin chef de la clinique, murmura-t-elle en se penchant discrètement vers Eric. Le Dr Metzger a les cheveux en bataille et porte des favoris.

Eric était étendu sur le chariot de l'ambulance, les chevilles, le torse et les poignets entravés par de larges et épaisses bandes Velcro. Ses traits étaient pâles et son regard, lui sembla-t-il, effleuré par une pointe de panique.

Rachel était encore ébranlée par la vision qu'elle avait eue de lui lorsqu'ils s'étaient retrouvés ce matin pour monter dans l'ambulance.

Etonnement, Eric était parvenu à se rendre en tout point identique à son frère. Il avait coupé — ou plutôt rongé — ses ongles jusqu'à la chair, adopté la coupe de cheveux rase de Caleb et, pire encore, son regard semblait avoir perdu toute luminosité.

— Patel est chauve, Metzger a des pattes, marmonna Eric.

— C'est cela.

— Que dois-je faire à présent ? s'enquit-il. Comment Caleb réagirait-il, à ma place ?

— Il présenterait certainement de profonds signes de stress, d'autant qu'il déteste être attaché. Sans doute se débattrait-il. Mais n'oubliez pas qu'il est... que *vous* êtes très affaibli.

Rachel sentit l'anxiété lui serrer un peu plus la gorge. Eric allait-il réussir à soutenir l'illusion jusqu'au bout ?

A cet instant, le hayon de l'ambulance s'ouvrit dans un éclair de lumière aveuglant et Eric se rétracta. Luttant, les poings serrés, contre ses entraves, il émit un cri déchirant :

— Non ! Non !

Rachel posa une main sur son bras, qu'elle trouva durci comme la pierre par la tension. Tordant le cou pour la voir, Eric tendit vers elle un regard dont l'inquiétante et sombre opacité la transperça avec la violence d'un laser.

— Ne les laissez pas m'emmener, Rachel ! hurla-t-il. Restez avec moi.

Le cœur de la jeune femme se mit à cogner dans sa poitrine. Car l'agent du FBI auquel elle avait jusqu'à présent eu affaire avait subitement cédé la place à un inconnu, un individu aux symptômes paranoïdes.

Elle scruta les traits tourmentés d'Eric à la recherche de sa véritable identité, rationnelle et rassurante. Sans parvenir à la retrouver.

Il aurait aussi bien pu s'agir de Caleb.

Les deux infirmiers empoignèrent le brancard, le tirèrent hors de l'ambulance, puis arrachèrent ses entraves à Eric afin de le transférer sur un chariot appartenant à la clinique.

Rachel vit alors le Dr Patel apparaître à la porte de l'ambulance. Un sourire avenant aux lèvres, il lui tendit une main chaleureuse.

Ce n'était certainement pas l'accueil auquel elle s'était attendue.

— Docteur Harper. Nous sommes si heureux de vous voir nous revenir saine et sauve !

Rachel tenta de lui rendre son sourire, mais elle était trop tendue pour y parvenir.

— J'espère que votre nuit à l'hôpital vous a permis de vous remettre de vos émotions, déclara le directeur en l'aidant à descendre de l'ambulance.

Rachel tourna son regard vers Eric, que les infirmiers emmenaient déjà. Elle vit son torse s'arc-bouter contre les épaisses bandes Velcro qui le retenaient, l'entendit l'appeler :

— Rachel ! Ne les laissez pas...

Metzger, qui suivait la progression du chariot, infligea une violente pression du plat de la main sur sa poitrine, et Eric retomba sur le dos.

— Docteur Harper ? dit Patel.

— Je devrais l’accompagner, lança Rachel, incapable de détacher son regard d’Eric. L’aider au moins à se calmer.

Le médecin chef secoua la tête.

— Le Dr Metzger est avec lui. Votre patient se trouve donc entre d’excellentes mains. Mais vous, comment vous sentez-vous ? Avez-vous été blessée ? Physiquement molestée par Caleb ?

— Non, pas de manière volontaire en tout cas, répondit Rachel en regardant la porte à deux battants se refermer sur Eric.

Metzger revint se placer au côté du directeur.

— Docteur Harper, je tiens à vous remercier de nous avoir ramené notre cher M. Baldwyn, déclara-t-il.

Son visage était serein, sa voix agréable, mais Rachel crut y déceler une vague tension. Elle considéra avec insistance le praticien qu’elle admirait depuis l’université, puis reporta son attention sur le Dr Patel. Leurs regards bienveillants la mirent mal à l’aise.

Rachel prit une profonde inspiration, fit un pas en arrière.

— Il faut vraiment que j’aie m’occuper de Caleb. Merci en tout cas de vos attentions, dit-elle en contournant Patel.

— Je crains que votre présence n’énerve M. Baldwyn, déclara ce dernier en la retenant par le bras. Je suggère que vous preniez quelques jours de repos, docteur Harper.

Rachel s’écarta imperceptiblement de lui, avec la conscience aiguë de la grosseur formée dans sa poche par la caméra miniature, le microémetteur et autres gadgets dernier cri confiés par le FBI, et dont il ne fallait surtout pas que Patel ou Metzger découvrent l’existence.

— Non, je ne veux pas prendre de congé. Je serais incapable de rester dans mon appartement sans rien faire. J’ai besoin de me remettre au travail au plus vite.

Le directeur l’examina avec circonspection.

— Nous en reparlerons plus tard. Pour l’heure, j’aimerais m’entretenir avec vous... dans mon bureau.

— Où emmènent-ils Caleb ? s’enquit Rachel, sentant la panique la gagner. Dans sa chambre ?

Elle avait eu beau avertir Eric de ce qui se passerait à leur arrivée à la clinique, la terreur qui avait déformé ses traits, lorsqu’il avait été emmené par les infirmiers, la forçait à s’interroger. Était-il excellent acteur ? Ou bien paniquait-il réellement ? Elle devait à tout prix s’en assurer.

Ignorant sa question, et une main toujours serrée autour de son bras, le Dr Patel l'entraîna vers la section administrative du bâtiment. Après avoir marmonné l'urgente et vague intention d'examiner son patient, Metzger prit quant à lui le chemin par lequel Eric avait disparu.

Rachel suivit alors Patel à contrecœur. Mitch Decker l'avait préparée aux inévitables questions qui allaient lui être posées. Les dirigeants de la clinique allaient vouloir entendre tout ce que Caleb avait pu lui dire durant le laps de temps où il l'avait séquestrée. Mitch lui avait prudemment conseillé de s'en tenir autant que possible à la vérité.

« Vous serez plus à votre aise ainsi », lui avait-il assuré.

Jusqu'à maintenant, il s'était trompé. Jamais de sa vie Rachel ne s'était sentie aussi mal à l'aise.

* * *

Lorsque Gerhardt Metzger entra dans la chambre de Caleb, Thomas, l'infirmier, un grand gaillard tout en muscles, ainsi qu'un aide-soignant, arrachaient le patient au brancard sur lequel il se débattait encore, pour le déposer sur son lit.

— Voulez-vous qu'on lui laisse les entraves, docteur ?

Metzger secoua la tête.

— Non. Je ne pense pas que ce sera nécessaire.

Il se pencha vers son patient.

— Caleb, savez-vous où vous êtes ?

Les traits de son patient prirent une expression méfiante.

— Oui, grogna-t-il.

— Avez-vous du mal à respirer ?

Caleb braqua son regard en différents points de la pièce avant de répondre :

— Par moments, oui.

Il cambra sa nuque.

— Ma gorge me brûle.

Metzger hocha la tête.

— Je sais, Caleb. Nous allons nous occuper de vous. Vous me faites confiance, n'est-ce pas ? Vous vous rappelez ce que nous avons dit — que si nous collaborions, nous trouverions un remède définitif à votre maladie.

— Oui. Je m'en souviens.

— Seulement, vous n’auriez pas dû vous échapper. Vous le savez, n’est-ce pas ?

Le patient ferma les yeux et opina.

— A qui avez-vous parlé durant votre fuite, Caleb ? Vous a-t-on posé beaucoup de questions ?

— Rachel. J’ai discuté avec Rachel.

Caleb se tordit alors sous l’étreinte musclée de l’aide-soignant.

— Où est-elle ? hurla-t-il. Où est Rachel ?

— Elle va bien. Avec qui d’autre avez-vous... discuté ?

— Avec des agents du FBI, mais je ne leur ai rien dit.

Il foudroya Metzger du regard.

— J’aurais dû leur parler. J’aurais dû leur dire ce que vous avez fait à Misty. J’aurais dû tout leur dire...

Metzger émit un petit soupir de soulagement.

— Mais vous ne l’avez pas fait.

— Non. Ils m’auraient enfermé dans un asile.

Caleb eut un rire démentiel.

— On ne peut pas croire les fous.

Metzger hocha la tête à l’intention de Thomas.

— Profitez de ce que l’aide-soignant le tient pour lui administrer un sédatif.

Dès que l’infirmier injecta le produit dans la veine de son bras, Caleb roula des yeux avec affolement. Il prit une vive inspiration et cessa aussitôt de lutter.

— Mmm, voilà qui était rapide, s’étonna Thomas. Caleb est habituellement plus résistant aux narcotiques.

Metzger s’avança jusqu’au lit pour considérer le plus prometteur de ses sujets d’expériences. Ce dernier aurait dû être dans un état beaucoup plus sérieux que celui où il se trouvait — en grave insuffisance respiratoire, au moins.

Le neurologue enfonça les embouts de son stéthoscope dans ses oreilles afin d’ausculter son patient. Son souffle et son rythme cardiaque, compte tenu des circonstances, étaient étrangement réguliers.

— Vous pouvez y aller, dit-il à l’aide-soignant. Thomas, restez un moment, je vous prie.

Il se pencha vers Caleb, dont il entrouvrit les paupières à l’aide du pouce et de l’index pour examiner ses pupilles.

— Quelque chose ne tourne pas rond, Thomas. Votre remarque concernant la réaction aux sédatifs de M. Baldwyn était juste. Gardez un œil sur lui, voulez-vous, et rapportez-moi tout ce que vous remarquez d'inhabituel.

— Bien, monsieur.

— Nous pourrions être contraints de hâter nos projets, annonça Metzger. Tenez-vous prêt. Si quoi que ce soit survenait, il nous faudrait réagir dans les minutes qui suivent.

— Qu'est-ce qui pourrait arriver ?

Metzger se renfrogna et secoua la tête avec agacement.

— Je n'en sais rien. L'agence du médicament n'a pas encore délivré d'autorisation concernant mon traitement. Et il est également possible que Caleb ou le Dr Harper aient communiqué certaines informations au FBI.

— Que ferons-nous, dans ce cas, des autres patients ?

— Nous allons procéder dès maintenant à un sevrage graduel de leur traitement. Je les laisserai ici, s'il le faut, mais quoi qu'il arrive, Caleb Baldwyn viendra avec nous en Allemagne.

* * *

Assise dans un fauteuil de cuir souple, Rachel attendait que le Dr Patel achève la communication téléphonique que l'avait pressé de prendre sa secrétaire.

Il raccrocha le combiné et tourna vers elle un visage au sourire contraint.

— Croyez que je regrette sincèrement le traumatisme que vous avez pu endurer, assura-t-il.

Avec un bref hochement de tête, Rachel objecta :

— Je suis simplement heureuse d'avoir pu être là pour aider Caleb.

— Ah, oui.

Le médecin chef se laissa aller contre le dossier de son siège et déploya ses doigts sur le plateau de son bureau.

— A ce propos, dit-il, comment se fait-il que vous vous soyez trouvée dans le service de neurologie à une heure aussi tardive ? Et de ce fait impliquée dans ce regrettable incident ?

La question du Dr Patel paraissait innocente, mais comme dans la voix de Metzger tout à l'heure, Rachel y décela une suspicion latente, comme

s'il s'était attendu à ce qu'elle mente. Elle répondit en toute franchise :

— Je gare toujours ma voiture devant l'entrée du service de neurologie, qui se trouve plus près des vestiaires du personnel. De plus, c'est là que le parking est le mieux éclairé la nuit.

— Ah. Et comment êtes vous parvenue jusqu'au solarium ?

Rachel remua sur son siège. Bien qu'elle se soit attendue à cet interrogatoire, le regard perçant du directeur la rendait nerveuse. Cherchait-il à la blâmer pour ce qui était survenu ?

— Vous avez probablement interrogé Grace Jones, l'infirmière de nuit. C'est elle, alors que je m'apprêtais à partir, qui m'a appelée sur mon biper afin que j'intervienne auprès de Caleb.

Patel haussa les sourcils.

— Mme Jones a au contraire déclaré que vous lui aviez demandé où se trouvait ce patient.

Rachel considéra le médecin chef avec stupéfaction.

— Pardon ?

Pourquoi Grace aurait-elle cherché à l'enfoncer ? L'infirmière s'était jusque-là toujours montrée aussi serviable qu'amicale à son égard.

— Non, monsieur. Grace se trompe. C'est elle, vous dis-je, qui m'a alertée par l'intermédiaire de mon biper.

Le Dr Patel prit un stylo sur son bureau et le fit tourner un moment entre ses doigts avant de déclarer :

— C'est là, docteur Harper, que l'histoire me paraît confuse. Mme Jones affirme qu'avant votre arrivée, Caleb avait accepté de retourner se coucher, mais que le fait de vous voir l'a excité.

Rachel sentit un élan d'indignation la traverser.

— Mais enfin, c'est faux !

Elle se redressa vivement dans son fauteuil.

— Caleb était seul lorsque je suis entrée dans le solarium, et je l'ai en effet trouvé agité, comme certains somnambules peuvent l'être lors de certains réveils. J'avais enjoint à Grace de ne pas alerter la sécurité, car je gerais la situation. Elle a tout de même averti le garde. Or, Caleb était prêt à regagner son lit, quand Darrell a surgi dans la pièce.

Patel haussa les épaules.

— Mme Jones travaille ici depuis plus de huit ans.

— Et je ne suis là que depuis deux mois. Qu'insinuez-vous, monsieur ?

— Je ne vois pas pourquoi l’une de mes plus fiables et plus loyales infirmières mentirait sur un sujet aussi sérieux.

— Moi non plus.

A cet instant, le Dr Metzger apparut dans l’encadrement de la porte.

— J’ai fait administrer un sédatif à Caleb Baldwyn et ai ordonné à l’infirmière de le surveiller toutes les heures.

Le cœur de Rachel cessa de battre un instant. Elle avait soupçonné qu’ils mettraient Eric sous sédatifs, au moins le jour de son arrivée, mais cette confirmation venant de la bouche du Dr Metzger l’emplit de terreur. Elle imagina le corps athlétique, plein de vie, d’Eric, affaibli par les narcotiques.

— Toutes les heures ? s’exclama-t-elle. Mais pourquoi ?

Metzger jeta un coup d’œil en direction de Patel, qui se pencha vers elle pour mieux scruter ses traits.

— Caleb a tiré sur un garde, docteur Harper. Votre degré d’implication avec ce malade s’avérerait-il un problème ?

Les deux médecins la dévisagèrent avec une telle insistance que Rachel balbutia :

— Je voulais simplement m’assurer qu’il allait bien.

— Nous disposons d’un personnel hautement qualifié pour nous en assurer, docteur Harper. Mais êtes-vous certaine de vous sentir bien vous-même ?

— Caleb a affronté de terribles épreuves, marmonna Rachel. Il a confiance en moi... nous nous entendons bien.

— Lorsque j’ai mentionné votre nom, il m’a plutôt paru manifester de l’anxiété, affirma Metzger.

Rachel considéra le neurologue avec méfiance.

— Que lui avez-vous dit ?

Metzger la toisa, puis il haussa un sourcil à l’intention de Patel. Le regard qu’échangèrent alors les deux hommes lui signifia clairement qu’ils formaient un front uni contre elle.

Le directeur hocha légèrement la tête avant de dire :

— Je crains que le Dr Metzger et moi ne soyons d’accord sur le fait que M. Baldwyn doit être placé sous observation constante. Après ce qui s’est passé, nous ignorons comment il réagirait en votre présence, et d’ici à sa comparution devant le juge, qui aura lieu dans une quinzaine de jours, nous

le considérons comme potentiellement dangereux pour lui-même et son entourage.

— Je vous en prie, insista désespérément Rachel. Laissez-moi m'occuper de lui. Je *sais* que je peux l'aider.

Metzger jeta un bref coup d'œil en direction de Patel, puis il reporta son attention sur elle.

— Docteur Harper, dit-il, nous avons besoin de comprendre ce qui s'est passé dans la tête de Caleb. Pourquoi il est soudain devenu violent et ce qui l'a poussé à vous kidnapper.

Il gratta les longues pattes qui ombrayaient ses joues.

— En votre qualité de psychiatre, je suis certain que vous avez pu analyser son comportement. J'imagine que vous n'avez pas eu le temps de rédiger un rapport de vos observations, mais pourriez-vous m'en faire l'ébauche ?

— Le temps de...

Rachel manqua éclater de rire. En effet, elle n'avait guère eu de temps pour se retourner. A peine avait-elle mis le pied à la clinique qu'ils l'avaient poussée jusque dans ce bureau pour lui tirer les vers du nez.

Metzger l'observa avec insistance, tout en jouant avec le stylo rangé dans la poche de poitrine de sa blouse blanche.

— Une ébauche... répéta Rachel.

Que voulaient-ils entendre ? Que pouvait-elle dire, qui soit susceptible d'aider Eric ?

— Je ne pense pas que Caleb soit violent. Mais quand le garde a cherché à le maîtriser, il s'est senti coincé et a paniqué. Il était prêt à retourner tranquillement dans sa chambre, lorsque Darell s'est littéralement jeté sur lui.

Metzger remua sur son siège, une lueur d'irritation dans le regard.

— Non, non, docteur Harper. Nous savons ce qui s'est passé dans le solarium. Nous avons le compte rendu de Mme Jones à ce sujet. Ce que je veux connaître, ce sont les symptômes physiques, et neurologiques, de M. Baldwyn.

— Mais, protesta Rachel, les explications de Grace ne sont pas...

— Docteur Harper, s'il vous plaît, intervint Patel.

Rachel ravala sa riposte. Elle devait se montrer coopérante. S'ils la jugeaient hostile, cela pourrait compromettre ses chances d'accéder à Eric.

— Caleb était très agité, relata-t-elle. Il a aussitôt exprimé le regret d'avoir tiré sur Darrell et j'ai eu la nette impression que s'il m'a prise en otage et a décidé de s'échapper, c'était par crainte de ce qui allait lui arriver.

Elle se garda de mentionner la farouche détermination de Caleb à retrouver son frère.

— Il m'a ensuite indiqué la route jusqu'à la propriété de sa grand-mère. Il savait parfaitement où il allait et n'avait donc pas perdu le contact avec la réalité

S'interrompant, Rachel choisit prudemment ses mots.

— J'ai eu l'impression que c'était le décès de sa grand-mère qui l'avait à ce point affecté. N'était-elle pas, en effet, le dernier membre de sa famille ?

Elle retint son souffle.

Une étincelle s'alluma dans le regard de Patel, qui affirma, après un bref coup d'œil en direction de Metzger :

— Voilà une hypothèse intéressante, docteur Harper — qui placerait la disparition de son aïeule à la source du comportement de M. Baldwyn. Qu'en dites-vous, Gerhardt ?

— Parlez-moi de ses symptômes physiques, voulez-vous ? insista le neurologue en ôtant ses lunettes, qu'il essuya avec un désintérêt manifeste pour la situation familiale de Caleb.

Rachel remua une nouvelle fois sur sa chaise. Que voulait donc savoir Metzger ? Et jusqu'à quel point pourrait-elle leur livrer ses impressions sans mentionner l'existence d'Eric ?

— J'ai trouvé ses symptômes étranges, étant donné le traitement qu'il reçoit.

Avec une tension visible, Metzger replaça ses lunettes sur son nez.

— Etranges ?

Rachel hocha la tête et fit semblant de rectifier la position de ses manches sur ses poignets avant de répondre :

— Il a manifesté des signes croissants de paranoïa, et a paru souffrir de difficultés respiratoires.

— Soyez plus précise, voulez-vous ?

— Extrême pâleur, sueurs, souffle accéléré. J'ai même craint à quelques reprises qu'il ne fasse un arrêt respiratoire.

Metzger se pencha en avant.

— Mais ce n'est pas arrivé ?

Rachel secoua la tête.

— Non, j'ai cependant eu peur qu'il ne s'agisse d'une réaction allergique à un produit.

— Vraiment ? Comment avez-vous traité ses symptômes ?

Rachel secoua la tête.

— Je n'ai pas pu faire grand-chose. J'avais les chevilles et les poignets attachés. Je l'ai encouragé à s'allonger et à respirer lentement et profondément. Par chance, le FBI avait fait appel à une équipe de secours.

— Par chance, commenta Meztger.

Il se leva, avec un regard en direction de Patel.

— Je m'entretiendrai de nouveau avec vous plus tard, docteur Harper. J'ai une ronde à faire.

Sur ces mots, il sortit du bureau.

— Docteur Patel ? demanda Rachel. Puis-je voir Caleb ?

— Docteur Harper... Rachel.

Le médecin chef secoua la tête d'un air navré.

— Sans la véhémence avec laquelle le Dr Metzger a défendu votre cause, vous seriez confrontée à un renvoi de notre établissement. C'est la première fois qu'un tel incident survient dans cette clinique. Ce sont là des raisons suffisantes pour justifier à une mise à pied immédiate. Cependant...

Il haussa les épaules et extirpa un mouchoir en papier de sa poche afin d'essuyer la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Le Dr Metzger a intercedé en votre faveur car il juge que vous êtes une bonne psychiatre. Mais il pense également que vous éprouvez en ce moment une sorte de fascination pour Caleb Baldwyn, du fait qu'il vous a kidnappée et que vous avez passé un long laps de temps en sa compagnie.

Rachel redressa vivement les épaules.

— Je ne suis nullement fascinée par lui. Je suis médecin. A l'instant où Caleb Baldwyn m'a prise en otage, je me suis trouvée responsable de lui. J'ai pris soin de lui. Je le connais bien, maintenant, et je devrais me trouver à son côté. Mon visage lui est familier et il répond favorablement à mes visites.

Patel battit légèrement des cils, puis son expression se fit aussi dure que la pierre.

— Cette discussion est close, décréta-t-il.

— Close ? explosa Rachel. Seriez-vous en train de me signifier que vous ne vous fiez pas à mon jugement ?

Une vive irritation se refléta sur les traits du directeur.

— Les deux semaines à venir jusqu'à la comparution de M. Baldwyn le détermineront.

— Je ne comprends pas.

— A ce propos, docteur Harper, vous avez omis de nous dire si le FBI vous avait interrogée.

— Ils m'ont très peu questionnée. C'est l'agent spécial Mitch Decker qui m'a interrogée. Je lui ai simplement relaté la scène du solarium et lui ai décrit la pathologie de Caleb.

— Et Caleb Baldwyn, lui, leur a-t-il longuement parlé ?

— Caleb était dans un état trop critique pour s'exprimer, répondit Rachel, aussitôt sur ses gardes.

Mitch et Eric l'avaient préparée aux diverses questions qui risquaient de lui être posées. Jusqu'à présent, ils avaient tapé droit dans le mille.

— Il tenait des propos tout à fait incohérents. Vous savez, ses divagations habituelles à propos de complots, de médecins démoniaques et d'expériences secrètes.

Elle eut un sourire entendu.

— Le délire paranoïaque habituel, en somme.

Patel hocha la tête et Rachel vit un soulagement prudent s'afficher sur ses traits. Elle avait dissipé ses craintes. Il se serait montré suspicieux, imagina-t-elle, si elle n'avait fait aucune allusion aux accusations coutumières de Caleb.

Elle réprima un soupir de soulagement.

— Merci, docteur Harper. Vous semblez avoir dignement représenté notre établissement en ces circonstances dramatiques. Jusqu'à ce que nous ayons évalué la condition psychique de notre patient et connaissions les charges retenues contre lui, nous ne pensons toutefois pas qu'il soit bénéfique pour vous de le revoir. Vous serez donc assignée dans un autre service, cela, bien sûr, dans votre propre intérêt.

Le soulagement furtif de Rachel se mua en panique.

— Dans un autre service ? Où... où m'envoyez-vous ?

— Vous interviendrez dans le pavillon des femmes.

— Oh non !

Ce pavillon se trouvait à l'extrémité opposée de la clinique — près de son appartement de fonction.

Ils la coupaient ainsi de tout contact avec Eric.

* * *

Tard cette nuit-là, Rachel traversa les vastes étendues de pelouse jusqu'au bâtiment principal de la clinique. Elle avait consulté le tableau de service un peu plus tôt. Le garde de nuit qui remplaçait Darrell était nouveau et ne la connaissait donc pas.

Elle passa devant lui avec un bref hochement de tête, l'air faussement préoccupé par un cas difficile. Dès qu'elle fut hors de sa vue, elle se dirigea vers le service de neurologie.

Lorsque la demeure avait été rénovée et transformée en institution psychiatrique en 1917, son architecte avait tenu à en retrouver l'élégance aristocratique d'origine. Dans les halls et les couloirs principaux, l'acajou des panneaux boisés avait été soigneusement poncé et verni. De longs rideaux pourpre soulignaient l'esthétique des portes vitrées qui s'alignaient le long des murs.

Contrastant avec ces parties luxueuses de la bâtisse, à l'arrière, les couloirs utilisés pour le transport des chariots de nourriture et des ordures paraissaient ternes et miteux.

Après avoir contourné un sac de détrit, Rachel se dirigea vers l'aile abritant le service de neurologie. Elle dépassa une femme de ménage armée d'une serpillière et d'un seau, puis s'arrêta dans le hall des ascenseurs, à quelques mètres du bureau des infirmières.

Elle faisait à présent face au couloir donnant accès au service de neurologie. Il était 23 heures passées. La plupart des patients devaient dormir. Grace venait de prendre son service et si l'infirmière respectait sa routine coutumière, elle préparait en ce moment les remèdes pour la nuit, dans la pièce où étaient consignés les médicaments.

Rachel se faufila le long du couloir en s'efforçant d'imaginer une excuse plausible à sa présence en ces lieux, dans le cas où Grace la surprendrait. Ni Patel ni Metzger n'avaient spécifié qu'elle était bannie de cette partie du bâtiment, mais nul doute ne planait à ce sujet dans son esprit.

Le comptoir qui faisait face au poste des infirmières était désert, la porte de la salle des médicaments, entrouverte, et la lumière allumée à l'intérieur. Rachel laissa échapper un soupir de soulagement. Grace se trouvait exactement là où elle s'y était attendue.

Elle se faufila alors le long du couloir jusqu'à la chambre numéro trois — celle de Caleb, dont elle trouva la porte fermée.

Une main sur la poignée, Rachel mesura les conséquences de ce qu'elle s'apprêtait à faire. Si une infirmière ou un aide-soignant se trouvait dans la chambre, elle serait prise sur le fait et alors certainement renvoyée.

Elle prit une longue inspiration, tourna la poignée et poussa la porte de la chambre. Malgré l'obscurité qui y régnait, elle parvint à apercevoir Eric à la lueur des veilleuses allumées au-dessus du lit où il reposait.

Son visage était pâle, les draps, tirés avec netteté autour de son torse dénudé. Ses yeux étaient fermés et ses mains sagement placées des deux côtés de son corps.

Rachel sentit un pincement d'appréhension la traverser. Il ressemblait tant à Caleb. Pourtant, il était si différent.

— Eric ? murmura-t-elle.

Il ne bougea pas. Quelles doses de sédatif lui avait-on donc administrées ?

Elle se pencha vers lui, toucha son avant-bras et, sentant un muscle tressaillir sous ses doigts, approcha sa bouche de son oreille.

— Eric. Je vous en prie, réveillez-vous.

Eric entendit une voix mélodieuse prononcer son nom. Qui le dérangeait ? Un léger parfum sucré et féminin, un parfum familier, l'enveloppa.

La voix insista. Il ouvrit les yeux... et cligna des paupières. Pourquoi tout, autour de lui, était-il si embrumé ?

— Eric. Dieu merci, vous voilà réveillé.

C'était Rachel. Eric ferma vivement ses paupières, puis les rouvrit.

— Bon sang, murmura-t-il d'une voix enrouée. Que m'ont-ils fait ?

Il toussa et tenta de s'asseoir.

— Ne vous redressez pas trop vite. On vous a administré des sédatifs.

Eric retomba lourdement contre les oreillers.

— Oh, c'est vrai.

Ses souvenirs émergeant peu à peu du brouillard qui obscurcissait ses pensées, il plia son coude gauche sur la douleur laissée par la piqûre intraveineuse.

— Avec une aiguille aussi grosse qu'un pieu, précisa-t-il.

Il humidifia ses lèvres. Il avait la gorge sèche.

Rachel prit un gobelet d'eau sur la table de chevet et amena la paille à sa bouche afin de le faire boire.

— Je peux le tenir tout seul.

Mais lorsqu'il voulut prendre le verre entre ses doigts, ils refusèrent de lui obéir.

Rachel posa alors une main sur la sienne afin de l'aider à les resserrer autour du gobelet, en un geste automatique — un geste qu'elle avait dû faire des centaines de fois pour assister ses patients — mais ce contact troubla Eric d'une façon importunément sensuelle. Il éleva vers elle un regard somnolent. En même temps qu'il amoindrissait ses réflexes, ce maudit sédatif semblait éveiller étrangement sa libido...

Derrière le regard spéculateur que Rachel braquait sur lui, derrière ce scrupuleux examen thérapeutique, Eric décela une autre lueur. De la tristesse ? Ou était-ce de la pitié ?

Il but une longue gorgée d'eau à l'aide de la paille, frissonnant lorsque sa fraîcheur atteignit son estomac vide.

Puis, avec l'impression que sa tête était plus lourde qu'une pierre, il s'affaissa contre les oreillers et ferma les yeux.

— Où est donc passée cette prétendue potion magique qu'ils m'ont injectée à l'hôpital, supposée contrecarrer l'effet des narcotiques ? gronda-t-il entre ses dents.

— Ce procédé possède un effet actif lent, expliqua Rachel. Il augmentera à mesure que votre corps développera sa propre résistance aux médicaments. Rappelez-vous qu'ils croient les administrer à Caleb, dont l'organisme est infiniment plus résistant que le vôtre à des doses importantes de ces produits.

— Je serai incapable de fonctionner dans cet état, affirma Eric. Il faut que vous m'aidiez.

Comme Rachel ne répondait pas, il fit un effort considérable pour entrouvrir ses paupières alourdies et la regarder. Il lut l'inquiétude dans ses yeux.

— Je ne peux pas faire grand-chose, Eric. Vous allez devoir vous battre seul. Prenez garde à tout ce que vous ferez ou direz, car plus vous leur paraîtrez agité, plus ils augmenteront les doses.

— Imposer ces camisolles chimiques aux patients, n'est-ce pas contraire à l'éthique médicale ? persifla Eric. Est-ce ainsi qu'ils ont soigné mon frère ? Est-ce ainsi que sont traités les malades mentaux ?

A mesure que sa colère s'élevait, il sentait ses sens s'aiguiser. C'était bon à savoir.

— Qui leur a donné le droit de contrôler le corps et l'esprit des gens ? gronda-t-il entre ses dents.

Rachel s'éclaircit la gorge, pour répondre d'un ton qu'elle aurait voulu rassurant :

— Allons, ce n'est pas aussi inhumain qu'il y paraît en ce moment. Tâchez de vous y faire et, je vous en supplie, faites attention à ce que vous dites. Ils vont vous observer en permanence.

— Que je m'y fasse ?

La fureur lui rendant ses forces, Eric se redressa dans son lit.

— Je m'y ferai, ne vous inquiétez pas. Assez pour découvrir quelles sales expériences sont menées dans ce nid de vipères.

Il tendit la main vers le gobelet d'eau qu'il parvint cette fois à tenir seul. Il ne pouvait en aucun cas laisser Caleb revenir ici à sa place.

Caleb. Son évocation fit étinceler un souvenir dans sa mémoire... ou s'agissait-il encore d'un rêve ?

— Juste avant que l'infirmier ne m'injecte ce sédatif, dit soudain Eric, j'ai surpris les bribes d'une conversation.

Il prit une nouvelle gorgée d'eau fraîche.

— Il y avait l'aide-soignant qui me tenait, l'infirmier qui approchait la seringue de mon bras... mais quelqu'un d'autre a parlé. Metzger, peut-être ?

— Gerhardt Metzger s'est en effet absenté pour vous examiner pendant que je m'entretenais avec le Dr Patel.

Une brume épaisse continuant à engourdir ses pensées, Eric lutta pour solliciter sa mémoire.

— Il a parlé de l'Allemagne.

— De l'Allemagne ? Metzger est allemand en effet. Il a pu en parler. Ou peut-être avez-vous décelé son accent, puis cherché tout en perdant conscience à en déterminer l'origine.

— Peut-être, répondit Eric avant de froncer les sourcils.

Il lui faudrait réfléchir à tout cela plus tard. Pour l'instant, il avait urgemment besoin d'autres informations.

— Vont-ils m'abrutir indéfiniment à l'aide de sédatifs ? Suis-je dans une prison ? A quel sort dois-je m'attendre ?

Lorsque Eric s'était redressé, le drap avait glissé, révélant les longs méplats des muscles de son torse.

Troublée malgré elle, Rachel ne pouvait en détacher son regard.

Eric, fut-elle contrainte de se rappeler, était le frère de Caleb.

De plus, dans l'enceinte de cette clinique, il était censé être un patient comme un autre. S'investir émotionnellement auprès de lui ne pourrait que la mener au désastre.

Rachel avait déjà emprunté ce douloureux chemin avec sa mère. Si bien que lorsqu'en sa qualité de médecin, elle avait prêté serment, elle avait également émis le vœu de ne jamais, jamais, engager son affection auprès d'un malade.

OceanofPDF.com

5

Sous le regard percutant d'Eric, Rachel déglutit avec l'impression désagréable qu'il devinait ses pensées.

Elle abaissa le sien et rectifia machinalement la position du gobelet sur la table de chevet.

— Rachel ? insista-t-il. Dites-moi de quoi sera fait mon quotidien.

Recomposant son expression, la jeune femme adopta le plus professionnel détachement.

— Vous n'êtes pas dans une prison, répondit-elle. Le matin, vous prendrez votre douche, puis vous irez déjeuner dans la salle à manger. Vous mènerez somme toute une existence assez paisible — hormis les consultations journalières que vous aurez l'après-midi avec le Dr Metzger.

— Comment ferai-je pour le convaincre que je suis Caleb ?

— Ainsi que vous avez sans doute pu le voir en côtoyant votre frère, la schizophrénie entraîne des phénomènes de dissociation de la personnalité, expliqua Rachel. Le sentiment intempestif d'être étranger aux choses, comme déconnecté de la réalité...

— Cela m'arrive tous les jours, grinça Eric, avant de se maudire aussitôt pour cet aveu à peine déguisé.

Surprenant la lueur étrange qui brillait dans son regard, Rachel scruta ses traits avec anxiété. Se pouvait-il qu'Eric souffre des mêmes symptômes que son frère, ou plaisantait-il ?

Préférant opter pour le doute, elle répondit avec sévérité :

— J'essaie de vous aider, de vous préparer à affronter la situation. Combattre les effets des sédatifs en plus de celui des injections que reçoit quotidiennement Caleb requerra toutes vos forces, ajouta-t-elle.

Elle durcit ses lèvres soudain tremblantes d'inquiétude.

Eric prit une longue inspiration.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je les combattrai.

La résolution froide qui résonna dans sa voix glaça Rachel. Réprimant un frisson, elle se leva.

— Je ferais mieux de partir avant que quelqu'un ne me voie.

Eric eut une grimace de malaise trahissant son malaise.

— Quand reviendrez-vous ?

— J'ai été détachée dans le pavillon des femmes. Ils me surveillent, si bien qu'il sera difficile de revenir ici. Je vais étudier les plans et voir si je trouve une entrée non gardée. Il doit forcément exister un autre accès à cette vieille bâtisse.

— Appelez Natasha, suggéra Eric. S'il y en a un, elle le trouvera. Elle s'est déjà penchée sur les plans du bâtiment.

Il lui communiqua le numéro de Natasha Rudolph, qu'il la regarda noter sur un petit bloc. Il était inquiet pour Rachel.

En voyant Patel l'entraîner à sa suite tout à l'heure, tandis qu'on le poussait, attaché à un brancard, dans la direction opposée, il avait évalué pour la première fois — trop absorbé par le sort de Caleb pour s'en soucier auparavant — la mise en péril que représentait cette opération pour la carrière de la jeune femme.

Peu après, à l'instant où les sédatifs avaient pris possession de son cerveau, sa prétendue panique avait été réelle. Car soudain, il avait craint de ne plus jamais la revoir.

— Nous devons organiser nos futures rencontres, décréta-t-il.

L'anxiété tendit le visage de Rachel.

— Eric, je ne vois pas comment nous pourrions nous revoir. Ils nous ont délibérément séparés. Jusqu'à votre... jusqu'à la comparution de Caleb devant le juge, il... vous êtes considéré comme instable, potentiellement dangereux pour vous et pour votre entourage. Vous serez soumis à une surveillance particulière, même la nuit, où une infirmière vous visitera à intervalles horaires rapprochés.

— Même la nuit ?

Rachel hocha vivement la tête et abaissa les yeux.

— Si vous vous tenez tranquille, ils ne vous attacheront pas, mais vos privilèges n'en seront pas moins restreints.

Eric jura. Comment diable était-il supposé mener une enquête dans de pareilles conditions ? Tout compte fait, cette mission s'avérait peut-être une

mauvaise idée.

Des images s'imposèrent alors avec force à son esprit. Celles de corridors sombres, de rangées d'étagères, d'un passage secret. L'effet des médicaments le faisait-il halluciner ? Ou bien... percevait-il ces sensations à travers les yeux de Caleb ?

Merci de m'avoir rappelé à l'ordre, frérot.

Il devait mener cette opération à bien, décida Eric. Il *devait* protéger Caleb. Et à présent, il était également responsable de la sécurité de Rachel.

Avec l'aide de son frère, il y parviendrait.

Tout en évaluant la psychiatre du regard, il considéra ses réactions depuis le moment où Caleb l'avait kidnappée. Elle s'était montrée courageuse, réfléchie, pleine de ressources.

Et ce soir, elle avait même réussi à venir le voir.

— Comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ? s'enquit-il.

— Je suis entrée par la grande porte et j'ai marché droit jusqu'à votre chambre.

Un petit sourire de triomphe illumina le visage de Rachel.

— Le garde ne me connaît pas. Il est nouveau.

— Ce stratagème ne marchera pas chaque fois.

— Je sais. C'est pourquoi je dois dénicher un autre accès.

Elle consulta sa montre et prit une vive inspiration.

— Je suis restée trop longtemps. Comme je vous l'ai dit, Grace vous rendra visite toutes les heures, et elle prend son travail très à cœur. Je ferais mieux de m'en aller.

— Avez-vous apporté le micro émetteur ?

Rachel extirpa deux minuscules cylindres argentés de sa poche, qu'elle retourna entre ses doigts avec circonspection.

— Ces engins fonctionnent vraiment ?

Eric hocha la tête, puis il se frotta les yeux en grognant :

— Saleté de sédatif.

Il but encore un peu d'eau dans l'espoir que cela éclaircirait la brume qui enveloppait son esprit.

— Tant qu'il n'y a pas d'interférences, dit-il, ces appareils peuvent émettre dans un rayon de huit kilomètres.

Rachel lui remit les deux cylindres.

— Avez-vous l'épingle de sûreté que je vous ai demandé d'attacher en permanence à votre blouse ? demanda Eric.

— Oui. La voilà, dit-elle en s’empressant de la dégrafer.

Il l’utilisa pour régler l’un des objets microscopiques. Puis il lui rendit le premier appareil et répéta l’opération sur le sien.

— Voilà, marmonna-t-il en lui restituant l’épingle. J’ai activé les micros transmetteurs et les ai réglés sur un canal auquel la clinique ne peut avoir accès.

Il installa le premier appareil à l’intérieur de son oreille et lui indiqua de faire de même.

Rachel considéra le cylindre argenté.

— Et si je n’arrivais plus à l’enlever ?

— Ne vous inquiétez pas. Il est trop gros pour parvenir à l’oreille interne. Il ne peut pas se perdre et une pince à épiler suffit à l’enlever. Mais n’essayez pas.

Elle fixa l’objet d’un œil suspicieux, le fit glisser au creux de son oreille gauche, puis frissonna.

Un rictus amusé ourla les lèvres d’Eric.

— Vous vous y ferez. Maintenant, voici comment l’allumer.

Tout en parlant, il lui en fit la démonstration.

— Pressez une fois vos doigts à l’extérieur de votre oreille. Comme ceci, en direction du tympan. Vous me recevez ?

Les yeux agrandis par la surprise, Rachel opina du chef.

— Oui. Je vous entends. C’est... bizarre.

Réprimant un sourire, Eric poursuivit son test.

— Appuyez une deuxième fois et vous pourrez parler. Dites quelque chose.

— Essai. Essai.

Eric entendit la voix mélodieuse de Rachel résonner soudain dans sa tête.

— Parfait. Une troisième pression ouvre les canaux d’écoute *et* de transmission. Une quatrième éteint l’appareil.

Il compta sur ses doigts en guise de récapitulation.

— Recevoir. Envoyer. Ouvert. Fermé. Ne laissez pas votre appareil allumé trop longtemps. On pourrait finir par le détecter ou la pile pourrait se vider. A présent, établissons la cadence de nos prises de contact.

Il but la dernière goutte d’eau contenue dans le gobelet dans un bruit de succion et Rachel tendit la main afin de l’en débarrasser.

— Je vais vous resservir.

Eric posa alors sa main sur la sienne et y enroula ses doigts, sans que Rachel ne bouge.

Ces satanées médicaments, nota-t-il, entamaient décidément son flegme et sa retenue habituels. Cette femme l'attirait comme aucune autre auparavant — une réaction qu'exacerbait cruellement le suave murmure de sa voix à son oreille.

De manière ironique, le désir qu'elle éveillait en lui contrait l'effet embrumé des sédatifs. La colère et le désir. Le premier de ces sentiments, pensa amèrement Eric, pourrait lui être utile, si le second se révélait trop distrayant.

Il grinça des dents et se concentra sur sa mission.

— Où avez-vous dissimulé la caméra ?

Otant vivement ses doigts des siens, Rachel tapota sa poche.

— Dans le tube de mon stéthoscope. J'espère ne pas avoir à ausculter un patient, ajouta-t-elle avec un petit rire.

Eric aurait voulu sourire, mais cet effort était au-dessus de ses forces. Il se sentit soudain vidé de toute énergie.

Il vit les sourcils délicats de Rachel se hausser.

— Vous vous sentez mal ?

Luttant contre le brouillard qui l'encerclait, il rencontra son regard inquiet et hocha la tête.

— Je vais vous chercher de l'eau, dit-elle en lui prenant le gobelet des mains.

A l'instant où Rachel passa la porte de la salle d'eau, celle de la chambre s'ouvrit en grand. C'était l'infirmière de nuit.

Eric sentit son poulx cogner contre ses tympans. Forçant ses paupières à se fermer, il s'interdit de regarder le battant de la porte derrière laquelle Rachel s'était figée.

Si l'infirmière faisait un pas de plus, elle l'apercevrait.

Cette dernière braqua son regard sur le lit et fronça les sourcils.

Retenant son souffle, Eric pria le ciel pour qu'elle ne remarque pas l'absence du gobelet sur la table de chevet. Comme elle ne repartait pas, il marmonna un bonsoir ensommeillé et éleva une main lasse en guise de salut.

— Bonsoir, ma jolie.

L'infirmière renifla vivement.

— Endormez-vous. Si vous êtes encore réveillé la prochaine fois, je serai obligée de vous donner quelque chose.

Sur ces mots, elle s'éclipsa et referma la porte.

Eric n'osa pas bouger. Il lança un regard en direction de Rachel qui, les mains resserrées autour du gobelet et les yeux agrandis par la peur, était aussi immobile qu'une statue.

Ils se contemplèrent un long moment, le danger vibrant encore entre eux tel un fil silencieux.

— C'était moins une, chuchota Rachel d'une voix tremblante avant de revenir vers le lit d'un pas prudent.

— Vous feriez mieux de partir. C'est trop dangereux. Et puis, regardez-vous. Vous êtes épuisée. Vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Elle secoua la tête et un peu de couleur revint à ses joues.

— Je dormirai plus tard. Ce soir, je veux m'introduire au sous-sol, jusqu'à la salle des archives. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Cette suggestion eut sur l'esprit d'Eric l'effet éclaircissant d'un seau d'eau glacé.

— Certainement pas ! gronda-t-il en agrippant le poignet de Rachel. Rappelez-vous ce qu'a dit Decker. C'est *moi*, et moi seul, qui suis ici en charge de cette mission : je vous interdis de rôder seule la nuit dans cette bâtisse.

Les mâchoires serrées avec pugnacité, Rachel tenta de s'arracher à son étreinte. Plutôt que de risquer de lui faire mal, il la lâcha et demanda :

— Auriez-vous oublié ce qui est arrivé au Dr Green ?

— Non, mais rien ne prouve qu'il ait été assassiné.

— Laurel le pense et c'est l'une des meilleures expertes en police scientifique que je connaisse. Elle n'avancerait pas ce genre de conclusion sans preuve pour l'étayer.

— Quelle preuve ?

Eric secoua la tête.

— Je ne suis pas encore informé de tout. Je sais simplement que la Division s'occupe de contacter le reporter à qui s'était adressé Green. De son côté, Laurel analyse une nouvelle fois les résultats de l'autopsie. Mais rassurez-vous, au cas où ils dénicherait une preuve irréfutable, ils n'interviendraient pas avant de nous avoir sortis d'ici sains et saufs.

— Tout cela est parfait, grinça Rachel, mais en attendant, je ne peux pas rester assise là à me tourner les pouces. Dans votre état et avec Grace qui

vient vous surveiller toutes les heures, vous êtes consigné dans cette chambre. Quant à moi, je suis coincée toute la journée à l'autre extrémité de la propriété. Si je veux effectuer des recherches, ce ne peut être que la nuit. Et si je dois le faire seule, je le ferai seule. Je dois à *tout prix* trouver les dossiers du Dr Metzger.

La féroce détermination dans la voix de Rachel demeura comme en suspens entre eux. Eric la dévisagea, la vérité se faisant soudain jour dans son esprit.

— Si vous avez accepté de nous aider, c'était dans l'unique espoir d'innocenter Metzger, n'est-ce pas ?

Les joues de Rachel s'enflammèrent.

— J'ai accepté parce que votre patron a menacé de me boucler dans le cas contraire.

Eric la considéra fixement.

— Passez-moi le téléphone portable. Je vous retire de cette opération sur-le-champ.

— Non, implora Rachel.

Elle éleva ses deux mains, paumes offertes.

— Attendez, s'il vous plaît. Je ne vous ai pas menti. Tout ce que je veux, c'est connaître la vérité et qu'il ne soit fait de mal à personne.

A cet instant, Eric n'était plus en mesure d'évaluer la sincérité de Rachel. L'effet des sédatifs, combiné au fait qu'il n'avait pas dormi depuis près de trente-six heures, mettait à mal ses habituelles compétences.

— Vous mentez, dit-il

Il laissa tomber sa tête avec lassitude contre les oreillers.

— Toutefois, tant que vos projets n'interfèrent pas avec les miens, ça me va. Mais soyons clairs, je suis là pour démasquer quiconque aurait utilisé mon frère à des fins expérimentales, quiconque aurait tué les cinq patients mystérieusement décédés, ou assassiné le Dr Green.

Ses poings serrés contre ses cuisses, Eric ajouta :

— Et si cet individu n'est autre que votre vénéré Dr Metzger, tant pis pour lui.

* * *

Rachel se glissa dans le sas qui séparait le hall principal du couloir de service. Puis, tout en préparant une excuse au cas où elle se trouverait nez à

nez avec quelqu'un, elle en poussa prudemment la porte à deux battants.

Elle n'aurait qu'à dire qu'elle se rendait dans la salle des archives afin de rédiger un rapport ou de signer des prescriptions. Les médecins avaient toujours une foule de prescriptions à viser.

Après s'être faufilée dans le hall de service, Rachel s'engouffra dans l'un des vieux ascenseurs. Elle pressa le bouton du sous-sol d'un doigt tremblant. Quelques instants plus tard, les portes de la cabine s'ouvraient sur un corridor étroit et mal éclairé. Dans cette partie non rénovée de la demeure, les murs étaient d'un vert sale et déprimant, les moulures et les encadrements des portes recouverts de couches successives de peinture grise.

Ses chaussures couinèrent sur le sol tandis que Rachel hâtait le pas en direction de l'entrée des Archives médicales.

Là, elle s'immobilisa un instant.

La serrure en acier trempé de la porte était reliée à un système d'ouverture électronique. Rachel fixa la fente par laquelle elle aurait dû introduire son badge. Elle l'avait déjà fait, durant ses heures de service, lorsqu'elle avait voulu accéder à un dossier.

Mais chaque passage était enregistré. Elle demeura figée par l'indécision. Pour finir, doutant que quiconque consulte souvent ces enregistrements et retenant son souffle, Rachel inséra la carte plastifiée dans le lecteur électronique.

Après un silence d'une longueur effrayante, elle perçut un imperceptible déclic. Elle se glissa à l'intérieur de la salle, le soulagement luttant en elle contre l'appréhension, et trouva l'interrupteur à tâtons.

Elle était dans la place. Et maintenant ?

D'un côté de la pièce, des box individuels s'alignaient pour le confort optimal des praticiens, aménagés en postes de travail pourvus d'ordinateurs, de téléphones et de Dictaphones. Au fond, derrière un comptoir où se tenait un préposé durant la journée, d'interminables rangées d'étagères accueillait les archives de la clinique.

Rachel dépassa les box d'un pas furtif, se demandant combien de temps il lui faudrait pour trouver le dossier de Caleb dans ce labyrinthe.

Elle poussa la barrière métallique tournante accédant à l'arrière du comptoir. Un ordre parfait régnait sur ces innombrables étagères. Pas un document ne dépassait des chemises, à l'aspect si neuf et impeccable qu'on

aurait dit un décor de cinéma. Comme si aucun véritable travail ne s'accomplissait ici, songea Rachel avec malaise.

Après avoir consulté un premier dossier cartonné, puis un autre, elle fit une découverte stupéfiante. Les noms des patients n'y figuraient ni à l'extérieur ni sur les prescriptions ou autres documents. Au lieu de cela, une sorte de code, composé de onze chiffres, était apposé sur le dossier.

Il faudrait faire part de cette information à Eric. Ce dernier devinerait peut-être la nature de cette mystérieuse combinaison.

La mâchoire serrée par la frustration, Rachel inspecta du regard la salle à l'ordre impeccable. Il devait bien s'y trouver quelque part quelques dossiers non classés...

Elle fouilla les tiroirs. Rien. Enfin, au fond d'un classeur de documents, derrière des dossiers suspendus, elle découvrit une liasse désordonnée de prescriptions, enfouie avant de partir ou oubliée là par l'un des employés.

Le pouls plus rapide, Rachel les fourra en hâte dans son sac à dos, dont elle referma la fermeture Eclair.

Elle consulta sa montre. Cela faisait plus de quinze minutes qu'elle était ici. Tout en se demandant si Grace avait achevé sa ronde — et dans ce cas, regagné son bureau — elle rebroussa chemin.

Elle atteignait la barrière tournante, lorsque le son d'un badge s'introduisant dans le lecteur électronique de la porte la fit soudain se figer.

Le rythme de son cœur s'affola. L'adrénaline pulsa dans ses veines. Elle allait être prise la main dans le sac.

La poignée de la porte tourna et Rachel franchit prestement la barrière pour se ruer vers le premier box. Elle s'assit, enfonça son sac sous le petit bureau et saisit la souris, soulagée de voir l'écran s'éclairer dans un bourdonnement sourd lorsqu'elle l'agita.

La porte s'ouvrit sur un homme qu'elle ne connaissait pas. Trapu, de taille moyenne, il portait une blouse bleue, maculée de sang, et un masque d'intervention pendait à son cou. Lorsqu'il l'aperçut, il s'immobilisa et balaya brièvement la pièce du regard.

Rachel lança un coup d'œil anxieux en direction de la barrière qui, par bonheur, ne tournait plus. Se rejetant contre le dossier de sa chaise, elle s'étira, bâilla avec ostentation, puis déclara d'une voix ensommeillée :

— Bonsoir. Je pensais être seule à travailler ici aussi tard.

Le médecin la dévisagea avec une franche curiosité, avant de hocher la tête.

— La nuit, cette salle est en effet aussi déserte qu'un tombeau. Mais un de mes patients s'est arraché un morceau de genou en tentant de voler. Onze points de suture.

— Oh la la.

— Comme vous dites. Donc, comme j'étais là, j'ai voulu en profiter pour me décharger de travail de paperasserie. Je ne pourrai pas dormir avant des heures, de toute façon.

— Je vous comprends.

Le médecin s'assit à quelques box du sien.

Rachel fit alors mine de taper une de ces combinaisons à onze chiffres sur son clavier. Bien sûr, comme elle ignorait ce qu'elle faisait, aucune page ne s'ouvrit.

Consciente du regard insistant de son collègue sur elle, elle bâilla une nouvelle fois.

— Je n'y vois plus clair, dit-elle. Je ferais mieux d'aller me coucher.

Comme elle repoussait sa chaise et récupérait son sac à dos, le médecin demanda :

— Ne seriez-vous pas Rachel Harper ?

Rachel émit un petit rire chagrin.

— Si. C'est bien moi. Cette affaire de kidnapping semble avoir rapidement fait ma notoriété.

Il sourit.

— Bill Dobson, du service psychiatrique. C'est en effet l'incident le plus notoire qui soit survenu dans cette clinique depuis longtemps. Enfin, depuis le suicide de Charles Green, ajouta le psychiatre.

Il secoua la tête.

— Au moins, cette fois, le garde est hors de danger.

— Darrell va s'en sortir ? C'est merveilleux. Je l'ignorais.

Un profond soulagement l'envahit à la pensée que Caleb ne serait pas accusé de meurtre.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici, Bill ?

— Cela fait deux ans. Mon travail me plaît. Il faut dire qu'il est rare qu'on m'appelle ainsi au milieu de la nuit

— Deux ans. Eh bien... Dans ce cas, vous pourrez peut-être m'aider. M'expliquer ce code d'accès à onze chiffres.

Dobson éclata de rire.

— Oui. Le comprendre m'a demandé un certain temps.

Il vint se poster derrière sa chaise.

— Quel dossier recherchez-vous ?

Rachel donna le nom d'un de ses malades au hasard.

Comme Bill se penchait au-dessus d'elle, elle se glissa hors de sa chaise et, prenant son sac à la main, la lui céda.

— Voilà, annonça Bill. J'ai tapé le nom de votre patient. Et voici comment fonctionne son code identifiant. Le premier chiffre correspond à la première lettre de son nom. Par exemple, 01, pour A, et ainsi de suite. Les quatre chiffres suivants sont les derniers de son numéro de sécurité sociale. Les quatre chiffres d'après représentent l'année de sa naissance. Puis vous tapez les trois premiers chiffres de sa carte de sécurité sociale et enfin, ceux du jour de sa naissance.

Rachel hocha lentement la tête tout en s'efforçant d'enregistrer ces informations.

— C'est très simple, en fait, conclut-elle avec sarcasme.

— Vous vous y habituerez, repartit Bill en riant.

— Un jour, sans doute. Merci, Bill. En attendant, je ferais mieux d'aller me coucher, je suis épuisée. A bientôt, lança-t-elle en faisant glisser la bride de son sac autour de son épaule et en se dirigeant vers la sortie.

— Bonne nuit.

Rachel sentit le regard du psychiatre dans son dos jusqu'à ce qu'elle ait passé la porte électronique. Une fois là, elle émit le long soupir qu'elle retenait depuis l'instant où son collègue était entré dans la salle.

Un frisson la traversa. A présent, il lui fallait ressortir du bâtiment. Repasserait-elle par l'entrée principale ? A moins qu'elle ne se cache dans le hall de service en attendant que Grace s'éloigne pour répondre à l'appel d'un malade.

Elle reprit l'ascenseur jusqu'au premier étage, tressaillant au grincement des vieux câbles qui résonnait jusque dans les couloirs de service.

Les portes de la cabine coulissèrent dans un affreux crissement et Rachel retint un cri en découvrant Grace, postée devant la cage de l'ascenseur.

L'infirmière sembla aussi surprise qu'elle.

— Que faites-vous ici ? s'enquit la nurse.

— Bonsoir, Grace. J'étais dans la salle des archives.

Tenez-vous en autant que possible à la vérité.

Le regard glacial de Grace exigea plus d'explications, mais Rachel n'ajouta rien. N'étant pas habituée à mentir, elle jugea plus sûr de se taire. Elle tenta de la contourner mais, refusant de s'effacer, l'infirmière lui fit remarquer :

— Vous n'êtes plus attachée à cette partie du bâtiment, docteur.

— C'est exact. J'interviens à présent dans le pavillon des femmes, reparti Rachel d'un ton sec.

Les lèvres de Grace se pincèrent.

— Le Dr Metzger m'a demandé de l'informer au cas où vous tenteriez de voir Caleb.

Metzger la faisait donc surveiller ? A cette pensée, Rachel sentit le pincement de la trahison lui serrer le cœur.

— Ecoutez, Grace. Je sais que je ne devrais pas me trouver là. Le Dr Patel m'a fait la leçon tout à l'heure. Mais je dois récupérer mon ordinateur, qui est resté dans mon casier.

Les sourcils froncés, sa compagne ouvrait la bouche pour répondre lorsque Rachel décida de prendre l'offensive :

— Grace...

S'approchant de l'infirmière, elle lui glissa à l'oreille :

— Avez-vous vraiment dit au Dr Patel que c'était *moi*, qui vous avais demandé où se trouvait Caleb, la nuit dernière ?

Elle vit Grace déglutir et une lueur de culpabilité briller dans ses yeux noirs tandis qu'elle reculait d'un pas.

— Ce n'est pas ce que j'ai rapporté. J'ai dit que je vous avais appelée après avoir découvert Caleb dans le solarium.

Rachel ne la crut pas.

— Juste avant d'avertir la sécurité — après que je vous avais demandé de ne pas le faire. Si vous m'aviez écoutée, rien de tout cela ne serait arrivé. Je contrôlais la situation.

— Vous cherchez à reporter le blâme sur moi ? s'exclama Grace, les traits soudain déformés par la colère. C'est injuste. Je n'ai fait que suivre les ordres. Caleb figure sur la liste.

— La liste ? Quelle liste ?

L'infirmière se mordit la lèvre.

— Peu importe. Je dois regagner mon poste.

— Grace, attendez...

Rachel tenta de la retenir, mais Grace chercha à s'esquiver.

— Parlez-moi de cette liste. Qui d'autre y est inscrit ?

— Oubliez ça. Je dois distribuer les remèdes.

Rachel scruta les traits fermés de l'infirmière. De toute évidence, elle ne l'intimidait pas. Dans ce cas, de qui Grace avait-elle peur ? Du Dr Patel ? De Metzger ?

— Très bien, Grace. Je vais juste chercher mes affaires.

Elle pointa un doigt en direction des casiers du personnel.

Grace consulta brièvement sa montre.

— Je vous accompagne.

— Non, fit Rachel. Vous avez du travail. J'en ai pour une minute.

Grace la suivit malgré tout le long du couloir.

Elles dépassèrent la chambre de Caleb, puis la porte à double battant du service de neurologie. Enfin, les bras croisés, l'infirmière attendit, le temps qu'elle récupère son ordinateur portable dans son casier. Dieu merci, pensa Rachel, elle s'en était tenue à la vérité à ce sujet.

La poitrine serrée par la frustration, elle glissa l'appareil sous son bras au lieu de l'enfoncer dans son sac, de peur que Grace n'y aperçoive les documents qu'elle avait subtilisés. Après quoi — l'infirmière toujours sur ses talons — elle se dirigea vers la sortie de service.

De toute évidence, tant qu'elle n'aurait pas quitté le bâtiment, Grace ne la lâcherait pas d'une semelle.

Rachel se demanda si elle oserait mentionner le nom du Dr Green. Comme elles atteignaient la porte de service, elle prit une inspiration revigorante et se tourna vers Grace.

— Dites-moi, vous connaissiez bien le Dr Green ? Mon prédécesseur ?

Elle vit la surprise agrandir le regard de son interlocutrice.

— Non... pas très bien.

— Savez-vous pourquoi il est parti ?

L'infirmière parut gênée.

— Je crois qu'il a été renvoyé.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Mais pour quelle raison ?

— Je crois qu'il avait révélé à la presse des informations confidentielles concernant certains patients.

— Qu'est-il advenu de lui ?

— Il a eu... un accident, me semble-t-il.

— Il est mort. D'une overdose de morphine et d'alcool. Pensez-vous qu'il se soit suicidé ?

Grace arrondit les épaules et enfonça ses mains dans ses poches.

— Je n'en ai aucune idée. Nous ne sommes pas supposés parler des employés. Ça énerve les patients.

— Je ne vois aucun patient à la ronde. Qu'est-il arrivé au Dr Green, Grace ?

Les surprenant toutes deux, la sonnerie d'appel des infirmières résonna dans le corridor. Grace jeta un coup d'œil en direction du poste de garde avant de rétorquer :

— Vous devriez cesser de fouiner ainsi. C'est dangereux.

— Que voulez-vous dire ?

Grace contourna Rachel sans répondre avant d'ouvrir la porte, l'invitant silencieusement à partir.

Sans autre choix que de lui obéir, Rachel s'engagea dans l'escalier de béton, poursuivie par la voix menaçante de l'infirmière.

— Prenez garde, docteur Harper. Charles Green posait trop de questions, lui aussi, et voyez ce qui lui est arrivé.

* * *

Une fois dans son logement de fonction, Rachel prit une douche rapide, puis elle sortit de son sac les documents subtilisés dans la salle des archives, qu'elle étala sur la table de sa cuisine. Après les avoir lissés du plat de main, elle tenta d'en lire les premières pages, mais fut contrainte d'admettre qu'elle ne parvenait plus à ajuster sa vision sur les caractères. Sa douche l'avait vidée des dernières gouttes d'énergie qui lui restaient.

Cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'elle n'avait pas dormi. Elle se lèverait tôt le lendemain afin d'étudier ces prescriptions et jeter un coup d'œil aux plans de la clinique. Il existait certainement un moyen d'entrer dans cette bâtisse sans passer devant la sécurité. Peut-être par le sous-sol.

Le corps brisé par la fatigue, Rachel se mit au lit, bâilla et poussa un imperceptible gémissement.

Elle ferma les yeux et s'efforça de se détendre, mais le visage d'Eric s'imposa à son esprit. Elle sentit la compassion lui serrer le cœur au souvenir de la lutte qu'il avait dû mener pour combattre l'effet des sédatifs. Il n'était sans doute pas habitué à se sentir aussi impuissant.

Rachel se retourna dans son lit et frappa son oreiller de son poing pour le rembourrer. Elle ne pouvait s'autoriser à se sentir responsable d'Eric. Il

était entraîné pour ce genre de mission secrète. Il saurait comment se préserver. De son côté, elle devait se préoccuper de ses patients avant tout.

« Et de *toi-même* », murmura une petite voix dans sa tête. Même si elle ne connaissait Eric que depuis vingt-quatre heures, elle avait ressenti entre eux un lien intense, qui dépassait certainement leur intérêt mutuel pour Caleb. Elle avait perçu au premier coup d'œil l'intégrité qui était celle de l'agent du FBI, son dévouement à son travail, son côté protecteur.

— Rachel ?

Son souffle bloqué dans sa poitrine, la jeune femme se figea. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait de la voix d'Eric dans le micro transmetteur dont elle avait complètement oublié l'existence. Avec le sentiment subit d'être dangereusement exposée — comme si Eric avait soulevé les couvertures, et s'était glissé dans son lit pour lui parler à l'oreille — Rachel sentit un picotement parcourir sa peau et frissonna.

— Eric ? murmura-t-elle.

— Etes-vous enfin couchée ? demanda-t-il d'une voix somnolente, tendue par l'effort.

Comprenant que son émetteur avait été allumé depuis qu'ils s'étaient quittés, Rachel demeura silencieuse un instant, médusée.

— Cela fait longtemps que vous m'écoutez ? s'enquit-elle.

— Un petit moment. Mais je ne cesse de m'assoupir.

— Bon sang, pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Il l'avait entendue se glisser au sous-sol, avait suivi son échange avec Dobson, sa confrontation avec Grace.

— Je ne voulais pas vous surprendre... en pleine action.

Sa voix glissa sur elle avec la douceur de la soie.

Il avait entendu ses larmes de frustration, les coups impuissants qu'elle avait frappés sur son volant, tandis qu'elle regagnait en voiture son logement de fonction.

Et il l'avait entendue sous sa douche. Cette pensée la troubla.

Sa main se posa sur le décolleté de sa nuisette.

— Si vous m'avez écoutée, vous devez savoir que je suis couchée.

Rachel ferma les yeux pour combattre la nouvelle vague de désir qui embrasait sa peau. Se redressant brusquement sur son séant, elle étreignit un oreiller. Elle se sentait mise à nu. Une partie d'elle-même avait envie d'extirper le minuscule appareil de son oreille et de le jeter le plus loin possible.

Mais une autre désirait se blottir sous les couvertures et laisser le murmure rauque d'Eric la rassurer et la réconforter.

— Malgré mes avertissements, vous n'avez jamais eu en tête de rentrer directement chez vous, n'est-ce pas ?

Ses reproches lui rappelèrent qu'Eric se souciait de sa sécurité dans la seule mesure où cela faisait partie de sa mission.

— C'était l'occasion rêvée d'y aller.

— Ce n'en était pas moins dangereux.

— J'ai pu ressortir avec quelques documents non classés.

— Le risque n'en valait pas la peine.

Rachel émit un soupir de frustration.

— Le dossier de Caleb ne concerne que les six derniers mois de son traitement. Le seul endroit où nous trouverons une explication à son brutal arrêt respiratoire est le bureau des archives. C'est donc là que nous devons concentrer nos recherches.

— Le mot magique est « nous », en effet. Dorénavant, vous ne bougerez plus sans que je vous l'aie demandé, est-ce clair ?

— Vous êtes coincé dans votre chambre. Pour l'instant, il n'y a pas de *nous* qui tienne... Il n'y a que moi. A propos, m'avez-vous entendue parler avec Bill Dobson ?

— Non. J'ai dû m'assoupir un moment.

— C'est l'un des psychiatres de la clinique, qui m'a expliqué la combinaison d'un code figurant sur les dossiers médicaux.

Elle en récita les détails de mémoire.

— Oh là, s'exclama Eric, son soupir résonnant au creux de son oreille. Vous me répéterez cela lorsque j'aurai recouvré toute ma cohérence. Pour l'instant, je m'endors. Et vous avez également besoin de vous reposer.

— Eric, le temps presse. Combien de jours encore pensez-vous pouvoir les duper ? Ils vont finir par se rendre compte que vous n'êtes pas Caleb. Pendant ce temps, les médicaments vont commencer à attaquer votre organisme. Laissez-moi faire ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

Rachel s'interrompt, mesurant l'implication de ce à quoi elle s'engageait. De ce qu'elle avait *déjà* fait. S'introduire dans une zone non autorisée. Dérober des documents. A cette pensée, elle serra l'oreiller contre sa poitrine.

— Je ne me reconnais plus, dit-elle. J'ai déjà dû enfreindre une demi douzaine de lois, ce soir. Je vais sûrement perdre mon permis d'exercer la

psychiatrie et je ne sais rien faire d'autre.

— Tout va bien se passer, je vous le promets. Le FBI vous soutient. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je supporterai les médicaments et je trouverai un moyen pour que nous nous rencontrions. En attendant, votre travail consiste seulement à étudier les plans de la clinique et à appeler Natasha. Mais attention, le téléphone portable qui vous a été remis par le FBI, bien que très sûr, peut néanmoins être placé sur écoute. Utilisez le avec modération.

— Grace est-elle repassée dans votre chambre ?

— Oui. A 1 h 17. Grace, dites-vous ? C'est l'infirmière qui voulait injecter des sédatifs à Caleb ? Celle qui a averti la sécurité contre votre gré ?

— Oui. C'est elle. Avez-vous entendu ses derniers propos ?

— Non.

— Elle m'a dit : « Prenez garde. Le Dr Green posait trop de questions, lui aussi, et voyez ce qui lui est arrivé. »

Le récepteur de Rachel demeura silencieux un instant.

— Ne vous fiez pas à elle, Rachel. Ne vous fiez à personne.

— Je vous promets d'être prudente, répondit Rachel.

Elle se laissa glisser au fond de son lit et se tourna sur le côté.

— Je vous en prie, soyez-le. Ils vous soupçonnent et doivent épier chacun de vos faits et gestes.

Les yeux de Rachel se fermèrent doucement. Elle s'étira et émit un soupir.

— Rachel, vous dormez ? demanda Eric.

Sa voix rauque ramena une vague de désir en elle, une faim qui n'avait pas été comblée.

— Je suis en train de m'assoupir. Mais, Eric, je murmure à peine... Comment pouvez-vous m'entendre ?

Elle l'imagina, étendu comme elle dans son lit. Elle imagina ses épaules et son torse musclés sur les draps blancs.

— Le progrès, ma chère... repartit-il.

La pointe d'amusement qui avait percé dans sa voix grave la fit frissonner.

— Rachel, Metzger est farouchement déterminé à savoir ce que Caleb vous a dit. Méfiez-vous. Ils vous ont à l'œil.

La jeune femme poussa un soupir.

— Je doute que vous compreniez à quel point ils vous ont, *vous*, à l'œil.

— Je m'en sortirai. En tout cas, il est vital que nous restions en contact.

A partir de 9 h 15 demain matin, ouvrez votre micro transmetteur au quart passé de chaque heure. Nous communiquerons ainsi régulièrement. Mais restez discrète. Ainsi que vous l'avez vu, un simple murmure suffit à être détecté. Je ne pourrai peut-être pas toujours vous répondre, mais je saurai que vous allez bien.

— Eric ? chuchota Rachel.

Ce dernier ne répondit pas.

OceanofPDF.com

6

Un instant plus tôt, Eric lui parlait, il était avec elle. Or, soudain, il avait disparu. Déconcertée par le silence qui avait envahi son récepteur, Rachel consulta son réveil. Il était 2 h 11. Grace était-elle entrée dans la chambre d'Eric ?

Entendre une voix — autre que la sienne — résonner dans sa tête procurait une sensation plutôt effrayante. Était-ce là ce qu'expérimentaient les schizophrènes ? s'interrogea-t-elle. Cependant, une fois qu'elle s'était accoutumée à percevoir la voix d'Eric à l'intérieur de son oreille, son murmure l'avait au contraire soulagée comme un baume. C'était le son le plus réconfortant qu'elle ait jamais entendu, même s'il éveillait en elle des pulsions qu'elle aurait préféré ne pas éprouver.

Car Eric Baldwyn n'était pas le genre d'homme dont elle avait besoin. Elle ne pouvait en effet oublier qu'il avait un frère jumeau affligé d'une maladie aussi invalidante que celle de sa mère. Or, cette pensée la dérangeait profondément.

Si elle savait que les jumeaux ne présentaient pas toujours des pathologies similaires, une pointe d'appréhension ne l'en étreignait pas moins concernant la potentielle fragilité psychique d'Eric. De plus, son intérêt pour cet homme n'avait rien de personnel. Il était le seul fruit de sa solitude et de l'étrange intimité qui s'était créée entre eux tandis qu'ils se parlaient du fond de leurs lits respectifs. En bref, même si elle reconnaissait éprouver une certaine attirance à son égard, elle ne prendrait pas le risque de s'engager avec lui.

— Hé...

Rachel sentit son cœur se serrer. Malgré ses résolutions, la voix chaude d'Eric l'électrisa.

— Hé, dit-elle. Je vous croyais assoupi.

— Non, mais Grace a ouvert ma porte. Je vous ai réveillée ?

— Je crois que suis un peu trop nerveuse pour dormir.

— Et moi je n'ai fait que ça toute la journée. Nous pouvons discuter un peu, si vous voulez ?

Bercée par l'écho de sa voix comme par une douce musique, Rachel ferma les yeux.

— D'accord.

— Expliquez-moi pourquoi vous êtes devenue psychiatre.

— A cause de ma mère.

— Elle vous y a encouragée ?

Un pincement d'amertume — une douleur ancienne, profondément enracinée — acheva de la réveiller. Eric l'avait prise par surprise. Car jamais elle ne parlait de sa mère. A quiconque.

— On peut dire ça comme ça, répliqua Rachel, évasive.

Eric demeura silencieux un instant.

— Je suis désolé, Rachel, dit-il au bout d'un moment.

En réaction à l'empathie qui perçait dans sa voix, elle rétorqua vivement :

— Désolé de quoi ?

— Pour votre mère. Elle est malade, n'est-ce pas ?

Rachel s'assit dans son lit et serra son oreiller contre elle.

— Comment... qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— La souffrance dans votre voix.

Sentant une boule se loger dans sa gorge, elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre.

— N'essayez pas de me psychanalyser, monsieur l'agent secret. C'est hors de vos compétences.

Sa riposte résonna à ses propres oreilles avec une dureté exagérée. D'une voix radoucie, elle déclara :

— A moi, maintenant. Pourquoi êtes-vous devenu agent du FBI ?

— C'est à votre tour de me psychanalyser ?

Rachel pouffa doucement.

— J'entretiens simplement la conversation.

Eric demeura silencieux quelques secondes.

— J'ai toujours eu... un talent particulier pour comprendre les autres et je me suis passionné très jeune pour les livres traitant de pathologie

criminelle.

— Oui, Mitch m’a dit que vous aviez une maîtrise en psychologie. J’imagine que vous avez, vous aussi, choisi cette voie à cause de votre frère.

Eric ne répondant pas, Rachel interpréta son silence comme un acquiescement. N’était-il pas ironique de voir que son entière existence, comme la sienne, avait été guidée par l’aliénation mentale ?

— Ne vous arrive-t-il pas de vous demander ce qu’aurait été votre vie, si la maladie n’avait pas touché votre famille ?

— Et vous ?

Recevant cette riposte comme une gifle, Rachel resserra un peu plus l’oreiller contre sa poitrine.

— Parlez-moi de votre mère, suggéra doucement Eric. Est-elle schizophrène, comme Caleb ?

Rachel se sentit acculée, avec l’impression — exacerbée par le murmure de sa voix à son oreille — qu’Eric se trouvait beaucoup trop près d’elle, qu’il était même capable de lire dans ses pensées.

— Non, répondit-elle vivement, elle souffre d’une pathologie bipolaire.

Rachel tressaillit. Elle n’avait jamais parlé de cela à personne. Excepté aux thérapeutes qu’elle avait été contrainte de consulter dans le cadre de ses études.

— Vous vous êtes donc lancée dans ce métier pour l’aider ?

Elle eut un rire gêné.

— Pas exactement. Ma mère gère très bien son existence. Si j’ai choisi la psychiatrie, c’est dans le but d’aider et de soulager les malades, mais aussi leur entourage. J’aime mes patients, mais je voudrais les débarrasser des pathologies qui les affectent.

Se rendant compte qu’elle crispait ses mains autour de l’oreiller, Rachel se força à les détendre. Elle en avait dit plus qu’elle ne le souhaitait.

— Certaines maladies sont hélas, incurables, déclara Eric.

— Metzger a très subtilement étayé la théorie contraire.

— Ah oui ? Ce que j’ai pu voir de son travail me semble plutôt barbare que subtil.

— Vous êtes braqué contre lui à cause de votre frère, mais sa thèse associant certaines maladies psychiques au processus des affections auto-immunitaires est saisissante.

— Le corps se combattant lui-même, voulez-vous dire ? Comme dans le cas de l'arthrite ?

— C'est cela. Il s'agirait plus précisément de composés chimiques du cerveau se détruisant entre eux. Metzger a déjà effectué de nombreuses recherches à ce sujet, mais il peine à obtenir les bourses nécessaires à leur mise en pratique.

— Je n'en doute pas.

Hérissée par le sarcasme qui perçait dans l'inflexion d'Eric, Rachel insista néanmoins. S'il comprenait ce que le praticien cherchait à faire, peut-être se montrerait-il moins hostile.

— Le Dr Metzger pense qu'à l'instar des traitements anti-allergiques, l'injection de désensibilisateurs rééquilibrerait les réactions excessives du cerveau à ces composés et éradiquerait définitivement la maladie.

— C'est peut-être ce qu'il administre à Caleb.

Rachel secoua la tête.

— Non. Cette théorie n'est qu'expérimentale et ne peut être appliquée que dans le cadre de recherches ; or, il n'en mène aucune pour l'instant. Il attend l'habilitation d'un nouveau traitement, que l'agence du médicament tarde à lui accorder.

— Je croyais que vous n'aviez pas encore eu l'occasion de travailler avec lui, l'interrompit Eric d'un ton soupçonneux.

— En effet, rétorqua vivement Rachel. Mais j'ai lu tous ses livres et chacun des articles scientifiques qu'il a publiés.

Avec un soupir exaspéré, elle repoussa l'oreiller qu'elle tenait contre elle.

— Pourquoi désirez-vous tellement croire que le Dr Metzger est une sorte de savant fou pratiquant d'atroces expériences sur ses patients ?

— Parce que j'ai foi en mon frère et que je veux l'aider.

La souffrance dans la voix d'Eric la força à s'interroger. Si Caleb avait été son frère, n'aurait-elle pas, elle aussi, cédé à l'envie de lui faire confiance ?

Son cœur se serra un peu plus.

Non, car son expérience auprès de sa mère l'avait échaudée. Elle ne croyait plus aux chimères des aliénés mentaux. Elle les soignait, mais jamais elle ne se fiait à eux.

— N'aimeriez-vous pas, vous aussi, aider votre mère ?

La question d'Eric l'irrita.

— Ma mère n’a pas besoin de mon aide. Son troisième époux se charge d’elle et nous vivons mieux séparément.

— Pourquoi donc ?

— Disons que j’ai plus de facilité à gérer les rapports humains lorsque mes émotions ne sont pas impliquées.

— Comment pouvez-vous exercer un métier comme le vôtre sans vous impliquer émotionnellement ?

Une réserve glacée perçait dans la voix d’Eric.

— Je m’engage bien sûr auprès de mes patients, mais j’évite les relations personnelles.

— C’est une façon bien solitaire d’exercer votre vocation.

Cette phrase résonnant un peu plus douloureusement dans son cœur à chacun de ses battements, Rachel se pelotonna dans son lit.

Les secondes s’écoulèrent.

— Pardonnez-moi, dit Eric après un long silence. Rien ne m’autorisait à faire cette remarque.

— Ce n’est rien, marmonna Rachel. Je suis simplement en train de m’endormir.

— Très bien. Appelez-moi à 9 h 15 demain matin. Et, Rachel...

Elle ne répondit pas. Sa lèvre inférieure tremblait, les larmes lui brûlaient les paupières.

— Merci d’avoir répondu présente. Et rappelez-vous que je suis là pour vous, moi aussi, si vous avez besoin de parler. N’oubliez pas d’éteindre votre transmetteur. Bonne nuit.

Après quoi ce fut le silence.

L’oreiller serré contre sa poitrine, Rachel tentait de se détendre et de mettre de l’ordre ses pensées, lorsqu’une question s’imposa sournoisement à son esprit.

Qu’éprouverait-elle, si cette voix protectrice l’enveloppait chaque jour ? Si Eric étendait chaque soir son corps puissant contre le sien ?

— Tu peux toujours rêver, marmonna-t-elle tout exerçant une pression sur son oreille pour éteindre son récepteur.

Elle roula sur le dos.

Si Eric Baldwyn se trouvait à la clinique, c’était dans l’unique but de protéger son frère. Elle, il l’utilisait — comme le FBI l’utilisait — en guise d’appât dans la traque d’un éventuel meurtrier.

* * *

Quelqu'un remonta les stores et la lumière aveuglante du jour envahit la chambre. Eric émit un grognement puis cligna des yeux. Une petite femme aux cheveux gris et vêtue d'une blouse blanche se dressait devant lui.

— Bonjour, Caleb, dit-elle avec un sourire. Nous sommes si heureux de vous revoir. Comment vous sentez-vous ?

Eric plissa les yeux pour mieux discerner son nom sur son badge : Marie Simmons. Il la jaugea du regard tandis qu'elle sortait un stéthoscope de sa poche et enroulait un tensiomètre autour de son bras. Quelle relation cette femme entretenait-elle habituellement avec Caleb ? Elle paraissait, en tout cas, sincèrement ravie de le voir.

— Votre tension est inhabituellement basse. Avez-vous reçu un nouveau traitement depuis votre retour ?

Eric hésita avant de répondre. Il détenait peu de renseignements sur les réactions de Caleb aux événements quotidiens. Tout ce qu'il savait, c'était que son frère était schizophrène et paranoïaque. Ce qui, en un sens, rendait peut-être sa tâche plus aisée. Car tout ce qu'il dirait de bizarre ou d'incongru pourrait être imputé à sa pathologie.

— Pas que je sache, répliqua-t-il. Mais à la manière dont vont les choses ici, ils peuvent m'avoir injecté une de leurs sales mixtures pendant mon sommeil.

Marie émit un léger rire qui n'atteignit pas son regard.

— Que prescrit mon dossier médical ? s'enquit Eric.

— Vous savez parfaitement ce qu'on vous donne. Une injection quotidienne de dix milligrammes de Fempiprazole.

— Quotidienne ? répéta-t-il malgré lui.

Il tressaillit intérieurement et réprima un frisson à l'idée de recevoir chaque jour une dose de ce poison.

— On ne m'a pas fait cette piqûre, hier.

— Non. Parce qu'on vous avait administré un sédatif et que le Dr Metzger n'aime pas mélanger les remèdes.

— Il ferait mieux de changer le mien, en tout cas.

L'infirmière lui tapota maternellement la joue.

— Laissez faire le docteur. Il sait ce qui vous convient le mieux.

— En êtes-vous si sûre ?

— Ecoutez, Caleb, vous savez que nous ne discutons jamais les décisions des médecins avec les patients.

Elle consulta le planning suspendu au panneau de la porte.

— Voyons ce qui vous attend aujourd'hui. Oh ! vous êtes censé consulter le Dr Metzger à 10 heures ! Vous feriez mieux de vous lever. Je vous reverrai à l'heure du déjeuner, puis cet après-midi, vous subirez quelques examens.

— Des examens ?

Eric sentit son pouls s'accélérer.

— Quel genre d'examens ?

Marie agita une main rassurante.

— Les tests habituels, certainement. Après ce que vous venez de traverser, ils vont sans doute vouloir vous faire un scanner. Maintenant, il est temps de vous lever. Sinon, vous allez manquer le petit déjeuner.

Eric consulta le réveil sur sa table de chevet. Il était un peu moins de 9 heures. Il avait juste le temps de se préparer avant l'appel de Rachel.

Rachel. Il avait rêvé d'elle la nuit dernière. Tout en se douchant rapidement, il se remémora les détails de son rêve. Suspendus dans le vide, Rachel et Caleb se retenaient du bout des doigts aux rebords d'une falaise. Des vagues furibondes se brisaient sous eux contre des roches menaçantes et l'eau montait à vive allure. Lui-même disposait d'une seule corde pour leur venir en aide. Si bien que dans le meilleur des cas, il n'aurait pu en sauver qu'un.

Eric éleva son visage vers le flux bienfaisant de l'eau, tentant de purger son esprit de ces images effrayantes ainsi que du brouillard provoqué par les sédatifs. Pas besoin d'être psychiatre pour interpréter ce rêve, songea-t-il. A l'évidence, se sentant tout autant responsable de Rachel que de Caleb, il redoutait de ne pouvoir tous deux les protéger.

Chaque fois qu'il pensait à son frère, interné dans cet asile depuis des années, il se sentait coupable. Comment avait-il pu ignorer le fait que Caleb était en vie ?

Il ferma les yeux à la recherche de l'étrange sentiment qui, aussi loin qu'il s'en souvienne, l'avait toujours habité. Celui de ne pas être seul.

A présent, il comprenait qu'il ne l'avait *jamais* été.

Car Caleb était toujours demeuré à ses côtés.

Contrairement à la crainte qui l'avait taraudé, il savait aujourd'hui que les voix qui le hantaient n'étaient pas les signes précurseurs de la

schizophrénie, mais l'écho indistinct des pensées de son frère.

Il tenta de se connecter à lui de manière plus concrète, comme ils le faisaient lorsqu'ils étaient enfants. Mais son esprit était distrait — sans doute par l'effet des médicaments.

Mais aussi par l'image de Rachel, qui ne le quittait pas. La nuit dernière, sa voix mélodieuse l'avait excité à tel point que lorsqu'ils avaient coupé la communication, malgré l'abrutissement occasionné par les sédatifs, un désir impatient et douloureux avait continué de l'étreindre.

De surcroît, ce matin, le simple fait de penser à elle réveillait aussitôt la part la plus virile de son être. Que lui arrivait-il ? Il se comportait comme un adolescent. Or, jamais, pas même à cet âge, il n'avait réagi de la sorte. Endeuillée par la culpabilité et par le traumatisme de la mort de son frère, cette période de sa vie avait été privée des pulsions insouciantes qui la caractérisent.

Avec un grognement, Eric ferma le robinet d'eau chaude et acheva de se rincer sous un jet glacé.

Dès qu'il sortit de la salle d'eau, il consulta son réveil et activa aussitôt son récepteur d'une pression du doigt.

Surpris par son reflet fugitif dans le miroir, il se figea. Il n'avait pas mesuré à quel point il ressemblait à Caleb, avec ses cheveux coupés ras. Il considéra ses ongles rongés, puis éleva vers la glace un regard délibérément sombre et effrayant.

Hanté par la folie paranoïaque et par la colère.

— Eric ?

Son prénom, égrené tel les arpèges d'une harpe au creux de son oreille, interrompit brutalement son jeu.

— Oui, répondit-il, la voix rauque.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Rachel.

— Rien. Où êtes-vous ?

— Dans le pavillon des femmes. J'y serai toute la journée.

Eric se débarrassa de sa serviette, puis, tout en maudissant les caprices de sa libido, il ouvrit un tiroir duquel il sortit un caleçon, un jean et un T-shirt.

— J'ai rendez-vous avec Metzger, ce matin, annonça-t-il. Que va t-il attendre de moi ?

— Il voudra sans doute savoir ce que vous m'avez dit, ainsi que ce que vous — ce que Caleb — a raconté au FBI.

— Metzger reçoit-il très régulièrement ses patients, ou bien cette consultation a-t-elle un caractère inhabituel ?

— Je crois qu'il voit ses malades atteints de schizophrénie au moins une fois par semaine. Eric, je dois vous informer d'une chose : hier soir, Grace a mentionné l'existence d'une liste dont je n'avais jamais entendu parler et sur laquelle figure Caleb — ce qui l'a apparemment contrainte à avertir la sécurité l'autre nuit au mépris de mes consignes.

— Très intéressant. Il pourrait s'agir de la liste des patients sur lesquels, d'après mon frère, Metzger pratique ses expériences. Avez-vous appelé Natasha ?

— Pas encore. Je le ferai dans quelques minutes.

— Ne vous attardez pas au téléphone. Dites-lui de se procurer une vue aérienne, ainsi que des plans *récents* de la propriété, de les comparer avec les documents anciens dont elle dispose et de souligner en rouge toutes les dissemblances qu'elle notera. Et... parlez-lui de cette liste.

— D'accord. Mais comment nous remettra-t-elle ces plans ?

— Vous devrez peut-être sortir pour rencontrer quelqu'un à l'extérieur. Prétextez un dîner en ville. A plus tard. Je dois y aller.

— Eric, votre frère est un véritable charmeur, terriblement intelligent et parfois provocateur. Metzger va s'attendre à ce que vous lui répondiez du tac au tac et à ce que vous mettiez en doute chacun de ses propos.

— Bien, merci pour le conseil. Allumez votre micro transmetteur durant au moins cinq minutes au quart de chaque heure. Mais surtout, ne parlez pas. C'est moi qui le ferai dès que possible.

Eric éteignit vivement son appareil et passa une main sur son visage. Jamais il ne parviendrait à se concentrer, avec la voix de Rachel résonnant dans sa tête à chaque heure du jour.

Il contempla le regard hanté par la folie que lui renvoyait de nouveau le miroir, plaqua un sourire sur ses lèvres et haussa un sourcil sardonique. Avait-il suffisamment l'air d'un dément et d'un provocateur ?

Quant au charme, il sembla à Eric qu'il lui serait plus facile de résister à une longue et pénible séance de torture que d'en déployer. Adressant un dernier coup d'œil à son reflet, il sortit de sa chambre et se dirigea vers la salle à manger.

Tout en grattant ses favoris, Gerhardt Metzger regarda Caleb sortir de son bureau.

Au cours des vingt-quatre heures que son précieux patient avait passées hors de la clinique, quelque chose en lui — sans qu'il parvienne à discerner quoi exactement — avait changé.

Même s'il l'avait toisé avec son mépris habituel, comme s'il cherchait à inverser les rôles, Caleb avait eu un comportement différent des autres fois.

En premier lieu, il s'était montré plus tendu, plus sur ses gardes que de coutume.

Metzger attrapa un bloc et prit son stylo dans sa poche, puis commença la rédaction de son rapport.

« Grande vivacité intellectuelle. Irrascible, mais contenu. Symptômes de fatigue évidents, cependant respiration régulière. Teint normal, quelques signes de paranoïa, mais aucun de schizophrénie patente. Moins communicatif que d'habitude. Excellent état général. »

Excellent état général.

Metzger fixa cette dernière phrase.

Bien *trop* excellent, songea-t-il. Car l'injection quotidienne depuis sept ans de composés chimiques extraits de son cerveau faisait de Caleb Baldwyn son plus ancien sujet d'expérience. Au long de ces années, ce protocole n'avait été rompu qu'à une seule occasion, par la négligence d'une stupide infirmière lors d'un transfert de Caleb au CVI.

Au bout de douze heures de sevrage, le patient avait manifesté des signes croissants de paranoïa et rencontré d'importants problèmes respiratoires, neutralisés dès l'administration de son traitement.

« Aucun symptôme de manque », écrivit Metzger.

Il tapota pensivement l'extrémité de son stylo sur l'acajou de son bureau.

Puis il prit son téléphone portable dans sa poche, consulta sa montre et composa un numéro familial. En Allemagne.

— James, mon ami.

— Gerhardt, j'allais rentrer chez moi. Votre patient vous a-t-il été enfin rendu ?

— *Ja*. Et en parfaite santé.

— Vraiment ? s'étonna son interlocuteur. Combien de prises a-t-il manqué, au juste ?

Metzger hocha la tête avec satisfaction. Fidèle à lui-même, James avait aussitôt deviné la source de son inquiétude.

— Deux. Il a été absent plus de quarante-huit heures. Il aurait normalement dû faire un arrêt respiratoire.

Il était si agréable de pouvoir s'entretenir avec quelqu'un qui comprenait l'importance de son travail ainsi que la gravité de la situation !

Le Dr James Farmer, lauréat du prix Nobel de Médecine, était son ami et mentor depuis de nombreuses années. C'était lui qui avait élaboré le premier la thèse très controversée associant les maladies psychiques à des pathologies auto-immunitaires. Une thèse qu'il partageait avec ardeur.

— N'avait-il pas également kidnappé une jeune psychiatre ? s'enquit Farmer.

— Si. Le Dr Rachel Harper, dont je vous ai déjà parlé.

— Ah oui. La jeune personne qui a une telle admiration pour vous ?

— Ce sont nos *théories* qu'elle admire. Ainsi que je vous l'avais confié, son bagage universitaire et la croisade qu'elle semble vouloir mener contre la maladie faisaient d'elle la candidate idéale pour remplacer le Dr Green.

— Et combien de temps a-t-elle passé seule en compagnie du patient ?

— Un peu moins de vingt-quatre heures. Ils ont ensuite été placés en observation à l'hôpital Walter Reed de Washington, puis ramenés ici le surlendemain de l'incident.

— Quels symptômes a-t-elle diagnostiqués chez Baldwyn ?

Metzger tapota pensivement son stylo contre le plateau de son bureau avant de répondre :

— Elle aurait constaté quelques signes de paranoïa et une insuffisance respiratoire non aggravée. Il y a quelque chose qui cloche, James.

— J'en conviens. Se pourrait-il que Baldwyn ait développé une meilleure résistance aux effets du sevrage ?

— J'en doute. Il y a seulement huit mois, suite à la stupide omission d'une infirmière, Baldwyn a frôlé l'arrêt respiratoire, associé à un état de paranoïa aiguë et à une forte baisse d'oxygène dans le sang.

— Ah. Mais n'avez-vous pas poursuivi vos recherches concernant l'affinage du produit ?

— Si. Je dois avouer l'avoir considérablement amélioré au cours des trois derniers mois. Je compare en ce moment les effets de la solution actuelle à ceux de la précédente.

— Vous pensez toujours que les problèmes respiratoires constatés sont causés par un contaminant quelconque ?

— Oui. Je l'espère, en tout cas. Ah, si j'avais la liberté de mener mes expériences comme je l'entends, c'est-à-dire d'augmenter les doses jusqu'au seuil maximum de tolérance du patient, je serais certain de parvenir à isoler ce problème.

— Quand serez-vous prêt à mettre vos projets à exécution en venant installer votre laboratoire ici ? demanda James.

Son ami vivait et travaillait en Allemagne depuis vingt ans tandis que lui avait choisi d'exercer aux Etats-Unis dans l'espoir d'obtenir l'habilitation par l'agence du médicament du traitement qu'il avait mis au point. Sauf qu'il n'était jusque-là jamais parvenu à répondre à leurs exigences.

— Je n'en sais rien, répliqua Metzger. J'ai plus d'un souci en tête, en ce moment. Comme vous le savez, l'agence du médicament a encore refusé ma demande d'habilitation.

— Vous ne leur avez tout de même pas indiqué que les composés chimiques utilisés étaient d'origine humaine ?

— Bien sûr que non. Mais ils semblent néanmoins s'interroger sur le procédé exact de fabrication du produit. Ce qui m'inquiète le plus, à l'heure actuelle, c'est cette affaire de coups de feu et de kidnapping. Le FBI s'en est mêlé et je n'ai aucun moyen de savoir ce que leur a dit mon patient.

— D'autant qu'il semble s'approcher dangereusement de la vérité concernant la nature particulière de son traitement.

— Oui. Jusque-là, nous avons réussi à mettre ses divagations sur le compte de la paranoïa, mais un jour, quelqu'un finira par le croire. Une psychiatre comme le Dr Harper, habitée par l'idéalisme de la jeunesse, peut facilement se laisser manipuler par Baldwyn.

— Le FBI vous a-t-il interrogé ?

— Pas vraiment, mais d'ici à quinze jours, Caleb sera appelé à comparaître devant un juge et mon témoignage sera bien évidemment requis. J'aimerais être parti avant cela.

— Projetez-vous toujours d'emmener Baldwyn avec vous ?

— Bien entendu, répartit Metzger.

Il avait déjà procédé aux formalités nécessaires pour rendre ce départ possible.

— Il me servira de sujet d'étude lors du symposium psychiatrique qui se tiendra incessamment à Hambourg. Après quoi, une fois en Allemagne...

— Et sa comparution en justice ?

— Ce patient ayant été officiellement replacé sous notre entière responsabilité, il est autorisé à effectuer d'ici là un bref voyage sous ma surveillance.

— Parfait. De mon côté, j'ai tout organisé pour vous faire disparaître, une fois la douane passée. Gerhardt...

Farmer s'interrompit un instant.

— Et la jeune psychiatre ?

Metzger repoussa son siège et, le téléphone serré dans son poing, gagna la fenêtre.

— Baldwyn est persuadé que nous avons assassiné son amie Misty. De plus, il ne cesse de dire à qui veut l'entendre que des expériences secrètes sont menées dans cette clinique.

— Vous pensez qu'il a confié ses soupçons au Dr Harper ?

— Je *sais* qu'il lui a parlé. Elle y a fait allusion. Elle semble pour l'heure associer ses propos à un délire paranoïaque, mais sa profonde implication dans cet incident vient contrarier mes plans. De plus, elle n'est là que depuis deux mois, si bien que je ne peux même pas compter sur sa loyauté. Cela fait d'elle un réel problème.

— Comme Charles Green, commenta Farmer.

Metzger émit un soupir.

— Exactement.

— Pensez-vous qu'elle en sache vraiment beaucoup ?

— A ce stade de mes projets, elle en saura toujours trop, rétorqua Metzger avec sécheresse.

Après avoir pris congé de son ami, il fixa du regard les pelouses irréprochables.

Rachel Harper s'était mise en travers de son chemin. Elle devait disparaître.

* * *

— Eric ?

C'était Rachel.

Eric faillit hurler son soulagement en percevant le murmure mélodieux de sa voix à l'intérieur de son oreille. Il était fatigué de demeurer assis dans ce foyer luxueusement décoré, en compagnie de victimes d'accidents cérébraux ou de la maladie d'Alzheimer. Pourquoi Caleb, qui aurait dû se trouver en psychiatrie, était-il interné dans ce service de neurologie ? Et combien des patients présents dans cette pièce étaient-ils suivis par le Dr Metzger ?

— Mm ? murmura Eric en baissant la tête pour camoufler le mouvement de ses lèvres.

Les infirmiers l'avaient eu à l'œil tout au long de l'après-midi. Le grand balèze qui l'avait accompagné jusqu'à la salle de sport était même resté, bras croisés, à l'observer faire ses exercices une heure durant.

— J'imagine que vous ne pouvez pas parler, chuchota Rachel. Je suis chez moi.

Eric se leva et se dirigea vers une large fenêtre à petits carreaux par laquelle il feignit de contempler le parc. Sentant le regard de l'infirmier rivé dans son dos, il produisit un son étouffé en guise de réponse.

— J'ai discuté avec Natasha, reprit Rachel. Elle s'occupe de nous fournir les plans que vous avez réclamés. Elle a déjà repéré une ancienne entrée de service au niveau du sous-sol, à l'arrière du bâtiment.

— Sur la façade nord ? marmonna Eric.

— Oui. Nord. J'ai également pu consulter les documents que j'avais subtilisés. Certaines de ces prescriptions, qui remontent toutes à environ six mois, sont signées par le Dr Green. Mais une fois encore, seul le code dont je vous parlais hier soir y figure. Vous vous en souvenez ?

— Oui. Nous en discuterons plus tard.

Eric jeta un coup d'œil sur le côté pour s'assurer que personne ne s'approchait.

— D'accord. Eric ? Comment s'est passé votre entretien avec le Dr Metzger ? Pouvez-vous m'en parler ?

L'inquiétude qui perça dans la voix de Rachel lui réchauffa le cœur.

— Il a des soupçons.

Eric couvrit le son de sa voix en grattant une tache imaginaire sur le carreau étincelant de propreté.

— Pourrez-vous leurrer une fois de plus la sécurité et venir me voir, ce soir ?

— Je vais plutôt essayer cette entrée par la cave.

— Non ! C'est insensé !

Il avait parlé trop fort.

Avant qu'il n'ait le temps de se retourner, l'imposant infirmier surgit à son côté. Tout en se maudissant pour s'être vendu, Eric se prépara à donner une représentation.

— Insensé ! répéta-t-il en frottant rageusement le carreau.

— Eric ? Que se passe-t-il ? murmura la voix inquiète de Rachel à son oreille.

Il aurait voulu pouvoir la rassurer. Au lieu de cela, feignant de se gratter l'oreille, Eric éteignit son récepteur.

— Qu'est-ce qu'il y a, Caleb ? s'enquit l'infirmier d'un ton cassant. Vous avez un problème ?

Eric se retourna et toisa le costaud à la face hâlée.

— Il y a des taches sur la vitre, grogna-t-il. Vous ne faites donc pas votre travail ? Des taches. C'est insensé. Insensé.

L'infirmier lui décocha un regard dégoûté.

— Vous recommencez, à ce que je vois. Vos petites vacances ne semblent pas vous avoir réussi, hein ?

Sur ces mots, il empoigna le bras d'Eric avec brutalité.

Eric tressaillit violemment. Mais lorsque la prise d'acier de l'infirmier se resserra autour de sa chair, se retenant de s'en dégager ainsi qu'il avait été spécialement entraîné à le faire, il lança avec sarcasme :

— Les muscles avant la tête.

Sans comprendre d'où provenait son désir aussi subit qu'irrépressible de provoquer l'infirmier, il continua :

— C'est à l'intérieur de ces gros biscoteaux que vous rangez votre cerveau, hein ?

— Fermez-la, Baldwyn, ou je vous montrerai une fois de plus de quoi ces *biscoteaux* sont capables.

L'infirmier l'entraîna en direction de la porte.

— Je suis certain que vous vous souvenez de leur efficacité.

Comprenant à ces mots que l'infirmier avait par le passé fait usage de sa force contre Caleb, Eric serra les dents.

— Je crois que vous allez passer le restant de l'après-midi dans votre chambre, ajouta l'homme avec un sourire.

Voilà qui lui convenait parfaitement, se réjouit Eric. Cela lui permettrait d'être seul et de contacter Rachel.

L'infirmier le poussa avec brutalité le long du couloir, puis à l'intérieur de sa chambre.

— Je vais dire à Thomas de vous apporter un petit cocktail.

Sur ces mots, il sortit en claquant la porte, suite à quoi Eric exerça aussitôt une pression sur son oreille.

— Rachel ?

— Eric, que s'est-il passé ? Pourquoi avez-vous éteint votre récepteur ?

— Rachel, qu'appellent-ils un « cocktail ? »

La vive inspiration de la jeune femme le chatouilla comme si elle lui avait soufflé au plus profond de l'oreille.

— Vous a-t-on administré un de ces cocktails ?

— Non. Mais il en est question. De quoi s'agit-il ?

— Un assortiment massif de sédatifs et d'anti-psychotiques, administré non pas dans un verre avec une paille, mais sous forme d'injection.

— Je reçois déjà une piqûre par jour.

— Je sais. C'est supposé être du Fempiprazole.

Une légère inquiétude résonna dans la voix de Rachel.

— Avez-vous commencé à en noter les effets ?

— Rien, à part le fait que je déteste encore plus les aiguilles qu'auparavant. Rachel, ai-je un moyen de les empêcher de m'injecter ce prétendu cocktail ?

La jeune femme demeura silencieuse quelques secondes.

— Vous êtes dans votre chambre ?

— Oui.

— Bien, alors, ça peut marcher. Allongez-vous et lorsque l'infirmier arrivera, faites semblant de dormir. Il se peut alors qu'il vous laisse tranquille.

— Merci. Quant à vous, je vous interdis de vous aventurer seule dans les sous-sols. Promettez-moi que vous n'irez pas.

— Mais...

— Promettez-le-moi ! insista Eric avec fougue.

— Je ferais mieux de vous laisser. Feignez d'être endormi.

Sur ce, le murmure à son oreille cessa.

— Bon sang, Rachel... marmonna Eric, les muscles noués par la frustration.

Elle avait refusé de lui jurer qu'elle ne s'aventurerait pas seule dans des parties inconnues du bâtiment !

Conscient qu'il n'avait pas de temps à perdre, il s'allongea vivement sur son lit, puis dos à la porte, il pratiqua une technique de respiration et de relaxation jusqu'à détendre chacun de ses muscles. Mais rien ne parvint à interrompre la course effrénée de ses pensées.

Ce soir, il allait devoir trouver un moyen de s'échapper de cette chambre. Il ne pouvait en aucun cas laisser Rachel errer seule en quête d'un autre accès au bâtiment.

* * *

Rachel se frayait péniblement un chemin au travers des fourrés bordant le parc de la clinique, reconnaissante que la lune soit presque pleine, mais redoutant en même temps que la clarté ne la fasse repérer. Elle espérait que son pull-over à col roulé noir, son pantalon et ses chaussures de sport du même ton, la camouflent suffisamment.

La clinique était implantée sur une propriété boisée d'une trentaine d'hectares, au sud du Connecticut. La demeure d'origine, datant du début du dix-neuvième siècle, avait été laissée à l'abandon jusqu'à son rachat en 1917 par le Dr William Carpenter, qui l'avait transformée en un asile pour aliénés. Ce bâtiment était aujourd'hui entouré de quatre structures plus récentes, accueillant le pavillon des femmes, le centre de vie indépendante, des logements de fonction pour le personnel médical et d'autres, pour les employés à la maintenance. La plus ancienne de ces constructions, que Rachel s'efforçait de rejoindre, comprenait aujourd'hui une unité de soins neurologiques intensifs, un centre de convalescence et des bureaux administratifs.

Après avoir galvanisé son courage à l'aide d'un café noir, elle avait décidé de traverser le parc à pied, de crainte qu'on ne reconnaisse son véhicule.

Sans quitter les fourrés, Rachel contourna la vieille bâtisse à distance, tout en tentant de situer mentalement l'entrée dont lui avait parlé Natasha. Elle se sentait coupable d'avoir coupé sa communication avec Eric de manière aussi brutale, mais elle avait craint que l'infirmier ne les surprenne en pleine dispute. Et à vrai dire, elle n'avait pas voulu offrir à Eric l'occasion de la dissuader d'exécuter son projet.

Elle n'allait pas attendre les bras croisés qu'il dénicher un moyen de quitter sa chambre.

Ayant promis d'aider à découvrir ce qui se passait à la clinique des Prairies, elle se *devait* de trouver les anciens dossiers de Caleb. En dépit de la terreur qui l'étreignait et de son fervent espoir que le Dr Metzger ne soit impliqué dans aucune activité suspecte, elle n'allait pas reculer maintenant.

A l'instant où Rachel vit apparaître l'arrière de la clinique, une chouette hulula et quelque chose se faufila devant elle entre les fourrés. Réprimant un frisson, elle examina la façade du bâtiment. A part l'éclairage de deux spots anémiques fixés aux extrémités du toit, la bâtisse était plongée dans l'obscurité.

Les muscles bandés, Rachel s'apprêtait à traverser l'espace de pelouse qui la séparait du mur, lorsqu'elle entendit un bruit.

Elle tourna la tête et aperçut deux ombres qui se profilaient sur l'allée longeant l'est de la bâtisse. Puis elle vit un garde, tenant en laisse un berger allemand, contourner l'angle du mur.

Elle se figea et baissa la tête, dissimulant son visage derrière ses cheveux. Qu'adviendrait-il si le chien sentait son odeur ? Si le garde braquait sa torche dans sa direction ?

Les battements affolés de son cœur la privant d'oxygène, elle ouvrit la bouche et se força à respirer plus calmement.

Les oreilles du chien se dressèrent et il émit un jappement. Puis un autre. La terreur étreignit alors Rachel.

La grosse voix du garde résonna dans la nuit.

— Qu'est-ce qui se passe, Rex ? T'as senti quelque chose ?

Il agita paresseusement sa lampe en direction des broussailles.

Le halo lumineux balaya le bas du pantalon noir de Rachel et la jeune femme se recroquevilla sur elle-même.

— Qu'est-ce que tu as vu, le chien ? Tu veux encore courir après un écureuil, c'est ça ?

L'animal tira sur sa laisse en gémissant. La sueur perlant à son front, Rachel n'osa pas lever les yeux de crainte que son visage jusque-là dissimulé sous ses cheveux bruns ne soit soudain visible.

Le garde se rapprocha à pas feutrés, les gémissements du chien s'intensifièrent. Le dos voûté, Rachel s'efforça de demeurer aussi immobile que les arbres qui l'entouraient.

A quelques mètres d'elle, un oiseau émit un cri strident.

Le garde gloussa.

— Calme-toi, Rex. Le voilà, ton intrus ! Tu ne vas tout de même pas te lancer à la poursuite d'une chouette ? Allez, viens.

Rachel n'osa pas bouger avant que le vigile et son chien aient disparu à l'angle de l'imposante bâtisse et que le silence soit redevenu complet.

De combien de temps disposait-elle avant qu'il ne revienne ? Elle aurait dû se renseigner sur la cadence de ses rondes. Mais bien sûr, cela aurait pu éveiller les soupçons.

Accroupie dans l'herbe, elle examina l'arrière de la clinique, plissa les yeux et distingua un rectangle sombre situé aux deux tiers de sa longueur, là où Natasha lui avait indiqué l'emplacement d'une porte.

Avec l'impression d'être un lapin s'appêtant à traverser un territoire de chasse, Rachel prit une profonde inspiration et fonça à travers la large étendue de pelouse. Elle regarda son ombre courir devant elle, sentant la lueur de la lune braquée dans son dos comme celle d'un projecteur.

Lorsqu'elle atteignit le bâtiment, elle se plaqua au mur et repéra aussitôt le renfoncement dont lui avait parlé Natasha.

— Oui ! murmura-t-elle triomphalement.

Merci, Natasha. Maintenant, si par miracle cette porte pouvait ne pas être fermée à clé...

Rachel s'était munie d'une lime à ongles, d'un petit tournevis et d'une pince à épiler, ainsi que d'une carte plastifiée, mais elle doutait malgré cela de parvenir à forcer cette serrure, aussi vieille soit-elle.

Avec précaution, Rachel tourna la poignée rouillée de la porte, qui émit un léger grincement — sans que rien ne bouge.

Bon sang ! Était-elle verrouillée, ou simplement bloquée par le temps ? Elle pariait sur la première de ces hypothèses.

Rachel actionna de nouveau la poignée, tout en poussant cette fois le panneau de bois de toutes ses forces.

Toujours rien.

Elle sortit sa carte de crédit de sa poche, la glissa entre le cadre et le panneau de la porte et secoua la poignée. Sans plus de succès.

Elle plongea alors une main dans son sac à la recherche de sa lime à ongles, qu'elle inséra dans le trou de la serrure. Puis, tout en manipulant précautionneusement son outil de fortune, elle tourna la poignée... et crut percevoir un déclic.

Un coup de sifflet, suivi d'un aboiement, résonna au loin.

Les épaules tendues, Rachel se figea. C'était le garde qui revenait. Elle marmonna un juron. N'avait-il rien d'autre à faire que tourner autour de cette bâtisse toute la nuit ?

S'arc-boutant contre la porte, Rachel agrippa la poignée, enfonça la lime et poussa en même temps le panneau.

Le chien gémit. Elle se redressa, aussi raide qu'une statue, sa main cramponnée à la poignée.

La voix du garde déchira de nouveau la nuit :

— T'es encore après ces écureuils, Rex ? Je t'ai expliqué qu'il s'agissait d'une chouette. C'est elle que tu vois, hein ?

Le chien se mit à aboyer avec férocité.

— Qu'y a-t-il, mon beau ?

A cet instant, la porte céda et Rachel perdit l'équilibre.

Elle sentit deux mains l'empoigner, l'obscurité l'avaler brutalement, et un hurlement monta dans sa gorge.

7

Tout en étouffant son cri de stupeur d'une main, Eric attira vivement Rachel à lui par l'ouverture de la porte du sous-sol, qu'il referma en hâte.

— Chut ! C'est moi, Eric, chuchota-t-il.

Il sentit son corps mince devenir soudain mou.

— Rachel !

S'était-elle évanouie de surprise ? Lui avait-il fait mal ? Son cœur cognant dans sa poitrine, Eric la déposa doucement sur le sol.

Bien que sa vision se soit adaptée à la pénombre, il distinguait à peine le pâle ovale de son visage. Il serra sa joue dans sa main. Elle était chaude.

— Rachel. Ça va ? Dites quelque chose.

A l'instant où il se penchait au-dessus d'elle, la jeune femme se redressa subitement, manquant l'assommer.

— Dieu du Ciel ! J'ai bien cru être démasquée. Vous m'avez fait une peur bleue ! murmura-t-elle avec rage.

L'inquiétude d'Eric céda alors le pas à sa colère. Rachel était restée injoignable tout l'après-midi.

— Taisez-vous. Allumez votre satané récepteur et ne le coupez plus jamais comme vous l'avez fait, c'est compris ?

Rachel obtempéra avant de demander :

— Pourquoi l'allumer maintenant ?

— Afin de nous parler le plus discrètement possible, repartit Eric avec sévérité, même si le murmure de la voix sensuelle de Rachel dans sa tête suffisait presque à apaiser ses nerfs mis à vif.

Sous la surveillance aussi fréquente qu'intempestive de Thomas, il était en effet demeuré allongé tout l'après-midi à feindre le sommeil. Il en avait retiré l'impression que l'infirmier n'avait attendu qu'un prétexte pour lui

injecter ce prétendu cocktail. A un moment, ce dernier lui avait même brutalement poussé l'épaule, mais il avait répondu à sa provocation en élevant des paupières alourdies par le sommeil et en marmonnant une phrase inintelligible.

Il aurait alors vraiment aimé entendre la voix de Rachel, dont la douce musique aurait pu le distraire de la torture physique et morale que lui infligeait cette immobilité forcée.

A présent, plus soulagé qu'il n'osait l'avouer de la voir saine et sauve, il s'assit à son côté sur le sol et passa un bras autour d'elle.

— Comment saviez-vous que j'étais là ? s'étonna Rachel.

Eric pressa ses doigts sur ses lèvres pour l'avertir.

— Chut. Le garde !

Elle arrondit les épaules et se figea.

Un bruit de pas et les gémissements d'un chien s'infiltrèrent à travers le panneau épais de la porte. L'oreille tendue, Eric attendit d'être sûr que le garde avait contourné le bâtiment pour relâcher son étreinte autour de Rachel.

Se relevant aussitôt, elle demanda :

— Où sommes-nous ?

— Je crois que nous nous trouvons sous l'ancienne cuisine de la demeure, expliqua Eric, à laquelle on pouvait autrefois accéder par cette porte. Cet escalier, derrière nous, mène au hall de service, ainsi qu'au cellier où sont entreposées les denrées non périssables.

Malgré la pénombre, il vit la suspicion s'inscrire sur les traits de Rachel.

— Comment savez-vous tout cela ?

Comment le savait-il ? Il avait jusque-là évité de se poser cette question. Il ne pouvait expliquer les impressions de déjà-vu qui s'insinuaient par moments dans son esprit. Particulièrement lorsqu'il était sur le point de s'endormir, ou lorsqu'il avait parcouru ce corridor obscur, tout à l'heure. D'après lui, il n'existait qu'une seule explication à la certitude qui l'habitait d'être guidé dans la bonne direction... Caleb.

Evitant le regard curieux de Rachel, il haussa les épaules.

— J'ai consulté les plans, moi aussi, dans la suite de l'hôtel.

— Allons, objecta-t-elle, ils ne sont pas aussi précis.

Eric pinça ses lèvres. S'il lui disait la vérité, jamais Rachel ne le croirait. Il parvenait à peine à l'accepter lui-même.

Il improvisa une réponse :

— J'ai pu explorer un peu le périmètre avant votre arrivée.

Rachel lui décocha un regard alourdi par le doute. Le soupçonnait-elle de ne pas tout lui révéler ?

— Eloignons-nous de cette porte, dit-il. Je crois que le garde fait deux rondes par heure, mais ce pourrait être trois.

Comme il passait un bras autour sa taille pour l'aider, elle se raidit et insista :

— Je ne saisis toujours pas comment vous avez pu vous trouver là, juste à temps pour m'ouvrir cette porte.

Comprenant à l'obstination qui perçait dans la voix de Rachel qu'elle ne laisserait pas tomber, Eric s'expliqua :

— Vous avez décrété vouloir chercher dès ce soir cet accès dont vous m'aviez situé l'emplacement. Le changement de service entre les gardes s'effectuant à 23 heures...

Il s'interrompit avant d'ajouter avec un sourire :

— J'ai douté que vous ayez la patience d'attendre plus longtemps.

Rachel tourna vers lui un visage courroucé et Eric retint un rire. Elle ne semblait pas apprécier le fait qu'il lise si bien en elle. Il ne lui dit pas qu'il était déjà descendu ici à 21 heures. Ni qu'il avait prévu de revenir aux alentours de minuit et, si nécessaire, à chaque heure de la nuit.

Il ne lui avoua pas non plus le soulagement qui l'avait étreint — sans qu'il ait cherché à comprendre comment il était aussi sûr qu'il s'agissait d'elle — lorsqu'il l'avait entendue tenter d'ouvrir cette porte. Au lieu de cela, il demanda :

— Decker ne vous avait-il pas remis une torche ?

Rachel sortit un mince cylindre en acier de sa poche, qu'elle lui tendit.

— Parfait.

Eric l'alluma et régla l'intensité de son faisceau avant de le tourner vers Rachel. Sa fine silhouette, serrée dans ces vêtements noirs, lui parut fragile et ses traits pâles, d'une beauté saisissante.

Il se força alors à penser aux raisons de leur présence ici.

— Que vous a dit Natasha ? A-t-elle pu déterminer la nature des locaux qui se trouvent dans cette partie du sous-sol ?

— Oui. Il y a une cave et un cellier sur la droite, juste après la porte, puis deux pièces attenantes, non identifiées, celles-là.

Eric promena le puissant faisceau de sa lampe au sol. Il remarqua quelques cartons tachés, des fragments de meubles cassés. Puis il éclaira les

murs du petit corridor et compta trois portes.

— Dans quelle direction se trouve la salle des archives, d'après vous ?

— Elle est...

Rachel hésita...

— A l'ouest du bâtiment, en tout cas.

— Très bien. Allons-y.

Il l'entendit prendre une vive inspiration.

— Que voulez-vous y faire ?

Eric approcha sa bouche de son oreille.

— Dépêchez-vous, la pressa-t-il, je n'ai que quelques minutes devant moi avant de devoir regagner mon lit.

— Oh non ! J'avais oublié. Eric, vous devez partir tout de suite. D'abord, comment avez-vous réussi à quitter votre chambre ?

Il la guida d'abord jusqu'à celle des portes orientée à l'ouest, avant de dire, sa main immobilisée sur la poignée :

— Il y a eu du grabuges tout à l'heure. L'un des patients a été victime d'une crise. Grave, apparemment.

A ces mots, Rachel appliqua vivement ses paumes sur son torse, puis elle emprisonna ses avant-bras entre ses doigts. Eric sentit son corps réagir à leur chaleur, mais l'inquiétude qui tendait les traits de Rachel lui indiqua qu'elle n'était pas en train de le séduire.

— Oh non ! s'exclama-t-elle. De *quel* patient s'agit-il ?

— Désolé, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que cet incident m'a permis de me faufiler hors de ma chambre.

Se détournant de la jeune femme à contrecœur, il appuya sur la poignée de la porte. Elle était fermée à clé.

— Pouvez-vous me passer ce que vous avez introduit dans la serrure, tout à l'heure ? Qu'est-ce que c'était, à propos ?

— Une lime à ongles.

— Sans rire ?

Eric haussa un sourcil étonné.

— Qu'avez-vous apporté d'autre ?

— Vous allez vous moquer de moi.

— Je vous promets de ne pas le faire.

Rire était la dernière chose dont il avait envie.

Il aurait plutôt voulu embrasser Rachel. Car à une ou deux reprises ce soir, il s'était surpris à s'inventer des prétextes pour la toucher. Il tenta de

mettre cette attirance sur le compte du murmure sensuel de sa voix au creux de son oreille, mais il avait déjà utilisé ce type de matériel avec Natasha et même avec Laurel. Or, aucune d'entre elles n'avait éveillé son désir par le simple murmure de son nom.

— J'ai également pris un tournevis et une carte de crédit, précisa Rachel.

Elle haussa les épaules.

— J'ignorais comment serait la serrure.

Décidément, Rachel était pleine de ressources, pensa Eric en insérant la lime dans la serrure, qu'après quelques adroites manipulations, il sentit céder.

— Je crois que c'est bon, murmura-t-il. Reculez, je vais entrouvrir la porte. Si quelqu'un vient, cachez-vous, puis filez dès que possible vous réfugier dans votre appartement.

— Je ne vous laisserai pas, chuchota Rachel en posant une main sur son bras.

— Auriez-vous oublié qui est le chef, dans cette mission ?

Eric tourna la poignée et poussa doucement la porte. A mesure que le rai de lumière qu'il laissa entrer s'agrandissait, les doigts de Rachel se resserrèrent autour de ses biceps.

Dès que ce fut possible, il glissa un regard à l'intérieur de la pièce et aperçut d'interminables rangées d'étagères.

Il repoussa la porte et, après avoir fait remonter sa main jusqu'à la nuque de Rachel, il pencha son front jusqu'à toucher le sien.

— Bravo, docteur Harper. C'est bien la salle des archives.

— Je n'avais pas repéré cette porte, l'autre soir. Elle doit être dissimulée derrière les étagères.

Eric sentit le souffle brûlant de Rachel contre ses lèvres.

— Vous vous êtes montrée très avisée en vous munissant de ces outils, murmura-t-il. Vous feriez une bonne partenaire.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oui. De plus, vous avez prouvé votre courage en venant ici malgré votre terreur de l'obscurité.

— Comment savez-vous...

Sans mesurer les conséquences de son geste, Eric glissa son index sous le menton de Rachel afin d'élever son visage vers le sien.

— A votre réaction, lorsque je vous ai décrit la façon dont notre grand-mère enfermait Caleb dans le placard.

Rachel baissa les yeux pour dissimuler son regard.

— Avoir peur du noir à mon âge est ridicule.

Eric caressa sa joue et frôla ses lèvres des siennes.

Elle prit alors une vive inspiration, mais entrouvrit la bouche. Sous l'effet de la surprise ? En guise d'invitation ? Il l'ignorait. Le désir et la curiosité affluant en lui, il frôla une nouvelle fois ses lèvres, en une caresse légère, qui le laissa étreint par une douloureuse convoitise.

Si elle ne répondit pas à ce second baiser, Rachel n'écarta pas non plus sa bouche — comme si elle mesurait la fragilité de cet instant et souhaitait, elle aussi, que rien ne vienne en rompre le charme.

A cet instant, un coup, suivi d'un heurt métallique, résonna au-dessus de leurs têtes.

Eric leva vivement les yeux et se rapprocha de Rachel — même s'il ignorait ce qu'il pourrait faire pour la défendre, vêtu d'un bas de pyjama, d'un T-shirt, et avec une lime à ongles pour toute arme.

— C'est l'ascenseur de service, dit Rachel avec nervosité.

Des voix résonnèrent à la porte opposée de la salle des archives. Quelqu'un entra dans la pièce.

— Votre ami le médecin n'avait-il pas dit que personne ne venait jamais ici la nuit ? chuchota Eric.

Il la sentit hausser les épaules.

— D'abord, ce n'est pas un ami et il a précisé que cela arrivait, dans le cas d'une admission urgente, par exemple.

— Reconnaissez-vous ces voix ?

Rachel secoua la tête.

— Je n'entends presque rien.

Leur ampleur augmenta et Eric resserra l'étreinte de ses doigts autour de la nuque de Rachel.

— Chut. Je vais entrouvrir la porte.

Il la sentit se raidir contre lui.

Il tourna prudemment la poignée, poussa à peine la porte, retint son souffle et tendit l'oreille.

— Il est ici, annonça non loin d'eux une voix masculine.

— Je savais qu'il avait été mal rangé. Alors, comment s'est passé ton dernier entretien d'embauche ?

Eric ne distingua pas la réponse de l'autre personne.

La voix faiblit à mesure que le premier homme s'éloignait vers l'extrémité opposée de la salle.

— As-tu entendu parler de cette enquête de l'agence du médicament ?

— Concernant la clinique ? Non. Dis-moi tout.

— J'ai ouï dire que la plus récente demande d'habilitation de Metzger avait encore été...

Le raclement de chaises en bois sur le sol carrelé couvrit la fin de sa phrase.

— Ils se sont installés devant les postes de travail, indiqua Rachel. Ils risquent de rester un moment et il se fait tard.

Eric hocha la tête et repoussa silencieusement la porte avant d'en relâcher la poignée avec lenteur. Puis il éleva la lime à ongles jusqu'à ses yeux, et l'enferma dans sa paume à l'instant où Rachel tendait la main pour la récupérer.

Elle lui lança un regard inquiet.

— Vous ne pouvez pas la garder. S'ils la trouvent, ils vous injecteront de nouveau un sédatif et ils vous enfermeront.

— J'en prends le risque, marmonna Eric en glissant la lime dans l'ourlet relâché de la ceinture de son pantalon.

Après quoi il prit le bras de Rachel et, tout en la guidant tranquillement vers la sortie du sous-sol, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'enquête ?

— Je ne sais rien à ce sujet.

— Elle semblait être liée aux travaux de Metzger, non ?

— Apparemment.

— Lorsque vous aurez regagné votre appartement, appelez Mitch et demandez-lui d'interroger l'agence du médicament concernant cette clinique, Metzger, Green et tout ce qui pourrait concerner cette affaire.

Arrivé devant la porte, Eric posta Rachel en sécurité, dos au mur. Puis, avec une lenteur insupportable, il entrouvrit le panneau de bois pour examiner le parc.

— La voie paraît libre. Rentrez vite par où vous êtes venue. Et par pitié, soyez prudente.

Emprisonnant son visage dans ses mains, il pressa une fois de plus son front contre le sien.

— Ne coupez plus jamais votre récepteur. Respectez les horaires de nos prises de contact. Parlez-moi dès que vous le pouvez. Et si vous me refaites le coup de venir ici seule, je vous jure que j'appelle Decker pour qu'il vous relève de cette mission sur-le-champ. C'est compris ?

Rachel opina brièvement du chef avant de poser ses mains sur les siennes.

— Allez vous-en, dit-elle. Vous allez vous faire prendre.

Sachant qu'elle avait raison, il imprima une petite pression à la base de ses reins et la poussa vers l'extérieur.

— Courez !

Eric ne referma la porte qu'au moment où il fut certain que Rachel avait gagné les fourrés sans encombre. Il retrouva ensuite son chemin le long des corridors obscurs et gravit l'escalier quatre à quatre jusqu'au couloir de service.

Lorsqu'il l'atteignit, Grace faisait sa ronde, à six chambres de là. Elle ouvrit la porte d'une chambre, en examina brièvement l'intérieur, puis poursuivit son chemin jusqu'à la prochaine.

Dans la troisième chambre, un patient appela l'infirmière. Eric pointa son nez à l'angle du mur et, la voyant disparaître à l'intérieur de la chambre, il se faufila jusqu'à la sienne et se dirigea droit vers la salle d'eau.

En examinant son reflet dans le miroir, il découvrit des toiles d'araignées dans ses cheveux et des traces de poussière sur ses épaules. Avec un soupir de soulagement pour avoir pensé à inspecter sa mine, Eric attrapa une serviette et s'épousseta. Il sortait de la salle d'eau lorsque Grace ouvrit la porte de sa chambre.

Il cligna des yeux sous l'assaut de la lumière du couloir et lui sourit.

— Bonsoir, mon ange. Vous êtes venue me border ?

Grace fronça les sourcils.

— Que faites-vous hors de votre lit, Caleb ?

— L'appel de la nature, ma chère.

— Retournez vous coucher, ordonna l'infirmière.

Eric grimpa dans son lit et lui tourna le dos, sentant le contact dur et rassurant de la lime métallique contre son flanc. Dès que Grace aurait achevé sa ronde, il allait tordre l'une des charnières de la porte afin qu'elle grince lorsqu'on l'ouvrirait. Ses visiteurs ne pourraient alors plus le surprendre.

— Souhaitez-moi de beaux rêves, Gracie, murmura-t-il à l'intention de l'infirmière, qui répliqua par un reniflement agacé avant de refermer la porte.

OceanofPDF.com

8

Dès qu'elle entra dans son appartement, Rachel vit clignoter le témoin lumineux de sa messagerie. C'était la secrétaire du Dr Metzger, l'informant du fait qu'il souhaitait la recevoir le lendemain dans son bureau à 16 heures.

Elle considéra fixement le téléphone.

Depuis son arrivée à la clinique des Prairies, elle avait croisé l'éminent neurologue à deux, peut-être trois occasions, sans jamais avoir le privilège de s'entretenir personnellement avec lui.

Or, depuis que Caleb l'avait séquestrée, le Dr Metzger semblait soudain pressé de la rencontrer.

Pourquoi ? Voulait-il lui faire dire à tout prix ce que lui avait confié Caleb ?

Elle ne pouvait croire que son idole — l'homme dont elle admirait si fervemment les thèses révolutionnaires, celui dont elle avait lu avec avidité tous les écrits — puisse être animé par des intentions malfaisantes.

Comme elle vidait ses poches, Rachel remarqua également la présence d'un SMS de Natasha, sur le téléphone portable confié à ses soins par le FBI.

« N. Rudolph à Dr Harper. Besoin org r-v pour rem plans. Zone non id s-s — abri ati-bbes remt 1960 ? Poss lab scrt. »

Rachel n'y comprenait rien, mais imaginant qu'Eric saurait interpréter ce charabia, elle activa son transmetteur.

— Eric ? murmura-t-elle.

Seul un silence lui répondit.

— Eric, bon sang, répondez !

Il lui avait ordonné de conserver son appareil allumé, mais avait éteint le sien ! Elle eut envie de hurler sa frustration, lorsqu'une pensée effrayante

la percuta.

Avait-il été pris sur le fait ? Alors qu'il tentait de regagner sa chambre ?

— Eric, répondez-moi ! répéta encore Rachel tout en sachant que c'était vain.

Elle consulta sa montre. Il était plus d'une heure du matin. Elle songea à retourner dans le bâtiment principal afin de s'assurer qu'Eric était en sécurité. Mais si Grace l'avait surpris hors de sa chambre, elle avait pu mettre son absence sur le compte du somnambulisme de Caleb. Sa soudaine apparition, imagina Rachel, ne ferait alors qu'éveiller la suspicion de l'infirmière. Elle ne pouvait prendre ce risque.

Rongée par l'inquiétude, elle se doucha rapidement et grimpa dans son lit. Il était tard. Elle allait être épuisée le lendemain matin. Il fallait qu'elle dorme.

Oppressée par le silence du récepteur, Rachel fixa le plafond, étreinte par un sentiment de solitude qu'elle n'avait jamais éprouvé. Elle serra les mâchoires, se força à fermer les yeux et se tourna sur le côté.

Elle ne pouvait se rendre à ce point dépendante d'Eric, songea-t-elle, car dès que le FBI aurait trouvé la preuve qu'ils cherchaient, il disparaîtrait de son existence.

* * *

Tard, la nuit suivante, accroupie dans l'herbe haute, les nerfs à vif, Rachel attendait que le garde et son chien passent l'angle ouest de la clinique. L'entière journée s'était écoulée avec une lenteur angoissante, exacerbée par la perspective de son rendez-vous de 16 heures avec le Dr Metzger. Au quart de chaque heure, elle avait allumé son transmetteur et tenté d'entrer en contact avec Eric. Sans succès.

A mesure que les heures s'égrenaient, ses nerfs s'étaient tendus au point qu'elle avait eu du mal à se concentrer sur les deux thérapies de groupe qu'elle avait dirigées, ainsi que sur l'examen de la nouvelle patiente admise dans la clinique le matin même.

Plus tard, à l'instant où sa secrétaire l'informait du fait que le Dr Metzger, appelé d'urgence auprès d'un malade, ne pourrait pas la recevoir, son micro transmetteur était revenu à la vie. Elle était parvenue de justesse à dissimuler son soulagement, le temps de ressortir de la salle d'attente.

Eric lui avait alors demandé de se cacher à vingt-trois heures, munie du téléphone portable du FBI, dans les fourrés faisant face à la porte du sous-sol, et d'y attendre son signal. Après quoi il avait aussitôt coupé la communication.

Rachel attendait donc, étreinte par l'inquiétude. Car la la voix d'Eric lui avait paru étrange — tendue, fatiguée.

— Rachel ? Vous êtes là ?

La jeune femme sursauta et vit la porte du sous-sol s'entrouvrir, puis la pâle silhouette d'Eric apparaître dans l'ombre.

Elle sentit la brûlure des larmes sous ses paupières. Il était là, sain et sauf.

— Je vous vois, souffla-t-elle.

Il éleva un bras dans sa direction.

— Venez vite. La voie est libre.

Après avoir néanmoins vérifié d'un coup d'œil que le garde ne rôdait pas dans les parages, Rachel traversa la pelouse au pas de course pour atterrir dans les bras d'Eric.

— Je suis content de vous voir, murmura-t-il en l'attirant vivement à l'intérieur de la cave.

Eric referma la porte et elle pressa son visage contre son torse, juste le temps que son envie de pleurer se dissipe.

Il se dégageait de lui une chaleur *anormale*, remarqua-t-elle, et des tremblements imperceptibles agitaient ses muscles. S'écartant de lui, Rachel examina Eric dans la pénombre. Son regard, comme hanté, était cave.

— Eric, que se passe-t-il ?

Il secoua la tête et éluda sa question :

— Avez-vous apporté le téléphone portable ?

— Bien sûr.

Elle avait répliqué sèchement, car elle lui en voulait d'avoir autant tardé à l'appeler aujourd'hui.

— Pourquoi m'avez-vous laissée sans nouvelles pendant près de vingt-quatre heures ? C'est pourtant vous qui aviez insisté pour que nous entrions régulièrement en contact.

— J'ai été assez occupé, aujourd'hui, dit Eric. Passez-moi le téléphone. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Sa voix était tendue, ses mouvements imprécis et saccadés — presque gauches. Il lui était arrivé quelque chose. Quelque chose de grave, songea Rachel, inquiète, tout en extirpant le téléphone de la poche de son jean.

— Natasha a laissé un message incompréhensible, que je voulais absolument vous demander de décrypter.

Elle regarda les longs doigts d'Eric manipuler vivement le clavier de l'appareil. Ils tremblaient légèrement.

— Besoin d'organiser un rendez-vous afin de vous remettre les plans, lut-il. Périmètre non identifié au sous-sol — peut-être un abri anti-bombes remontant aux années soixante. Possibilité d'abriter un laboratoire secret.

Eric éleva son regard vers elle.

— Voilà qui est intéressant, dit-il. Vous devez récupérer ces plans au plus vite. Fixez-lui un rendez-vous.

Son ton sec et abrupt, comme s'il prenait sur lui pour ne pas s'effondrer, déconcerta Rachel.

— Avez-vous apporté la torche ?

— Oui.

— Nous devons trouver les anciens dossiers de Caleb au plus vite, décréta Eric en se tournant et en se dirigeant directement vers la porte de la salle des archives.

Une fois là, il sortit la lime à ongles de l'ourlet de sa ceinture, força la serrure, puis tendit l'oreille un instant avant de se glisser à l'intérieur de la pièce.

Rachel le suivit, le cœur bloqué dans sa gorge à l'idée que quelqu'un puisse s'y trouver, comme la veille au soir.

— Décrivez-moi l'aménagement général de la salle, demanda Eric dans un murmure.

— Les étagères que vous apercevez abritent les dossiers médicaux des patients. Plus loin, se trouvent un comptoir d'accueil, puis des postes de travail munis d'ordinateurs, de Dictaphones et de téléphones.

— Le contenu des dossiers est-il également informatisé ?

— Oui. La clinique conserve une sauvegarde informatique de tous les documents.

— Et ce code d'accès, dont vous m'avez parlé hier soir ?

— Les deux premiers chiffres représentent la première lettre du nom du malade.

Elle lui détailla brièvement la suite de la combinaison.

— D'accord, j'ai compris. Concernant Caleb, je peux vous fournir la plupart de ces informations.

— Vraiment ?

Eric sourit avec amertume.

— Nous avons la même date de naissance et son numéro de sécurité sociale doit également être proche du mien.

— Bien sûr. Ce serait donc 02, et puis...?

Eric récita une série de nombres. Rachel les répéta à voix basse et il hocha la tête.

— C'est cela. Je vais faire le guet pendant que vous cherchez son dossier. Mais nous ne prendrons pas le risque de consulter l'ordinateur. Natasha s'y introduira à distance si nécessaire.

Rachel alluma la torche et commença ses recherches le long des étagères, tandis qu'Eric s'éloignait.

Elle entendit des bips discrets indiquant qu'il composait un numéro sur le téléphone portable.

— Mitch ?

Interrompant sa tâche, elle épia honteusement ses propos.

— Oui, répondait Eric à une question de son supérieur. Plutôt dur. Surtout aujourd'hui. Non, elle est extraordinaire et pleine de ressources. Elle s'implique à fond et tient réellement sa promesse de nous aider.

Elle est extraordinaire. A ces mots, Rachel sentit une vague de chaleur l'envahir. Car s'il avait pensé le contraire, elle ne doutait pas un instant qu'Eric l'aurait exprimé.

Elle ramena le faisceau de la lampe sur la tranche des dossiers jusqu'à dénicher les codes commençant par un 2, à l'autre extrémité de l'étagère, contre le mur du fond.

— Non, reprit la voix d'Eric. Je tiendrai le coup. Comment va Caleb ? Il n'a toujours pas repris conscience ?

Une pointe de découragement perça dans sa question, comme s'il en connaissait déjà la réponse.

— Je m'en doutais, affirma-t-il. J'ai néanmoins le sentiment de recevoir une forme d'aide... qui me permet de m'orienter à travers la clinique. Une mystérieuse intuition, m'indiquant comment réagir aux situations. Il s'agit d'impressions vagues, bien sûr, mais...

Eric s'interrompt pour écouter son interlocuteur.

A quoi faisait-il donc allusion ? s'interrogea Rachel.

Sentant la même peur et la même méfiance la submerger que celles qui l'étreignaient lorsqu'elle rendait visite à sa mère, elle frissonna.

— Je sais, répondit Eric. Nous sommes justement dans la salle des archives, où nous cherchons son dossier. Metzger semble utiliser un groupe de patients spécifique pour ses expériences. Natasha devra prendre contact avec Rachel afin que nous récupérions les plans. Parfait. Je vous rappellerai dès que possible. En attendant, prévenez Rachel sur le portable s'il y a du nouveau pour Caleb. Merci.

Rachel considéra tous les codes des dossiers débutant par le chiffre 2, et dont les noms des patients commençaient par la lettre B, sans trouver celui de Caleb. Il existait bien une certaine Anne Baldwyn. Elle ouvrit son dossier et le feuilleta rapidement, au cas où.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? s'enquit Eric.

— Non. Manifestement, le dossier de Caleb n'est pas là.

— Vous en êtes sûre ?

Il revint vers elle et elle perçut de nouveau le léger tremblement qui agitait ses membres.

— Ne peut-il avoir été mal rangé ?

— Caleb étant sur le point de comparaître en justice, j'imagine plutôt que son dossier a été remis au médecin chef de la clinique, supposa Rachel. Voire à la police.

— Bon sang ! Il doit bien y avoir quelque chose susceptible de nous être utile, ici. Cherchez encore, ordonna Eric avec dureté.

— Eric, que vous arrive-t-il, ce soir ? Que vous a dit Mitch ? L'état de santé de Caleb ne s'est-il pas amélioré ?

Pour seule réponse, Eric secoua la tête.

— Je suis navrée, fit Rachel. Je voudrais pouvoir vous être plus utile. Je ne comprends pas que nous ne trouvions rien dans cette pièce.

Voyant Eric passer une main tremblante sur son visage, elle agrippa son poignet.

— Maintenant, exigea-t-elle, vous allez me dire ce qui vous est arrivé aujourd'hui.

— Rien. Dépêchez-vous, Rachel. Le temps presse.

— J'ai le droit de savoir pourquoi vous ne m'avez pas contactée de la journée.

Il lui prit la torche des mains et fit mine d'examiner l'étagère qu'elle venait d'inspecter, mais Rachel savait qu'il cherchait à éviter son regard.

— Ce matin, expliqua-t-il enfin, un infirmier prénommé Thomas, qui semble avoir une sérieuse dent contre Caleb, est venu avec un aide-soignant m'administrer mon traitement.

Eric s'interrompit pour passer une main sur sa face.

— Puis il m'a annoncé que j'allais subir un « protocole », et l'aide-soignant m'a tenu, pendant que Thomas me faisait une seconde injection. Un puissant sédatif, cette fois.

Eric prit une inspiration tremblante.

— Qu'aviez-vous fait ? demanda vivement Rachel.

Il lui lança un regard irrité.

— Je n'avais *rien* fait, figurez-vous. Bref, cinq minutes plus tard, Thomas est revenu avec un autre infirmier. Ils m'ont attaché à un chariot et m'ont emmené... je ne sais trop où.

Eric se frotta les yeux avant de continuer :

— J'ai cherché à me repérer, mais j'étais trop groggy.

Rachel repensa à ce qu'elle l'avait entendu dire à Mitch.

Une forme d'aide, qui me permet de m'orienter... une mystérieuse intuition, m'indiquant comment réagir...

— Je sais que nous avons pris un ascenseur. Je perdais régulièrement conscience, tout en continuant à prétendre que je dormais lorsque je revenais soudain à moi. L'antidote qui m'a été administré à l'hôpital Walter Reed doit commencer à agir. Bref, je me souviens d'une seringue...

Il s'interrompit pour émettre un soupir tremblant.

— Puis d'une atroce brûlure à la base du crâne, suite à laquelle j'ai dû lutter pour conserver mon immobilité.

Eric croisa brièvement son regard avant de dire :

— Metzger était présent.

Rachel lut sa panique dans ses yeux.

— Rachel, je crois qu'il a *aspiré* quelque chose de mon cerveau. Vous vous souvenez des accusations de Caleb ?

Elle se les rappelait, mais son instinct lui dictait de protéger le Dr Metzger qui, en sa qualité de médecin, avait prêté le même serment qu'elle.

— La priorité du Dr Metzger est de soigner ses patients, et non de leur nuire. Vous savez très bien que Caleb est sujet à des divagations.

Rachel vit la colère assombrir le visage d'Eric.

— Et vous pensez que je divague, moi aussi.

— Le traitement anti-psychotique que vous recevez à la place de votre frère doit fortement vous affecter. Il s'agissait sans doute d'une simple procédure de routine.

— Je vous dis que non. Je pense que Metzger a utilisé une substance extraite de mon cerveau pour fabriquer le produit qu'on m'injecte quotidiennement. Vous dites vous-même qu'il a élaboré une thèse basée sur l'auto-immunité des patients aux substances chimiques produites par leur cerveau.

— Vous étiez dans les vapes. Vous avez dû rêver...

— Je n'ai pas rêvé ! rétorqua Eric. Bon sang, Rachel...

Un bruit, derrière eux, les fit se figer et un rai de lumière s'agrandit soudain sur le sol carrelé de la salle.

Eric l'entraîna alors furtivement à l'arrière des étagères, où il la força à s'allonger à même le sol contre lui.

— Chut ! Ne bougez pas et personne ne nous trouvera.

Les lumières de la salle s'allumèrent. Rachel se recroquevilla sur elle-même et sentit Eric se figer. Le recoin où ils se dissimulaient était plongé dans la pénombre, mais si quelqu'un contournait l'étagère, ils seraient découverts.

Elle entendit grincer les tourniquets de la barrière.

— Il s'approche, souffla-t-elle.

Eric hocha silencieusement la tête. Elle sentait la chaleur de son souffle contre sa joue, l'étreinte de ses muscles d'acier autour d'elle, son torse ferme, pressé contre sa poitrine... et la dureté grandissante de son sexe contre son ventre.

Rachel sentit les pointes de ses seins se durcir. Elle avala sa salive, s'efforçant d'ignorer l'effet que lui faisait Eric.

Un bruit de pas se fit entendre près de l'angle de l'étagère. Elle perçut un son de papier froissé et retint son souffle.

Si on la surprenait dans cette posture compromettante en compagnie d'un patient, elle serait renvoyée. Elle serait même définitivement radiée de l'ordre des médecins !

La poitrine d'Eric se souleva contre la sienne.

La barrière grinça de nouveau. Les pas s'éloignèrent paisiblement. Puis la lumière s'éteignit et le déclic électronique de la porte résonna dans le silence.

Durant plusieurs secondes, ni l'un ni l'autre ne bougea.

Puis, après ce qui lui sembla une éternité, Eric releva la tête.

L'obscurité était si totale, par contraste avec la lumière crue des néons, que sans le pouvoir rassurant de son corps viril contre le sien, Rachel aurait hurlé de terreur.

Elle émit un soupir tremblant.

— J'ai bien cru qu'on allait se faire pincer.

— Moi aussi.

— Eric...

Comme elle remuait légèrement, un gémissement de désir franchit la gorge d'Eric, qui se dégagea vivement.

— Pardon, murmura-t-il.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas... balbutia Rachel.

Afin d'apaiser la fièvre incontrôlable qui l'étreignait, Eric se força à songer au danger qu'ils avaient frôlé, mais cette pensée ne fit que fouetter son désir.

Jamais il n'avait réagi ainsi. C'était certainement le péril de la situation qui exacerba à ce point ses sens.

A cet instant, Rachel glissa ses mains autour de son torse puis les fit remonter le long de son dos avant de murmurer :

— Ne vous écarterez pas. Il fait si noir. J'ai peur.

Avec l'impression d'être englouti par sa caresse, Eric frissonna.

— Votre cœur bat si vite, s'étonna Rachel. Auriez-vous peur, vous aussi ?

Après une hésitation, il hocha la tête.

— Oui, mais pas de l'obscurité.

C'était d'elle, dont il avait peur. Du pouvoir qu'exerçait son corps délicat sur lui, et de sa capacité à lui faire aspirer à mener une vie normale. C'était de la part de son être qu'il n'avait jamais dévoilée à quiconque.

— De quoi avez-vous peur, dans ce cas ?

La question de Rachel résonna dans sa tête. Pouvait-il, serré contre elle dans le noir, lui avouer la vérité ?

— De vous, s'entendit-il répondre.

Il sentit Rachel se raidir contre lui.

— De ça.

Il ferma les yeux, la serra contre lui et pressa sa joue contre la sienne.

— J'éprouve une grande difficulté à m'ouvrir aux autres.

Les lèvres de Rachel frôlèrent son oreille et un barrage céda à l'intérieur de lui, libérant le flot de la passion qu'il contenait depuis toujours.

Les mâchoires serrées, Eric rassembla son sang-froid afin d'endiguer cette folie avant qu'il ne soit trop tard, mais Rachel murmura à son oreille :

— Ne me laissez pas encore.

Ils tournèrent la tête au même moment et leurs bouches se rencontrèrent, échangeant un lent et prudent baiser. S'accrochant désespérément à sa volonté, Eric ne bougea pas d'un millimètre.

Mais Rachel se pressa contre lui, se faisant plus insistante, et il se surprit à lui offrir ce qu'elle désirait. De sa langue, il explora délicatement sa bouche. Le gémissement qu'il lui arracha s'insinua en lui tel un puissant aphrodisiaque.

Il l'emprisonna entièrement dans ses bras et l'embrassa avec un abandon dépassant l'imagination. Ses précédentes expériences amoureuses se réduisirent soudain à de lointains souvenirs, tandis qu'il s'imprégnait tout entier du contact du corps de Rachel, aussi souple et doux que du satin, contre le sien.

Et il devinait, il *savait* ce qu'elle ressentait. Elle était aussi surprise, aussi submergée par le désir qu'il pouvait l'être.

Il glissa sa main sous son pull-over, sentit sa peau nue sous ses doigts.

— N'est-ce pas trop risqué ? murmura Rachel en faisant remonter ses mains le long de ses biceps jusqu'à ses épaules.

Sa question lui fit l'effet d'un seau d'eau glacé qui l'aida à reprendre ses esprits. Eric prit une vive inspiration et roula loin d'elle.

— Qu'y a-t-il ? s' alarma Rachel.

— Je dois retourner dans ma chambre.

Rassemblant tout son sang-froid pour éteindre l'incendie qui avait failli le consumer, il grogna et s'assit sur son séant, étreint par un désir douloureux.

— Ils ne me surveillent plus que toutes les deux heures, mais cela fait un moment que je suis parti.

Les jambes flageolantes, il se leva, puis il offrit sa main à Rachel pour l'aider à se relever.

Elle l'accepta et se redressa à son tour tout en réajustant hâtivement son pull-over.

— Rachel, il faut que nous parlions. Accompagnez-moi jusqu'à ma chambre.

La jeune femme le dévisagea avec stupeur.

— Et une fois là, que voulez-vous que je fasse ? Que je me cache sous votre lit ?

Eric haussa les épaules avec indifférence.

— Il y a certains points dont nous *devons* discuter.

Il la sentit se raidir à son côté.

— Passez-moi la torche, dit-elle.

Obtempérant, Eric la suivit ensuite vers la porte par laquelle ils s'étaient introduits dans la salle.

— Nous pouvons nous parler par l'intermédiaire de nos transmetteurs, lui fit remarquer Rachel avec froideur. Je dois rester ici. J'ai repéré un bac contenant des dossiers en attente de classement. Je connais déjà approximativement le code identifiant de Caleb, et n'aurai qu'à rechercher parmi ceux débutant par le chiffre 2, ce qui en éliminera un bon nombre.

— Non, dit Eric.

— Si.

Rachel plaqua ses poings sur ses hanches.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, Eric. L'état de Caleb ne s'améliore pas et plus longtemps il demeurera inconscient, plus il risquera de contracter une infection ou de sombrer dans le coma. Si nous voulons le sauver et s'il est vrai qu'il reçoit un traitement expérimental, nous devons déterminer la nature de ce produit au plus vite.

Sachant qu'elle avait raison, Eric comprit qu'il ne restait qu'une seule option : compter sur la seule prudence de Rachel.

— D'accord, concéda-t-il à contrecœur. Mais à la condition que vous demeuriez en contact constant avec moi. Et si j'éteins mon transmetteur, ce sera parce que quelqu'un est entré dans ma chambre. Dans ce cas, je le rallumerai dès que possible.

Il enroula un bras autour du cou de Rachel — qui résista à son étreinte — et approcha sa bouche de son oreille.

— Promettez-moi de garder le vôtre allumé.

Elle redressa le menton avec défi, mais opina du chef.

— Je vous le promets.

— Je tâcherai de me faufiler jusque dans le solarium et de surveiller le parc afin de vous avertir lorsque le garde contournera le bâtiment.

Avant de la quitter, il frôla sa joue d'une caresse. Il détestait l'idée de la laisser seule ici.

— Soyez prudente, murmura Eric.
Après quoi il se détourna et se dirigea vers l'escalier de service.

OceanofPDF.com

9

Malgré les risques qu'ils avaient encourus la nuit précédente, leurs recherches n'avaient rien donné. Par ailleurs, Rachel n'avait pu fermer l'œil, torturée par le souvenir délicieux du corps d'Eric contre le sien.

A la première heure ce matin, Mitch l'avait appelée pour lui communiquer un lieu d'un rendez-vous, le soir même, avec un de leurs agents.

A présent, sous une pluie battante que ses essuie-glaces ne parvenaient pas à chasser, la soufflerie du chauffage de sa voiture tournée au maximum, Rachel regagnait la clinique à très prudente allure. La rencontre, fixée dans un restaurant d'une ville voisine, s'était révélée paisible et sans surprise — si tant est qu'une entrevue avec un agent secret puisse l'être.

Rachel aperçut au loin le panneau signalant la petite route qui accédait à la clinique des Prairies et laissa échapper un soupir tremblant. Elle était presque arrivée.

Elle mesura à quel point son existence s'était transformée en l'espace d'une semaine. Après son enfance chaotique, elle avait aspiré à la normalité avec la ferveur d'une convertie. Comprendre qu'il était possible de vivre dans le calme et la sérénité lui avait alors pris beaucoup de temps.

Or, elle se retrouvait à présent plongée dans un univers plus effrayant encore, où les enquêtes criminelles, les rendez-vous secrets et le danger faisaient partie du quotidien.

En tournant à l'entrée de la propriété, Rachel nota la raideur de ses doigts sur le volant.

Elle remonta l'allée menant aux logements de fonction et gara son véhicule devant l'entrée de son appartement.

Avant d'affronter la pluie torrentielle, elle vérifia que les plans étaient en sécurité dans son sac à dos, puis elle sortit de sa voiture et, ses clés à la main, fonça jusqu'à sa porte.

Dès qu'elle tourna la clé dans la serrure, Rachel s'engouffra dans son appartement et referma la porte avec un soupir de soulagement.

Elle tâtonnait à la recherche de l'interrupteur lorsque l'impression soudaine de ne pas être seule la fit se figer et balayer vivement la pièce du regard.

Le néon qu'elle laissait toujours allumé au-dessus de l'évier baignait le petit espace de la cuisine d'une pâle lueur bleue. Mais sur le bureau du salon, au lieu de l'écran de veille de son ordinateur, elle aperçut un fichier ouvert !

A cet instant, une silhouette massive masqua le halo lumineux de l'ordinateur, vint la percuter brutalement et la propulsa contre le comptoir de la cuisine. Rachel entendit un verre tomber et se briser sur sol et, perdant l'équilibre, elle se retrouva bientôt à terre, les deux paumes et son genou droit sur des fragments de verre.

Elle hurla de peur et de douleur. La porte s'ouvrit à la volée derrière elle et Rachel se retourna vivement... pour voir une ombre disparaître derrière un rideau de pluie.

Elle s'assit, les mains et le genou en feu. Secouée par des sanglots terrifiés, elle serra un instant son sac à dos contre elle. Puis elle se leva et alla refermer la porte dont elle tourna le verrou en hâte. La serrure fonctionnait encore, indiquant qu'elle n'avait pas été forcée. L'intrus, quel qu'il soit, avait donc utilisé une clé. Rachel se rappela que le régisseur détenait l'original de toutes les clés de la clinique. Une pensée qui n'avait rien de rassurant.

Rachel enclencha la chaîne de sécurité d'une main tremblante, tout en pensant que si quelqu'un voulait vraiment s'introduire chez elle, ce n'était pas un vulgaire morceau de métal qui allait l'en empêcher.

Etreinte l'espace d'un instant par la panique, elle songea à courir jusqu'à sa voiture et à s'enfuir — mais pour aller où ? Dans les bureaux du FBI ?

Non. Car si Mitch Decker la jugeait incapable de gérer seule une banale intrusion, il l'exclurait de cette affaire et la garderait sous surveillance jusqu'à la fin de l'enquête, ainsi qu'il l'en avait menacée.

Rachel secoua la tête, écrasée par l'ampleur de sa tâche. De toute façon, tant qu'Eric serait là, il n'était pas question de partir. Elle ne pouvait pas le laisser seul ici.

Elle appliqua une main sur sa bouche et tenta de contrôler sa respiration spasmodique. Quelqu'un s'était introduit chez elle, avait fouillé dans ses fichiers informatiques. Mais qui ? Et qu'avait-on espéré trouver ?

Rachel braqua son regard sur l'écran de l'ordinateur. La page qui y apparaissait était la dernière du journal qu'elle remplissait chaque soir depuis son arrivée aux Prairies afin d'y consigner ses expériences.

Par chance, elle avait été trop occupée, ou trop fatiguée ces derniers jours pour l'ouvrir. La banalité de son contenu rehaussa l'étrange tour qu'avait pris son existence depuis qu'Eric s'était introduit dans la clinique.

Au début, le fait de rôder dans les locaux, d'éviter les gardes et les chiens, de transmettre des messages secrets, lui avait paru excitant. Mais soudain, elle ne se sentait plus du tout en sécurité. L'univers qu'elle s'était donné tant de mal à construire était devenu fragile.

Rachel exerça une pression sur son oreille. Elle entendit le silence compact indiquant que le transmetteur d'Eric était éteint, mais insista tout de même.

— Eric ?

Un regard en direction de la pendule lui indiqua qu'il était 20 h 35. Il lui faudrait attendre quarante minutes avant qu'Eric ne connecte son appareil au sien.

— Bon sang, Eric ! supplia Rachel d'une voix angoissée. Répondez-moi !

Comme elle se penchait pour ramasser un morceau de verre, une vive douleur lui transperça le genou.

— Aïe !

Les larmes lui montèrent aux yeux et elle boita jusqu'à la salle de bains où elle contempla son reflet dans le miroir.

Ses cheveux trempés étaient plaqués sur sa tête, de longues traces rouges zébraient son front et sa joue, qu'elle avait dû essuyer de ses doigts ensanglantés, et ses yeux étaient également rougis par les pleurs. Rachel contempla ses paumes, incrustées de minuscules fragments de verre.

Elle passa plusieurs minutes à ôter un à un les éclats de ses mains et de son genou, après quoi elle lava ses plaies et aspergea son visage d'eau. Puis

elle peigna ses cheveux mouillés. Malgré cela, son apparence demeura... celle d'une femme au bord de la panique.

A cet instant, la faible sonnerie du téléphone portable la fit tressaillir. Rachel considéra son regard affolé dans le miroir, soudain désireuse d'ignorer l'appel. Elle ne voulait parler qu'à Eric.

Mais la sonnerie persistant, elle se hâta de sortir l'appareil confié par le FBI de son sac à dos.

— Rachel ? C'est Mitch Decker.

La voix calme et profonde de Mitch ramena aussitôt des larmes dans ses yeux.

— Oh ! Mitch, bonsoir !

— L'agent Simmons m'a dit que l'échange de ce soir s'était bien passé. Comment vous sentez-vous ?

Rachel avala sa salive, effrayée à l'idée que Decker ne perçoive sa détresse.

— B... bien.

Elle grimaça, certaine qu'il devinerait qu'elle mentait. Elle devait à tout prix recouvrer sa maîtrise de soi. Car si Mitch la jugeait trop émotive, il l'écarterait de cette mission.

Or, Eric avait besoin d'elle.

— Où êtes-vous ?

— Dans mon appartement. Je viens de rentrer. Il... il a plu, et ces routes de campagne sont assez mal indiquées.

Elle se mordit la lèvre afin de retenir ses sanglots.

— Vous n'avez pas eu d'accident, j'espère ?

— Non. Tout...

Rachel pressa ses doigts sur sa bouche et s'éclaircit la gorge.

— Tout va bien.

— Rachel...

La tendre autorité dans la voix de Mitch acheva d'ébranler ses nerfs fragilisés.

Elle ne pouvait pas lui mentir.

— Pendant mon absence, avoua-t-elle, quelqu'un... quelqu'un s'est introduit chez moi.

— Qui ? s'enquit Mitch d'un ton égal.

— Je n'en sais rien. J'ai surpris l'intrus, qui s'est aussitôt échappé. Il avait consulté mes fichiers informatiques.

— A-t-il pu trouver chez vous des éléments relatifs à notre enquête ?

— Non. Je conserve toujours tout sur moi, dans un sac.

— Bon.

Rachel prit une profonde inspiration.

— Mitch, ne me retirez pas l'affaire. Je suis capable d'affronter la situation. Je vous le jure.

— De toute évidence, on vous suspecte. Cependant, vous êtes le seul fil qui me relie à Eric ; j'ai donc besoin de vous. Redoublez de prudence. De mon côté, je vais rassembler une équipe pour vous tirer de là d'urgence si nécessaire.

— Mitch, je vous en supplie, ne me forcez pas à partir.

— Je m'en abstiendrai aussi longtemps que possible. Vous avez les plans, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'ai remis les rapports que j'avais subtilisés à l'agent Simmons.

Rachel ferma les yeux. Mitch n'allait pas la forcer à abandonner. Elle reprit :

— Un des documents que je vous ai fait passer, qui est rédigé par le Dr Green, fait référence à l'insuffisance respiratoire d'une jeune patiente. Il pourrait s'agir de Misty Norwood, la jeune fille mentionnée par Caleb.

A mesure qu'elle parlait, son pouls erratique s'apaisa et sa voix se raffermir.

— Bien, répondit Mitch. Natasha vous contactera dès qu'elle les aura étudiés. Rachel, je dois m'entretenir avec Eric. Dès ce soir. Pouvez-vous lui apporter le téléphone ?

Rachel sentit son pouls s'affoler de nouveau à l'idée de devoir ressortir dans la nuit. Malgré cela, elle acquiesça :

— Oui, bien sûr. S'agit-il de Caleb ?

— J'ai plusieurs renseignements à communiquer à Eric.

L'intonation de Mitch la découragea de poser toute question supplémentaire.

— D'ici combien de temps pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Dans un peu moins d'une heure.

— Très bien. J'attendrai son appel à ce même numéro.

Sur ces mots, Mitch Decker raccrocha.

Rachel laissa alors libre cours à ses larmes.

Quelques instants plus tard, elle essuyait ses joues humides et brûlantes. Elle n'avait pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Il lui fallait apporter le téléphone à Eric. Mitch n'ayant pas voulu lui communiquer son message, elle redoutait qu'un accident fatal ne soit arrivé à Caleb.

Son expédition à travers le parc fut pénible. La pluie s'était arrêtée, mais le sol trempé était glissant, et le son intempestif des gouttes retombant des arbres éprouvait ses nerfs déjà à vif.

Le temps qu'elle atteigne l'arrière du bâtiment principal, sa montre indiquait 21 h 03. Dans douze minutes, Eric allumerait son micro récepteur. Rachel activa le sien, mais ne perçut que le silence signifiant que celui d'Eric ne l'était pas.

Ce silence l'effraya davantage que tout ce qu'elle avait enduré ce soir. Sans la voix d'Eric au creux de son oreille, elle se sentait isolée, claustrophobe, comme si on l'avait enfermée dans un caisson insonorisé. Au point qu'il lui fallut se raisonner pour résister à l'envie d'éteindre l'appareil.

Comme elle ne pouvait ouvrir la porte accédant à l'arrière du sous-sol sans l'aide d'Eric, elle contourna le bâtiment jusqu'à l'entrée principale où elle s'immobilisa afin d'observer le garde à travers la porte vitrée. Renversé contre le dossier de son siège, il parlait au téléphone.

Rachel songea à passer simplement devant lui, mais dans l'état d'esprit où elle se trouvait, elle craignit de ne pas parvenir à trouver une excuse cohérente à sa présence dans la clinique s'il l'interpellait.

Elle consulta sa montre. Il était 21 h 07 à présent. Elle allait plutôt attendre qu'Eric allume son récepteur et lui demander de la rejoindre à l'arrière du bâtiment.

Elle s'apprêtait à repartir, lorsque le garde rangea son téléphone portable dans sa poche. Il se leva, s'étira, prit son talkie-walkie sur le comptoir et s'éloigna.

Rachel sentit son pouls s'accélérer. Était-ce l'heure de sa pause ? Ou bien allait-il faire sa ronde ? Quoi qu'il en soit, elle disposait d'un court laps de temps pour s'introduire dans le bâtiment sans être vue.

Elle gravit les marches quatre à quatre, poussa la porte vitrée et traversa le hall en direction du service de neurologie, avec l'allure de quelqu'un en retard pour un rendez-vous. Elle y croisa deux médecins, mais évita leurs regards en feignant de réajuster la bride de son sac. Ses chaussures

mouillées grincèrent sur le carrelage et Rachel eut soudain la chair de poule, comme si une main s'apprêtait à la saisir au col.

Les couloirs principaux étaient déserts. Elle passa devant les portes du vestibule de service et perçut le cliquetis des chariots de nourriture qu'on rapportait aux cuisines.

S'immobilisant devant les portes ouvrant sur le département de neurologie, elle prit un instant pour passer une main dans ses cheveux. Puis, tout en réfléchissant à ce qu'elle raconterait à Grace si elle se trouvait nez à nez avec elle, Rachel poussa les lourds panneaux d'acajou.

A cet instant, son récepteur s'alluma et elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Eric.

— L'échange s'est bien passé ? Où êtes-vous ?

Après un regard dans le couloir, elle s'élança en direction de la chambre 3, dont la porte grinça lorsqu'elle la poussa.

— Je suis là.

Eric qui, torse nu et vêtu du bas de pyjama standard distribué aux patients, regardait par la fenêtre, se retourna d'un bond.

— Salut.

Il sourit. Rachel sentit alors ses yeux s'emplir de larmes. Tout allait bien, maintenant. Eric était avec elle.

Sa longue silhouette, profilée contre la vitre, avait la gracieuse assurance d'un félin. Ses yeux noirs la scrutèrent et elle vit l'inquiétude creuser ses traits.

— Bon sang, que vous est-il arrivé ?

En un instant, il fut près d'elle pour essuyer sa joue encore humide à l'aide de son pouce.

— C'est du sang. Vous avez eu un accident ?

A sa propre consternation, Rachel faillit craquer. Elle appliqua ses mains sur sa bouche et, luttant pour contrôler les sanglots qui montaient dans sa gorge, elle secoua la tête.

— Rachel, vos mains !

Eric retourna les paumes de la jeune femme vers le ciel pour mieux les examiner, avant de plonger un regard anxieux dans le sien.

— Enfin, que s'est-il passé ?

Rachel s'éclaircit la gorge.

— Le rendez-vous avec l'agent du FBI s'est bien passé, dit-elle. Il m'a remis les plans en échange des documents.

Eric hocha la tête avec gravité.

— Très bien, et ensuite ?

Serrant doucement ses mains dans les siennes, il attendit d'autres explications.

— Mais quand je suis rentrée chez moi, quelqu'un s'y trouvait.

L'étreinte des doigts d'Eric se resserra autour de ses mains et Rachel grimaça. Il les lâcha pour agripper ses épaules.

— Racontez-moi en détail ce qui s'est passé.

Elle prit une profonde inspiration.

— J'ai dû surprendre l'intrus en ouvrant la porte. Il m'a heurtée dans sa fuite et je suis tombée sur du verre cassé.

Eric jura dans sa barbe.

— Quelque chose manquait dans vos affaires ?

— Non, pas que je sache. Il avait consulté mes fichiers informatiques, mais rien ne semble avoir disparu.

— Il devait chercher un indice prouvant votre lien avec le FBI.

Rachel émit un soupir tremblant.

— Vous croyez qu'ils sont au courant ?

— Peut-être pas, mais d'après certaines des questions de Metzger, je crains qu'il ne suspecte quelque chose. Il n'y avait rien chez vous, susceptible de confirmer leurs soupçons ?

Elle secoua la tête.

— La clinique nous fournissant les services d'une femme de ménage une fois par semaine, je n'ai rien voulu laisser chez moi.

— Parfait, répliqua Eric d'un air absent.

Il commença à arpenter la pièce d'un air pensif.

— Quelque chose ne colle pas, reprit-il. Ces méthodes ne ressemblent pas à Metzger. S'il vous soupçonnait de quoi que ce soit, je pense qu'il se contenterait de vous éliminer.

Devant la pâleur soudaine de la jeune femme, Eric regretta aussitôt ses paroles.

— Je suis désolé, Rachel.

Celle-ci redressa le menton.

— Non. Vous avez raison. Metzger aime les résultats concrets.

— Je commence à penser qu'il est trop dangereux pour vous de rester ici, dit Eric.

Des flammes s'allumèrent dans le regard de Rachel.

— Je suis en mesure d'affronter la situation.

Eric regarda sa belle et courageuse partenaire. En effet, il l'en jugeait capable.

— Là n'est pas le problème, décréta-t-il.

Il croisa les bras et riva son regard sur elle.

— Vous avez été blessée, et je refuse que cela se reproduise. D'ailleurs, nous avons la preuve qu'ils vous soupçonnent, ce qui signifie que nous devons vous exclure de cette enquête.

— Si je partais maintenant, cela ne paraîtrait-il pas encore plus suspect ? objecta Rachel. Et que ferez-vous, seul, ici ? Vous avez besoin de moi.

Eric promena son regard sur elle, sur ses longues jambes serrées dans son jean noir, sur son buste moulé dans un pull-over du même ton, sur la ligne gracieuse de son cou, sur ses cheveux de jais, sur ses merveilleux yeux bleus, et il sentit son corps répondre intensément à ce seul spectacle.

Oui, il avait besoin d'elle. Mais il n'obtiendrait jamais ce dont il rêvait la concernant. Et il n'allait certainement pas la mettre en danger sous prétexte qu'à son côté, il se sentait « complet » pour la première fois de son existence. Il avait toujours pensé que Caleb constituait l'autre partie de lui-même. Mais il commençait à comprendre à quel point Rachel était importante pour lui.

— Passez-moi le téléphone, dit-il. J'appelle Mitch pour lui demander de vous sortir de ce guêpier.

Il vit Rachel pâlir.

— Oh ! à propos, Mitch m'a appelée ! C'est pourquoi je suis venue. Il veut s'entretenir personnellement avec vous.

Eric se figea.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas simplement transmis un message ? S'agit-il de Caleb ?

Elle lui tendit le téléphone, ses doigts nerveusement resserrés autour de l'appareil.

— Mitch ne l'a pas précisé.

Il voulut lui prendre le combiné des mains, mais Rachel emprisonna la sienne et éleva son regard vers lui.

— Je lui ai tout raconté et il m’a autorisée à rester.

Comme Eric s’apprêtait à répondre, elle ajouta en hâte :

— Je vous en prie, Eric. J’ai besoin d’aller jusqu’au bout. D’aider Caleb... et de vous aider, vous.

Il ne pouvait ignorer la passion qui animait son regard. Il la comprenait. Rachel avait besoin de se prouver qu’elle pouvait être utile à quelqu’un. Il connaissait même la source de ce sentiment. Elle provenait de son impression d’avoir échoué, à un moment de sa vie, à aider un être cher. Pour Rachel, il s’agissait de sa mère. Pour lui, de Caleb.

En réalité, il ne pouvait qu’admirer la détermination de la jeune femme.

Arrachant doucement le téléphone d’entre les mains tremblantes de Rachel, il composa le numéro de Mitch, tout en s’interrogeant sur le degré de suspicion de Metzger. Si ce dernier décidait de lui faire subir un examen physique complet, il découvrirait aussitôt qu’il n’était pas Caleb. La cicatrice à son cou, à elle seule, suffirait à le prouver.

Mitch répondit aussitôt.

— Que se passe-t-il ? demanda Eric sans perdre de temps en civilités.

— Nous avons reçu les résultats de l’autopsie de Charles Green, et Laurel a recommencé les tests, avec en tête l’hypothèse d’un meurtre. Elle a bien noté la présence importante d’alcool et de morphine, mais a également découvert celle d’une dose mortelle de potassium.

— Du potassium ?

— Oui. Le premier rapport d’autopsie ayant fait état d’un mélange de morphine et d’alcool dans l’estomac, les tests sanguins se sont ensuite orientés dans cette seule direction.

Eric éleva son regard vers Rachel.

— Je parie qu’ils n’avaient pas non plus recherché de traces d’injections dissimulées sous la langue, par exemple, ou sous les cheveux.

— Exactement, confirma Decker.

— Il s’agirait donc bien d’un meurtre.

Rachel pressa sa main contre sa bouche.

— Nous avons obtenu l’autorisation d’exhumer le corps, reprit Mitch. Laurel affirme qu’on peut trouver des signes d’injection sur un corps embaumé.

— Espérons qu’elle ait raison.

Eric resserra sa main autour du téléphone.

— Etait-ce là la raison de votre appel, Mitch ?

— J'ai également des informations provenant de Natasha. Elle a retrouvé Misty Norwood. Suite à une tentative de suicide, Misty avait été internée aux Prairies où elle est restée plusieurs mois. Elle en est ressortie à la requête de ses parents, apparemment alarmés par certains agissements du personnel médical, rapportés par ses soins. Elle vit à présent avec eux. Nous tâchons d'organiser une entrevue avec elle.

— Mitch, Rachel aurait pu me transmettre ces informations.

Le silence subit de Mitch fit comprendre à Eric pourquoi son chef avait tenu à lui parler personnellement. De toute façon, il avait déjà senti que quelque chose n'allait pas.

Ces dernières vingt-quatre heures, il s'était senti assailli de perceptions incohérentes.

Il se demandait si cette impression de chaos était causée par le traitement qu'il recevait, ou par la détérioration de l'esprit de Caleb.

— Dites-moi la vérité, Mitch.

— Oh non ! murmura Rachel avec anxiété.

— Votre frère a été victime d'attaques cérébrales successives, déclara Mitch. Elles ne durèrent pour l'instant que quelques secondes, mais sont de plus en plus rapprochées.

— C'est donc cela. Je savais que quelque chose n'allait pas.

A ces mots, Rachel haussa un sourcil suspicieux tout en resserrant ses bras autour de sa poitrine.

— Le temps presse, Eric, reprit Decker. Consultez les plans que nous avons remis à Rachel. Natasha les a examinés au peigne fin, et elle a remarqué une zone non identifiée au sous-sol, totalement coupée du reste du bâtiment. Il pourrait s'agir du laboratoire secret de Metzger.

— Nous le vérifierons dès ce soir. Merci, Mitch.

— Eric, vous tenez le coup ?

Tout en passant une main lasse sur son visage, Eric assura à son chef qu'il allait bien.

— Et Rachel ?

Il abaissa sa main et considéra la jeune femme avant de répondre :

— Rachel va bien, elle aussi.

— En êtes-vous sûr ? Je répugne à la retirer de cette affaire, mais nous ne pouvons nous autoriser la moindre erreur.

— Elle s'en sort très bien. J'ignore comment je me serais débrouillé sans elle.

Lorsque Eric déconnecta l'appareil, Rachel continuait de le dévisager, les sourcils froncés. Il avait noté la violence de sa réaction à l'instant où il avait dit savoir que l'état de Caleb avait empiré. Était-ce pour son frère qu'elle s'inquiétait ? Ou bien s'interrogeait-elle sur l'état de sa santé mentale à lui ?

— Vous avez les plans ? demanda-t-il.

Il fallut une fraction de seconde à Rachel pour réagir.

— Oui. Dans mon sac à dos.

— Jetons-y un coup d'œil.

Rachel lança un regard en direction de la porte.

— Et Grace ?

— Elle ne travaille pas ce soir. Sa remplaçante est passée juste avant votre arrivée. Elle ne reviendra pas avant 23 heures. D'autant qu'elle s'est plainte d'être débordée de travail.

Eric déplia les plans sur le minuscule bureau installé sous la fenêtre.

— Regardez ça.

Rachel s'approcha et, après lui avoir offert l'unique chaise de la chambre, Eric se pencha au-dessus d'elle et désigna la partie du sous-sol soulignée en rouge par Natasha.

Les cheveux de Rachel sentaient la pluie, le soleil, et le gardénia. Il agrippa le dossier de la chaise et, se forçant à se concentrer sur leur mission, posa son index sur le plan.

— Aucune porte ne semble accéder à cette pièce, dit-il.

Le périmètre mis en exergue par Natasha était situé dans la partie sud du bâtiment, près du local des poubelles. Il était bordé sur trois côtés par d'étroits corridors, mais celui de ses murs orienté au nord formait la paroi arrière des ascenseurs.

— En effet, s'étonna Rachel. Ce doit être l'ancien abri anti-bombes dont Natasha pense qu'il peut abriter le laboratoire secret de Metzger.

Tout en s'efforçant d'ignorer la caresse des cheveux de Rachel contre sa joue, Eric traça les limites du mystérieux local à l'aide de son doigt.

— Ces murs sont beaucoup plus épais que les autres.

Rachel hocha la tête avant de se tourner vivement vers lui.

— Eric ? Qu'a dit Mitch concernant Caleb ?

A cette question, Eric sentit son cœur sombrer dans sa poitrine. Il contempla les lèvres pleines de Rachel, son regard agrandi par l'inquiétude.

Leurs bouches se touchaient presque, l'amenant dangereusement aux confins du désir.

Un désir auquel il ne pouvait céder. Car faire l'amour avec elle sans lui avoir parlé auparavant du lien particulier qui l'unissait à son frère aurait été une trahison.

En même temps, s'il lui faisait cet aveu, il la perdrait. Elle interpréterait sa confession comme le signe d'une pathologie clinique. Or, Rachel lui avait d'ores et déjà confié qu'elle ne voulait pas s'impliquer dans une relation affective avec une personne atteinte par ce type de déséquilibre.

S'il avait seulement pu lui jurer que l'étrange lien qui le reliait à Caleb était réel et non le fruit d'un esprit délirant, il l'aurait fait. Mais à vrai dire, il n'en était pas certain lui-même.

Il ramassa le plan sur la table et le replia.

— Venez, dit-il, le temps presse. Je vous raconterai tout en chemin.

Malgré sa promesse de lui rapporter sa conversation avec Mitch, Eric demeura silencieux le temps que dura leur prudente expédition jusqu'au sous-sol. Après avoir contourné la cage de l'ascenseur de service, il examina le mur, l'air absorbé.

Rachel ne pouvait détacher le regard du visage d'Eric, dont la faible lueur des veilles accentuait encore la beauté. Elle contempla son nez aquilin, ses pommettes racées, sa bouche large et sensuelle.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle en le voyant se déplacer lentement le long de l'épaisse paroi, tout en palpant sa surface.

Sans interrompre son examen, Eric murmura :

— S'il existe une pièce derrière ce mur, il y a forcément...

Il s'interrompit et fronça les sourcils.

— Je n'arrive pas à...

Avec une fascination mêlée d'appréhension, elle le regarda poursuivre ses recherches méthodiques tandis qu'il marmonnait dans sa barbe. Elle avait le sentiment confus qu'Eric écoutait quelque chose, ou quelqu'un, qu'elle ne pouvait entendre.

Cela lui rappela les délires de sa mère, aux moments où sa folie prenait le dessus sur sa raison.

— Eric, insista-t-elle alors, que vous a dit Mitch ?

Au-delà de sa réelle inquiétude concernant Caleb, elle avait besoin de s'assurer de l'ancrage d'Eric dans la réalité.

Les yeux fermés, sans cesser de faire courir ses mains le long de la paroi, il répondit :

— Il a dit que l'un des documents que vous aviez fournis à Natasha concernait Misty Norwood.

— Misty ! Elle existe donc vraiment ?

Eric abaissa son regard vers elle.

— Je vous ai dit que mon frère ne mentait jamais.

— Est-elle vivante ? Que lui est-il arrivé ?

— Tout ce que nous savons, c'est que ses parents l'ont placée dans cette clinique, mais l'en ont ensuite retirée, suite à des maltraitances qu'elle leur aurait rapportées.

A ces mots, Rachel sentit une colère impuissante bouillonner dans ses veines.

— Dans ce cas, pourquoi le Dr Metzger a-t-il dit à Caleb que son amie était morte ?

Un muscle tressaillit sur la mâchoire d'Eric.

— Il aura voulu observer sa réaction.

— Et Caleb ? Comment va-t-il ?

Cette fois, Eric serra les mâchoires.

— Il a eu plusieurs attaques cérébrales.

— Oh non !

Ils étaient pris dans une course contre la montre. Quelle qu'en soit la cause, ces crises indiquaient que l'état de Caleb empirait.

— Elles sont de plus en plus rapprochées, précisa Eric.

— C'est Mitch qui vous l'a dit ? demanda Rachel d'un air suspicieux.

Eric ne répondit pas, et contourna l'angle du mur jusqu'à un corridor obscur.

Rachel le suivit. A mesure qu'ils avançaient dans l'étroit couloir, ils décelèrent une odeur de plus en plus forte d'ordures et de moisissure.

Ils repérèrent tous deux un renforcement dans le mur.

Rachel secoua la tête.

— Les plans n'indiquaient pas la présence de cette alcôve.

Refermant le poing, Eric testa la sonorité de la paroi. Rachel décela un son creux et il lui décocha un sourire de triomphe.

— Nous y sommes.

Le cœur de Rachel se mit à cogner dans sa poitrine.

— Ce serait donc le laboratoire secret ?

— Passez-moi la torche.

Il balaya méthodiquement la surface du renforcement à l'aide de son faisceau.

— Vous voyez cette fente ? A peine visible.

Rachel plissa les yeux.

— Non. Je ne vois rien que l'angle enfoncé du mur.

— C'est pourtant cela. C'est la porte. J'en suis certain.

Il regarda autour de lui, puis ferma brièvement les yeux.

— L'un des ascenseurs de service accède à l'intérieur de cette pièce.

— A l'intérieur ? Comment pourriez-vous le savoir ?

Eric lui décocha un regard sec.

— Ça paraît logique.

— Dans ce cas, allons voir à l'intérieur, murmura Rachel, prise d'un long frisson.

Allait-elle découvrir que son idole, le Dr Gerhardt Metzger, était le monstre que décrivait Caleb ?

A cette pensée, elle resserra ses doigts autour de la bandoulière de son sac.

— Nous ne pouvons prendre ce risque sans savoir où se trouve Metzger, objecta Eric.

— Cela, nous n'avons aucun moyen de l'apprendre.

— Et que comptez-vous lui dire, si nous ouvrons cette porte et qu'il se trouve à l'intérieur ?

10

Si Metzger se trouvait dans cette pièce, ainsi que le craignait Eric, cela signifierait que Caleb avait dit la vérité, pensa Rachel. Et ce serait la fin du rêve qu'elle caressait depuis son adolescence : aider à la guérison des maladies psychiques.

Ne détenant aucune réponse à la question d'Eric, elle se mordit la lèvre inférieure et hasarda :

— Nous ferions peut-être mieux d'attendre minuit. Peut-être même deux heures du matin. Jusqu'à ce que nous soyons sûrs que tout le monde sera couché.

Eric eut un hochement de tête sévère.

— Quelle heure est-il, maintenant ?

Rachel consulta sa montre.

— Oh ! mon Dieu, il est presque 23 heures ! Vous feriez mieux de remonter dans votre chambre.

— Très bien. Allons-y.

— Je vais rester et retourner dans la salle des archives. Nous devons trouver au plus vite la formule chimique du traitement administré à Caleb.

— Non, dit Eric. Vous n'irez nulle part sans moi. Nous devons redoubler de prudence.

— Le temps presse et vous le savez. Seule, je pourrai rester plus longtemps. Je n'aurai pas à surveiller l'heure d'aussi près.

— J'ai dit non.

Devant ce refus catégorique de discuter, Rachel sentit l'irritation la saisir.

— Vous savez que j'ai raison...

Le regard assombri par la colère d'Eric la força à s'interrompre. Jamais elle ne gagnerait.

Elle lui décocha un regard glacial.

— Que proposez-vous, dans ce cas ? Vous comptez me cacher sous votre lit jusqu'à 2 heures du matin ?

— Si nécessaire, oui.

Rachel foudroya son compagnon du regard.

— Je sais ce qui se passe. Vous ne me faites pas confiance.

— Peut-être, repartit-il tout en détournant le regard.

Une part de lui, en effet, s'inquiétait de la réaction de la jeune femme lorsqu'elle détiendrait la preuve que Metzger utilisait ses patients pour pratiquer ses expériences. La recherche d'une cure à la maladie mentale justifierait-elle, aux yeux de la jeune femme, l'usage de pareils procédés ?

Sans doute pas, songea Eric. Car s'il ne connaissait Rachel que depuis cinq jours, sa douceur à l'égard de Caleb, son attitude farouchement protectrice envers ses patients, l'incitait à croire que jamais la jeune femme ne pourrait vouloir leur nuire.

Son premier souci, quoi qu'il en soit, concernait la sécurité de Rachel. Il ne supporterait pas un instant de la savoir s'infiltrant seule à l'intérieur de ce dangereux nid de vipères.

Ils gravirent discrètement l'escalier de service jusqu'au département de neurologie. Là, Eric fit signe à Rachel de s'arrêter, le temps de jeter un œil au couloir. A son extrémité opposée, l'infirmière remplaçante effectuait sa ronde.

— L'infirmière fait le tour des chambres, murmura-t-il. En nous dépêchant, nous pouvons regagner la mienne. J'irai le premier et vous indiquerai le moment où me rejoindre. Votre récepteur est branché, n'est-ce pas ?

— Oui.

Une pointe d'irritation, peut-être même de colère, avait percé dans le murmure de Rachel. Mais qu'importe. Elle pouvait lui en vouloir. Penser qu'il doutait de sa compétence. Imaginer, même, qu'il n'avait pas confiance en elle.

C'était négligeable du moment qu'elle était en sécurité.

Après un dernier regard au couloir, Eric contourna furtivement l'angle du mur et fonça jusqu'à sa chambre.

— Prête ? s'enquit-il alors à travers son micro émetteur, le corps à moitié dissimulé derrière sa porte entrouverte.

Leurs regards se croisèrent à travers le corridor.

— Oui, souffla Rachel.

Eric jeta un nouveau coup d'œil à l'extrémité du passage. L'infirmière passa sa tête dans l'entrebâillement d'une porte.

— Maintenant ! chuchota-t-il. Vite.

La peur étincelant dans ses yeux bleus, Rachel le rejoignit en courant. Eric l'attira à l'intérieur de la chambre, avant de refermer la porte dans un léger grincement.

— J'ai eu le temps d'apercevoir l'infirmière, haleta Rachel.

La tension qui irradiait d'elle était palpable.

— Croyez-vous qu'elle m'ait vue ?

— Nous le saurons bien assez tôt.

Il la sentit frissonner.

— J'aurais mieux fait de rester au sous-sol.

— Chut ! murmura Eric en élevant une main pour lui intimer la prudence.

Il ferma les yeux et, s'immobilisant, se concentra sur les sons émis de l'autre côté de la porte.

Rachel le contempla pendant ce temps, fascinée. Les traits d'Eric étaient paisibles, comme s'il méditait, tandis que son corps en alerte était tendu comme un arc, prêt à toute éventualité.

Elle tendit l'oreille sans percevoir le moindre bruit. A cet instant, Eric lui désigna la salle d'eau, semblant vouloir qu'elle s'y cache, comme l'autre nuit.

Elle opina silencieusement du chef et commençait à le contourner lorsque, la saisissant par la taille, il la propulsa subitement avec lui en direction du lit, rabattit la couverture sur sa tête et s'aplatit contre elle, son dos à la porte.

— Chut ! entendit siffler Rachel dans son récepteur.

Eric replia une jambe sur ses cuisses, enroula son long corps musclé autour du sien et posa sa tête sur la sienne. A l'instant où il s'immobilisait, la porte de la chambre s'ouvrit dans un grincement.

Le cœur de Rachel battait si fort qu'elle crut entendre ses pulsations résonner contre les murs. Les muscles crispés, elle se fit aussi petite que possible.

Elle ne voyait rien, ainsi ensevelie sous la couverture et sous la barrière protectrice du corps d'Eric. Mais elle eut l'impression que le rai de lumière s'agrandissait. S'enfonçant davantage dans le matelas, Rachel retint son souffle et attendit. Une fois de plus, elle imagina la fin de sa carrière, dans le cas où ils seraient pris sur le fait.

— Caleb ? appela l'infirmière.

Rachel sentit Eric se figer.

— Mmm ? marmonna-t-il en relevant légèrement la tête.

— Est-ce vous, que j'ai vu vous glisser comme un voleur dans votre chambre ?

— Non, madame, je n'ai pas quitté mon lit.

— Avez-vous besoin d'un somnifère ?

Il émit un soupir langoureux.

— Non, tout va bien. Je rêvais de vous, badina Eric d'une voix somnolente.

L'infirmière émit un petit rire et repartit avec douceur :

— Allez, rendormez-vous.

Elle semblait beaucoup plus gentille que Grace.

Parfaitement immobile, Rachel continua de retenir sa respiration jusqu'à ce que la porte se referme dans un nouveau grincement.

Elle prit alors une longue inspiration et ses narines s'emplirent de l'odeur d'Eric. Elle sentit la chaleur de son souffle dans son cou, reconnaissant l'instant où son soupir de soulagement se transforma en un gémissement de désir... dont elle sentit la preuve grandissante contre sa cuisse.

Chaque fois qu'ils se trouvaient ainsi serrés l'un contre l'autre, chaque fois que le désir d'Eric se faisait aussi palpable, elle sentait croître sa curiosité jusqu'à l'audace et perdait un peu plus le contrôle d'elle-même.

Elle bougea légèrement, puis se tourna complètement vers lui et se cala entre ses jambes, en une invitation muette.

La puissance du corps musclé d'Eric contre le sien, alliée à la sensation de danger qui l'étreignait, exacerbèrent son désir.

— Qu'est-ce que vous faites ? murmura-t-il.

Rachel posa doucement son index sur sa bouche.

— Ne dites rien. Serrez-moi simplement contre vous.

Il tenta de s'écarter et elle sentit ses lèvres bouger contre ses doigts tandis qu'il protestait :

— C'est trop dangereux.

S'avouant avec stupéfaction que le péril était justement une des composantes essentielles de la fièvre qui l'habitait, Rachel mesura à quel point son expérience, au demeurant limitée, s'était réduite à la fréquentation d'individus plutôt ordinaires, prévisibles, pour ne pas dire insipides. Des hommes dont chaque acte était prudemment planifié, qu'elle avait choisis parce que leur existence structurée s'opposait radicalement au désordre qui avait régi son enfance.

Eric, lui, était *tout* sauf ordinaire. Même si elle ne s'était jamais sentie autant en sécurité auprès de quiconque, c'était avant tout un homme dangereux, exerçant une profession dangereuse. Cette pensée, également, l'excitait.

— L'infirmière ne reviendra pas, chuchota-t-elle en suivant les contours des lèvres d'Eric de son doigt. Et nous avons deux heures à tuer.

Il saisit sa main et l'écarta de sa bouche.

— Je vous en prie, arrêtez. Je n'ai pas la force de vous résister.

— Je ne veux pas que vous me résistiez. Je veux que vous m'arrachiez à l'atmosphère de démente qui nous entoure, ne serait-ce que l'espace de quelques minutes.

Elle éleva son visage vers le sien et chercha ses lèvres.

Avec un soupir tremblant, Eric lui offrit alors ce qu'elle désirait. Il l'embrassa — d'abord avec douceur puis, soudain, avec une ardeur inquisitrice. Il fit glisser ses mains sur ses épaules, sur son dos, la serrant sans plus de retenue contre lui.

Rachel sentit son corps s'alanguir sous ses caresses en même temps qu'il prenait vie.

— C'est impossible, décréta soudain Eric en s'arrachant à sa bouche. Vous ne me désirez pas, vous avez simplement besoin de réconfort.

— Chut ! Je vous désire. Je vous promets de ne rien exiger de plus que cet instant.

Comme Eric élevait son regard vers elle, Rachel décela l'anxiété qui y couvait.

— Oh ! Eric, je vous en prie...

Elle emprisonna son visage dans ses mains.

— Ne réfléchissez pas...

Il appliqua son index sur sa bouche, lui imposant à son tour le silence.

— Je vous comprends, dit-il. Je comprends que vous ayez besoin d'échapper à la folie qui rôde entre ces murs.

Il secoua la tête.

— Or, je ne peux justement pas vous le promettre.

Le ton de sa voix la glaça. Ignorant néanmoins celle qui, dans un recoin de son esprit, demandait pourquoi Eric ne pouvait lui offrir cette brève illusion de normalité, Rachel approcha sa bouche de la sienne.

— Ne me promettez rien, dans ce cas. Aimez-moi.

Eric émit un soupir tremblant.

— Cela, je peux le faire, murmura-t-il.

Il l'embrassa de nouveau, glissa une main sous son corsage pour emprisonner sa taille, ses reins. A mesure que son baiser s'intensifiait, Rachel sentit sa peur la quitter.

Eric fit courir ses lèvres le long de son cou, de son épaule. Sa main descendit jusqu'à la naissance de ses fesses et il la serra contre lui.

Rachel gémit tandis que ses seins se pressaient contre le torse dénudé d'Eric ; son souffle s'accéléra, elle avait l'impression de ne plus s'appartenir.

Les doigts d'Eric épousèrent les contours de sa poitrine, qui se durcit douloureusement.

Leurs vêtements disparurent alors comme par magie. Telles celles d'un sculpteur, les mains d'Eric remodelèrent son corps dénudé comme pour l'ajuster au sien, sa virilité pulsant contre son ventre.

De ses lèvres, il traça un sillon jusqu'à sa poitrine, prit la pointe d'un sein entre ses dents et la taquina délicieusement. Soulevée par des frissons de plaisir, Rachel s'arc-bouta, en voulant davantage.

— Je vous préviens, chuchota Eric en pressant son front contre le sien. Je ne suis pas... très doué pour ce genre de choses.

Rachel prit une inspiration tremblante avant de murmurer :

— Pas très doué ? Je n'ai jamais rien ressenti de tel. Vous m'avez à peine touchée et je suis au bord de...

Eric plongeait dans le sien un regard sombre.

— On m'a dit que j'étais trop fermé, trop détaché.

Elle prit une vive inspiration.

— Je ne vous trouve en rien fermé ni détaché, affirma-t-elle dans un souffle, tout en se pressant un peu plus contre lui.

— Rachel, protesta Eric. Je vous en prie.

La jeune femme laissa échapper un petit rire.

— Vous me troublez, murmura-t-elle en faisant lentement descendre sa main le long de son torse.

— Et vous, vous me faites perdre tout contrôle.

— Mais c'est agréable, n'est-ce pas ?

Elle appliqua sa paume sur son ventre musclé.

— Ah, arrêtez... supplia Eric en sentant les doigts de la jeune femme frôler son sexe.

Les accents rauques de sa voix firent courir un frisson de triomphe en elle, intensifiant son désir.

— Oh, Eric.

Elle sentit sa virilité pulser sous sa paume.

— Rachel, méfiez-vous, l'avertit-il.

En guise de réponse, elle roula sur le dos. Il vint alors la recouvrir et fit descendre ses doigts le long de son ventre, puis un peu plus bas.

Elle était prête pour lui, découvrit-il en sentant sous sa caresse la preuve humide de son désir.

Le dents serrées, Rachel émit une protestation haletante :

— Pitié, je n'en peux plus.

S'appuyant alors sur ses avant-bras, Eric se redressa au-dessus d'elle et la pénétra lentement, tandis qu'arc-boutée à sa rencontre, Rachel soutenait son regard.

Elle enroula un bras autour de son cou, attira son front contre le sien et il se fondit en elle, se retira en partie, puis revint à la charge, accélérant peu à peu le rythme langoureux de ses coups de reins.

Son corps tout entier s'éveillant à la vie, Rachel s'ouvrit plus encore à son compagnon. Dans un gémissement, Eric vint plus profondément en elle et Rachel sentit un feu inconnu l'embraser tandis que les spasmes du plaisir se resserraient autour de sa féminité.

Des milliers d'étoiles explosèrent dans sa tête en un interminable feu d'artifice, puis, un long moment plus tard, le monde s'immobilisa et l'obscurité les enveloppa.

* * *

Etendu dans son lit étroit, Eric contemplait la splendide jeune femme endormie à ses côtés. Le corps vibrant encore de l'ardeur insensée que

Rachel avait éveillée en lui, il prit une profonde inspiration afin d'apaiser les battements de son cœur.

Jamais il ne s'était senti si libre, si sincère, avec une femme.

Mais avec ses grands yeux confiants, son mélange de force et de vulnérabilité, Rachel avait fissuré l'armure qui protégeait ses émotions. Tout à l'heure, elle aurait pu voir à travers lui, jusqu'à son âme.

Cette pensée effrayait Eric.

Rachel avait mis son cœur à nu et, à présent, il saignait.

Son univers avait jusque-là été si solitaire. Sa peur de la maladie, qu'il imaginait tapie en lui, ainsi que l'étrange don télépathique qui faisait de lui un si bon profiler, l'avaient isolé des autres.

Rachel se tourna légèrement vers lui dans son sommeil. Il avait envie de la laisser dormir quelques minutes de plus avant de devoir affronter la froide réalité.

Il contempla ses traits éclairés par la faible lueur de la veilleuse — la ligne de sa bouche, celle de son nez, de ses pommettes. Elle était si belle.

Et il était allongé à côté d'elle.

Un coup de poignard lui transperça le cœur à la pensée que Rachel rêvait d'une vie normale. Il savait avec quel acharnement elle s'accrochait à l'univers structuré, conventionnel, qu'elle avait si désespérément érigé autour d'elle.

Il admirait d'autant plus le courage qui, pour les raisons les plus nobles — chercher un remède à la folie, aider les malades — l'avait fait venir jusqu'ici, jusqu'à cet endroit qui représentait tout ce qui l'épouvantait le plus.

Eric étudia son visage, l'innocente délicatesse de ses lèvres entrouvertes, ses longs cils noirs reposant sur ses pommettes.

A sa façon, il était aussi coupable envers elle que Metzger.

Il avait tenté de la prévenir. Mais pour finir, il n'avait pas eu la force de la repousser. Il aurait pourtant dû se montrer le plus fort. Cependant, il avait cédé. Il lui avait fait l'amour.

Ses doigts frôlèrent les contours de sa bouche, à un millimètre de sa peau. Il voulait graver ses traits dans sa mémoire. Afin d'en retrouver le souvenir, lorsqu'il serait de nouveau seul.

A cet instant, Rachel ouvrit les yeux et le bleu saisissant de son regard lui coupa le souffle. Un minuscule sillon creusant son front, elle toucha sa joue.

— Ça ne va pas, Eric ?

Soudain, un léger grincement rompit le silence. La porte !

Eric rabattit la couverture sur Rachel et étendit son bras sur elle. Arrondissant le dos afin de dissimuler sa présence, il eut la chair de poule tandis qu'un rai grandissant de lumière balayait le lit.

Il se força à respirer lentement, d'un rythme égal. Après quelques secondes d'angoisse, la porte se referma.

Eric continua à serrer Rachel contre lui quelques instants de plus, jusqu'à ce qu'elle remue légèrement. Sentant son corps répondre à son contact, il s'écarta d'elle en espérant qu'elle ne l'avait pas remarqué.

Rachel eut un petit rire nerveux et fit remarquer :

— Ce grincement de porte est fort commode. En seriez-vous responsable ?

— Oui, grâce à votre lime à ongles. Maintenant, nous devons nous habiller, décréta Eric d'un ton bourru. Il faut trouver l'entrée de ce laboratoire et nous y introduire.

* * *

Avec la conscience aiguë du corps de Rachel à son côté, Eric examina le renforcement du mur — dont un mystérieux instinct lui disait qu'il abritait l'accès au laboratoire secret de Metzger.

— Je ne vois toujours rien d'autre qu'un mur, murmura la voix de Rachel dans son récepteur.

— Il y a une fente quelque part. Je le sais. Tenez-moi ça.

Il lui tendit la torche, ferma les yeux et apposa ses deux paumes contre la paroi.

Allez, frérot. Dis-moi comment on entre dans ce labo.

Rachel ne comprenait pas. Elle n'apercevait pas le moindre interstice dans l'épaisseur compacte de la pierre.

Campé sur ses talons, les mains collées à la paroi rugueuse, la tête baissée, Eric marmonna quelque chose :

— Plus bas, dis-tu... ?

Rachel tressaillit.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ?

— Rien, grommela Eric en secouant la tête, l'air absorbé.

Il déploya ses doigts contre la paroi et Rachel vit l'effort tendre les longs muscles de ses bras.

— Essayez-vous, par hasard, de repousser ce mur ?

Ignorant sa raillerie, Eric fit glisser ses mains quelques centimètres plus à droite, tout en continuant de marmonner entre ses dents.

Avec l'impression qu'il implorait l'aide d'un mystérieux interlocuteur, Rachel sentit une vague d'appréhension la traverser.

— Eric, vous me faites peur. Nous devrions peut-être revenir une autre fois.

Eric déplaça encore ses doigts d'une dizaine de millimètres et, dans un glissement feutré, le mur s'entrouvrit.

— Oh ! mon Dieu ! souffla Rachel. Un passage secret.

Elle s'avança vers l'ouverture, mais Eric la retint.

— Laissez-moi entrer d'abord.

— Et vous attendre ici, seule ? Jamais.

Il tourna vers elle un regard brillant d'intensité.

— C'est trop dangereux. Vous feriez mieux de repartir.

— Sans moi, vous ne trouverez pas le dossier de Caleb. Je croyais que nous étions partenaires dans cette affaire.

— Dans ce cas, j'entrerai le premier, décréta Eric.

Sa voix, remarqua Rachel, était comme étranglée.

— Passez-moi la lampe.

Elle déposa la torche dans sa paume ouverte tel un instrument chirurgical. Eric poussa alors un peu plus le panneau coulissant, sans qu'ils puissent distinguer autre chose que l'obscurité au-delà de la porte. Après un moment d'immobilité silencieuse, il la prit par la main — sa longue, rassurante et élégante main.

Avec un long soupir tremblant, Rachel le suivit dans l'abysse.

Eric alluma la lampe et balaya les contours de la pièce de son faisceau... révélant quatre murs en acier.

— C'est là qu'ils nous amènent, n'est-ce pas ? l'entendit-elle marmonner entre ses dents.

Sa question semblait étrangement s'adresser à lui-même.

— Je ne sais pas. Vous vous souvenez être venu ici ? hasarda Rachel avec anxiété.

Sans lui répondre, Eric se retourna et referma la lourde porte.

— C'est une poignée ? demanda-t-elle en apercevant une forme dans le petit cercle de lumière projeté par la torche.

Eric y immobilisa son faisceau.

— Oui. Cela vaut mieux pour ressortir, repartit-il d'une voix soudain teintée d'ironie.

Rachel réprima un frisson et, sans jamais quitter l'aura rassurante de la lampe, se pressa au côté d'Eric tandis qu'il inspectait les murs à la recherche d'un interrupteur.

— Prête ? murmura-t-il dans son micro émetteur.

Saisie l'instant d'après par l'éclat aveuglant des néons, elle cligna des yeux. Puis, sa vision s'ajustant, Rachel aperçut au centre de la pièce une table en acier inoxydable, entourée de chariots chargés d'équipement chirurgical.

Une rangée de lampes était suspendue au-dessus de la table. Unique tache de couleur dans la pièce, un de ces chariots rouge vif, utilisés en cas d'arrêt cardiaque attendait près d'un petit lavabo actionné par une pédale.

Dans le cadre de ses études, Rachel s'était trouvée des dizaines de fois dans une salle d'opération et avait même, à l'occasion, recousu quelques incisions. Elle avait assisté, au cours de cette brève expérience, à deux ablations de la vésicule biliaire, à la remise en place d'une fracture du fémur et à plusieurs interventions mineures.

Mais si l'atmosphère d'une salle de chirurgie ne la dérangeait en rien, celle de cette pièce la mettait extrêmement mal à l'aise.

Il s'en dégagait une sensation de claustrophobie oppressante, comme s'ils étaient dans la gueule d'une créature maléfique, prête à refermer ses mâchoires d'acier sur eux.

— Je n'aime pas cet endroit, marmonna Rachel en resserrant ses bras autour d'elle.

— Moi non plus.

Eric s'avança jusqu'à la table d'opération, où il posa sa main.

— Je suis déjà venu dans cette pièce, affirma-t-il. On m'a allongé sur cette table. Je me souviens de ces lampes.

— Eric, toutes les salles d'opération en ont de semblables, objecta Rachel, mais ses protestations ne lui parurent pas convaincantes à elle-même.

Le regard qu'Eric lui lança alors la glaça. Une intensité fiévreuse, une étrange lueur y brillait, pareille à celle qu'elle avait vue tant de fois dans les

yeux de sa mère. Pareille à celle qui étincelait de manière intempestive dans ceux de Caleb.

— Les salles d'opération sont-elles toutes comme celle-ci ? Dissimulées dans des parties inutilisées et secrètes des sous-sols, derrière des murs en acier ?

Il désigna l'espace autour d'eux d'un geste brusque.

— Ne sentez-vous pas que le mal est tapi dans cette pièce ?

Sa voix était dure et froide.

— Toutes les salles d'opération sont-elles semblables à celle-ci, Rachel ? Je vous dis qu'on m'a amené ici pour m'enfoncer une aiguille dans le cerveau, affirma Eric. Comme on l'a fait à Caleb, à Misty et à Dieu seul sait combien d'autres.

Horrifiée, Rachel dévisagea Eric, dont les traits avaient pris une pâleur malade.

Il s'agissait d'*Eric*, fut-elle contrainte de se rappeler. D'un agent compétent du FBI. Un homme sain d'esprit, rationnel et sécurisant. Un homme auquel elle pouvait se fier. Non ?

— Eric, je comprends votre colère, assura-t-elle d'une voix tremblante. Je suis de votre côté et non *contre* vous.

Il saisit un instant entre ses doigts les épaisses bandes Velcro fixées à la table métallique, avant de se tourner pour examiner une machine d'où surgissait un assemblage tentaculaire de câbles et de fils électriques.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Rachel avec anxiété en s'approchant.

— Un appareil à électrochoc. Vous n'en avez jamais vu ?

Elle pressa sa main sur son ventre soudain noué.

— Non.

— Caleb, lui, en a déjà vu, affirma Eric d'une voix sourde.

Rachel vit une souffrance malsaine luire au fond de son regard. Une souffrance qui lui fit monter les larmes aux yeux, avec l'impression qu'elle le perdait, comme si l'horreur qui émanait de cette pièce l'avait soudain englouti.

— Eric.

Elle posa une main sur son bras, s'efforçant de le ramener dans l'instant présent.

— Nous devons nous hâter.

Durant un interminable instant, Eric demeura comme figé, puis, cessant enfin de regarder la table d'opération, il se redressa et passa ses mains sur son visage.

— Vous avez raison.

Rachel eut un soupir de soulagement. Elle le reconnaissait enfin.

Il considéra la pièce autour d'eux. Le regard de Rachel suivit le sien et, au même moment, ils aperçurent une deuxième porte, vers laquelle ils se dirigèrent.

— Ce doit être un bureau, supposa Rachel. Il faut bien que Metzger conserve ses véritables dossiers quelque part.

— Doubteriez-vous enfin de votre vénéré mentor ? persifla Eric.

— Je *me refuse* à douter de lui, avoua-t-elle alors.

Cette vérité, si douloureusement surgie de sa gorge, exprimait toutes les peurs qu'elle n'avait jamais confiées à quiconque.

Elle s'interrompit et regarda Eric.

— J'ai besoin de croire qu'il existe un remède à la maladie. Sinon, tout ce pour quoi j'ai travaillé ne rimera à rien. Tout ce en quoi je crois n'aura été que mensonge.

Rachel retint ses larmes.

— Comment pourrais-je regarder ma mère en face, ou Caleb, ou n'importe lequel de mes patients et leur avouer que je ne peux pas leur venir en aide ?

Eric s'approcha d'elle, essuya la larme qui roulait sur sa joue, puis prit son visage dans ses mains.

— Vous vous sous-estimez, docteur Harper. Vous aidez vos patients tous les jours.

Sa bouche sévère s'ourla en un sourire.

— Et vous connaissant, vous n'abandonnerez jamais. Vous devriez simplement cesser de vous battre aussi dur.

Rachel hocha la tête.

— Nous ferions mieux d'entrer, s'empessa-t-elle de dire.

Elle tourna résolument la poignée dans la porte.

— Elle est fermée à clé.

— Avez-vous toujours ce tournevis dans votre sac à dos ?

Rachel sortit l'outil de son sac et le remit à Eric.

Manipuler la serrure lui prit un peu de temps mais, pour finir, la porte s'ouvrit.

— Entrez seule, dit-il. Je dois...

Eric fit un geste évasif en direction de la table d'opération, l'esprit visiblement ailleurs.

— Je serai par ici... ajouta-t-il en s'éloignant.

Rachel pénétra alors dans un petit bureau dont un des murs était entièrement consacré à des classeurs de documents. Des cartons s'alignaient sur le sol, certains fermés et surmontés d'étiquettes d'expédition, d'autres remplis partiellement de chemises cartonnées.

Elle s'intéressa aux inscriptions des étiquettes, sur lesquelles figurait le nom du Dr Metzger, suivi d'une adresse en Allemagne. Il s'agissait donc bien de son bureau, et Metzger semblait sur le point d'expédier tous ces dossiers à l'étranger.

Rachel s'accroupit devant un des cartons ouverts afin d'en inspecter le contenu. Des documents pour la plupart manuscrits, où elle reconnut l'écriture indéchiffrable du neurologue. En décrypter le sens lui aurait pris des heures.

Se tournant vers le carton suivant, elle y découvrit des carnets de notes, dont elle ouvrit le premier. Elle sentit alors son cœur bondir d'excitation.

Il s'agissait d'une sorte de journal, rendant compte au jour le jour, et jusqu'à trois mois auparavant, des expériences de Metzger. Elle le feuilleta rapidement, tout en saisissant au passage sur son téléphone portable les noms et les codes identifiants des patients qui y étaient mentionnés. Se penchant ensuite plus attentivement sur sa lecture, elle découvrit que six noms, incluant celui de Caleb, revenaient sans cesse.

Il en ressortait également, ainsi qu'ils l'avaient subodoré, que chacun de ces malades recevait une injection quotidienne dont le contenu n'était pas révélé dans leur dossier officiel. Et une fois par semaine, on les endormait pour les transporter jusqu'à ce que le Dr Metzger nommait « Le Laboratoire, » où un mystérieux fluide était apparemment extrait de leur cerveau !

Eric — et Caleb avant lui — avaient en effet mentionné la très douloureuse piqûre d'une aiguille, au niveau de la tête.

Mais ensuite, s'interrogea Rachel, que pouvait donc faire Metzger avec cette substance ?

Percutée par la réponse évidente à ses interrogations, elle frissonna.

Eric et Caleb disaient vrai.

La thèse du Dr Metzger étant centrée sur une réaction auto-immunitaire du cerveau, il devait donc aspirer ces substances pour les réinjecter, une fois purifiées, au patient.

Mais comment le neurologue avait-il pu pratiquer de telles expériences sans éveiller les soupçons ? s'étonna Rachel. Les séances individuelles de psychothérapie de ces patients devaient en réalité être menées dans ce sous-sol, et consistaient en l'extraction de ce produit. Le sédatif préalablement administré aux malades devait quant à lui être présenté dans leur dossier comme un facilitateur de régression ou autre.

Il lui fallait à tout prix découvrir la nature exacte de cette substance, officiellement consignée sous l'appellation de Fenpiprazole. Car c'était le seul moyen de comprendre et de contrer la violente réaction de Caleb à son sevrage.

Les formules de Metzger devaient se trouver quelque part dans cette pièce, le seul endroit de la clinique où il les savait en sécurité.

Sauf qu'à présent, elles ne l'étaient plus, songea Rachel en reportant son attention sur les cartons.

Pendant ce temps, Eric considérait avec fixité les murs métalliques de la salle d'opération. Il serra les poings et secoua la tête, s'efforçant de débarrasser son esprit des images terrifiantes que lui évoquait cette pièce. Il savait que c'était là qu'on l'avait amené le vendredi passé, après que l'infirmier lui avait injecté ce sédatif.

Ses souvenirs étaient embrumés, mais il se rappelait la table en acier, les lampes circulaires au violent éclairage, la piqûre dans son crâne, entraînant une douleur intolérable.

Il savait que ces effroyables réminiscences n'étaient pas seulement les siennes, mais également celles de Caleb.

A travers les yeux de son frère, il voyait le visage de Metzger, celui d'autres personnes. Des aiguilles, des tubes, des lumières, des couleurs dansaient devant ses yeux.

De si multiples et si douloureuses expériences.

— Mon Dieu, frérot, comment as-tu tenu le coup ? murmura Eric.

Avant même de l'avoir formulée, il sut la réponse à sa question. Son frère possédait une volonté d'acier et un courage à toute épreuve. Il avait survécu à l'adversité tout au long de ces années et, pour finir, il l'emporterait sur elle.

Car maintenant qu'ils avaient découvert le laboratoire secret de Metzger, Rachel et lui seraient bientôt en mesure de faire cesser ses odieuses expériences.

Sentant la brûlure des larmes sous ses paupières et sa gorge se serrer, Eric ferma les yeux et écarta son frère de ses pensées. Il devait rejoindre Rachel dans la pièce adjacente, pour voir où en étaient ses recherches. Cela faisait un moment qu'elle y était entrée.

Il traversait la salle d'opération lorsqu'un choc l'ébranla avec une violence inouïe — comme s'il avait heurté un mur invisible. Eric releva vivement la tête. Il ne voyait plus ! Il toucha ses yeux, ses tempes. Sa peau, ses cheveux, étaient bien les siens, mais à l'intérieur, rien n'était plus pareil.

— Caleb ! balbutia-t-il, les lèvres engourdies par la terreur.

Un tremblement horrifié remontant le long de sa colonne vertébrale, il tourna aveuglément ses pensées, ses mains, vers son frère, mais ne rencontra que du vide.

Il était seul, comprit Eric.

Pour la première fois de son existence, il était *complètement* seul. Son esprit, comme mort, n'était plus qu'un lieu solitaire et glacé.

Caleb était parti.

A l'instant où elle mettait la main sur ce qu'elle cherchait, une feuille de papier pliée en deux, glissée dans l'un des carnets de Metzger, Rachel entendit un son inarticulé en provenance de l'émetteur d'Eric.

— Ça y est ! s'écria-t-elle. Eric, j'ai trouvé la formule !

Oubliant tout le reste, elle parcourut en hâte l'écriture anguleuse de Metzger qui, alliée à l'encre épaisse de son stylo, rendait ses notes pratiquement illisibles. Les sourcils froncés, elle concentra sa vision sur les caractères.

Rachel découvrit que, ainsi qu'elle l'avait soupçonné, après avoir prélevé un fluide du cerveau de certains patients, le neurologue le stérilisait, le filtrait afin d'en éliminer les contaminants, le raffinait et y ajoutait un anesthésique local, avant de le leur réinjecter par voie intraveineuse. A mesure qu'elle déchiffrait la formule chimique du produit administré, elle l'enregistrait sur son téléphone portable dans le but de l'envoyer à Mitch.

Une horreur grandissante lui nouait l'estomac. Avec une certaine naïveté, elle avait cru que la théorie du Dr Metzger, associant la schizophrénie à une maladie auto-immunitaire était justement purement... *théorique*.

Elle l'avait imaginé, préparant des composés chimiques dans un laboratoire et en testant innocemment les résultats sur des souris.

Mais à la lecture du procédé qu'il employait pour obtenir ces substances, elle se sentit épouvantée.

Caleb avait dit la vérité. Metzger menait réellement dans ces murs des expériences d'une violence inimaginable. Son stratagème était digne d'un de ces vieux films d'horreur en noir et blanc, et *FrankenMetzger*, le surnom dont Caleb affublait le neurologue, se révélait étonnamment approprié.

La feuille glissa de ses doigts engourdis par la stupeur et Rachel considéra le rectangle de papier, tandis que son esprit mesurait la portée de ce qu'elle venait de découvrir.

Comme elle se baissait pour le ramasser, son regard fut de nouveau attiré par les étiquettes d'expédition sur les cartons.

Pourquoi Metzger prévoyait-il d'expédier en Allemagne tous les dossiers relatifs à ses expériences ?

Rachel se redressa et balaya la pièce du regard. Il prévoyait de s'en aller, comprit-elle. Metzger ne se contenterait pas de faire transférer ces cartons à l'étranger. Il allait partir lui aussi. Or, étant donnée l'imminence de la comparution en justice de Caleb, elle pariait que ce serait pour bientôt.

Ils n'avaient décidément pas de temps à perdre. Il fallait envoyer la formule au FBI au plus vite. Non seulement afin de sauver Caleb, mais pour que la police détienne au plus vite la preuve des monstrueux agissements de Metzger.

— Eric.

Rachel se releva et, sa feuille à la main, se précipita jusqu'à la pièce attenante.

— Eric, que faites-vous ? Regardez. J'ai trouvé la formule.

Le spectacle qui l'y accueillit la fit se figer sur place.

Les bras tendus devant lui tel un aveugle, Eric se dressait avec raideur devant la table d'opération, les traits vidés de toute couleur, les yeux révulsés.

Il renversa violemment sa tête en arrière, grimaça, sa mâchoire se crispant jusqu'à faire saillir les tendons de son cou, et une plainte étranglée déchira sa gorge.

Puis, voyant Eric vaciller sur ses jambes jusqu'au sol, où il se recroquevilla sur lui-même, Rachel enfouit la formule dans sa poche et courut vers lui.

La tête serrée entre ses poings fermés, il murmurait inlassablement :

— Non... non... non...

Figée par la frayeur, elle abaissa son regard sur l'homme qui, moins d'une heure plus tôt, l'avait tenue dans ses bras, l'avait embrassée, lui avait fait l'amour.

A présent, ainsi prostré à ses pieds, Eric ressemblait en tout point à son frère. Il manifestait tous les symptômes psychotiques de Caleb.

Rachel fit un pas en arrière, submergée par des sensations qu'elle n'avait plus éprouvées depuis l'enfance. L'impuissance, la peur et un amer sentiment de trahison et d'abandon. La conscience que, malgré ses prières et même si elle se tenait aussi tranquille que possible, la folie serait la plus forte.

Elle recula d'un autre pas, l'enfant en elle ne désirant qu'une chose, s'enfuir, jusqu'à ce qu'Eric s'épuise et s'assoupisse... comme sa mère finissait toujours par le faire.

Mais elle se força à réfléchir calmement. Elle n'était plus une enfant et Eric n'était pas sa malheureuse mère.

Elle était une adulte. Psychiatre, qui plus est. Et contrairement à cette fillette apeurée, elle savait que faire.

Si Eric avait soudain sombré, comme son frère, dans une pathologie schizophrène, et qu'il était en crise, il lui fallait un sédatif avant tout.

Rachel jeta un coup d'œil en direction du chariot rouge. Il s'y trouvait forcément une seringue de sédatif.

Se forçant à écarter l'image angoissante d'un masque à deux visages qui flottait devant ses yeux, elle contourna Eric et se dirigea vers le chariot.

A cet instant, Eric entendit un mouvement derrière lui. Il cligna des yeux pour chasser les larmes qui brouillaient sa vision et se découvrit, recroquevillé au sol, les poings serrés jusqu'à la douleur.

Détendant prudemment ses doigts, il accueillit l'odieuse crampe qui les engourdisait avec bonheur. Elle signifiait qu'il était toujours vivant.

Mais Caleb, lui, était mort.

A cette pensée, il eut l'impression que la main d'un géant lui arrachait le cœur et un gémissement étouffé s'échappa de sa gorge.

— Je suis désolé, frérot, murmura-t-il d'une voix brisée.

Le son d'un objet métallique heurtant le sol derrière lui l'arracha tout à fait à sa stupeur.

Il comprit qu'il était dans le laboratoire de Metzger, jusqu'où Caleb l'avait guidé. Des larmes de rage, cette fois, lui brûlèrent les yeux. S'il ne pouvait plus aider Caleb, il pouvait en tout cas empêcher ce meurtrier de tuer d'autres innocents.

Eric se releva, se tourna et découvrit Rachel, dressée derrière lui.

Durant les brefs et affreux instants où il avait compris que Caleb l'avait quitté, que pour la première fois de sa vie, il était seul, il avait oublié l'existence de la jeune femme.

Le simple fait de la voir atténua son chagrin. Se forçant à se souvenir de ce qu'ils faisaient ici, il passa ses mains sur son visage.

— Rachel, murmura-t-il dans un grognement rauque.

Il avala sa salive, demanda :

— Rachel, vous avez trouvé quelque chose ?

Elle éleva son regard vers lui et ce qu'il y vit fit vaciller son être. Ses yeux bleus, habituellement si pétillants, étaient tristes, comme éteints, et elle le dévisageait avec une méfiance qui fut près de briser le peu qui restait de son cœur ravagé.

Rachel éleva sa main droite et Eric aperçut une seringue.

Aussitôt en alerte, il demanda :

— Bon sang, qu'est-ce que vous faites ?

— Eric...

La vérité le percuta tandis qu'il repassait dans sa tête la scène à laquelle Rachel avait dû assister.

L'indescriptible sensation de vide qui l'avait étreint au moment où Caleb l'avait quitté l'avait plongé dans un abîme si profond qu'elle avait alors dû penser qu'il devenait fou.

Eric prit une longue inspiration, avant de dire :

— Je ne suis pas fou, Rachel.

La jeune femme cligna des yeux et se mordit la lèvre.

— Vous rappelez-vous ce qui vient de se passer ?

Il fit un pas vers elle et la vit se raidir.

— Bien sûr que je m'en souviens. Posez cette seringue et laissez-moi vous l'expliquer.

— Laissez-moi plutôt vous injecter un peu de ce calmant, puis nous retournerons tranquillement dans votre chambre.

— Rachel, bon sang ! Cessez de vous adresser à moi comme si j'étais un de vos patients. Je ne suis pas cinglé, vous dis-je.

Elle hocha doucement la tête et sourit, d'un éblouissant sourire, qui, à coup sûr, rassurait ses malades.

Mais il la connaissait assez pour savoir que ce sourire était forcé.

— Bien sûr que non, assura Rachel. Vous avez simplement été confronté à un stress colossal ces derniers jours. Vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Eric s'approcha un peu plus et décela la lueur d'appréhension dans son regard.

— Rachel, je vous en supplie, n'ayez pas peur de moi. Il faut que je vous parle, or je ne peux pas le faire tant que vous brandirez cette seringue entre nous.

Comme il faisait un pas de plus dans sa direction, Rachel recula et heurta le chariot dans un fracas métallique qui résonna à l'infini contre les parois en acier.

— Enfin, Rachel, arrêtez de vous comporter comme si j'étais un monstre ! implora Eric en tendant une main vers elle.

Il lisait ses pensées dans son regard. Elle l'avait jusqu'alors cru sain d'esprit, lui avait offert son corps, dévoilé ses émotions. Or, maintenant, à ses yeux, il était un fou.

Il savait qu'il ne pourrait jamais effacer la scène qu'elle venait de voir, mais il savait également que, même s'il ne pouvait pas — ou ne voulait pas — le nommer, un sentiment profond existait entre eux.

La question était de savoir si le lien qui les unissait résisterait à cette épreuve. Dans le cas contraire, il aurait perdu aujourd'hui non seulement son frère, mais plus encore. Le chagrin qui avait failli le tuer un instant plus tôt redoubla d'intensité et Eric rassembla toutes ses forces pour ne pas s'effondrer.

En désespoir de cause, il opta pour une nouvelle stratégie et murmura :

— Avez-vous oublié comme nous étions bien ensemble ? Faire l'amour avec vous a été la plus extraordinaire expérience de mon existence. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Rachel secoua la tête, mais il comprit qu'il avait réussi à l'atteindre. Voyant des larmes embuer ses yeux bleus, Eric réprima un frisson de dégoût pour lui-même et poursuivit :

— Avec vous, pour la première fois de ma vie, je me suis senti suffisamment en sécurité pour être moi-même. Pour ne rien retenir.

— Je vous en prie, l'implora Rachel, taisez-vous. Je sais ce que vous essayez de faire. Vous jouez avec mes émotions.

Elle cligna des yeux, délogeant une larme qui roula le long de sa joue.

Eric secoua la tête.

— Je vous dis la vérité, Rachel. Vous êtes la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée.

Les larmes de Rachel laissaient maintenant des sillons brillants sur ses joues.

— Cessez de vouloir m'émouvoir. Ça ne marche pas.

Oh si ! cela marchait, au contraire.

Fort de cette certitude, Eric s'élança en avant, agrippa l'avant-bras de Rachel et enfonça son pouce sur un point à l'intérieur de son poignet, ce qui fit que la jeune femme lâcha prise. A l'instant où la seringue atterrit sur le sol, Eric enserra prestement Rachel entre ses bras.

Soudain immobilisée par les muscles puissants de son compagnon, elle paniqua et se débattit, aussitôt submergée par une effroyable impression de déjà-vu.

— Non ! Lâchez-moi !

Les choses se déroulaient comme lorsque Caleb s'était attaqué à elle.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de Caleb, mais d'Eric.

Et qu'aucune violence ne se dégageait de son emprise, qui évoquait plutôt une étreinte amoureuse.

Il abaissa son visage vers le sien, pressa sa bouche contre sa tempe et murmura :

— Tout va bien, Rachel. Il faut que vous vous calmez, afin que je puisse m'expliquer. Je sais que ce vous avez vu vous a effrayée. Moi aussi, j'ai peur.

Elle le sentit frissonner.

— J'ai tellement peur que j'ai besoin de vous. Si je ne peux pas compter sur vous, je suis perdu.

La voix d'Eric trembla.

— Je vous en supplie. N'ayez pas peur de moi. Je ne le supporterai pas.

— Que...

Rachel avala sa salive.

Elle inspira profondément, sentit ses seins se presser contre le torse d'Eric, leurs extrémités se durcir malgré l'angoisse qui l'étreignait.

— Dites-moi ce qui s'est passé, Eric.

Il relâcha légèrement l'étreinte de ses bras autour d'elle et pressa sa joue contre la sienne.

— Plus de seringues ? Plus de cris ?

La voix d'Eric à son oreille, aussi douce et aussi rassurante que toujours, apaisa sa panique.

Il avait traversé tant d'épreuves... Les injections quotidiennes. Le fait d'être sous observation constante. Son inquiétude pour Caleb.

Il méritait qu'elle lui offre une chance de s'expliquer. Repoussant l'image angoissante de ce qui venait de se dérouler sous ses yeux, Rachel

prit une longue inspiration.

— Je vous écoute, dit-elle, l'anticipation faisant battre son poulx à ses tempes.

Eric la lâcha doucement et elle considéra son visage pâle.

— J'ai perdu Caleb, déclara-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Rachel le dévisagea avec fixité. Elle vit des larmes se former dans ses yeux et sa pomme d'Adam se soulever péniblement.

— Je ne comprends pas.

Une larme demeura en équilibre sur les longs cils noirs d'Eric avant de glisser le long de sa joue.

Il l'écrasa à l'aide de son pouce et ferma les yeux.

— Vous avez sans doute lu ou entendu parler de certains phénomènes de télépathie entre jumeaux. Eh bien, quelque chose de similaire existe entre Caleb et moi depuis toujours. Chez lui, sans doute à cause de son hyper sensibilité, c'était plus puissant. Il pouvait...

Eric prit une inspiration tremblante.

— Par exemple, lorsque nous jouions à cache-cache, il devinait toujours où je me dissimulais. Il pouvait même, s'il le voulait, me faire savoir où il se trouvait.

Il s'interrompit, émit un rire bref.

— Cela semble fou. Il faut l'avoir vécu pour le croire.

Rachel l'écoutait en silence, abasourdie.

— Après... après que grand-mère m'a dit qu'il était mort, même après qu'elle m'a emmené sur sa tombe, j'ai continué à ressentir ces étranges sensations. Vingt années durant, je les ai combattues, en me disant...

Eric sourit, haussa les épaules et tourna son regard vers le sol.

— En me disant que je devenais fou à mon tour. C'est seulement à la suite de votre kidnapping que j'ai découvert que Caleb était vivant.

Eric poussa un soupir étranglé.

— Je l'ai appris par les nouvelles télévisées, mais j'avais déjà rêvé la scène où Caleb vous prenait en otage. Je vous avais vue en songe, sans vous connaître, comme je vous vois aujourd'hui.

— Vous aviez rêvé de moi, sans même...

Rachel sentit son sang se glacer. Elle se souvint des propos de Caleb, dans la demeure de leur grand-mère.

J'ai appelé mon frère. Il est agent secret.

Croisant ses bras sur sa poitrine, elle fit un léger pas en arrière.

— Est-ce ainsi que vous êtes parvenu à retrouver Caleb, chez votre grand-mère ?

Une appréhension inédite assombrit le regard d'Eric, qui sembla rassembler tout son courage pour lui répondre :

— Oui.

Cet acquiescement résonna contre les parois métalliques de la pièce en même temps qu'à l'intérieur de son crâne.

— Et c'est de cette même manière qu'il a deviné que vous arriviez, et aussi que vous étiez agent secret ?

— Je le suppose. Il a toujours su ce que je ne lui disais pas.

— Je ne peux y croire. Comment est-ce possible... ?

— Ecoutez, Rachel, si j'ai réussi à m'orienter dans cette clinique, si j'ai trouvé la porte de ce laboratoire, c'est parce que Caleb m'y a aidé.

— Il vous a aidé...

Rachel répétait ses paroles car elle avait du mal à assimiler ce qu'il lui disait.

— Caleb est inconscient, objecta Rachel. Il est sous assistance médicale constante. C'est impossible...

La bouche d'Eric se serra, et un terrible chagrin assombrit son regard.

— Mon frère est mort il y a quelques minutes, annonça-t-il.

— Oh ! Eric.

Rachel sentit l'horreur et la peine lui serrer en même temps la gorge.

— Comment...

— Comment je le sais ? Je le sais parce que, pour la première fois de ma vie, je suis complètement seul.

Il frotta ses tempes douloureuses.

— Caleb n'est plus avec moi.

Elle avait du mal à croire à ce que racontait Eric. Bien sûr, elle avait entendu des histoires de jumeaux qui, séparés à la naissance, menaient des existences étrangement similaires. Qui ressentaient la douleur de l'autre, ou devinaient à distance l'instant où leur double mourait. Mais jamais elle n'avait côtoyé de personnes ayant connu, de près ou de loin, de telles expériences.

Elle étudia attentivement Eric. Il venait seulement de retrouver son frère après vingt années de séparation. Si ce qu'il affirmait était vrai, le fait qu'il l'ait de nouveau perdu lui parut affreusement injuste. Rachel sentit son cœur

se briser à cette pensée. Eric était bon, courageux, loyal, intègre et, de toute évidence, il croyait sincèrement en ce qu'il lui disait.

Il était prêt à mourir pour Caleb. Elle avait le sentiment qu'il était peut-être même prêt à périr pour elle. Mais était-il sain d'esprit ?

En toute honnêteté, elle l'ignorait.

A cet instant, une sonnerie stridente résonna dans la pièce.

— Oh ! mon Dieu ! souffla Rachel.

Eric tressaillit.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle allait répondre lorsque la voix calme d'un opérateur se fit entendre dans les hauts parleurs.

— Code D, Neurologie. Code D, Neurologie. Veuillez inspecter les zones auxquelles vous êtes assignés.

— Vous devez partir. C'est le code indiquant qu'un patient a disparu. Vous êtes resté trop longtemps absent de votre chambre.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est 3 h 48. Cela fait plus d'une demi-heure que l'infirmière a effectué sa ronde.

Eric jura entre ses dents.

— Je ne peux pas y retourner maintenant. Qui sait ce qu'ils me feraient ?

Rachel se mordit la lèvre avec angoisse.

— Vous devez y aller. Prenez l'ascenseur principal jusqu'à votre chambre et feignez d'être somnambule, comme votre frère.

— Somnambule ?

— Oui. Lorsqu'ils vous trouveront, raidissez-vous et faites semblant de vous réveiller, d'être étonné de vous trouver là.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Je resterai ici jusqu'à ce que l'affolement s'apaise, puis je regagnerai discrètement mon appartement.

Eric lui prit les épaules. Des flammes étincelaient dans son regard.

— Non. Vous ne pouvez pas rester ici. Metzger risque de venir, ou d'envoyer un de ses sbires inspecter son précieux laboratoire. Je vous raccompagne jusqu'à la porte de derrière.

— Vous n'avez pas le temps. S'ils ne vous trouvent pas dans la demi-heure qui suit, ils alerteront la police.

— Cela me laisse parfaitement de quoi...

— Non, Eric. Vous devez me faire confiance.

— Je ne peux pas vous laisser seule ici.

— Vous le devez. Plus longtemps vous manquerez à l'appel, pire ce sera.

Une pointe de panique traversa les traits d'Eric. Il prit une longue inspiration.

— Ils vont m'administrer un nouveau sédatif, n'est-ce pas ?

Rachel se força à soutenir son regard.

— Oui. Une dose très forte, sans doute. Et ils vont également vous enfermer.

Eric pressa son poing fermé contre sa bouche, tout en fixant le sol.

— Eric ?

Il paraissait vulnérable, ployant sous le poids de tout ce qu'il avait traversé et de tout ce qui l'attendait.

— Dans ce cas, non, décréta-t-il.

Lorsqu'il redressa la tête, Rachel fut sidérée par la transformation qui s'était opérée en lui. Le profond chagrin qui brillait un instant plus tôt dans son regard avait fait place à une détermination farouche.

— Il n'est pas question que j'accepte d'être drogué au fond d'un lit d'hôpital pendant que vous mettez votre vie en danger. Nous allons nous cacher ici. Ensemble.

12

— Le plan de Metzger est très clair. Il va expédier toutes les preuves de ses expériences en Allemagne.

Assise à même le sol du bureau attendant au laboratoire du neurologue, Rachel avait repris son investigation du contenu des cartons.

Eric s'accrochait à sa colère pour ne pas penser à Caleb, ni à l'affreux sentiment de vide qui l'habitait. Frappant sa paume de son poing avec fureur, il renchérit :

— Et de toute évidence, ce salaud espère le faire très vite.

— Je sais. Certaines étiquettes mentionnent un transport dès la semaine prochaine.

— Avez-vous prévenu Mitch ?

Rachel secoua la tête en silence.

Se durcissant contre la compassion attristée qu'il décela dans son regard, Eric abaissa le sien vers le carnet ouvert devant lui sur le bureau.

— Pas encore, dit-elle. Je venais vous annoncer que j'avais trouvé la formule chimique, lorsque...

Eric balaya ses explications d'un geste impatient.

— Passez-moi le téléphone. Je vais l'appeler tout de suite. Il faut que je sache ce qui est arrivé à mon frère. Je m'étonne que Mitch n'ait pas cherché à m'avertir.

Rachel lui remit l'appareil, dont Eric examina brièvement l'écran vide avant de maugréer :

— Bon sang ! Il n'y a pas de réseau.

Il examina les parois et le plafond métalliques de la pièce.

— Si je veux joindre Mitch, il nous faudra d'abord sortir de ce tombeau.

— Eric, ils vous cherchent dans tous les recoins de la clinique, fit remarquer Rachel. La police a déjà dû arriver. En fait, je suis surprise que Metzger ne soit pas encore venu nous surprendre ici.

— Il ne prendra pas le risque de rejoindre son précieux laboratoire alors que la baraque grouille de flics. A l'heure qu'il est, il doit participer avidement aux recherches, l'angoisse au cœur pour son si précieux patient.

— Sortir d'ici sans être repérés ne va pas être simple, déclara Rachel.

Tout en commençant à réunir les documents disséminés autour d'elle, elle suggéra :

— Pourquoi n'utiliserions-nous pas le téléphone qui se trouve sur ce bureau ?

Eric secoua la tête.

— C'est trop dangereux. Metzger pourrait localiser l'appel.

Il regagna la salle d'opération, aussitôt étreint par la sensation qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cette pièce. Il se souvint avoir eu cette impression avant d'être terrassé par le choc de la disparition de Caleb. Sans doute s'agissait-il de la dernière pensée émise par son jumeau... avant de partir.

Anéanti par le chagrin, Eric murmura :

— Que cherchais-tu à me dire, frerot ?

Il sentit la main de Rachel se poser sur son bras.

— Eric, vous vous sentez bien ?

Encore blessé par la peur qu'il lui avait inspirée tout à l'heure, il se dégagea.

— Ça va aller, dit-il en évitant son regard.

Puis il alla se placer au centre de la pièce.

— Quelque chose, dans la structure même de cette salle, m'intrigue. Mais quoi ?

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Rachel.

— Elle diffère des autres pièces de la clinique.

— En dehors du fait qu'on y procède à des expériences terribles et que ses murs et son plafond sont en acier, je ne vois pas. Il s'en dégage en tout cas un sentiment de claustrophobie, qui la fait paraître plus petite qu'elle ne l'est réellement.

— C'est cela !

Eric éleva les yeux en direction du plafond, qu'il examina d'un angle à l'autre.

— Le plafond est plus bas qu’ailleurs.

— Ah bon ? s’étonna Rachel en suivant la trajectoire de son regard.

Elle en évalua l’élévation d’après la taille d’Eric.

— Vous avez raison. Il n’atteint pas deux mètres quarante.

— Exactement. Alors que les hauteurs de plafond dans tout le reste du bâtiment s’élèvent à plus de quatre mètres.

— C’est vrai. Même au sous-sol, elles sont plus élevées.

— Prenez le carnet et la formule avec vous et filons d’ici.

Rachel lui décocha un regard suspicieux.

— Où comptez-vous aller ? Espérez-vous sortir du bâtiment sans être vu, quand la clinique tout entière est à votre recherche ?

— Non.

— Eric, vous avez traversé des épreuves terribles. Peut-être devriez-vous éviter de prendre des décisions pour l’instant.

Eric sentit sa colère s’échauffer, exacerbée par la pression à laquelle il était soumis depuis quelques jours.

— Vous continuez à penser que je suis fou ? Vous savez quoi, docteur Harper ? Peut-être le suis-je et lorsque tout cela sera terminé, vous pourrez compléter, et soumettre à qui vous voudrez, votre diagnostic me concernant. Mais pour l’instant, je suis toujours en charge de cette affaire. Alors, ou bien vous êtes avec moi, ou bien vous remontez seule pour vous rendre.

Sa gorge était contractée, sa voix rauque et dure, comme chaque fois que ses émotions échappaient à son contrôle.

Le regard agrandi par la surprise et l’appréhension, Rachel fit un imperceptible pas en arrière.

Eric voulut poser une main rassurante sur son bras, mais son geste, pensa-t-il, n’aurait pas été le bienvenu. Bon sang ! Il haïssait la pensée que Rachel puisse avoir peur de lui.

Il ferma les yeux pour réprimer la colère et la frustration grandissantes qui l’habitaient.

— Je vais entrouvrir la porte, dit-il, et si personne ne vient, nous nous faufilerons jusqu’au local à poubelles.

— Ils vont certainement l’inspecter. Metzger sait que vous — que Caleb — s’introduisait dans le sous-sol, la nuit. Je l’ai lu dans son carnet.

Eric lança un bref regard en direction du plafond.

— Je doute que quiconque nous trouve là-haut.

Rachel y jeta un coup d’œil à son tour.

— Dans l'espace qui se trouve au-dessus ?

Il opina d'un hochement de tête.

— Vous ne savez même pas si l'on peut y circuler, protesta Rachel.

Si, il le savait. Mais il ne l'énonça pas à voix haute.

— Je vous ai donné le choix. Que décidez-vous ?

Rachel pâlit, mais redressa en même temps le menton.

— Je reste avec vous.

— Parfait, conclut Eric.

Sur ces mots, il se retourna et sortit par la porte dérobée du laboratoire.

* * *

Assis dans le bureau du médecin chef de la clinique, Metzger jouait nerveusement avec son stylo plume. Le désir urgent de descendre au sous-sol afin de s'assurer que personne ne s'était introduit dans son précieux laboratoire le taraudait, mais avant de le satisfaire, il devait calmer Patel. Il aurait voulu pouvoir appeler Thomas et administrer de force au directeur une piqûre de sédatif. Qui l'en aurait blâmé ? Le malheureux était au bord du gouffre, à deux doigts de la crise de nerfs.

Patel reposa le combiné de son téléphone et, pour la cinquième fois en un quart d'heure, frappa des deux paumes le plateau de son bureau.

— C'était Wilson, le chef de la sécurité, qui rappelait. Ecoutez, Gerhardt, j'insiste pour que nous alertions les autorités locales. Cela fait plus de deux heures que votre patient a disparu. Combien de temps encore imaginez-vous que je puisse retenir Wilson de les avertir ? C'est un flic à la retraite, qui connaît par cœur la procédure en vigueur. Nous sommes tenus par la loi de rapporter dans l'heure toute disparition d'un patient aux autorités.

Metzger éleva ses deux mains en signe d'apaisement.

— Si Baldwyn est encore dans ces murs, je peux vous assurer que Thomas et son équipe le trouveront, Rajid.

Il exagéra un soupir et haussa les épaules avec une impuissance feinte.

— Après l'incident de la semaine passée, je ne répons pas de la réaction de Caleb s'il se trouvait de nouveau confronté à des policiers. Sans parler des dégâts, certainement dévastateurs, que ce stress supplémentaire occasionnerait sur son psychisme. De plus, il y a de grandes chances pour

qu'il soit victime d'un simple accès de somnambulisme et réapparaisse de lui-même d'un moment à l'autre.

— Depuis le début, j'aurais préféré qu'il soit hospitalisé ailleurs que dans ma clinique.

Patel repoussa sa chaise et se leva.

— Lorsque Caleb est arrivé, il avait à peine onze ans. Il n'aurait jamais dû être interné à un âge aussi précoce, mais plutôt être suivi par un pédopsychiatre.

Le directeur se mit à arpenter son bureau d'un pas anxieux.

— C'est sa grand-mère qui me l'a amené, en *prétendant* vouloir lui assurer les meilleurs soins. Mais durant mes vingt ans de carrière, j'ai par la suite rencontré d'autres personnes de cet acabit. Avant tout soucieuses des convenances, des apparences. La souillure de la maladie mentale sur son nom lui étant intolérable, Olivia Stanhope a en réalité voulu dissimuler cet enfant aux yeux du monde.

Metzger fixait la fenêtre derrière Patel, n'écoutant que pour moitié les radotages du médecin chef. Il jeta un regard sur sa montre. Thomas devait l'appeler d'ici quelques minutes afin de lui transmettre son dernier rapport. Tant mieux, car il comptait l'envoyer vérifier que personne ne s'était introduit dans le laboratoire secret.

— Mais bien sûr, quel esprit sensé refuserait une donation de plusieurs millions de dollars ? se lamenta Patel avant de revenir s'asseoir, s'affaissant dans un grincement de cuir contre le dossier de son fauteuil.

Metzger gronda en son for intérieur. Il devait trouver au plus vite un moyen de s'échapper de ce bureau.

Dès que Thomas l'appellerait, il s'excuserait auprès de Patel en prétextant devoir s'entretenir de vive voix avec lui.

— Rien n'est jamais gratuit, Gerhardt, affirma le médecin en chef. Rien. Je savais qu'un jour, il y aurait un prix à payer. Après le décès d'Olivia Stanhope, je m'attendais à tout moment à voir apparaître le frère jumeau de Caleb, même si leur grand-mère m'avait assuré qu'il le croyait mort.

A ces mots, Metzger faillit lâcher le stylo avec lequel il continuait de jouer nerveusement.

Un frère... jumeau ?

Il mit quelques secondes à assimiler cette effrayante révélation. Avait-il bien entendu ?

— Un jumeau. Un frère jumeau, avez-vous dit ?

Comme Patel fronçait les sourcils avec perplexité, Metzger se rendit compte qu'il avait parlé en allemand.

— Etes-vous en train de me dire que Caleb Baldwyn a un frère jumeau ? répéta-t-il, en anglais cette fois. Pourquoi diable n'en ai-je jamais été informé ?

Le directeur pâlit.

— Oubliez cela. Je m'égare. Je n'aurais jamais dû en parler.

Metzger était incapable d'organiser les pensées qui se bousculaient à toute allure dans son esprit. Il prit une longue inspiration et, enfonçant son poing dans la poche de sa blouse, s'efforça de ralentir l'accélération angoissée de son pouls.

— Rajid, vous ne pouvez *plus* retirer ce que vous avez dit. Alors expliquez-vous, à présent. Si Caleb Baldwyn a un frère jumeau, pourquoi cette information ne figure-t-elle pas dans son dossier médical ?

Le médecin chef prit un mouchoir de sa poche pour s'essuyer le front.

— Je... je viens de vous le dire. L'importante donation faite à notre clinique par sa grand-mère nous a non seulement permis de construire le pavillon des femmes, mais d'en assurer le fonctionnement. Cependant, l'acte stipulait que personne ne devait jamais savoir que son petit-fils était en vie, ni qu'il avait de la famille. Pour son frère, Caleb est décédé il y a vingt ans, à la suite d'une chute. Gerhardt, jurez-moi que ce secret ne sortira pas de ce bureau.

Dédaignant la supplique du directeur, Metzger se pencha brusquement vers lui.

— Où se trouve ce frère jumeau ? Sont-ils identiques ? Qu'est-ce qui prouve qu'il ignore l'existence de Caleb ?

Patel se leva, contourna son bureau et regarda Metzger droit dans les yeux.

— Vous devez oublier tout ce que je vous ai dit. Je vous en supplie. Olivia Stanhope ne souhaitait pas que son petit-fils apprenne que Caleb avait survécu. C'est à elle, et non à nous, que revient cette décision.

Il passa un doigt dans le nœud trop serré de sa cravate.

— Gerhardt, je ne crois pas que vous mesuriez la gravité de la situation. Le frère de Caleb devient son responsable légal. S'il se met en tête de le retrouver, nous pourrions perdre tout l'argent que cette femme nous a confié pour prendre soin de son petit-fils. Il s'agit d'une somme *très* importante.

Au cas où pareille chose arriverait, nous serions ruinés, et sans doute contraints de fermer la clinique.

— Vos soucis administratifs ne me concernent pas. Seul l'aspect clinique du problème m'intéresse. Avez-vous seulement idée de l'importance de cette révélation pour mes...

Pour mes expériences, avait-il failli dire.

— Pour le suivi psychiatrique de mon patient ? corrigea vivement Metzger. Le fait qu'il ait un frère jumeau change radicalement la situation.

Il se leva de son siège et, ignorant les plaintes du médecin chef, sortit du bureau d'un pas furieux. Il fallait qu'il trouve Thomas au plus vite. Car à présent, il devinait pourquoi le comportement de Caleb Baldwin, depuis son retour, lui avait paru si singulier.

La clé de cette énigme paraissait si évidente, soudain : l'homme qui leur avait été restitué par le FBI n'était *pas* Caleb.

* * *

Rachel prit appui sur la main d'Eric afin d'escalader la cloison qui, à mi hauteur du local des poubelles, séparait les ordures des déchets recyclables. Il l'agrippa alors par la ceinture de son jean et la poussa vers le haut jusqu'à ce qu'elle ait déniché une prise où poser son pied.

Pour finir, ils se retrouvèrent tous deux assis par terre dans un espace obscur et très bas de plafond, où régnait une odeur de détrit et de mois.

— Ce n'est pas une très bonne idée, grommela Rachel. Quiconque poursuivrait un fuyard viendrait inspecter cet endroit.

— Nous n'allons pas rester ici.

Rachel toussa, s'essuya le visage et frotta ses mains l'une contre l'autre pour en éliminer la poussière.

— Je sens des toiles d'araignées partout autour de moi, se plaignit-elle en frissonnant.

Elle entendit le grincement, étouffé par l'épaisseur des murs et des sacs de détrit, de l'ascenseur de service.

— Oh non ! souffla-t-elle. Ils descendent.

— Venez, la pressa la voix presque imperceptible d'Eric dans son récepteur.

Elle distinguait à peine sa silhouette dans l'obscurité, mais elle vit sa main s'élever en signe d'avertissement.

— Attention à votre tête.

Ils rampèrent quelques mètres de plus à travers l'espace exigü. Chaque inspiration lui étant une torture, Rachel avait l'impression de suffoquer.

Son crâne frôla de grosses poutres de bois et elle imagina le poids de l'entière demeure, suspendu au-dessus de sa tête. A cette pensée, elle hâta sa progression, jusqu'à sentir sous ses doigts le coton du T-shirt d'Eric, qu'elle empoigna à pleines mains.

— Eric, je suis incapable d'aller plus loin, haleta-t-elle.

Il prit sa main et y pressa ses lèvres.

— Faites-moi confiance.

Elle aurait tant voulu croire à la promesse de succès qui perçait dans sa voix grave !

Des voix montèrent jusqu'à eux depuis le corridor du sous-sol et Eric appliqua doucement ses doigts sur sa bouche.

— Tenez bon. Encore un peu, murmura-t-il tout en la poussant devant lui.

Rachel sentit soudain une forme solide se dresser devant elle. Son souffle se bloqua dans sa gorge.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle entendit Eric écarter quelque chose. Une planche de bois, a priori.

— C'est un mur. Tendez la main. Vous sentez l'ouverture ?

Avec circonspection, les doigts de Rachel découvrirent les contours irréguliers d'un orifice.

— O... oui.

— Rampez de l'autre côté.

Elle sentit la terreur s'emparer d'elle.

— C'est trop étroit.

— Non, absolument pas. Allez, baissez la tête.

Il la poussa doucement.

Rachel regimba, sa respiration s'accéléra à mesure que l'obscurité devenait plus oppressante. Elle jeta un regard derrière elle, cherchant vainement des yeux la lointaine lueur du couloir.

— Vous devez me faire confiance, Rachel. Allez, avancez.

Sous leurs pieds, le son des voix s'intensifia.

— J'ai peur du noir.

— Je sais.

Après s'être rappelée ce que ferait Metzger à Eric s'il le trouvait, et avoir pris une grande bouffée d'air vicié, Rachel se faufila par la minuscule bouche jusqu'à un espace qui lui donna impression d'être beaucoup plus vaste. Elle sentit aussitôt l'air circuler autour d'elle. Les effluves de détritiques et de moisissure avaient disparu et il régnait ici la même odeur que dans le reste de la demeure — un parfum de bois, mêlé à celui, résiduel, de la fumée incrustée dans les vieilles cheminées. Il faisait complètement noir dans cette pièce, mais Rachel n'avait pas l'impression que les murs se refermaient sur elle. Du moins, pas encore.

Elle entendit Eric franchir à son tour le petit accès, puis replacer le panneau de bois qui l'obstruait.

— Où sommes-nous ? demanda Rachel en tendant une main vers lui afin de se rassurer à son contact.

— Chut ! Recroquevillez-vous contre ce mur et ne bougez plus.

Il l'attira à lui et enroula ses bras autour d'elle.

— Plus un mot, murmura sa voix grave dans son récepteur.

Rachel enfouit son visage au creux de l'épaule d'Eric et prétendit que s'il faisait noir, c'était parce qu'elle fermait les yeux. Il entoura sa tête de sa main et appliqua sa joue contre la sienne.

Un chien aboya. Des voix masculines résonnèrent sous leurs pieds.

Rachel sentit l'étreinte d'Eric se resserrer autour d'elle et elle arrondit les épaules.

— Que quelqu'un inspecte le local des poubelles ! ordonna une voix impérieuse.

Les muscles tendus, Rachel releva légèrement la tête et aperçut la lueur fugitive d'une torche par un interstice du sol.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Allaient-ils être découverts ?

La situation était on ne peut plus périlleuse : elle se dissimulait en compagnie d'un patient fugitif, dans un espace inexploré d'une clinique privée, avec dans sa poche la preuve qu'un neurologue à la renommée internationale y menait des expériences aussi dangereuses qu'illégales... et qu'il était peut-être responsable d'un, ou de plusieurs décès, survenus en ses murs.

Si le Dr Green avait été assassiné pour s'être simplement confié à un journaliste, elle ne doutait pas un instant qu'un sort similaire lui était réservé. A cette pensée, Rachel frissonna.

— Tu arrives à voir ce qui se passe de l'autre côté ? demanda la voix impérieuse.

— Non, répondit un autre homme, juste derrière la cloison contre laquelle ils s'appuyaient. L'ouverture a l'air d'être obstruée par des gravats et des planches.

Le premier jura entre ses dents :

— Satanées toiles d'araignées. Je déteste ça.

Rachel l'entendit alors ramper hors de l'espace exigü accédant à leur abri.

— Grimpe jusqu'ici et vas-y, toi, gronda-t-il d'un ton courroucé à l'adresse de son collègue.

L'autre émit un gros rire.

— Pour salir mon uniforme ? Merci bien.

Le chien gronda.

— Tais toi, Rex. Allez, on s'en va.

Eric tint Rachel serrée entre ses bras jusqu'à ce que le bruit de leurs pas s'éloigne. Il la sentait trembler contre lui tandis que son souffle brûlant transperçait le coton de son T-shirt.

Lorsque le couloir sous leurs pieds redevint silencieux, la jeune femme remua légèrement, éveillant aussitôt en lui une insoutenable vague de désir.

— Ne bougez pas, dit-il dans un souffle. Tenez bon. Ils ne sont pas encore partis.

Rachel hocha la tête contre son épaule.

— Pardon.

Il enfouit son nez dans ses cheveux, puis déposa un baiser furtif sur sa tempe.

— Ne vous excusez pas. Je suis si fier de vous, murmura-t-il très bas, en sachant qu'elle distinguerait ses propos grâce au récepteur. Je sais à quel point l'obscurité vous effraie.

Rachel releva la tête et frôla le menton d'Eric de sa bouche.

Au loin, Eric entendit les voix des hommes qui inspectaient à présent l'autre extrémité du sous-sol.

Le contact des lèvres de Rachel le mettait au supplice. Ne pouvant se permettre de l'embrasser, il détourna son visage du sien.

Finalement, après ce qui lui sembla avoir duré une heure, il perçut le grincement de l'ascenseur de service qui remontait.

Rachel aussi l'entendit, car il la sentit se tendre contre lui.

— Ils sont partis ? demanda-t-elle.

— Je crois, mais restons prudents.

— Pouvons-nous...

Elle s'interrompit mais Eric perçut la terreur mal déguisée de sa voix.

— Pouvons-nous allumer la torche ?

— Oui. Regardons un peu où nous sommes.

Comme il se redressait, Rachel s'écarta légèrement de lui, sans lâcher le passant de la ceinture de son jean, auquel elle s'agrippait depuis le début.

Eric alluma la lampe et braqua son faisceau au cœur de l'obscurité.

Ils se trouvaient dans des sortes de combles, dont le plafond ne s'élevait pas au delà d'un mètre cinquante, et dont le sol en contreplaqué s'ajustait grossièrement sur de lourdes pannes éloignées les unes des autres d'environ deux mètres.

— Nous sommes au-dessus du laboratoire de Metzger, dit Eric. Dans l'espace antérieur à sa construction qui surplombe l'ancien abri anti-bombes.

— Comment le savez-vous...? demanda Rachel sans que son regard ne quitte le faisceau rassurant de la torche.

Elle s'interrompit et Eric la considéra un instant avec circonspection, avant de répondre évasivement :

— C'est ici que Caleb et Misty venaient dans le but de s'isoler. Passez-moi le téléphone, voulez-vous ?

Rachel le sortit de sa poche et, afin de composer le numéro de Mitch, il le lui échangea contre la torche.

La jeune femme promena vivement le faisceau lumineux autour d'elle et aperçut une couverture et une petite lampe électrique posées non loin d'eux, à même le sol.

Elle rampa jusque-là, s'empara de la lampe et, les doigts tremblants, en poussa le bouton. Un soupir de soulagement passa ses lèvres lorsque l'appareil s'alluma en produisant une douce lumière tamisée. Rachel éteignit alors la puissante torche, qu'elle enfouit dans la poche de son sac à dos.

— Mitch, dit la voix tendue d'Eric à quelques mètres d'elle.

Rachel détourna le regard et feignit de jouer avec la lampe. Si elle ne pouvait concéder à Eric l'intimité nécessaire à une discussion aussi douloureuse que celle qui l'attendait, elle n'allait pas non plus demeurer assise là, à le dévisager.

— Oui, nous allons bien, Mitch, assura-t-il. Et Caleb ?

Au bout de plusieurs secondes d'un silence pesant, Rachel se sentit néanmoins contrainte d'élever son regard vers son compagnon.

Dans la faible lueur de la lampe, son visage avait pris une pâleur fantomatique, l'angle de ses pommettes saillait de ses joues soudain creuses.

— Dans... le coma ? balbutia-t-il.

Le cœur de Rachel bondit dans sa poitrine. Caleb n'était donc pas mort ? Quel soulagement ! Elle aurait voulu pouvoir crier de joie.

— Quand est-ce arrivé ?

Eric lui tourna le dos et se pencha sur l'appareil.

Elle n'osait imaginer la tempête d'émotions qui se devait se déchaîner en lui.

Son esprit peinait encore à accepter l'idée qu'Eric ait pu déceler l'instant où la conscience de Caleb avait cessé d'être reliée à la sienne. La psychiatre en elle songea que le cas d'Eric et de Caleb pourrait servir à l'étude de la communication entre jumeaux. Mais la femme qu'elle était — celle qui s'était sentie trahie par la maladie de sa mère — incapable de maîtriser son appréhension, avait envie de prendre la fuite.

A ceci près que Rachel s'était déjà dangereusement attachée à l'homme qu'elle écoutait parler au téléphone.

— Bien sûr, répondit Eric d'une voix dure. Elle est près de moi.

Sans un regard, il lui tendit l'appareil avant de s'écarter du petit cercle de lumière projeté par la lampe.

— Rachel ?

— Salut, Mitch.

— Vous tenez le coup ? demanda Decker d'un ton à la fois tendre et autoritaire.

— Ça va, oui. Nous approchons du but. J'ai découvert la formule chimique du traitement que reçoit Caleb. Il a sombré dans le coma, c'est ça ?

— Oui. Les médecins ont peu d'espoir.

— Communiquez-leur cette formule. Cela devrait les aider, s'il n'est pas trop tard. Voulez-vous la noter, ou préférez-vous que je vous envoie un message écrit ?

— Envoyez-moi plutôt un message, que je transmettrai à l'hôpital Walter Reed.

— Je détiens également la liste des patients traités avec ce même produit par Metzger. Il parle dans un de ses carnets d'un grave problème rencontré par un malade. Je crains qu'il ne s'agisse d'un des décès suspects survenus ici.

— Etes-vous en possession de ces carnets ?

— J'ai le dernier dans mon sac, mais pas celui concernant ce patient.

— Pouvez-vous retourner le chercher ? Nous avons besoin d'indices solides reliant Metzger à l'une de ces disparitions. Pour l'instant, nous n'avons encore rien trouvé qui soit susceptible de l'impliquer dans celle du Dr Green.

— Oh ! mon Dieu ! J'ai cru apercevoir un dossier à son nom, mais je n'ai pas eu le temps de le prendre. Il pourrait contenir des informations utiles pour vous.

Rachel jeta un regard vers la silhouette d'Eric dans la pénombre.

— Je peux retourner chercher ce dossier. Mais, Mitch, vous devez faire sortir Eric d'ici au plus vite. Les injections qu'il reçoit depuis son arrivée commencent à l'affecter. L'alerte de sa disparition a été donnée, et on nous recherche dans toute la clinique. S'ils ont suivi la procédure en vigueur, ils ont même déjà dû alerter les autorités locales.

— Ils ne l'ont pas fait. La police, avec qui nous sommes en contact, nous aurait aussitôt avertis. A 8 heures, j'enverrai deux agents sous le prétexte de vous interroger une dernière fois, vous et « Caleb », au sujet de votre enlèvement. Cela devrait vous fournir un moment de diversion. Serez-vous alors en mesure de sortir ensemble du bâtiment ?

— Oui. Dès que j'aurai récupéré les autres carnets et le dossier du Dr Green, nous pourrons nous glisser à l'extérieur par la porte de derrière, dont Natasha connaît l'emplacement. Elle peut également situer le laboratoire secret. C'est l'ancien abri anti-bombes, dont l'entrée est aménagée dans un renforcement du mur, après l'ascenseur de service.

— Rachel, ne retournez pas dans ce laboratoire. Oubliez les carnets et tout le reste. Votre seule priorité est de sortir de là sains et saufs. Le message que vous allez me communiquer suffira peut-être à l'obtention d'un mandat d'arrêt.

— Mais, et les preuves concernant le Dr Green ?

— C'est un ordre.

— Bien, monsieur.

Le téléphone portable émit un bip.

— La charge de l'appareil commence à baisser, s'inquiéta Rachel.

— Alors, transmettez-moi ce message tout de suite et laissez votre portable allumé. Vous devez encore disposer d'une dizaine de minutes d'autonomie. Lorsque vous atteindrez l'extérieur du bâtiment, contactez-moi à ce même numéro et nous vous tirerons de là.

Rachel envoya en hâte le texte de la formule à Mitch, puis rangea le téléphone allumé dans sa poche.

Vers la fin de sa conversation avec l'agent du FBI, Eric était revenu s'asseoir auprès d'elle. Les traits pâles et tirés, il avait l'air profondément ébranlé.

— Je suis si heureuse d'apprendre que Caleb est vivant, déclara Rachel. Ces paroles ne semblèrent pas soulager Eric.

Il passa une main lasse sur sa nuque et considéra la jeune femme avec circonspection.

— Mon lien avec lui continue de vous effrayer, n'est-ce pas ?

Elle éluda sa question.

— Mitch va envoyer deux agents, qui vont demander à nous interroger, dit-elle. Nous devons profiter de cette diversion pour sortir par la porte de derrière, puis l'appeler afin qu'il nous emmène aussitôt hors de la propriété.

— Nous ne pouvons pas partir tout de suite. Je vous ai entendue dire à Decker que nous ne détenions ni le carnet concernant ce décès suspect, ni le dossier du Dr Green.

— Mitch m'a interdit de retourner dans le laboratoire. Il affirme que c'est trop dangereux.

Eric la considéra avec dureté.

— Il vous l'a interdit à vous. Pas à moi.

— Vous connaissez votre chef mieux que moi et vous savez que cet ordre vous concerne également.

— Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir réuni assez de preuves pour faire arrêter Metzger, affirma Eric.

— Mitch dit que ce que je viens de lui envoyer suffira.

— Comme vous l'avez fait remarquer, je connais mon chef. Et je suis certain qu'il a dit que ces informations « suffiraient peut-être. »

Rachel sentit son visage s'empourprer.

— C'est la même chose. Nous tenons la formule démontrant que Metzger mène des expériences illégales, ainsi que le carnet mentionnant la

fréquence des injections administrées aux patients et leurs réactions au traitement.

— Génial, rétorqua Eric avec sarcasme. Cela peut tout au plus bannir Metzger de l'Ordre des médecins. A cause de lui, Caleb risque de mourir. Vous n'imaginez pas ce que cela signifie pour moi.

— Je suis en effet incapable d'imaginer la force du lien qui vous unit à Caleb, convint-elle. Je ne le comprendrai peut-être jamais. Mais je sais en revanche ce que c'est que d'être seule.

Elle posa ses doigts sur ses tempes.

— Nous sommes tous seuls, en réalité. S'il est vrai que vous avez expérimenté pareille connexion avec votre frère, vous devez alors vous considérer comme un privilégié. Car le restant de l'humanité vit isolé des autres.

— Est-ce là votre manière d'affirmer que je dois laisser tomber ?

— Non, pas du tout. Je dis simplement que vous devez sortir d'ici vivant. Une foule de gens ont besoin de votre aide, Eric. Vous ne pouvez pas sacrifier votre vie pour votre frère.

— Je ne le fais pas uniquement pour Caleb.

— En êtes-vous sûr ? Etes-vous certain de ne pas vouloir payer pour le fait d'être sain alors que Caleb, lui, est malade ?

Evitant son regard, Eric décréta :

— Je traque Metzger parce qu'il a assassiné des innocents. Si personne ne l'arrête, il continuera. Les traces de ses agissements se trouvent dans ce bureau et que cela vous plaise ou non, je dois retourner en chercher la preuve.

13

Metzger s'introduisit enfin dans le petit bureau attenant à son laboratoire secret, suivi de Thomas.

Il fallait une clé pour ouvrir la porte située à l'arrière de l'ascenseur de service par laquelle ils venaient d'entrer. Une clé dont il était le seul, avec Thomas, à détenir une copie. D'après tous les autres employés de la clinique, cette issue n'avait plus fonctionné depuis des années.

Dès qu'il alluma la lumière, Metzger comprit que ses craintes étaient justifiées.

— Ils sont venus ici.

Il désigna du doigt les cartons qu'il avait presque fini de remplir. Ses piles soigneuses de documents étaient dérangées et certaines étiquettes d'expédition, déplacées.

— Ils ont dû entrer par la porte dérobée, supposa Thomas en contournant les cartons pour gagner le laboratoire, pendant que Metzger en inspectait rapidement le contenu.

Son plus récent carnet avait disparu. Malédiction ! Si ces renseignements arrivaient entre certaines mains, il était perdu.

— Regardez ce que j'ai trouvé, annonça Thomas en réapparaissant à la porte du bureau.

Metzger éleva son regard vers lui.

— Une seringue ?

L'infirmier lui montra également une ampoule.

— Et une ampoule cassée de Lorazepam. On dirait que le Dr Harper a tenté d'administrer un sédatif à Caleb.

— Il doit réagir négativement au traitement et de plus, un de mes carnets a disparu. Il faut les retrouver.

— Ils n'iront pas loin. Deux de mes hommes surveillent la porte de derrière et deux autres sont postés à l'entrée réservée aux livraisons. Ils ne peuvent quitter la clinique sans être vus.

Thomas éleva son regard vers le plafond.

— Je parie qu'ils se cachent dans les combles, dit-il. Nous les attraperons dès qu'ils chercheront à sortir du bâtiment.

Metzger s'effondra sur la chaise de son bureau.

— Bon sang, pour quelle raison le frère de Caleb se serait-il introduit dans la clinique à la place de son jumeau ? Et surtout, par quel moyen aurait-il obtenu l'assistance du FBI ?

— Caleb est peut-être mort suite à un arrêt respiratoire, déclara Thomas. N'est-ce pas ce qui arrive lorsque les patients tardent à recevoir leur traitement ?

— Mais pourquoi l'un des plus prestigieux hôpitaux du pays jouerait-il le jeu du frère de Caleb ? Cela n'a aucun sens.

Il frappa le plateau du bureau de son poing.

— Si cet imbécile de Patel m'avait dit que Caleb avait un jumeau, jamais je ne l'aurais choisi pour mes expériences, même s'il représente le sujet idéal. Il est tellement plus facile d'utiliser des malades sans famille, ni lien affectif.

Metzger secoua la tête. Ce contretemps mettait un coup d'arrêt à ses projets. Il s'était tellement réjoui à l'idée de pouvoir continuer ses expériences sur Caleb en Allemagne, dans son laboratoire personnel ! Il aurait alors été libre d'augmenter à loisir les doses du traitement afin d'en observer les effets sans devoir se cacher.

— Par chance, j'ai déjà transféré les fichiers informatiques en Allemagne. Trouvez-moi ces deux fugitifs, Thomas. Prenez un des aides-soignants pour vous aider. Le temps presse. Si le frère de Caleb est en contact avec le FBI, ce que je suspecte, il les aura avertis du fait qu'il tente de s'échapper de la clinique. De mon côté, je vais détruire toutes les substances chimiques que j'utilise, afin qu'ils ne trouvent rien ici. Et, Thomas...

L'infirmier s'immobilisa dans l'encadrement de la porte.

— Où en est le sevrage des trois autres patients ?

— J'ai dilué trois fois le contenu de leurs injections. Deux dilutions supplémentaires la semaine prochaine devraient suffire à endiguer tout problème respiratoire.

— Et les ampoules contenant leur traitement ?
— Je ne les laisse jamais dans les locaux de la clinique. Celles qui se trouvent là-haut sont toutes des ampoules de Fenpiprazole.
— Vous vous montrez brillant, Thomas, comme toujours. De toute façon, quelle que soit la réaction des trois patients sous sevrage, nous serons loin avant que leurs symptômes ne s'aggravent.
Animé par une lueur d'espoir, Metzger ordonna :
— Trouvez Baldwyn et Harper, et ramenez-les-moi.
Il pointa son stylo plume en direction de l'infirmier.
— Par tous les moyens, vous m'entendez ? Nous les enfermerons ici et condamnerons les portes. Avant qu'on les retrouve, nous serons à des milliers de kilomètres.

* * *

Eric aida Rachel à redescendre le long de la cloison du local des poubelles. Leurs vêtements étaient couverts de poussière et Rachel avait des toiles d'araignées dans les cheveux. Il en ôta une, collée à sa tempe.

— Eric, je vous en prie, ne me forcez pas à partir sans vous. Qu'est-ce que je vais dire à Mitch ?

— Il comprendra.

— Il comprendra que vous ayez désobéi à ses ordres ?

Eric abaissa son regard sur son pantalon de pyjama, qu'il épousseta du plat de la main.

— Mitch est bien placé pour savoir que nous devons parfois faire ce que nous jugeons juste, envers et contre tout.

Rachel lui lança un regard furibond.

— C'est ridicule ! Nous détenons suffisamment de preuves pour faire arrêter Metzger, d'autant que nous disposons du témoignage de Caleb. Vous êtes en train de monter une vendetta personnelle. Afin de soulager votre culpabilité.

— Cessez de me psychanalyser. Ce que je fais ne vous regarde en rien, de toute façon. Je vais vous sortir d'ici et je vous promets que vous serez en sécurité.

— Vous n'avez pas le droit de décider de ce qui me regarde ou non. Je me suis sentie liée au sort de Caleb depuis l'instant où il m'a kidnappée. Et au vôtre, depuis que vous m'avez entraînée dans cette enquête.

— C'est exact, je vous y ai entraînée. Et à présent, j'estime qu'elle devient trop dangereuse pour vous.

Sur ces mots, il empoigna son bras et l'entraîna à sa suite dans le couloir menant à la sortie. Le faible éclairage des veilleuses s'espaçait à mesure qu'ils avançaient vers l'arrière du sous-sol.

— De plus, votre raisonnement ne tient pas la route, affirma Eric. Car nous ne disposons *pas* du témoignage de Caleb. Il est dans le coma. Et à moins que vos collègues n'accomplissent un miracle grâce à la formule que vous leur avez fait parvenir, il me faut trouver une ampoule de la préparation de Metzger, afin de l'administrer à mon frère, sinon il ne se réveillera jamais.

Eric passa une main tremblante sur son front.

— S'il se réveille jamais.

— Dans ce cas, je viens avec vous, décréta Rachel.

— Il n'en est pas question. Quittez cet endroit tout de suite. Attendez tranquillement que les agents du FBI viennent vous chercher. Quant à moi, je m'en sortirai.

Il serra les mâchoires.

— Je suis en mesure d'affronter Metzger.

— En un combat loyal, peut-être, répartit Rachel. Mais votre organisme est saturé de médicaments. Et auriez-vous oublié Thomas ? Ses aides seront peut-être même plus nombreux. Vous ignorez le nombre de sbires dont dispose Metzger.

— Je m'en sortirai, répéta Eric.

Il s'immobilisa et attira Rachel à lui. Ils se trouvaient à l'extrémité du long couloir accédant à la porte de derrière.

— Nous y sommes, dit-il. Dès que vous aurez traversé la pelouse, cachez-vous dans les fourrés et appelez Mitch. Dites-lui de se dépêcher d'apporter ce mandat d'arrêt.

— Je n'aime pas ça, Eric. Vous agissez pour les mauvaises raisons. Vous risquez votre vie inutilement.

Eric essuya une trace de poussière sur la joue de Rachel, s'efforçant d'ignorer l'expression bouleversée de son regard.

Peut-être éprouvait-elle quelque sentiment à son égard. Dieu savait à quel point *lui*, tenait à elle. Mais au bout du compte, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre ; ils étaient trop différents.

Malgré cela, il fut incapable de résister à un dernier instant de complicité. La prochaine fois qu'ils se verraient, en effet, ce serait en leur unique qualité de témoins d'une affaire criminelle.

— Vous avez de la poussière sur les cils et des toiles d'araignée dans les cheveux, docteur Harper. Vous ai-je jamais dit que vous étiez la plus jolie femme que j'aie jamais vue ?

Rachel secoua la tête et ses lèvres tremblèrent.

Eric se pencha alors vers elle et posa ses lèvres sur les siennes. La jeune femme les entrouvrit et il rencontra sa langue hésitante. Son baiser s'approfondit un instant avec une ardeur désespérée, puis il redressa vivement la tête.

— L'idée de vous laisser seul m'est insupportable, murmura Rachel.

— Je sais, répondit Eric dans un souffle. Vous êtes, là, dans mon cœur.

Il appliqua une main sur sa poitrine.

— Merci, Rachel.

— De quoi ?

Rachel leva vers lui son magnifique regard bleu.

— Non ! s'exclama-t-elle, les yeux soudain agrandis par la frayeur.

Sentant trop tard une présence dans son dos, Eric se retourna d'un bond. Une douleur fulgurante explosa alors dans sa tête, puis tout devint noir.

Horriifiée, Rachel vit Eric s'effondrer au sol. Elle reconnut les deux aides-soignants qui se dressaient derrière lui, dont l'un, prénommé Bob, tenait un gros morceau de bois dans sa main.

Son pouls cognant à ses tempes, Rachel réunit tout son courage pour adopter un ton professionnel.

— L'assommer n'était pas nécessaire, dit-elle en espérant que les deux aides-soignants ne percevraient pas son léger tremblement. Je contrôlais la situation.

Elle enfouit sa main dans sa poche et saisit discrètement son téléphone portable.

— Vous en aviez tout l'air, en effet, rétorqua le plus petit des deux hommes avec sarcasme. Eh, Bob, ajouta-t-il en donnant un coup de coude à son collègue, n'est-ce pas ce qu'on appelle « sympathiser à l'excès avec un patient » ?

Bob fronça les sourcils avec sévérité.

— Allons, docteur Harper, cela fait plus de deux heures que vous vous cachez en compagnie de Baldwyn. Suivez-nous. Nous avons pour ordre de

vous ramener au Dr Metzger.

Rachel fit un pas en arrière. Elle n'osait pas quitter Bob des yeux pour regarder Eric qui gisant, toujours au sol, avait dû perdre conscience. Était-il gravement blessé ?

— Ne m'approchez pas, gronda-t-elle à l'adresse de l'aide-soignant.

Ce dernier jeta le morceau de bois qu'il tenait à la main, enjamba le corps inanimé d'Eric et l'empoigna par le bras.

Rachel eut un vif mouvement de recul, mais à cet instant, elle vit Bob s'écrouler dans un bruit mat.

Eric l'avait fait chuter d'un coup de pied dans les jambes.

L'aide-soignant roula sur lui-même et se redressa. Le second se prépara à attaquer.

Rachel recula de plusieurs pas et regarda autour d'elle. Elle ne voyait pas le morceau de bois que Bob avait abandonné, mais elle aperçut une barre métallique à quelques centimètres d'elle.

Dieu merci, Eric s'était redressé, lui aussi.

Campé sur ses pieds, il attendait que l'un des deux hommes bouge. Il n'était vraiment pas en position de force.

Non seulement il était coincé entre les deux aides-soignants et le mur, mais sa vision était entravée par un filet de sang qui coulait de sa tempe. Eric décocha un autre coup de pied à Bob, qui l'évita, mais il utilisa cette diversion pour écraser son poing sur la figure de son collègue.

Tremblant littéralement de peur, Rachel jeta un regard en direction de la barre métallique, toujours trop loin d'elle, puis par-dessus son épaule, en direction de la porte. Elle n'aurait aucune chance de s'en sortir en tentant de se battre. Même le plus léger des deux hommes pesait au moins quarante kilos de plus qu'elle.

Mieux valait prendre la fuite. Tout en évaluant ses chances d'atteindre la sortie avant d'être vue, Rachel tira discrètement de sa poche le téléphone portable, qui faillit lui échapper tant sa main tremblait.

A cet instant, Bob fondit sur Eric, qui le repoussa d'un coup de poing, lui arrachant un hurlement.

Rachel jeta un bref regard à l'écran du téléphone. Il affichait toujours le mode SMS. Elle grinça des dents. Elle parvenait à peine à distinguer les touches, mais elle força ses doigts tremblants à enfoncer les trois lettres nécessaires pour former un SOS.

— Attrape-la ! gronda Bob à l'adresse de son collègue.

Rachel recula d'un pas supplémentaire et pressa la touche d'envoi, en priant pour que la charge de l'appareil suffise à transmettre ce signal de détresse à Mitch. Puis, pivotant vivement sur ses talons, elle courut jusqu'à la porte.

A l'instant où ses doigts se refermaient sur la poignée, une main l'agrippa par le col de son T-shirt, la faisant se retourner brutalement. Elle perdit l'équilibre, mais le bras puissant qui vint écraser sa gorge la maintint sur ses pieds.

Elle prit une inspiration haletante, tentant de dégager son cou, mais l'homme ne lâcha pas prise. Etranglée, luttant pour retrouver son souffle, Rachel utilisa alors ses dernières forces pour jeter le téléphone le plus loin possible.

Puis soudain, tout devint noir.

* * *

Aveuglée par une lumière agressive, Rachel tenta de se redresser, mais quelque chose l'en empêcha. Elle toussa et eut une grimace de douleur. Le dernier souvenir qui surgit de sa mémoire fut celui du bras de l'aide-soignant écrasant sa trachée.

La lumière lui faisait mal aux yeux. Les fermer n'arrangea rien. Elle continuait à voir de grands cercles bleus sous ses paupières.

Soudain, avec une clarté alarmante, Rachel comprit où elle se trouvait. Elle était étendue sur la table d'opération du laboratoire secret de Metzger. Elle tenta de s'asseoir une seconde fois, mais sentit l'entrave des bandes Velcro autour de ses poignets et de son torse.

Une ombre vint masquer la clarté agressive des lampes, et elle reconnut le visage de Gerhard Metzger, penché sur elle.

— Docteur Metzger ! s'écria-t-elle d'une voix rauque. Qu'êtes-vous en train de faire ?

— Bonjour, Rachel. J'aurais aimé tout vous expliquer, mais nous disposons hélas ! de peu de temps. Regardez par là.

Il prit son menton dans sa main et la força à tourner la tête vers la droite.

Rachel vit une tache rouge et cligna des yeux afin de distinguer clairement ce que lui montrait le neurologue.

— Oh ! mon Dieu !

La tête courbée vers sa poitrine, le cou et le visage maculés de sang, il était tenu par deux aides-soignants, dont chacun lui tordait un bras derrière le dos. Thomas se trouvait non loin d'eux.

Lorsque Rachel cria son nom, Eric leva la tête.

Elle constata alors l'étendue des dégâts. Les aides-soignants avaient dû se mettre à deux pour le maîtriser. Son œil droit était horriblement enflé et du sang coulait de son front. Sa lèvre saignait et une grande marque rouge zébrait sa joue gauche.

Malgré cela, les yeux noirs d'Eric soutirent son regard avec leur habituelle intensité.

Ne leur dites rien ! crut-elle l'entendre murmurer dans son récepteur.

A cet instant, Metzger ramena de force son visage vers lui.

— A présent, je vais vous faire une injection de Midazolam et vous allez répondre à mes questions. Si vous ne fournissez pas les bonnes réponses, c'est Baldwyn qui prendra. Vous comprenez ?

Il serra son menton entre ses doigts et Rachel tenta de hocher la tête en signe d'acquiescement.

— Parfait.

Metzger la lâcha et éleva une ampoule de verre dans sa main, y introduisit l'aiguille d'une seringue, puis en aspira le contenu.

— Vous savez certainement ce qu'est le Midazolam, docteur Harper. Vous allez non seulement me raconter tout ce que je vous demanderai de me dire, mais, grâce à son effet amnésique, il y a de fortes chances pour que vous l'oubliiez par la suite.

Rachel connaissait ce produit, utilisé lors de procédures chirurgicales, mais qui avait en fait toutes les propriétés d'un sérum de vérité.

Elle lança un regard désespéré en direction d'Eric. Il avait de nouveau la tête baissée, mais elle sentit ses yeux sur elle et elle entendit sa voix dans sa tête.

Ne parlez pas du FBI. Soyez courageuse, partenaire.

— D'accord, murmura Rachel.

L'aiguille s'enfonça dans son bras gauche et le liquide brûla sa veine.

— Qu'avez-vous dit ? s'enquit Metzger.

— Rien.

Rachel sentit aussitôt l'effet du produit qui se répandait dans son sang. Pour le combattre, elle serra les poings et, enfonçant ses ongles dans ses paumes, se concentra sur la douleur.

— A présent, Rachel, faisons un petit essai.

Les dents serrées, elle repoussa son envie de fermer ses paupières soudain alourdies et tourna son visage vers Eric.

Elle sentit alors la main de Metzger enserrer sa mâchoire.

— Regardez-moi quand je vous parle. Comment vous appelez-vous ?

— Rachel Harper.

La jeune femme mordit ses lèvres engourdis par le produit. La douleur l'aidait à se concentrer.

— Bien. Qui est l'homme qui se tient entre ces deux aides-soignants ?

Eric. Non. Ils ne connaissaient pas l'existence d'Eric. Elle crispa ses paupières afin de combattre la confusion de son esprit. Qui était-ce ? Ce n'était pas Eric.

— C'est Caleb Baldwin, répondit-elle avec prudence.

Metzger lui sourit.

— Je suis désolé, Rachel. Cette réponse est incorrecte. Peut-être vous faut-il une autre dose. Nous savons que Caleb a un frère jumeau. Or, après votre kidnapping, j'ai remarqué des différences notables chez mon patient favori.

Il jeta un regard à son assistant.

— Thomas, la réponse du Dr Harper est erronée.

— Non, supplia Rachel.

Tournant la tête, elle vit Thomas pivoter en direction d'Eric et lui donner un coup de poing dans l'estomac. Eric grogna et se plia en avant, retenu par les deux hommes qui le tenaient.

Ce spectacle intolérable éclaircit momentanément l'épais brouillard qui régnait dans l'esprit de Rachel.

— Non, arrêtez ! s'écria-t-elle. Je vais tout vous dire. C'est le frère de Caleb. Il s'appelle Eric.

Ce dernier eut une toux étranglée, se redressa avec peine et se rebella faiblement contre l'étreinte de ses bourreaux.

— Eric. Le frère de Caleb, donc, conclut Metzger. Bien, très bien, ma chère, la félicita-t-il. A présent, puisque vous nous dites que c'est Eric que nous avons là, où se trouve Caleb ?

Caleb est mort, murmura la voix d'Eric. *Caleb est mort*.

Rachel sentit des larmes couler sur ses joues. Le contrôle qu'elle exerçait sur ses pensées était si ténu que réfléchir lui prenait une éternité.

— Caleb est...

Elle s'interrompit, la respiration coupée par un sanglot.

— Caleb est mort.

Rapprochant vivement son visage du sien, Metzger produisit un grognement effrayant.

— Hélas ! Rachel, ce n'est pas la bonne réponse, une fois de plus.

Il hocha la tête en direction de Thomas.

— Non ! hurla Rachel. Non ! C'est la vérité.

Elle ne parvenait pas à arrêter ses larmes. S'ils frappaient Eric une nouvelle fois, elle ne le supporterait pas.

— Il est mort, mort.

Elle répéta inlassablement ce mot dans sa tête. C'était tout ce à quoi elle pouvait s'accrocher, avec la certitude que si elle perdait le contrôle de ses propos, ils tueraient Eric.

Metzger éleva une main.

— Ecoutez, Rachel, il est clair que votre implication auprès d'Eric dépasse le cadre professionnel, mais j'ai besoin de réponses exactes. Il est très probable que Caleb soit mort. Toutefois, sans pouvoir me l'expliquer, je ne vous crois pas. Thomas, voyons si Eric répondra mieux à nos interrogations... Il sera peut-être davantage disposé à parler, si le Dr Harper prend les coups à sa place.

A ces mots, Eric sentit une terreur inconnue s'emparer de lui. Il ne pouvait pas les laisser faire du mal à Rachel.

La regarder se débattre contre ses entraves était suffisamment dur. Il voyait déjà, à travers le brouillard rouge qui obstruait sa vision, de sombres hématomes se former sur sa peau délicate.

— Combien de temps comptez-vous vous amuser avec ces deux-là ? s'enquit Thomas avec inquiétude. Nous devons filer d'ici.

Eric releva juste assez la tête pour observer Metzger.

— Il faut à tout prix que je sache s'ils ont transmis la formule à quelqu'un, décréta le neurologue. Si les autorités mettent la main dessus, je perdrai toute crédibilité, et mes mérites ne seront jamais reconnus.

Rachel murmura quelque chose. Eric aurait voulu pouvoir l'entendre, mais il avait perdu son micro émetteur. Il ne pouvait donc plus communiquer avec elle.

— Que dites-vous, Rachel ? demanda Metzger. Je n'ai pas entendu.

Eric vit les paupières de la jeune femme se fermer. Elle était sur le point de succomber à l'effet de la drogue.

Ne leur dites rien, supplia-t-il silencieusement. *Ne leur dites pas la vérité*. Il aurait voulu lui jurer qu'il la sauverait, mais, même en étant prêt à donner sa vie pour elle, il n'était pas certain de pouvoir honorer cette promesse. Bon sang, comme il l'aimait ! Il aurait voulu qu'elle le sache...

Tenez bon, Rachel. Distrayez-les encore un peu.

Il était salement amoché par les coups répétés qu'il avait reçus, et le sang qu'il perdait l'affaiblissait. Il lui restait une dernière chance, mais il lui faudrait soigneusement choisir son moment.

— La formule est... dans ma poche, dit alors Rachel d'une voix épaisse. Je n'ai pas eu le temps...

Bravo ! songea Eric, qui l'avait vue transmettre la formule à Mitch avant de se débarrasser du téléphone portable. Il restait à espérer que Metzger et ses sbires ne mettraient pas la main sur l'appareil.

Thomas s'approcha de Rachel et palpa les poches de son jean.

— Ne la touchez pas, bredouilla Eric, la bouche emplie de sang.

Thomas lui décocha un sourire avant de reprendre sa fouille.

— Quelle poche, docteur Harper ? s'enquit l'infirmier en lorgnant Rachel d'un œil concupiscent.

— Celle de devant, espèce de cochon, lança-t-elle.

La fierté gonfla le cœur d'Eric. Rachel était si courageuse !

— Vous m'avez traité de cochon, hein ? s'écria Thomas.

Il la gifla avec violence.

A cet instant, Eric sentit une explosion de fureur dans sa tête. Elle lui donna la force qu'il avait douté pouvoir rassembler.

Ecartant simultanément ses coudes, il les enfonça dans les côtes des deux aides-soignants. Il ne parvint pas à les neutraliser, mais grâce à l'effet de surprise, il s'arracha à leur étreinte, les saisit par les cheveux et cogna leurs deux têtes l'une contre l'autre.

Thomas fondit alors sur lui avec un rugissement rageur.

Eric opéra un léger pas de côté, le fit trébucher d'un croc en jambe et, de son pied, lui maintint la tête face au sol.

Il ne disposait que de quelques secondes avant que les trois hommes ne récupèrent. Son instinct lui soufflant que Metzger n'était pas du genre bagarreur, Eric profita de ce laps de temps pour plonger en direction de la table d'opération et arracher les bandes Velcro des poignets et des bras de Rachel.

— Courez jusqu'aux interrupteurs, murmura-t-il à son oreille.

Espérant que la jeune femme était suffisamment consciente pour défaire seule le reste de ses entraves et atteindre la porte, il se détourna d'elle, s'empara du chariot rouge et le poussa en direction de Thomas, qui se relevait. Puis il pivota sur ses talons dans l'espoir de s'occuper de Metzger, mais le neurologue avait déjà battu en retraite jusqu'au cabinet où étaient stockés les médicaments, et se trouvait donc hors de sa portée.

Dès que Rachel sauta à bas de la table d'opération, Eric lança celle-ci sur les deux aides-soignants, qui se redressaient à leur tour. Il vit que Thomas se préparait à un nouvel assaut.

— Attrapez-la ! leur cria l'infirmier en bondissant sur lui.

A l'instant où, plongeant pour l'éviter, Eric heurtait le sol, Rachel éteignit les lumières.

Il roula sur lui-même et se releva, désorienté par la subite obscurité.

L'évier, se dit-il, devait se trouver tout droit en face de lui. S'il l'atteignait, il pourrait s'emparer du pistolet hypodermique rangé sur l'étagère qui le surplombait.

Sans perdre de temps à s'interroger sur la façon dont il parvenait à s'orienter et à deviner l'emplacement de ces différents objets, Eric s'élança en avant.

— Que quelqu'un rallume la lumière ! hurla Metzger.

Un mouvement d'air autour d'Eric lui signala la présence de Thomas, et il plongea sur le côté.

Il devait tourner à droite. Maintenant.

Il éleva la main et ses doigts frôlèrent le rebord de l'étagère avant d'attraper l'arme hypodermique.

Rachel poussa alors un cri strident. L'un des aides-soignants avait dû s'emparer d'elle.

La lumière revint, aveuglante après l'obscurité totale.

Son pouls battant à ses tympans, Eric évalua sa position et celle de ses attaquants. Il ajusta sa prise sur le pistolet, en se demandant ce qu'il contenait.

Metzger le bloquait à sa droite, Thomas avançait vers lui.

L'infirmier fondit sur lui et le plaqua contre l'évier. Eric enfonça alors le canon du revolver dans le ventre de son assaillant et appuya sur la détente.

Thomas s'effondra aussitôt à terre et Eric se tourna vers Rachel, que ceinturaient les deux aides-soignants.

Pâle, ses yeux bleus agrandis par la terreur, elle fixait un point derrière lui.

— Metzger... balbutia-t-elle. Revolver !

Eric se retourna vivement, pour voir le neurologue lever une main armée d'un semi-automatique.

— Je travaille pour le FBI, déclara Eric en lâchant le pistolet hypodermique et en levant les mains en l'air. Si vous vous rendez, nous vous proposerons un marché.

Metzger secoua la tête.

— C'est fichu. J'ai œuvré ma vie entière pour guérir la schizophrénie. Et maintenant, j'ai tout perdu. Tout.

Eric observa son expression. Il allait tirer. C'était évident. Et si Metzger le manquait, la balle atteindrait Rachel, qui se trouvait droit derrière lui.

Il lui restait une seule chose à faire.

Eric plongea en direction du revolver.

Une détonation explosa dans sa tête.

Rachel hurla.

14

— Non ! hurla Rachel. Lâchez-moi. Eric !

Elle tenta de griffer les mains qui la ceinturaient. Elle devait leur échapper. Courir vers Eric.

— Hé, hé, hé ! grommela son geôlier d'une voix étonnamment douce. Calmez-vous, mademoiselle. Laissez-moi tout de même un peu de peau. Eric va bien.

Son ton était rassurant, mais il maintint son étreinte.

— Et arrêtez de m'envoyer des coups de pied, protesta l'homme. Vous me broyez les chevilles. Eric n'a rien, vous dis-je. Laissez-lui juste le temps de récupérer.

Ses propos finirent par atteindre la conscience de Rachel.

— Eric n'a rien ? répéta-t-elle en vacillant sur ses jambes.

L'inconnu l'escorta jusqu'à une chaise sur laquelle il la força à s'asseoir. Puis, s'accroupissant devant elle, il frotta ses mains dans les siennes.

— Il faut réagir, ma belle. Vous êtes en état de choc. Répondez-moi : comment vous sentez-vous ?

Réunir ses esprits pour se concentrer sur cette question sembla très difficile à Rachel. Elle humecta ses lèvres sèches et cligna plusieurs fois des paupières. Lorsqu'elle se força à les rouvrir, son regard rencontra deux yeux noirs braqués dans les siens, dans un visage dont les pommettes hautes et les cheveux de jais indiquaient une origine indienne-américaine.

— Mon nom est Storm, dit-il. Je travaille pour le FBI.

Rachel porta vivement son regard au-delà du policier.

— Où est Eric ? Metzger lui a tiré dessus, je m'en souviens maintenant.

Elle tenta de dégager ses mains de celles de Storm, mais l'agent les retint serrées dans les siennes.

— Non, mademoiselle. C’est sur lui-même que Metzger a tiré. Eric est un peu sonné, mais il n’a rien. Je vous mènerai à lui dans une minute.

— Où sont passés les aides-soignants ?

Rachel prit alors conscience du fait que la salle d’opération grouillait de monde, sans qu’aucune de ces personnes ne soit vêtue de blanc.

— Mes hommes se sont occupés d’eux. Bravo en tout cas pour votre idée lumineuse d’envoyer ce SOS à Decker.

Rachel prit une inspiration tremblante.

— Vous êtes sûr qu’Eric va bien ?

— Vous, les femmes, quand vous avez une idée en tête...

Le policier poussa un soupir, se redressa et prit sa main dans la sienne.

— Venez, dit-il.

Dès qu’elle se leva, Rachel aperçut Eric, assis au bord de la table d’opération et entouré de deux infirmiers.

Ses yeux étaient fermés, son front incliné vers l’homme qui refermait sa blessure.

Sa pommette gauche avait pris une teinte pourpre, son œil et le coin de sa bouche étaient enflés, tandis que de grands cernes noirs soulignaient ses yeux. On lui avait enlevé son T-shirt ensanglanté et des hématomes étaient visibles sur son ventre rougi par les coups. Les jointures de ses doigts paraissaient à vif. Plusieurs traînées de sang couraient le long de sa joue jusqu’à son cou.

Et pourtant, en dépit de ces blessures, jamais Rachel n’avait trouvé Eric aussi beau.

Comme s’il avait senti son regard sur lui, il redressa la tête et ouvrit les yeux. Malgré le chagrin qui les emplissait, une lueur s’y alluma lorsqu’ils rencontrèrent les siens.

Rachel sentit les larmes brouiller sa vue.

— Allons, ne pleurez pas, fit Eric.

Comme elle secouait la tête, il dirigea son regard sur l’homme qui l’escortait.

— Storm, merci d’être passé, dit-il avec une ironie mêlée de tendresse.

L’intéressé s’avança et posa une main sur le genou d’Eric.

— Je crains de ne plus pouvoir te traiter de rond de cuir, désormais, Baldwyn.

Un sourire passa sur le visage d’Eric.

— J’en ai peur, en effet.

— Bon, je ferais mieux...

Storm fit un geste vague et regarda Rachel.

— Oh ! une dernière chose avant de partir, Baldwyn !

Storm présenta à Eric un minuscule objet cylindrique.

— Voici ton micro transmetteur. L'un de nos hommes l'a ramassé dans le couloir. Tu as dû le perdre au cours de la petite discussion qui t'a si bien arrangé la figure.

Comme Eric recueillait l'appareil au creux de sa main, Rachel considéra l'objet, absolument stupéfaite. Eric n'avait donc pas porté son émetteur lorsqu'ils se trouvaient dans le laboratoire ?

Storm prononça une phrase à laquelle la jeune femme ne prêta pas attention, suite à quoi les deux infirmiers qui soignaient Eric s'éclipsèrent.

— Vous avez un bleu à la joue, dit ce dernier en fronçant les sourcils. Là où ce salaud vous a giflée.

Il tendit la main et effleurant son hématome du bout des doigts.

— Ce n'est pas douloureux, assura Rachel en s'avançant vers lui.

Prise de vertige, elle s'agrippa au rebord de la table.

— Excusez-moi, je suis encore un peu groggy.

— Rachel, vous n'imaginez à quel point je m'en veux de ne pas m'être montré assez fort pour vous protéger.

Elle posa ses doigts sur les lèvres d'Eric.

— Je vous en prie, taisez-vous. Regardez dans quel état vous êtes.

— Je vais bien, affirma-t-il.

Avec un sourire prudent, il prit sa main entre les siennes.

— Je vais *très* bien.

Rachel le dévisagea avec attention. L'avait-elle jamais vu sourire vraiment ? Même avec cette lèvre boursouflée, Eric avait un sourire magnifique. Un sourire qui l'électrisa et la terrifia en même temps, lorsqu'elle accepta enfin la vérité qu'elle s'efforçait de nier depuis un bon moment.

Elle l'aimait. Elle l'aimait infiniment. Trop, sans doute.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine et la tête lui tourna de nouveau.

Tout en tentant d'analyser le sens de ses propos, elle s'efforça de rendre son sourire à Eric.

— Vous voulez dire...

— Caleb, fit-il avec un hochement de tête.

Il baissa un instant les yeux avant de reprendre :

— Il vient de sortir du coma.

A ces mots, Rachel sentit une inquiétude sourde l’envahir. Malgré elle, elle s’entendit demander :

— Vous en avez *l’impression* ?

Eric eut un nouveau hochement de tête.

— Je le sais.

Rachel dégagea alors doucement sa main de son étreinte. Les émotions qui se bousculaient en elle l’empêchaient de réfléchir. Elle sentit une larme rouler le long de sa joue et la tête lui tourner.

— Mon vertige doit être dû à l’effet du Midazolam, prétendit-elle, la voix brisée. Je suis un peu... fatiguée.

Rachel vit le regard d’Eric se durcir, puis se détourner du sien, mais elle eut le temps de déceler la souffrance qui y était apparue.

— Oui, renchérit-il d’un ton neutre, moi aussi.

A cet instant, la jeune femme vit Storm réapparaître à son côté.

— Vous êtes très pâle, mademoiselle, déclara le policier.

Il plaça un bras protecteur autour de son épaule.

— Venez. Une ambulance vous attend pour vous emmener tous les deux à l’hôpital Walter Reed de Washington.

Rachel n’aurait pu nier le soulagement que lui occasionna cette intervention.

Car lorsque Eric avait mentionné son lien singulier avec Caleb, elle n’avait pas pu retenir un accès d’angoisse. Cet aveu signifiait que Caleb faisait intimement partie d’Eric — or, Caleb était gravement malade. Elle ignorait comment affronter cette réalité.

Le temps que Rachel monte dans l’ambulance, elle était aveuglée par les larmes. Elle ferma doucement les yeux et s’abandonna à la somnolence causée par le médicament.

* * *

Le matin suivant, après avoir passé la nuit en observation dans une chambre de l’hôpital Walter Reed, Rachel monta jusqu’au service de soins intensifs afin de rendre visite à Caleb.

Lorsqu’elle poussa la porte de la chambre, Eric s’y trouvait déjà, assis au chevet de son frère qui reposait les yeux fermés, un tube d’oxygène

l'aidant à respirer.

Elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Propre et rasé de près, Eric était vêtu d'un pyjama d'infirmier bleu pâle. Il avait à la fois meilleur et pire aspect. Si l'enflure de son œil et de sa lèvre avaient diminué, l'hématome de sa pommette avait foncé et il avait un œil au beurre noir.

Par ailleurs, ainsi que l'indiquaient ses yeux trop brillants et la pâleur de ses traits tirés, il n'avait pas dormi.

Eric tourna légèrement la tête, mais ne la regarda pas.

— C'est bon, frerot, dit-il au lieu de cela. Nous voilà débarrassés de Metzger et je vais m'occuper de toi, à présent. Avec le traitement approprié, tu pourras séjourner dans un centre de vie indépendante, puis peut-être t'installer un jour dans ton propre appartement.

Eric s'interrompt un instant.

— Et devine quoi ? Misty va venir te voir.

A ces mots, Caleb ouvrit les yeux et sourit.

— Misty veut me voir ? murmura-t-il. Je n'arrive pas à croire qu'elle soit en vie.

— Oui. Elle te rendra visite d'ici quelques jours, dès que tu te sentiras mieux.

Eric tapota l'épaule de son frère, se leva et lança un bref regard en direction de Rachel.

— Tu as déjà une première visiteuse, frerot. Je vais chercher un café.

Il fit le tour du lit et s'approcha de Rachel.

— Attention à ce que vous dites, l'avertit-il dans un souffle avant de s'éclipser.

Rachel ferma les yeux un instant, envahie par une douleur aux pouvoirs aussi engourdissants que le Midazolam administré la veille par Metzger. Bien sûr, elle avait été la première à blesser Eric. Mais comment lui expliquer l'appréhension qui l'étreignait à l'idée de nouer une relation intime avec lui ? Elle n'avait pas beaucoup dormi et avait passé la nuit à s'assoupir par intermittence, pour rêver chaque fois de lui — dressé devant deux miroirs se faisant face et dont le reflet qu'elle y voyait à l'infini était à la fois le sien et celui de Caleb.

Rachel prit une profonde inspiration avant de dire d'une voix étranglée :

— Bonjour, Caleb.

Ce dernier tourna son visage vers elle.

— Salut, jolie doctoresse. Eric m’a prévenu de votre visite. Je suis désolé... profondément désolé pour ce que je vous ai fait endurer.

Elle s’assit sur la chaise que venait de quitter Eric et tapota la main de Caleb.

— Je sais. Ce n’est pas votre faute, mais celle du Dr Metzger et des expériences qu’il a pratiquées sur vous.

Caleb plongea un regard plein de tristesse dans le sien.

— Rachel, Eric ne comprend pas. Il ne peut pas comprendre pourquoi je ne lui ai pas fait savoir que j’étais en vie.

A la pensée que Caleb avait passé vingt ans enfermé dans un asile, pendant qu’Eric, le croyant mort, pensait devenir fou à son tour, Rachel se sentit très émue.

— Vous lui avez beaucoup manqué.

— Mais, vous, vous devez comprendre, n’est-ce pas ?

Elle le considéra avec attention.

— Comprendre quoi, Caleb ?

— Qu’Eric s’en sortirait mieux sans moi.

A ces mots, Rachel sentit un pincement de culpabilité la saisir. La phrase de Caleb résonna en elle, la forçant à se demander ce qu’aurait été son existence si elle avait grandi auprès d’une mère saine d’esprit. Dans un foyer où elle n’aurait pas connu le chaos qui avait assombri son enfance.

Elle parvenait à peine à l’imaginer. Car au bout du compte et malgré ce que sa malheureuse mère lui avait fait subir, celle-ci demeurait sa mère.

— Oh, Caleb. Vous vous trompez. Eric n’a pas été plus heureux sans vous. Il vous aime. Un lien très fort vous unit. L’un sans l’autre, vous ne seriez pas les mêmes personnes.

Elle mesurait, alors qu’elle les prononçait, la véracité de ces paroles.

Car la femme qu’elle était devenue était aussi le produit de son enfance. C’était la vie.

— Eric a besoin de vous autant que vous avez besoin de lui. Votre grand-mère a eu tort. Elle vous a volé à chacun une part essentielle de votre existence. Personne n’a le droit de faire une chose pareille. A présent, vous avez retrouvé votre frère, et Eric vous aime comme vous l’aimez. Vous venez de m’enseigner une précieuse leçon, Caleb, conclut Rachel.

Elle lui sourit.

— Puis-je, à mon tour, vous parler de ma mère ?

Elle lui décrivit sa mère, qui, dans son excentrique beauté, l'avait en définitive aimée et choyée du mieux qu'elle pouvait.

Rachel acheva son récit au bord des larmes. Elle était stupéfaite par le nombre de souvenirs merveilleux qui avaient surgi de sa mémoire.

Se rejetant contre le dossier de son siège, Rachel se tamponna les yeux d'un mouchoir et affirma :

— Oh ! vous devez être las de m'écouter ! Je vais chercher Eric. Il attend sans doute dans le couloir que je m'en aille.

Elle se leva et se pencha vers Caleb pour déposer un baiser sur son front.

— Rachel ?

— Mmm ? fit-elle distraitement en se redressant.

— Il vous aime.

Ces trois mots la bouleversèrent. Une main appliquée sur sa bouche, Rachel s'affaissa sur la chaise.

— Comment...

Contrainte de s'y reprendre à deux fois pour parvenir à s'exprimer, elle demanda d'un ton circonspect :

— Comment savez-vous cela, Caleb ?

— Il me l'a dit.

Rachel secoua la tête avec incrédulité.

— Vous... vous devez vous méprendre.

— Non. Pas du tout. C'est la vérité.

— Quand vous l'a-t-il dit ? Aujourd'hui ?

— Non. Il me l'a soufflé, la nuit où vous vous êtes cachés ensemble dans la salle des archives. A l'instant où vous l'avez embrassé.

Caleb s'interrompit et eut un petit rire.

— Il ne me l'a pas exactement *dit*. Mais je l'ai compris.

Il poussa un soupir de lassitude.

— Je... je suis fatigué, maintenant.

— D'accord, Caleb.

Rachel posa une main apaisante sur son front.

— Dormez bien.

* * *

Dès qu'elle eut dépassé les portes du service de soins intensifs et atteint le hall de l'hôpital, Rachel jeta un regard en direction des machines à café, sans apercevoir Eric. Elle se rendit alors à la salle d'attente.

Eric arpentait la pièce tout en parlant au téléphone, son gobelet de café posé sur une table basse. Il leva les yeux, la vit et prit rapidement congé de son interlocuteur.

— Vous attendiez mon départ ? s'enquit-elle avec tristesse.

Il lui lança un regard noir.

— J'ai pensé que vous vous sentiriez plus à l'aise en compagnie d'un seul malade à la fois.

Rachel pinça les lèvres, accusant le coup. Elle le méritait. Croisant les bras pour contenir le tremblement de ses mains, elle désigna le téléphone portable d'Eric du menton.

— Du nouveau dans notre affaire ? demanda-t-elle.

— Oui. C'était Mitch. Metzger est mort. Il a succombé sur place à sa blessure. Quant à Thomas, il est passé aux aveux dans l'espoir de conclure un marché avec la police. Il détient beaucoup d'informations relatives aux expériences de Metzger. Les trois autres patients qui en étaient l'objet vont devoir subir un sevrage, mais leur état général paraît satisfaisant. Cela faisait seulement quelques semaines — quelques mois, pour l'un d'entre eux — qu'ils recevaient ce traitement. Caleb était apparemment le plus ancien sujet d'expérience de Metzger. Enfin, on a retrouvé trois billets d'avion à destination de l'Allemagne : un pour Metzger, un pour Thomas et le dernier pour Caleb.

— Mon Dieu ! s'écria Rachel. Votre frère aurait alors été entièrement à sa merci !

Eric hocha la tête avec gravité.

— Du nouveau sur le décès du Dr Green ? reprit-elle.

— Le registre des médicaments de la clinique comportait des contradictions. Une importante dose de morphine semblerait avoir disparu. Le Département de la Répression des Drogues interroge en ce moment Patel à ce sujet.

Eric fronça les sourcils.

— Comment avez-vous trouvé Caleb ?

Un sourire tremblant naquit sur les lèvres de Rachel.

— Il réagit parfaitement au nouveau traitement qui lui est administré. Il va très bien s'en sortir.

Elle baissa son regard sur ses mains, pour éviter de soutenir celui d'Eric.

Elle eut néanmoins l'impression que son compagnon l'étudiait.

— Je vous fais peur, n'est-ce pas ? dit-il enfin.

Rachel faillit éclater d'un rire nerveux. La peur était loin d'être l'unique sentiment qui l'étreignait en cet instant. La confusion, la tristesse, ainsi qu'une vive curiosité, éveillée par la confiance faite par Caleb, se mêlaient à sa crainte.

— Ce n'est pas facile pour moi...

Le regard d'Eric s'adoucit.

— Je sais, Rachel. Je le sais mieux que personne. Je ne veux pas vous rendre les choses plus difficiles. Lorsque je vous ai dit que je n'avais pas beaucoup d'expérience en matière de relations amoureuses, c'était vrai.

Il se détourna vers la fenêtre et Rachel fit un pas vers lui.

— Eric, commença-t-elle d'une voix hésitante, j'ai entendu Storm dire qu'il avait trouvé votre micro émetteur dans le couloir.

— Oui, et alors ?

— *Quand* l'avez-vous perdu ?

— Au tout début de la bagarre avec les aides-soignants. Quand l'un d'eux m'a assommé avec ce morceau de bois.

— Mais, après cela, je vous ai entendu...

Elle mordit sa lèvre inférieure.

— Vous m'avez entendu ? fit Eric. A quel moment ?

— Pendant que j'étais entravée sur la table d'opération. Vous m'avez dit de ne rien leur avouer. Vous m'avez dit...

Comme Rachel s'interrompait pour le dévisager, Eric braqua sur elle un regard intrigué.

Bien sûr, il s'était adressé à elle par la pensée, il avait cherché à lui communiquer autant de force que possible. Mais il se trouvait alors à plus de quatre mètres de Rachel, retenu par deux aides-soignants, et avait perdu son émetteur un bon moment plus tôt.

Il secoua la tête avec incrédulité.

— Ce doit être à cause de la drogue que m'a administrée Metzger, conclut finalement Rachel. J'ai dû rêver.

Eric prit une longue inspiration et la considéra un instant avec prudence avant d'oser demander :

— Que m'avez-vous entendu dire, en rêve ?

— Vous m’avez suppliée de tenir encore un peu. Et vous...

Les yeux agrandis par la frayeur, Rachel s’interrompit.

— Quels mots ai-je prononcés exactement ? marmonna Eric. Dites-le-moi.

Elle redressa le menton.

— Vous m’avez dit... que vous m’aimiez.

Il vit ses lèvres trembler.

— Mais je ne peux pas l’avoir entendu, n’est-ce pas ? rétorqua Rachel. C’est impossible.

Eric se sentit embarrassé. Comment pouvait-elle le savoir ? Etait-il si transparent ?

— J’imagine en effet que vous avez rêvé, affirma-t-il.

— Je le suppose.

Etait-ce de la souffrance qu’il percevait dans sa voix ? De l’angoisse, qu’il décelait dans ses yeux bleus ?

Ne pouvant lui dire en face ce qu’il s’apprêtait à avouer, Eric se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— Je n’ai jamais été amoureux. Je n’ai jamais cru pouvoir l’être un jour. Communiquer avec les autres m’a toujours été difficile. Sans doute suis-je trop renfermé sur moi-même — à cause, peut-être, de la nature particulière de mon travail.

— Renfermé ? s’exclama Rachel d’un ton stupéfait. Ne vous ai-je pas démontré l’effet que vous me faisiez ?

Eric se tourna alors vers la jeune femme.

— Lorsque je vous ai vue pour la première fois, dit-il, j’ai aussitôt ressenti un lien très fort entre nous. J’ai pensé...

Elle le dévisageait avec insistance.

En cet instant, il aurait donné cher pour lire dans les pensées de Rachel, mais bien sûr, il n’y parvint pas.

— Vous avez senti, dites-vous, un lien très fort entre nous ?

Eric acquiesça d’un hochement de tête, la gorge nouée. Il avait l’impression d’en avoir trop dit. A présent, il avait perdu Rachel, c’était certain.

De son côté, Rachel savait qu’Eric ne franchirait jamais l’ultime pas qui les séparait. Simplement parce qu’il croyait qu’elle ne pourrait jamais l’aimer.

Si elle voulait de lui, ce serait à elle de faire un geste.

— Caleb pense... commença-t-elle, avant de sentir son courage s'évanouir.

— Caleb pense quoi ?

Rachel scruta le visage d'Eric — la belle et grave expression de ses traits, que jamais elle n'oublierait. Les plaies et les contusions qu'elle y voyait témoignaient de ce qu'il avait enduré pour elle.

Il avait fait preuve d'une telle bravoure ! Elle lui devait de parler avec franchise.

— Il pense que vous m'aimez, avoua-t-elle dans un souffle.

Un sourire sarcastique apparut sur les lèvres d'Eric, et il détourna les yeux.

— Nous savons tous deux que Caleb est cinglé, non ?

La dureté de ces propos la bouleversa. Elle attendit qu'Eric relève les yeux, mais il ne le fit pas.

Elle pivota alors vivement sur ses talons, submergée par la tristesse.

— Peut-être avez-vous raison, lança-t-elle par-dessus son épaule. Ce que vous avez enduré a peut-être provoqué des dégâts irrémediables en vous ; sans doute êtes-vous trop replié sur vous-même pour pouvoir aimer. Pourtant, vous dites avoir ressenti ce lien entre nous...

Rachel attendit un instant, puis voyant qu'Eric ne répondait pas, elle murmura :

— Je suis désolée. J'ai dû me méprendre.

Elle détourna la tête et se dirigea vers la porte, avec l'espoir qu'il la rattrape. Retenant son souffle, elle guetta le plus petit mouvement de sa part. En vain.

Elle parvint de justesse à atteindre le rez-de-chaussée de l'hôpital, puis à monter dans un taxi avant de craquer et de fondre en larmes.

15

Rachel déposa le dernier de ses sacs dans le coffre de sa voiture et s'assura que son ordinateur portable était bien calé. Après quoi, elle rentra dans l'appartement pour en faire une dernière fois le tour. Débarrassées des effets que la jeune femme venait d'entreposer à l'arrière de son véhicule, les deux pièces meublées par l'institution avaient un air aussi impersonnelles qu'une chambre d'hôtel.

Rachel s'immobilisa dans l'encadrement de la porte et porta son regard au-delà des vastes pelouses. Le bâtiment principal de la clinique s'y dressait avec arrogance, dissimulant aux regards le mal qui avait œuvré derrière ses murs.

Le mal... et le bien, songea Rachel.

Elle prit une longue inspiration tandis que les souvenirs — bons et mauvais — se bousculaient dans sa mémoire. Cette maison avait abrité les meilleurs instants de son existence, comme les pires.

Non, pas les pires. Car toutes les tortures qu'avait pu lui infliger Gerhardt Metzger n'égalaien pas la douloureuse certitude d'avoir perdu Eric.

Un sentiment de perte accablant l'étreignait. Eric lui avait appris à s'ouvrir, à aimer. Il lui avait montré que rien ne peut être conquis sans compromis. Malgré cela, il avait été incapable de faire la seconde moitié du chemin jusqu'à elle.

Il lui avait offert un fabuleux cadeau : la capacité à accepter les autres tels qu'ils étaient, plutôt que d'essayer de les *guérir*. Mais il n'était pas parvenu à s'accepter lui-même. Si bien qu'elle l'avait perdu.

— Quel dommage... murmura Rachel.

Voilà qu'elle pleurait, à présent. Elle se détourna et se dirigea vers la salle de bains où elle aspergea son visage d'eau. Elle essuyait ses joues lorsqu'elle entendit un coup bref depuis la porte restée ouverte.

Il ne pouvait s'agir du Dr Patel, dont elle avait déjà pris congé la veille au soir, après lui avoir signifié son souhait de quitter son établissement.

— Une minute ! s'écria Rachel en finissant de s'essuyer.

Elle sortit de la salle de bains et se figea en reconnaissant la silhouette qui, dans une aveuglante aura lumineuse, se dressait sur le seuil de la porte.

— Eric ?

Rachel avança d'un pas.

Se soustrayant au vif halo du soleil, Eric entra. Son visage portait encore les traces de ses blessures.

— J'avais peur que vous ne soyez déjà partie.

Rachel se mordit la lèvre.

— Ce sera le cas dans une dizaine de minutes.

Sa voix était légèrement haletante, comme si elle avait couru.

Eric hocha la tête tout en scrutant ses traits.

Pouvait-il voir qu'elle avait pleuré ?

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Ma mère m'a demandé de m'installer chez elle afin de lui tenir compagnie en l'absence de son mari.

Eric regarda par terre puis leva les yeux vers Rachel.

— Caleb a été innocenté aujourd'hui.

A cette nouvelle, Rachel sentit son cœur tressaillir dans sa poitrine. Elle se rapprocha d'Eric.

— C'est formidable. Il va bien ? Où va-t-il aller ?

L'ombre d'un sourire éclaira le visage d'Eric.

— Il a déjà pas mal récupéré, et j'ai trouvé un centre qui m'a l'air très bien, tout près de Washington.

— Oh ! Eric, c'est merveilleux ! Il sera près de vous. Ce sera bénéfique pour vous deux.

A son grand désarroi, elle sentit ses yeux s'emplir de larmes.

— Oui, je l'espère.

Eric se dirigea vers le comptoir de la petite cuisine, auquel il s'appuya.

— Rachel ?

Intriguée par sa gravité, elle le rejoignit.

— Eric, que vous arrive-t-il ? Y a-t-il un problème avec Caleb ?

Il secoua la tête en la considérant à travers ses cils.

— Et s’il avait raison ? demanda-t-il d’une voix rauque et tremblante.

Rachel sentit un frisson d’appréhension, mêlé d’espoir, la parcourir.

— A quel sujet ?

— A propos de ce qu’il vous a dit l’autre jour.

La tension d’Eric était palpable. Mais Rachel savait qu’il devait en passer par là. Elle ne pouvait pas faire le dernier pas pour lui. Il devait le franchir seul.

— A-t-il raison ? s’enquit-elle en soutenant son regard.

Eric demeura immobile un instant, puis il vint lentement vers elle, emprisonna son visage entre ses mains et pencha son front vers le sien jusqu’à ce qu’ils se touchent.

— Vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même.

— Non, Eric. Vous êtes le seul à pouvoir répondre à cette question.

Il l’embrassa doucement sur la bouche.

— Vous rêvez d’une existence saine, sécurisante. Quant à moi, je suis l’unique protecteur d’un frère schizophrène ; j’ai moi-même certains problèmes d’ordre psychique et pour parfaire le tableau, j’ai un métier stressant et dangereux. Je ne pourrai jamais vous offrir une vie normale, Rachel.

La jeune femme sentit la chaleur de son souffle sur ses lèvres.

Elle enroula ses bras autour du cou d’Eric.

— Caleb et moi avons eu une longue discussion, l’autre jour. Il m’a rappelé que nous ne pouvons pas changer radicalement. Les seuls points sur lesquels nous pouvons intervenir sont la manière dont nous nous acceptons, et le choix des personnes que nous autorisons à nous aider. J’ai déjà essayé la sécurité. Ainsi que vous me l’avez fait remarquer un jour, c’est une existence solitaire.

Elle prit une longue inspiration.

— Je peux vivre hors de la normalité. Mais pas sans amour. Peux-tu me donner de l’amour, Eric ?

Un feu étincela dans les doux yeux noirs d’Eric, comme la première fois qu’il avait posé son regard sur elle.

— Oui, pour toi, je m’en sens capable, murmura-t-il contre ses lèvres. Mais, de ton côté, es-tu prête à m’en faire pour *toujours* la promesse ?

Rachel éclata de rire à travers ses larmes.

— Oh, Eric. Oui, sans hésitation !

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : SEEKING ASYLUM

Traduction française : VALÉRIE MOULS

© 2005, Rickey R. Mallory © 2007, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

OceanofPDF.com

Dana Marton

Attirance interdite

Le jour où ses supérieurs de l'agence Miami Confidential lui apprennent que, pour retrouver Sonya Botero, une riche héritière enlevée en plein centre de Miami, elle doit partir en mission en Argentine avec Raphaël Montoya pour coéquipier, Isabelle Rush est bouleversée. Pourquoi faut-il qu'on lui assigne comme partenaire un homme dont elle est secrètement amoureuse depuis trois ans ? Un homme qu'elle n'a jamais réussi à cerner, tant il est énigmatique et secret. Un homme dont elle sait surtout, parce qu'il vient d'un milieu différent du sien et parce qu'il a une réputation de play-boy, qu'il ne l'aimera jamais...



BLACK
ROSE

Mallory Kane

Un risque à prendre

Rachel Harper a vu son rêve se réaliser lorsqu'elle a été embauchée en tant que psychiatre dans la clinique du célèbre Dr Metzger, réputé pour être le meilleur dans sa spécialité. Aussi, quand l'agent du FBI Eric Bladwyn, un homme aussi séduisant que mystérieux, lui apprend que le brillant praticien est soupçonné de pratiquer d'étranges expériences sur certains patients, refuse-t-elle de le croire. Partagée entre sa loyauté envers le médecin qui lui a accordé sa confiance et sa secrète attirance pour Eric, Rachel accepte que, pour mener son enquête, ce dernier se fasse passer pour un patient de la clinique...

éditions  HARLEQUIN
www.harlequin.fr

OceanofPDF.com